

Femmes sur la plage (Actes Noirs) (French Edition)

Alsterdal, Tove

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**TOVE
ALSTERDAL**

**Femmes
sur
la plage**

**roman traduit du suédois
par Johanna Brock et Erwan Le Bihan**

actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

A l'aube, Terese, une jeune Suédoise, se réveille sur une plage du Sud de l'Espagne. Elle descend vers la mer en chancelant et trébuche sur le cadavre échoué d'un Africain. A la faveur de la nuit, une femme débarque en cachette dans le port voisin. Elle est arrivée en bateau clandestinement et a été sauvée des vagues. Elle s'appelle Mary, mais plus pour très longtemps. A New York, Ally tente désespérément de rejoindre son mari, un journaliste célèbre qui travaille en free-lance. Il s'est rendu à Paris pour écrire un article sur l'esclavage moderne et le commerce d'êtres humains. Bravant sa claustrophobie, Ally s'envole pour l'Europe afin de retrouver le père de l'enfant qu'elle porte.

A travers le douloureux destin de trois femmes, Tove Alsterdal interroge nos préjugés les plus ancrés et fouille les zones d'ombre d'une Europe prête à tous les marchandages. De Stockholm à Tarifa en passant par Paris, Prague et Lisbonne, elle signe un thriller troublant qui conjugue les verbes "acheter", "vendre" et "tuer" à tous les modes.

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

TOVE ALSTERDAL

Tove Alsterdal est journaliste, dramaturge et scénariste. Femmes sur la plage est son premier roman.

Titre original :

Kvinnorna på stranden

Editeur original :

Lind & Co., Stockholm

© Tove Alsterdal, 2009

Publié avec l'accord de Grand Agency

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-01021-8

TOVE ALSTERDAL

Femmes
sur la plage

roman traduit du suédois
par Johanna Brock et Erwan Le Bihan

ACTES SUD

TARIFA

LUNDI 22 SEPTEMBRE

3H34

Le bateau a tangué et la vue qu'elle avait de la petite fenêtre a changé. Jusque-là, elle n'avait distingué que les mâts des autres bateaux et les nuages. Mais l'espace d'un instant, elle a pu voir la ville. Toutes les fenêtres étaient dans le noir. Si elle attendait encore, elle verrait le soleil poindre.

Quand elle s'est levée, elle a senti une vive douleur dans la jambe gauche. Le monde a tangué à nouveau, ou peut-être n'était-ce que la mer et le bateau.

Avant de disparaître, l'homme lui avait dit vers trois, quatre heures. Elle s'était accroupie dans un coin, en restant aussi immobile que possible. *A las tres, cuatro*, il avait dit. *Esta noche*, et elle avait enfin compris quand il avait levé trois puis quatre doigts en l'air en pointant le soleil couchant. Obscurité. Nuit. S'en aller.

Elle ne pouvait pas lui dire qu'elle avait perdu sa montre et la notion du temps. Que c'est ce qui arrive quand on s'est préparé à mourir. Quand on a sombré dans le grand noir où le temps n'existe plus.

Par terre, dans la cabine, il avait laissé un tapis enroulé. Elle ne comprenait pas ce que faisait un tel tapis dans un bateau de pêche. Rouge et tissé d'un motif remarquable. Il aurait dû décorer le sol d'une très belle pièce. S'ils ont des tapis comme celui-là dans leurs bateaux, a-t-elle pensé en le déroulant et en se recroquevillant dessus, qu'est-ce que ça doit être chez eux ?

Après, les bruits se sont estompés, les coups de fer contre le goudron, des voix d'hommes ou le brouhaha des voitures qui démarrent et s'éloignent. Au crépuscule, les nuages étaient d'une couleur rose pâle, puis toutes les couleurs ont disparu, le ciel est devenu noir. Pas de lune, pas d'étoiles, rien pour s'orienter. Comme une prière silencieuse, la certitude que le monde est toujours le même.

Elle a actionné doucement la poignée de la porte en tôle. Des odeurs de mer et d'essence l'ont assaillie. Elle a enjambé rapidement le seuil, refermé la porte derrière elle et s'est accroupie sur le pont du bateau.

Ce n'était pas l'obscurité qu'elle aurait souhaitée. Le port baignait dans la lumière jaune de projecteurs plus hauts que des clochers. Elle est restée accroupie, immobile et elle a écouté. La corde crissait quand

le bateau bougeait. Le grincement d'une chaîne. L'eau qui frappe doucement le quai. Et le vent. Les bruits de la nuit et rien d'autre.

Elle s'est saisie de la corde qui amarrait le bateau et elle a tiré très lentement pour se rapprocher. Le bateau a heurté le quai avec un bruit sourd.

Elle a senti une surface rocailleuse contre ses paumes. La terre ferme. Elle a pris appui sur sa jambe saine et s'est hissée sur le quai en pierre. Elle a exécuté une roulade avant et atterri sur le ventre, à l'abri, derrière un amas de filets de pêche. Quand elle a regardé le long du quai, elle a vu le même genre de tas de filets recouverts d'un tapis. C'était donc à ça que le pêcheur utilisait les tapis, a-t-elle pensé, protéger ses filets contre la pluie, contre le vent et les animaux qui rôdent pour dénicher des restes de poisson.

Quelques secondes se sont écoulées, peut-être des minutes. Tout était tranquille, juste le vent et la lumière que le phare projetait avec insistance.

Elle a respiré péniblement puis s'est élancée en se courbant le long d'un entrepôt, aussi vite que sa jambe douloureuse le lui permettait. L'homme lui avait fait un dessin par terre : comment suivre le muret pour sortir du port, continuer le long de la mer puis monter vers la ville. Une station de bus. De là, elle pouvait se rendre à Cadix ou Algésiras ou Málaga. Cadix, c'était le nom qu'elle avait reconnu.

Elle a trébuché sur des tuyaux et entendu le bruit se répercuter sur le mur de pierre. Elle s'est collée rapidement derrière un conteneur.

Ils surveillent, a-t-elle pensé en écoutant autour d'elle. Je ne dois pas laisser le calme et le silence me tromper. Pourtant, ce n'est pas tellement silencieux ici. Je peux entendre les vagues derrière le muret et le vent qui fait bouger la tôle tout près. Mais je n'entends pas de bruit de pas donc il n'y a personne pour entendre les miens. Elle a regardé ses pieds nus. Ses chaussures avaient disparu dans la mer, comme sa jupe et son gilet. Elle était maintenant vêtue d'un blouson vert qu'elle avait trouvé posé sur elle quand elle s'était réveillée sur le pont du bateau. Dans la cabine, elle avait déniché une serviette qu'elle avait nouée autour de sa taille comme une jupe.

Elle a serré la capuche sur sa tête, escaladé prudemment un tas de ferraille puis couru en canard sur plusieurs mètres avant de s'effondrer dans un amas de bouteilles en plastique.

Le port s'arrêtait là. Elle était enfermée. D'un côté, il y avait le mur, de l'autre comme des barreaux en pierre de deux mètres de haut, avec derrière les entrepôts du port. A travers les fentes, elle a vu un bout de rue. Quelques plantes qui avaient percé le goudron. Plus loin, les ruines d'un château se dressaient vers le ciel. Comme un squelette de pierre.

Ses yeux lui faisaient mal. Elle avait peine à voir clair dans la

lumière jaune, dans la pénombre. Un interminable crépuscule. Si elle fermait les yeux, elle sombrait dans le vide. Cela faisait trop longtemps qu'elle ne s'était pas reposée une nuit complète.

Elle s'est accroupie. Les derniers mois, elle avait appris à regarder autour d'elle, à observer tous les détails et à bien planifier son parcours.

Soudain, elle a entendu un bruit. Une voiture qui approchait. Elle s'est jetée à plat ventre sur le sol et a retenu son souffle. La lumière des phares est venue se poser sur le mur juste à côté de ses pieds. Des bouteilles et d'autres détritiques se sont mis à briller dans la lumière. C'est seulement à ce moment-là qu'elle a découvert l'escalier qui montait dans le mur. Des marches blanches à seulement quelques mètres. Puis à nouveau l'obscurité. La voiture avait bifurqué et s'éloignait. Elle ne s'était pas arrêtée. Dieu merci. Elle avait vu le gyrophare sur le toit avant que la voiture ne disparaisse. Une voiture de police.

Elle a rampé le long de l'escalier et s'est hissée par-dessus le mur. A son grand étonnement, elle a atterri sur quelque chose de mou. Jusqu'ici, tout avait été dur dans ce pays : goudron, pierre et tuyaux en fer. Mais là, elle était sur du sable et c'était comme être caressée par la terre.

Un parasol était renversé sur la plage. Se mettre à l'abri, a-t-elle pensé. Je vais me reposer ici un instant, l'éternité d'une respiration de Dieu.

Elle a saisi une poignée de sable fin et l'a laissée couler entre ses doigts. Elle a penché la tête en arrière et regardé le ciel noir. Le vent l'a frappée au visage, lui arrachant sa capuche.

Quand est-ce que le vent va s'arrêter ? s'est-elle demandé. Quand est-ce que le vent va tomber et la mer se calmer ?

Lorsqu'elle s'est relevée, elle a réalisé que sa jambe ne pourrait plus la porter longtemps. C'était comme si son pied voulait se détacher de son corps et elle devait le tirer derrière elle.

Elle a continué, courbée, le long d'un autre mur, plus bas, un rempart pour empêcher le sable de se répandre sur la route et de transformer la ville en désert. Des plantes acérées lui ont coupé les pieds. Elle a regardé si elle saignait. Elle avait marché dans une crotte de chien. Son pied empestait. Elle ne pouvait pas arriver dans ce pays en puant comme ça. Mais le chemin pour aller jusqu'à la mer et se rincer lui parut trop long. Quel genre d'être humain était-elle devenue ? Elle s'est frotté la plante du pied contre le sable pour se débarrasser de l'odeur et, en essayant de sécher ses larmes, elle s'est mis du sable dans les yeux. Le sable était décidément partout.

Je pourrais marcher le long de la route, a-t-elle pensé. Comme n'importe qui d'autre et pas comme un voleur ou un chien battu. La

route était éclairée et elle la savait dangereuse, mais elle s'est tout de même redressée et s'est précipitée pour marcher enfin sur du goudron. Pendant un instant, elle s'est sentie de nouveau humaine. Une de ces femmes qui marchent sans avoir peur.

Mais ces femmes-là ne marchent pas pieds nus dans la ville au milieu de la nuit, s'est-elle dit tout de suite après. Et soudain, elle a aperçu quelque chose sur un banc en béton près de la route, sur une aire de repos.

Je ne vois plus très bien, a-t-elle pensé, je ne peux plus me fier à mes yeux. Elle s'est approchée. Elle avait vu juste. Une paire de chaussures. Elle a tendu la main, mais s'est aussitôt arrêtée et a regardé autour d'elle. Si c'était un piège ? Quelqu'un qui voulait la tromper. Mais qui aurait pu avoir une idée si tordue ?

Ça devait tout simplement être un miracle. Un don de Dieu. Elle a touché prudemment les chaussures posées là. Elles étaient bien réelles. Et elles étaient dorées.

Bon, s'est-elle dit en les empoignant, ce sont des chaussures en tissu doré, mais quand même. Elles lui allaient presque, elles lui serraient un peu les orteils. Elle n'allait pas se plaindre. Un pouvoir divin avait placé ces chaussures sur son chemin et elles l'empêcheraient de marcher dans les merdes de chien.

Pour la première fois après avoir touché terre, elle s'est retournée pour regarder derrière elle. A l'horizon, de l'autre côté du détroit, se dressait l'Afrique comme une ombre impressionnante. C'était si proche. Elle pouvait voir les montagnes et des lumières éparées dans le noir.

Puis elle a repris son chemin sans jamais plus se retourner.

S'il vous plaît, dites-moi que c'est un cauchemar, pensait Terese en se réveillant sur la plage. Laissez-moi me réveiller une deuxième fois, pour de vrai, dans mon lit.

Elle s'est assise lentement. Elle avait un mal de tête effroyable. La mer noire ondoyait et roulait vers elle. Un groupe d'oiseaux dormaient debout dans une flaque d'eau que la marée avait laissée là. Autrement, la plage était déserte.

Elle a fermé les yeux et les a rouverts aussitôt. Elle essayait de comprendre ce qui s'était passé. Elle était seule. Il avait disparu.

Son pantacourt blanc était sale. Son débardeur à paillettes et son gilet ne la protégeaient pas assez du froid : le vent traversait ses vêtements. Elle avait la bouche pâteuse et pleine de sable. Elle a craché et s'est raclé la gorge en essayant de l'enlever avec la main, mais il y en avait sous sa langue et jusque dans sa gorge. Elle aurait eu besoin d'une énorme bouteille d'eau pour rincer tout ça. Le sac !

Terese s'est mise à creuser autour d'elle avec les mains. Elle avait du

mal à voir dans la pénombre, et la lumière du phare qui clignotait tout le temps lui piquait les yeux. Elle savait que le phare se trouvait sur l'île. Isla de las Palomas : l'île des Colombes. Une île fermée aux touristes : il s'agissait d'une zone militaire. C'était marqué sur les grilles le long du chemin qui y menait. Là-bas, les vagues se jetaient en rafales sur les rochers.

Soudain, elle a vu le sac à main. Son cœur a fait un bond dans sa poitrine. Il était à moitié enterré dans le sable, à une dizaine de centimètres du creux où sa tête avait reposé. Elle l'a saisi avec impatience. Tout y était : le portefeuille et la clé de l'hôtel, le téléphone portable et le maquillage. Même sa mascotte, un porte-clés avec une petite grenouille, ainsi que la bouteille d'eau s'y trouvaient. Dieu merci. Elle emportait presque toujours de l'eau minérale avec elle. L'eau du robinet en Espagne était dégueulasse. Il restait encore quelques gorgées dans la bouteille. Elle s'est d'abord rincé la bouche, a recraché l'eau puis bu le reste, mais ce n'était pas assez. Elle a ensuite ouvert le portefeuille, le cœur battant. La poche pour les billets était vide. En sortant la veille, elle avait presque cent euros sur elle. Elle n'avait quand même pas bu autant ? Et le passeport ? Elle a fouillé partout dans le sac sans le trouver. Terese était sûre de l'avoir emporté. Elle le prenait toujours, même si tout le monde disait que ce n'était pas nécessaire.

Ses chaussures avaient également disparu. Elle a fixé ses pieds. Ils étaient bronzés avec des marques blanches. Pleins de sable entre les orteils. Elle a regardé autour d'elle mais les ballerines n'étaient nulle part. Quand les avait-elle enlevées ? Avant ou après ? Elle s'est frotté les paumes contre le front pour essayer de stopper le brouhaha là-haut.

Elle devait bien réfléchir et se le rappeler.

Est-ce qu'elle avait couru pieds nus dans le sable quand il lui avait tenu la main pour l'emmener vers la mer et quand ils avaient ri bruyamment dans le vent pour voir si leurs éclats de voix seraient emportés ?

Elle se rappelait ses cheveux ébouriffés et décolorés par le soleil : son regard brillant posé sur elle. Ses bras étaient durs et musclés et sa chemise flottait sur son ventre bronzé : pas une once de gras. Elle ne comprenait pas pourquoi c'était sa main à elle qu'il avait prise quand le *Blue Heaven Bar* avait fermé et qu'il lui avait chuchoté à l'oreille : Tu ne peux pas déjà rentrer, on vient juste de se rencontrer.

Terese a caressé le sable à côté d'elle. Il était froid. Peut-être y avait-il encore un léger creux, une empreinte de lui, une sensation de chaleur ? Ça pouvait aussi être le fruit de son imagination, parce que le vent était plus fort à Tarifa qu'à aucun autre endroit sur terre et il effaçait toute trace en une seconde.

Personne ne doit savoir ce qui s'est passé, a-t-elle pensé. Si je ne le dis à personne, rien n'est arrivé.

Elle a serré son gilet un peu plus contre elle. Le sable grattait à l'intérieur de sa culotte. C'était collant dedans.

— Mais si jamais il y a quelqu'un, lui avait-elle dit quand il l'entraînait vers la plage. Quelqu'un qui nous regarde.

— Ne pense pas à ce genre de choses, avait-il répliqué en l'embrassant à pleine bouche.

Ses mains étaient partout : dans son pantalon et dans sa culotte en même temps. Quand il déboutonna son slim et le fit glisser le long de ses jambes, elle se dit qu'elle pourrait tomber amoureuse de lui, que c'était le plus beau mec avec lequel elle était jamais sortie.

Si les copines me voyaient maintenant !

Tu ne peux pas revenir de Tarifa sans avoir baisé sur la plage. Ce serait comme aller à Paris sans voir la tour Eiffel.

Ensuite, elle avait senti le sable contre sa peau, les grains s'enfonçant entre ses fesses et ses jambes tandis qu'il guidait sa bite avec la main et qu'il ne trouvait pas tout de suite. Finalement, tout ce qu'elle avait senti, c'était le sable qui frottait pendant qu'il l'astiquait.

Elle n'aurait pas dû s'endormir après. Tout était allé si vite.

Des montagnes venait l'immuable grondement des éoliennes qui brassaient le ciel. Elle avait dit qu'elles ressemblaient à des batteurs électriques qui transformaient l'air en crème. Il avait ri. Terese s'est mordu le bout des doigts pour ne pas pleurer.

Il a dû trouver que j'étais mauvaise, pensa-t-elle. Nulle. Sinon, il serait resté pour me faire l'amour encore une fois.

Son estomac lui montait dans la gorge. Elle avait dû boire deux ou trois Cosmopolitan plus quelques mojitos.

Toute la plage a tangué quand elle s'est levée. Elle s'est penchée vers l'avant avec les mains sur les genoux et elle est restée immobile dans cette position jusqu'à ce que ça s'arrête. Ravaler encore pour s'empêcher de vomir sur la plage et éviter de sentir l'odeur de tout ce qui remonterait en elle. Elle ne pourrait pas supporter quelque chose d'aussi dégoûtant. Elle a marché sur des jambes tremblantes vers la mer. Ce n'était pas loin, peut-être vingt mètres.

Elle y est allée lentement et a posé les pieds prudemment pour ne pas marcher dans quelque chose de sale. Le sable était froid contre la plante de ses pieds et elle s'est fait surprendre par la première vague. L'eau était presque tiède, douce, et elle a fait encore quelques pas pour aller vers la vague suivante. Quand la vague s'est brisée, elle a pris l'écume avec ses mains et s'en est aspergée. C'était frais contre son visage et elle s'est sentie moins embrumée.

A sa gauche, un rocher noir sortait de la mer, comme une jetée qui se prolongeait d'au moins dix mètres dans l'eau. On aurait dit un

animal préhistorique qui se reposait sur le rivage : le dos d'un brontosauve. Elle a marché dans l'eau, a eu l'idée de l'escalader pour s'asseoir à son extrémité. Laisser la mer rincer ses poignets. Ça aidait, normalement, contre la nausée. Et si elle venait à vomir, tout disparaîtrait en une seconde au fond de l'eau.

L'eau rinçait ses chevilles. Le vent venu de la mer a forcé. Elle pensait que le rocher serait dur et pointu, mais quand elle a posé le pied sur la première pierre pour grimper, elle l'a trouvé lisse et, quand elle a voulu y prendre appui, elle a glissé.

Précipitée contre le rocher, elle a crié en s'y heurtant l'épaule. Elle a ensuite réussi à se hisser sur les pierres et à sortir les pieds de l'eau. Elle s'est penchée vers l'avant pour voir sous la surface : elle voulait savoir sur quel poisson dégoûtant elle avait marché.

La vague s'est retirée et la mer a pris de l'élan pour envoyer la suivante. Terese a regardé et le vacarme dans sa tête s'est amplifié.

Ce n'était pas un poisson. Une main sortait de l'eau, puis un bras. Elle a regardé un long moment l'endroit où le bras se changeait en épaule et devenait un corps tout entier. Il y avait un être humain sous l'eau, calé entre les pierres. Elle a gémi quand elle a compris qu'elle avait marché dessus. Elle avait marché sur un cadavre. Sur la poitrine ou le ventre. Elle ne voulait pas savoir. Elle a sangloté, claqué des dents et s'est traînée en arrière sur le rocher. Elle s'est frotté le pied contre la rocaille pour se débarrasser de cette sensation d'avoir quelque chose de glissant et de mou sous le pied.

Mais elle ne pouvait s'empêcher de regarder en bas. C'était un homme. Maintenant, elle le voyait distinctement. Sa peau noire était lissée par la mer. Comme un poisson, une anguille ou quelque chose de visqueux qui vivait sous l'eau. Il était nu. Elle a cru voir une bête sur son épaule et s'est penchée malgré elle. La vague suivante s'est brisée contre les pierres et la plage, a éclaboussé son visage puis s'est retirée de nouveau. L'eau bouillonnait et moussait autour du corps. Il avait l'air de bouger. Un instant, elle s'est imaginé l'homme noir sortant de l'eau, saisissant sa cheville et la tirant avec lui sous les flots. Et s'il était vivant !

A cet instant, les premières lumières de l'aube ont percé quelque part derrière les montagnes et la mer a verdi. Elle a dévisagé le mort. Les yeux étaient fermés, mais la bouche grande ouverte, comme s'il était en train de crier sans qu'on pût l'entendre. Et dans sa bouche, les dents blanches brillaient et semblaient ondoyer sous l'eau.

Mon Dieu, papa aide-moi, a pensé Terese, je suis toute seule ici.

Puis le contenu de son estomac est remonté. Elle a plaqué la main sur sa bouche et a traversé les rochers dans l'autre sens pour regagner le sable. Elle vomissait toujours quand elle a détalé des lieux en débouchant.

NEW YORK

LUNDI 22 SEPTEMBRE

D'après mes calculs, j'étais enceinte de sept semaines. J'avais retardé le plus possible le moment de faire le test de grossesse. Au fond, je crois que je voulais que Patrick soit là pour qu'on puisse le faire ensemble. Pas le moment où on fait pipi, non, il y a une limite quand même, mais celui où l'on attend les résultats. Quand on voit les traits apparaître.

Mon cœur s'est accéléré quand j'ai sorti le portable de ma poche. J'aurais pu manquer un appel à cause du bruit dans la rue.

Aucun appel en absence. L'écran était vide.

Il y avait certainement une explication, j'ai essayé de m'en persuader. Patrick était passionné par son travail et ce n'était pas la première fois qu'il s'impliquait dans une histoire sordide et complexe au point d'oublier tout le reste. Il ne s'arrêtait jamais avant d'avoir tout examiné dans les moindres détails. Une fois, il y a trois ans, avant qu'on se marie, il ne m'a pas donné signe de vie pendant une semaine. J'étais persuadée qu'il avait été gagné par le doute et qu'il me quittait. En fait, il s'était infiltré dans un groupe de petits gangsters à Washington DC et il était en détention pour pouvoir faire des recherches approfondies de l'intérieur de la prison. Il est rentré avec une côte cassée et un article qui lui a valu une sélection pour le prix Pulitzer.

J'ai composé son numéro pour la onzième fois de la matinée.

Si tu réponds maintenant, je te promets qu'on fera tout comme tu le voulais, ai-je pensé en écoutant les sonneries. On quitte Manhattan et on achète la maison de Norwood, dans le New Jersey. Et si elle est déjà vendue, on trouve la même et on fait des enfants, des barbecues avec les voisins et j'arrête le théâtre pour coudre des bonnets de bébé avec des motifs. Je m'en fous. Mais réponds.

Il y a eu un petit bruit quand la messagerie s'est mise en marche. *Bonjour, vous êtes sur le répondeur de Patrick Cornwall...*

Le même message, comme ce matin au réveil, comme toute la semaine passée. Chaque jour, il semblait un peu plus dénué de sens.

Si je ne réponds pas, je suis probablement en train de travailler. Merci de laisser un message après le bip.

Dix jours depuis son dernier appel.

Pas ce vendredi mais celui d'avant.

J'étais à Boston avec Benji, mon assistant, à la recherche d'une chaise de l'époque des tsars. C'était la dernière pièce du puzzle de la scénographie pour *Les Trois Sœurs*. Elle avait été mise en vente par un coiffeur à la retraite dont la grand-mère avait fui Saint-Pétersbourg en 1917.

Patrick a appelé au moment où on était en train de finaliser l'affaire. On portait la chaise avec Benji, chacun de son côté. On descendait l'étroit escalier d'un immeuble qui menaçait de s'effondrer d'une minute à l'autre.

— Je voulais juste te souhaiter bonne nuit, m'a-t-il dit de l'autre côté de l'Atlantique. Tu me manques beaucoup.

— Je suis assez encombrée, lui ai-je répondu en posant la chaise sur une marche pendant que Benji retenait l'objet précieux pour éviter qu'il ne tombe dans l'escalier.

Le coiffeur était devant sa porte, plus haut. Il avait l'air inquiet. Je voulais à tout prix partir avant qu'il ne change d'avis. L'héritage de sa grand-mère était ce qu'il avait de plus cher, avait-il dit. Mais il voulait revoir mère Russie avant de mourir et c'était pour ça qu'il vendait tous ses biens. S'il réunissait assez d'argent, il s'achèterait une concession à côté du monastère Alexandre-Nevski à Saint-Pétersbourg, là où reposent les grands hommes de la patrie.

— Tu ne peux pas t'imaginer l'histoire que j'ai, a continué Patrick au téléphone. Si ce n'est pas le reportage d'investigation de l'année, alors je ne sais plus...

— Tu es dans un bar ou quoi ? lui ai-je dit en jetant un coup d'œil sur ma montre.

Il était six heures moins le quart à Boston. Minuit à Paris. J'étais contente de l'entendre.

Il avait du mal à articuler.

— Non, je suis rentré à l'hôtel, a-t-il répondu. Il y avait un bruit de fond, une voiture qui klaxonnait et des voix un peu plus loin. Et tu sais ce que je vois d'ici ? Le dôme du Panthéon où Victor Hugo est enterré. Je peux aussi voir les lucarnes de la Sorbonne. Il y a des gens qui y habitent, tu sais, sous les toits, mais là tout est éteint, ils doivent dormir. Je voudrais que tu sois là.

— Et moi, je suis dans un hall d'entrée à Boston, ai-je dit en entendant le coiffeur qui commençait à marchander avec Benji.

Apparemment, il voulait plus d'argent.

— Un homme n'a aucune valeur, a continué Patrick, c'est comme un objet qu'on peut acheter et vendre.

— Patrick, je dois vraiment raccrocher. On peut s'appeler demain.

Il a avalé bruyamment une gorgée de quelque chose.

— Je ne peux pas t'en parler au téléphone, a-t-il continué, mais je vais diffuser cette histoire dans le monde entier. S'ils pensent qu'ils

peuvent me faire taire, ils ont tort.

— Qui ça ? ai-je soupiré en faisant une grimace à Benji qui commençait à rougir d'une façon inquiétante.

Je ne savais pas ce que ça coûtait d'être enterré à côté de Dostoïevski, mais apparemment c'était au-dessus de mes moyens.

— Et après je suis passé au *Harry's New York Bar*, juste pour parler anglais avec quelqu'un. Tu savais que Hemingway y allait quand il était à Paris ?

— Tu es soûl.

— J'ai le droit de me vider la tête et de penser à autre chose qu'à la mort et à toutes les autres saloperies. Tu ne peux pas comprendre, mais je fais un voyage en enfer.

— S'il te plaît, on en parle demain, chéri. J'avais un mal fou à dire au revoir à Patrick.

Une partie de moi redoutait qu'il ne disparaisse si je venais à raccrocher.

Soudain, une sonnerie a retenti quelque part à côté de lui.

— Une seconde, a dit Patrick, quelqu'un appelle sur l'autre téléphone.

Je l'ai entendu dire son nom avec un accent français. C'était drôle, comme quelqu'un que je ne connaissais pas. Mais qui pouvait l'appeler au milieu de la nuit dans un hôtel à Paris ? Patrick a élevé la voix, il a tellement crié que même le Russe dans l'escalier a dû l'entendre.

— *Mais qu'est-ce qui est en feu ? Quoi ? Maintenant ? Mais dis-moi ce qui se passe, nom de Dieu^{1*} !*

Ensuite, il m'a reprise au téléphone.

— Je dois filer, chérie. Putain de merde. Puis un bruit, comme s'il avait fait tomber quelque chose, ou qu'il avait trébuché. Je t'appelle demain.

Il a raccroché et c'est la dernière fois que nous nous sommes parlé.

J'ai traversé la Huitième Avenue, en direction du Joyce Theatre. Du coin de l'œil, j'ai vu des gyrophares qui tournaient un peu plus haut dans la rue. Mais les sirènes semblaient venir d'un monde lointain où certaines choses ne seraient jamais arrivées : ce téléphone qui restait muet dans ma main, un petit être en train de grandir dans mon ventre et Patrick qui ne savait pas qu'il allait devenir papa.

— Ally ! C'était la fille de la réception, Brenda quelque chose, qui me saluait tandis que j'entrais dans le théâtre. Votre nom est Cornwall, n'est-ce pas ? Alena Cornwall ? Il y a une lettre pour vous. Elle m'a tendu une enveloppe bombée. De Paris.

Mon cœur a bondi quand j'ai pris l'enveloppe.

On pouvait y lire : Alena Cornwall, c/o Joyce Theatre, 8th Avenue, Chelsea, New York.

Aucun doute sur la main qui avait rédigé cette adresse. Une écriture soignée avec des lettres parfaitement alignées qui trahissaient l'enfant qu'il avait été, le petit garçon choyé par sa maman.

J'ai retourné la lettre. Elle était épaisse et ne contenait pas que du papier. Le tampon de la poste indiquait qu'elle était partie de Paris une semaine plus tôt, le 16 septembre. Mardi dernier. Le timbre représentait une femme avec un capuchon, les cheveux dans le vent, dans une nuée d'étoiles : le symbole de la France et de la liberté.

— Elle est arrivée quand ? ai-je dit en soulevant la tête. Depuis combien de temps est-elle ici ?

— Je ne sais pas, a-t-elle répondu en s'essuyant les doigts sur un kleenex. Elle avait toujours une barre de Mars collante planquée sous le comptoir et qu'elle mangeait en cachette. Vendredi probablement. Je n'ai pas travaillé ce jour-là. Peut-être qu'ils ne savaient pas où la mettre.

J'ai emprunté le couloir qui menait aux bureaux et aux loges. C'était tout de même incroyable de ne pas recevoir son courrier en temps et en heure. Certains pensaient sans doute que, sans attestation de travail et sans boîte postale, on n'existait pas. Et pourquoi Patrick avait-il envoyé cette lettre au théâtre et pas à la maison ? C'était vraiment curieux. Et puis, il n'avait pas pris le temps de se renseigner sur l'adresse complète : le numéro de la rue manquait, ainsi que le code postal. Cela devait bien vouloir dire quelque chose.

Précipitation. Quelque chose est arrivé. Il a rencontré quelqu'un d'autre et il n'ose pas rentrer me le dire en face. Il m'a quittée.

Je me suis arrêtée net : une porte venait soudainement de s'ouvrir et me barrait la route. Une danseuse du spectacle a surgi comme une furie.

— Mais je me suis presque tuée, s'est écriée Leïa. Le mur est tombé comme ça, vers moi, quelqu'un peut m'expliquer ça ?

Je n'ai pas dissimulé mon exaspération. Leïa était un paquet de nerfs de vingt-deux ans : on lui avait prédit qu'elle serait la prochaine star de la danse de la scène new-yorkaise. Du coup, elle s'était mis en tête que le monde était à ses pieds. Elle a écarquillé les yeux en me voyant.

— Tu dois faire quelque chose, a-t-elle hurlé, ou je ne remets plus les pieds sur cette scène.

— Merde, je ne peux quand même pas refaire l'immeuble, ai-je répondu. Tout le monde sait qu'il n'y a pas beaucoup d'espace derrière la scène. Tu demandes à quelqu'un de te réceptionner. C'est ce qu'on fait d'habitude.

Je lui ai tourné le dos et j'ai continué à marcher. Je n'allais pas me mettre à genoux devant une nana qui portait le même nom qu'une princesse de *Star Wars*.

— Tu ne devrais pas travailler ici, a-t-elle crié dans mon dos, parce que tu t'en fous des autres.

Je me suis retournée.

— Et toi, tu es une petite diva gâtée, lui ai-je répondu.

Leïa a couru dans sa loge et claqué la porte.

La lettre me brûlait les doigts.

Je suis entrée dans la petite réserve sans fenêtre qui servait de bureau de production aux compagnies invitées. J'ai refermé presque entièrement la porte et j'ai ouvert l'enveloppe en la déchirant.

Un petit carnet noir est tombé par terre. Il y avait aussi un CD-ROM intitulé photos. Et une carte postale avec la tour Eiffel. Une sensation de joie quand j'ai lu le court texte :

Ne t'inquiète pas, je serai bientôt à la maison. Il me reste juste un truc à finir. Je t'aime pour toujours. P

P.-S. Garde la lettre au théâtre jusqu'à mon retour.

L'air a commencé à manquer dans la minuscule réserve. Les murs se sont comme rapprochés et j'ai été obligée d'ouvrir la porte d'un coup de pied pour agrandir l'espace. J'ai essayé de me remémorer les lieux : si on prenait à gauche, le couloir menait vers le quai de chargement sur la Neuvième Avenue. Si on prenait à droite, on arrivait dans le foyer, où l'escalier Art déco menait vers le rez-de-chaussée. Il y avait des issues. Entre moi et l'air libre, il y avait moins de trente secondes de course.

Je me suis affaissée sur la chaise et j'ai regardé le fameux squelette en fer sur la carte postale.

Il me reste juste un truc à finir, avait-il écrit. Pourtant, la lettre avait été postée il y a une semaine. Et ce truc n'était pas encore fini ?

J'ai feuilleté un peu le carnet. Il y avait des phrases disjointes, des noms et des numéros de téléphone. Pourquoi me l'avoir envoyé ? A garder au théâtre et non à la maison. J'ai ressenti la gravité à peine voilée derrière le ton faussement gai de la carte postale.

Ne t'inquiète pas signifiait que j'avais toutes les raisons possibles et imaginables de m'inquiéter. Mon travail dans le théâtre m'avait appris que les gens ne disent pas ce qu'ils pensent et que le vrai sens se cache souvent derrière les mots. *Bientôt à la maison* et *à mon retour* semblaient être des informations pratiques, mais pouvaient aussi indiquer qu'il essayait de me tromper. Ou de se tromper lui-même.

J'ai inséré le CD dans mon ordinateur portable. En attendant que le dossier photos se charge, j'ai mis mes émotions en veille. C'était une stratégie que j'adoptais les jours précédant une première ou dans les situations extrêmes. Lorsque ma mère avait été victime d'une embolie et que je l'avais trouvée inerte dans son appartement, j'étais restée dans cet état pendant plusieurs semaines. J'avais pu terminer la

scénographie d'un clip tout en organisant l'incinération et l'enterrement. Les gens autour de moi commençaient à me parler de psychologues. Quand tout a été fini, j'ai dormi deux semaines d'affilée avant de me remettre à travailler.

Une photo est apparue sur l'écran. Elle était floue et montrait un homme qui tournait le dos à l'appareil. Sur l'image suivante, on voyait deux hommes devant une porte d'entrée. Il faisait probablement nuit, et là encore l'image était floue. J'ai regardé les photos sans rien y comprendre. Patrick n'était pas un grand photographe, son domaine c'étaient les mots et le langage, mais ses photos étaient en général de bonne qualité. Celles-ci étaient catastrophiques. Que des silhouettes floues, l'air blasé. L'un des hommes revenait fréquemment : un cadre ou un banquier, peut-être dans la publicité, portant des lunettes avec une monture fine et carrée sur des yeux clairs, et un manteau ou un costume. Les photos étaient prises de loin et à la dérobée. Elles auraient pu représenter n'importe quel homme dans n'importe quelle ville du monde. Et elles ne me donnaient aucune indication sur l'histoire dans laquelle Patrick s'était fourvoyé là-bas.

J'ai fermé les yeux quelques minutes pour réfléchir.

Je me suis ensuite connectée à Internet, sur la page du *Reporter* et j'ai trouvé le numéro de la rédaction.

— Je voudrais parler avec Richard Evans, ai-je dit.

C'était le rédacteur du journal pour lequel Patrick pigeait. Une légende dans le monde de la presse.

— Un instant.

J'ai attendu, un silence qui se prolongeait, avant d'être reprise au téléphone. On m'a informé que Richard Evans était sorti. Après avoir été ballottée de poste en poste pendant une demi-heure, j'ai enfin pu joindre une assistante de rédaction. J'ai réussi à lui faire dire où il se trouvait. J'ai menti en prétendant que je devais lui confier un papier de Patrick et elle a fini par me dire que le rédacteur était au café de la presse et qu'il serait probablement de retour dans une heure, parce qu'il avait des réunions. Elle m'a conseillé de prendre rendez-vous. Au lieu de ça, j'ai quitté précipitamment le théâtre et j'ai sauté dans un taxi qui m'a conduite à l'intersection entre la Huitième Avenue et la Cent Cinquante-Septième, là où se situe l'*Universal Press Café*. Juste à côté des bureaux du journal.

Richard Evans était assis près de la fenêtre, penché sur une table manifestement beaucoup trop petite pour sa taille. Il était absorbé par son journal et c'est à peine s'il a jeté un coup d'œil sur moi quand je me suis approchée.

— Il y a d'autres tables plus loin, a-t-il dit en faisant un signe de la tête vers le fond du café.

Malgré son âge, la soixantaine, ses cheveux étaient épais et blonds, avec des pointes ondulées.

— Je dois vous parler, ai-je répondu. Je m'appelle Ally Cornwall, je suis la femme de Patrick Cornwall.

Richard Evans a posé son journal. Ses yeux étaient d'un bleu clair, style jean délavé.

— Bon, bon, c'est vous qui venez du fin fond de la Hongrie ? Patrick m'a parlé de vous.

— Je viens du Lower East Side, ai-je dit en m'asseyant sans gêne sur la chaise en face de lui. C'était la réponse standard quand quelqu'un me demandait d'où je venais *vraiment*. On s'est déjà rencontrés une fois. A l'anniversaire des cinquante ans du journal.

— Ah oui, c'est vrai. Il a souri faiblement, du coin de la bouche : Quand Cornwall a été nommé pour le prix.

— Mais il ne l'a pas eu, ai-je commenté en faisant un signe au serveur qui s'affairait à nettoyer les tables.

J'ai commandé un jus d'orange.

J'étais à côté de Patrick ce soir-là, dans une robe moulante d'un vert émeraude. Quand le silence était tombé et quand tous les regards s'étaient dirigés vers la télé, j'avais serré sa main. Il n'y a pas plus prestigieux que le prix Pulitzer dans la branche de Patrick. Sa série d'articles sur le district de police de Prince George à Washington avait attiré énormément d'attention et cette nomination était la chose la plus importante qui lui soit jamais arrivée. Finalement, le prix du meilleur article d'investigation avait été décerné à des reporters du *New York Times* qui avaient rendu publique une affaire interne à Wall Street. Patrick s'était soulé à mort. L'année suivante, il avait passé quatre mois, dont deux sans être payé, à suivre les victimes de la crise économique. Ce qui avait donné un reportage très critique de plusieurs pages publié dans le *Reporter*, il avait suscité de vifs débats et été repris par des hommes politiques, mais Patrick n'avait plus été nommé pour le Pulitzer. Son amour-propre en avait pris un coup.

— J'ai besoin de vous parler de la mission de Patrick, ai-je dit, de ce qu'il fait à Paris.

— Il est toujours là-bas ? Je pensais qu'il allait bientôt rendre quelque chose.

Richard Evans a froncé les sourcils et a chargé sa fourchette d'œufs brouillés. Il était clair qu'il voulait petit-déjeuner en paix.

— Je n'arrive pas à le joindre, ai-je poursuivi. Depuis une semaine, il ne répond plus au téléphone.

— On ne peut pas toujours appeler à la maison quand on est sur le terrain, a dit Evans en me jetant un coup d'œil par-dessus ses lunettes.

— Non, je le sais bien, ai-je répondu. Mais on ne parle pas vraiment des grottes de Tora Bora. C'est Paris. L'Europe. Il y a des téléphones.

Richard Evans a tourné sa fourchette. Il a regardé le bout de la saucisse. La graisse brillait sur la tranche.

— En tout cas, l'article qu'il fait là-bas a l'air sacrément bon. Il était vachement pressé que je lui réserve un des numéros d'octobre, avec la couverture et tout.

— De quoi s'agit-il ? Le reportage, je veux dire.

Evans a haussé les sourcils. J'ai dégluti. J'étais gênée d'avouer que j'ignorais la nature des activités de mon mari.

— Patrick fait attention à bien garder les secrets du journal, ai-je ajouté. Il ne parle jamais des articles à l'avance.

J'ai vraiment essayé de m'en souvenir. Au téléphone, quand il était soûl, il avait parlé de mort, de saloperies et il avait dit qu'un être humain ne valait rien. Il avait parlé des cafés qu'il fréquentait mais pas des personnes qu'il interviewait.

— Trafic d'humains, a prononcé Richard Evans.

— Trafic d'humains ? Comme la prostitution ?

— Non, pas vraiment, m'a-t-il dit en essuyant ses doigts sur sa serviette. Il m'a parlé d'immigrants exploités, de travail forcé, d'esclavage, et du rôle de la mondialisation dans le développement de tout ça. De pauvres gens qui meurent dans des conteneurs quand ils sont transportés illégalement au-delà des frontières, qui meurent d'étouffement ou qui se noient entre l'Afrique et l'Europe avant de s'échouer sur les plages. Il y a quelques années, tout un groupe de Chinois s'est noyé en Angleterre en ramassant des moules. C'étaient des paysans et personne ne leur avait parlé de la marée. Une façon de mourir sacrément atroce, si vous voulez mon avis.

— Angleterre ? Mais qu'est-ce qu'il fait en France, dans ce cas ?

— Exactement. Il n'y a pas de raison évidente. Evans a fait un signe au serveur derrière le comptoir en montrant son assiette vide. Quand on achète des articles à l'international, il faut un angle nouveau, une entrée personnelle. Mais Cornwall doit être au courant de tout ça. Ça fait longtemps qu'il travaille pour nous. Combien d'années déjà ? Cinq ? Six ?

— Patrick me dit souvent que les journalistes qui savent exactement ce qu'ils cherchent sont dangereux. Ils confirment nos préjugés. Ils ne voient pas la réalité, parce qu'ils ont déjà une idée de ce qu'elle doit être.

Lorsqu'il a souri, ses yeux ont brillé un instant. Un rayon de soleil dans une eau glacée.

— En regardant Patrick Cornwall, je me vois à son âge. Si têtu. Si investi dans son travail. Persuadé qu'on trouve toujours la vérité si on creuse assez profond. Il n'y a pas beaucoup de journalistes qui y croient encore. Ils ont peur. Tout le monde a peur aujourd'hui : les gens veulent une bonne retraite et ne s'occupent que de leurs propres

oignons.

Il a commandé un expresso. J'ai secoué la tête en direction du serveur. L'odeur des œufs brouillés et de la saucisse grasseuse me donnait déjà la nausée.

— Mais pourquoi aller en Europe ? ai-je demandé. Il aurait pu rester dans le Queens et trouver les mêmes sujets.

Evans a secoué la tête et m'a expliqué pourquoi un article qui traite de la misère dans le Queens ne serait pas aussi vendeur qu'un article sur Paris ou sur l'Europe. La misère est plus supportable quand on la regarde de loin.

J'ai senti la sueur coller sous mes bras. Il y avait de plus en plus de monde dans le café : c'était l'heure du déjeuner. Des hommes d'affaires, des gens des médias.

— ... et l'avantage d'employer des gens en free-lance c'est qu'ils vont là où personne ne veut s'aventurer. Mais les gens du marketing là-haut ne comprennent pas ça. Il a levé un doigt menaçant vers les étages de l'autre côté de la rue : Dès que j'achète des piges un tout petit peu trop sujettes à controverse, ils pensent que je veux les ramener en 1968.

Je savais qu'ils avaient dû fermer le *Reporter* en 1968 parce que la direction n'était pas d'accord avec la manière de traiter la guerre du Vietnam. Mais je n'étais pas là pour discuter de ça.

— Est-ce qu'il est là-bas sous une fausse identité ?

— Dans ce cas, il aurait dû m'en parler avant, mais on ne sait jamais. Il veut peut-être surprendre.

Evans a lourdement soupiré et s'est gratté les cheveux. Selon Patrick, Evans aurait été directeur en chef s'il avait su gérer un budget. Il connaissait le métier. Pas comme les guignols du marketing qui aujourd'hui étaient nommés chefs et que Patrick méprisait autant qu'il adorait des vieux journalistes comme Bernstein, Woodward ou Evans.

— Avant, je pouvais passer des heures avec les reporters, a-t-il continué. On examinait les piges à l'avance. On testait les analyses et on débattait pour trouver des angles différents. On n'a plus le temps pour ça.

Entre ses longs doigts, la tasse minuscule ressemblait à une tasse de poupée.

— J'étais au Vietnam. J'ai vu Son My. J'étais à Phnom Penh juste avant l'arrivée des Khmers rouges. Aujourd'hui, les jeunes sortent de la fac en pensant que le journalisme c'est avant tout de la stylistique.

J'ai regardé ma montre. Onze heures et quart à New York. Bientôt l'heure du dîner à Paris. Il fallait que je retourne au théâtre.

— Donc, si je vous comprends bien, ai-je répliqué froidement, vous avez envoyé Patrick en Europe en lui payant une avance. Mais vous ne

savez rien de ses recherches et vous ne vous êtes pas mis d'accord sur la *deadline*. Ça marche comme ça normalement ?

— Non, non, nous n'avons pas payé d'avance.

Mon cœur a cessé de battre. Le temps s'est arrêté. Dehors, les gens passaient au ralenti : les sandwiches comme des armes dans la main. J'ai regardé fixement Evans, mais j'étais incapable de dire un mot.

— On n'a plus le droit d'accorder d'avances à ceux qui travaillent en free-lance. Notre politique est très claire là-dessus. Je me rappelle quand j'allais me fiancer avec ma femme : j'ai téléphoné au rédacteur pour lui demander une avance pour acheter les bagues. Aujourd'hui, ils rognent sur tout ce qui faisait autrefois le charme de ce business. Il a jeté les journaux dans sa mallette et s'est levé. Je suis sûr qu'il vous contactera bientôt. Cornwall a l'habitude de livrer.

Je me suis levée à mon tour. Le café a tangué. Patrick m'avait menti. Ça ne s'était encore jamais produit. Ou peut-être que si ?

— Mais s'il ne se manifeste pas ? ai-je dit en me raclant la gorge. Je veux dire, simple cas d'école, que fait le journal dans ce cas ?

— On ne lui a pas confié de mission particulière, donc le journal n'a pas de responsabilité formelle, si c'est ce que vous voulez dire. Comme il travaille en free-lance, c'est sa société qui paie toutes les assurances.

J'ai reçu un coup dans le dos quand deux étudiants se sont bousculés pour prendre notre table. Ils ont posé bruyamment leurs manuels scolaires et leurs cafés crème.

— C'est le propre du travail en free-lance, non ? dit Evans. On veut rester libre. Personne pour vous dire à quelle heure se lever le matin ou vous envoyer faire des recherches de routine. Cette époque-là me manque vraiment. Il a souri et a refait un tour autour du cou avec son écharpe en soie brillante. Quand il donnera de ses nouvelles, dites-lui que j'ai toujours de la place fin novembre.

J'ai serré les dents. Pour lui, j'étais juste une épouse inquiète qu'il fallait calmer. Pour que les gars puissent rester tranquilles sur le terrain. Phnom Penh, mon cul !

— On a un contact à Paris qu'on utilise de temps en temps, a-t-il fini par dire en regardant ses cartes de visite. Si, d'un coup, quelqu'un met le feu dans une banlieue quelque part, on l'appelle.

Je l'ai vu faire tomber quelques cartes. Ramasse-les toi-même ! ai-je pensé.

— Elle est journaliste politique. Il s'est penché pour ramasser les cartes éparpillées par terre. Je pense que j'ai aussi donné ses coordonnées à Patrick. Merde alors, je ne les trouve pas. Mais je les ai dans mon ordinateur. Il m'a tendu sa propre carte. Envoyez-moi un e-mail si vous en avez besoin.

— Bien sûr.

Je me fichais des formules de politesse. Je l'ai devancé en sortant

par la verrière, et j'ai pris tout de suite à droite pour descendre la Huitième Avenue. Il y avait trente-huit rues à dépasser pour arriver au théâtre à Chelsea et j'ai marché tout le long. Plus que jamais, j'avais besoin d'air.

— **Un rouvre vert au bord de l'onde, Ce rouvre a une chaîne d'or²...**

La danseuse sur scène avait laissé flotter sa réplique, la maintenant comme suspendue dans l'air. Sa voix, fragile, avait quelque chose de surnaturel et d'onirique, et sonnait comme celle d'un esprit.

Les autres avaient repris le fil de leur texte et répétaient en chœur pendant que Macha dansait, figurant le désir. Sur la scène étaient disposées les trois robustes chaises de l'époque des tsars. J'avais loué deux d'entre elles à un musée privé de Little Odessa. J'avais ensuite écumé la moitié de la côte est pendant des semaines avant de trouver la troisième à Boston.

Je me suis glissée sans bruit sur le siège près de Benji et j'ai pu constater que mes recherches en avaient valu la peine. Les corps en mouvement des danseurs contrastaient avec la pesanteur des chaises, devenant tour à tour lieu de repos ou point de départ. Elles les contraignaient et les empêchaient de se mouvoir librement. Elles les retardaient, les forçaient à faire des détours chorégraphiques. La pièce de Tchekhov raconte l'histoire de trois sœurs qui expriment le désir de retourner à Moscou sans jamais se décider à partir. Et pendant ce temps, le monde autour d'elles change. J'avais d'abord pensé à une scène vide avec un ciel étoilé, mais je m'étais rendu compte qu'il fallait quelque chose de fixe sur la scène. Quelque chose qui les retienne. Pourquoi ne partaient-elles pas, alors qu'elles pouvaient prendre le prochain train ?

J'ai pincé le bras de Benji pour lui signifier mon retour. Son vrai prénom était Benedict, mais j'étais censée n'en parler à personne.

— Qu'est-ce qu'il y a ? chuchota-t-il. Tu étais où ?

J'ai secoué la tête.

— Pas maintenant.

Même Benji ne devait pas sentir à quel point j'étais inquiète. Je voulais être comme d'habitude même si je n'arrêtais pas de penser à Patrick.

— Ils jouent la scène de Macha maintenant, m'a-t-il sifflé à l'oreille.

La lumière est passée du jaune au bleu, s'est éteinte puis rallumée. Le régisseur lumière ne s'était pas encore calé sur les différentes scènes.

— Ils auraient dû répéter Irina, mais Leïa s'est enfermée dans sa loge. Elle ne veut plus danser ici. Elle dit qu'il y a quelque chose de malsain dans l'air et que ça l'empêche d'exprimer ce qu'elle a en elle.

Il m'a regardée du coin de l'œil avec un petit sourire malicieux : Et elle a dit que c'est ta faute.

— Non, mais tu rigoles...

Je me suis levée et j'ai soupiré lourdement : tout le monde m'a entendue. C'était la fille que j'avais appelée petite diva gâtée il y avait quelques heures. Duncan, le chorégraphe, m'a dévisagée du coin de la scène et m'a fait signe de sortir. Dehors. Arrange la situation.

— Je vais lui parler, ai-je chuchoté à Benji. A moins que... si je lui parle, tu penses qu'elle va tenter de se suicider ?

Le blanc de ses yeux vira au bleu dans la lumière mal réglée.

— Il paraît qu'elle a vraiment essayé une fois. C'est Duncan qui l'a retrouvée. Tu savais qu'ils ont eu une histoire tous les deux ?

— Je reviens vite, ai-je chuchoté.

Tout un attroupement poireautait devant la loge.

— Elle ne veut plus sortir, a dit Hélène qui jouait la troisième sœur, Olga. Elle nous dit d'engager quelqu'un d'autre pour jouer Irina, mais elle sait très bien qu'on ne peut pas.

— Calmez-vous, a dit Eliza, la directrice du marketing, qui s'y connaissait en névrose. Elle sortira quand elle saura qu'elle vous manque.

J'ai frappé à la porte.

— Allez, Leïa, ai-je crié. Je n'aurais pas dû te parler comme ça. Le spectacle ne survivrait pas sans toi. Tu es Irina. Personne ne la joue comme toi.

Il y a eu un silence, treize secondes exactement. J'ai compté. Puis la serrure a cliqueté. J'ai ouvert la porte et je me suis faufilée dans la loge. Le maquillage avait coulé sur son visage. Elle reniflait toujours.

— Je ne comprends pas ce que je t'ai fait, a-t-elle dit. Pourquoi tu es si méchante ?

— Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je crois que je suis stressée par la première, ai-je répondu.

— Tu t'en fous de comment je me sens, dit Leïa. Tu ne penses qu'à toi. Tout le monde dans ce métier ne pense qu'à lui-même.

— Tout le monde est stressé, ai-je dit. C'est un spectacle important.

Leïa m'a fixée avec son visage barbouillé de maquillage. Un masque de désespoir, ai-je pensé. Je m'en servirai un jour. Du maquillage qui coule, c'est un être humain en train de s'effondrer. D'abord, le maquillage qui tombe et puis tout le visage et, derrière, un autre visage. Personne n'est ce qu'il semble être. Derrière, il y a encore et toujours un masque, aussi vrai, aussi faux que le premier.

— Pourquoi tu es stressée, toi ? a demandé Leïa qui s'était arrêtée de pleurer. Elle s'est regardée dans la glace et a tendu la main pour prendre le démaquillant. Tu n'es pas obligée de rester devant un public qui ne t'aime pas.

- Je ne suis pas stressée, dis-je.
- Pourquoi me cries-tu dessus alors ?
- Ils t'aiment. Ils t'adorent.

J'ai ramassé une robe qu'elle avait jetée par terre et je l'ai époussetée. Maudite femme qui ne pouvait pas prendre soin de ses costumes.

- Ça m'a échappé. Je suis peut-être un peu fatiguée.
- Tu as tes règles ou quoi ?
- Non, je n'ai pas mes règles !

Je l'ai dit avec trop d'énergie, mais je ne m'en suis rendu compte qu'après, quand j'ai vu le regard inquisiteur de Leïa dans la glace. De grands yeux bleus.

- Tu es enceinte, alors ?

Les mots sont restés suspendus dans l'air. J'étais incapable de dire quoi que ce soit. Je l'ai dévisagée dans le miroir. Une jeune femme déséquilibrée qui pesait à peine cinquante kilos ! Et j'ai vu une lueur dans ses yeux.

- Tu es enceinte, nom de Dieu ! a dit Leïa triomphante.

Je me suis détournée.

- Tu sais qui est le père ?

— Bien sûr que je le sais, ai-je dit si bas que je ne me suis pratiquement pas entendue moi-même.

- Félicitations, dit Leïa. Ma pauvre.

— Personne n'est au courant, ai-je dit à voix basse. Si tu le dis à quelqu'un je te tue. Non, pardon, je ne voulais pas dire ça. Mais je veux que personne ne le sache. C'est si tôt que l'enfant existe à peine.

- Il existe, a dit Leïa. Bien sûr qu'il existe.

Je me suis affaissée sur la chaise à côté d'elle. J'ai vu mon propre visage dans la glace au-dessus de la table de maquillage. Pâle, avec des cernes. On avait travaillé jusqu'à deux heures la veille et après, je n'avais pu trouver le sommeil. Je m'étais tournée et retournée en transpirant et en pensant que Patrick me quittait et que l'enfant allait naître sans jamais pouvoir rencontrer son père. Je devais être plus fatiguée que je ne le pensais.

- J'ai aussi été enceinte, a dit Leïa.

J'ai regardé la table fixement. C'était la dernière personne au monde que je voulais comme confidente.

— J'ai avorté, a-t-elle continué. Je ne voulais pas détruire ma carrière. Ce n'était pas le moment d'avoir un enfant. En plus, le gars était un salaud et il ne se serait jamais occupé de lui. Mais tu es mariée, non ?

Je hochai la tête.

- Lui aussi, a-t-elle dit.

Je me suis retournée lentement pour la regarder. Le démaquillant

avait dessiné de grandes taches sur son visage. Je devais vraiment essayer de la faire remonter sur scène. Sinon, Duncan ne m'emploierait plus jamais comme scénographe.

— Tu n'as jamais regretté ce que tu as fait ? ai-je demandé.

— Regretter de ne pas être une mère célibataire dans une banlieue quelque part ? Je n'aurais jamais pu signer ce contrat. Elle a fait pivoter la chaise pour être face à moi : Et lui, il le veut, l'enfant ? a-t-elle dit. Le père ?

J'ai acquiescé.

— Plus que tout au monde. Il veut toute une équipe de baseball.

Ma voix a cédé. Je pouvais l'entendre comme s'il était là, chuchotant dans mon oreille : "Equipe mixte, je veux dire, garçons et filles." Sa voix douce.

— Oui, mais tu n'as pas besoin de te montrer sur scène, dit Leïa, tu ne fais que construire. Si tu as un gros ventre, ce n'est pas grave. Où est le problème ?

J'ai arraché un kleenex du paquet sur la table pour me moucher. J'avais aussi avorté une fois, quand j'avais vingt ans, les suites d'une nuit sans lendemain. C'était facile et évident à cette époque-là. Mais aujourd'hui, c'était autre chose.

— Le mien serait né maintenant, a dit Leïa en serrant l'élastique autour de ses cheveux. Je ne devrais pas penser à ça, mais je n'arrive pas à faire autrement.

J'ai pris une serviette que je lui ai jetée.

— Lave-toi maintenant, ai-je dit. Va danser. C'est ça qui compte.

Leïa a mouillé la serviette et s'est débarbouillée. Son sourire est devenu une grimace grotesque sous le reste de maquillage.

— Mon Dieu, a-t-elle dit en se frottant le visage et en se levant, **il vaut mieux être un bœuf, un vulgaire cheval, je ne dis pas même un être humain, et travailler³.**

C'était la réplique d'Irina, le monologue du premier acte. Leïa était de nouveau dans la course et je pouvais souffler, mais mon corps était aussi tendu que le sien quand elle se mettait à danser. Elle n'était que muscles, tendons et peau diaphane.

— **Ah, j'ai eu envie de gagner ma vie comme on peut avoir soif quand il fait chaud. Si je ne commence pas à me lever et travailler, refusez-moi votre amitié, Ivan Romanytch⁴ !**

— Allez, en route, ai-je dit en fonçant dans mon bureau.

J'ai fermé la porte et me suis planté les ongles dans le crâne. Ne pas pleurer, ne pas se montrer faible. Je pouvais être très forte à ça. Je ne savais même pas comment les autres faisaient. Ceux qui pleuraient.

— Tu as des nouvelles de Patrick ?

C'était Benji à la porte. Il avait un regard inquisiteur.

— Je dois m'occuper de ça, ai-je dit en fixant le bureau. J'ai soulevé

un tas de factures qu'il fallait rentrer en comptabilité. Les factures des accessoires, des clous et du tissu.

— Tu commences à t'inquiéter ? a insisté Benji. Tu n'as toujours pas réussi à le joindre ?

J'ai agrafé les factures ensemble. Benji a aperçu la carte postale et s'en est saisi.

— Ah, la tour Eiffel, a-t-il dit. S'il s'agissait de mon mari, je ne l'aurais jamais laissé aller à Paris.

— Tu n'as pas de mari, ai-je répondu.

— Il te dit de ne pas t'inquiéter. Il a agité la carte postale et il a souri. Il veut probablement que tu penses à lui et c'est pour ça qu'il n'appelle pas.

J'ai secoué la tête.

— Non, ce n'est pas ça.

— C'est toujours comme ça, non ? a dit Benji. Celui qui appelle et celui qui attend. Et l'avantage est à celui qui n'appelle pas. Ce n'est pas juste.

La prononciation parfaite des mots "tour Eiffel" m'a fait tilter.

— Tu parles français ? ai-je demandé.

— *Oui, bien sûr **, a-t-il répondu en souriant. J'ai vécu à Lyon pendant un an, un échange Erasmus. J'adore ce pays.

— La France est un pays de merde, ai-je rétorqué en le pensant vraiment.

Je me suis rendu compte que j'étais énervée depuis le moment où Patrick m'avait dit vouloir aller là-bas. Peut-être qu'il avait senti mon aversion. Que c'était la raison pour laquelle il ne m'avait presque rien raconté. La raison pour laquelle je n'avais rien demandé. J'avais habité dans un bled français pendant quelques sombres années de mon enfance. Je ne me rappelais plus du tout la langue.

— Ecoute ça.

Je me suis concentrée très fort pour me rappeler ce que Patrick m'avait crié au téléphone le jour où j'étais dans le hall d'entrée à Boston.

— *Mais qu'est-ce qui est en feu ?* ai-je prononcé lentement pour ne pas oublier une syllabe. Les mots ne me disaient rien. *Quoi ? Maintenant ? Mais dis-moi ce qui se passe, nom de Dieu* !*

— Qui a dit ça ?

— Tu sais ce que ça veut dire ?

Benji s'est passé la main dans les cheveux. Il avait une coiffure raide et noire qui lui donnait un air asiatique, même s'il ne l'était pas du tout. Il m'avait expliqué que ça marchait plutôt bien dans les boîtes de nuit, maintenant qu'on vivait à l'heure asiatique. Il m'a demandé de répéter les phrases et il me les a traduites.

Il s'est gratté la main, une main toute gercée par le lavage de

nombreux tissus fragiles.

— De quoi s'agit-il ?

— Je ne sais pas.

Benji s'est agenouillé en face de moi et m'a regardée dans les yeux. Il a posé la main sur mon genou.

— Quelque chose est arrivé ? Dis-le-moi, s'il y a quelque chose. Allez, Ally, c'est moi, Benji.

— Benedict, ai-je dit en me levant.

Benji a fait une grimace.

— Si c'était mon homme qui me laissait sans nouvelles, j'irais le chercher à Paris, a-t-il dit. J'arpenterais toutes les rues de la ville pour y coller des avis de recherche sur les lampadaires.

Je me suis sauvée dans le couloir.

— Je sais, je sais, a dit Benji, je n'ai pas de mari.

Gramercy était un quartier sans intérêt sur le versant est de Manhattan. Lors de nos premières promenades à deux, Patrick avait essayé de me le rendre plus intéressant qu'il ne l'est réellement. Il m'avait montré où habitait Uma Thurman, une maison qui fait l'angle à côté du parc. Il avait même eu l'occasion de rencontrer l'ex de l'actrice, Ethan Hawke, qui avait répondu à son bonjour. Humphrey Bogart s'était marié à l'hôtel à côté de chez nous, et Paulina Porizkova habitait quelque part, pas très loin. Mais c'était tout. Il n'avait rien d'autre pour faire reluire le quartier, même en cherchant bien. Les habitants de Gramercy étaient majoritairement des employés de bureaux, des médecins ou des fonctionnaires des hôpitaux alentour. Sinon, c'était un quartier anonyme, sans âme, une page blanche. Mais je l'aimais.

Le concierge somnolait quand je suis rentrée, à onze heures du soir passées. On avait travaillé tard au théâtre.

— Votre mari n'est pas encore revenu ? a-t-il demandé avec curiosité en se penchant sur le comptoir pour me suivre du regard.

— Pas encore, ai-je répondu.

— Toujours en Europe ?

Patrick parlait avec les concierges. Il s'était très bien entendu avec les neuf concierges successifs et les avait tous tutoyés. Pour ma part, après trois ans dans cet immeuble, je ne m'étais toujours pas habituée à ce que quelqu'un surveille mes allées et venues.

— Bonne nuit, ai-je dit en me faufilant dans l'ascenseur.

J'ai retenu ma respiration jusqu'à ce que l'ascenseur ralentisse au douzième étage avant de s'arrêter au quatorzième. Le treizième étage n'existait pas, superstition de l'architecte.

J'ai ouvert la porte et je suis entrée dans l'appartement silencieux. Ici, on perdait la notion du temps et de la réalité. C'était comme un

vide qui flottait loin au-dessus de la 23^e Rue. Par la fenêtre, les voitures en bas ressemblaient à de petits jouets lumineux. Au nord, on pouvait entrevoir la pointe blanche du Chrysler Building.

Il n'y avait pas de fenêtres côté sud. Sinon, j'aurais pu voir jusqu'au Lower East Side, ou Loïsaida, comme disaient les gamins portoricains de mon enfance. Ce n'était que dix rues plus loin. Alphabet City, un autre monde où ma mère et moi avions habité un studio et où les rues portaient des lettres au lieu de numéros. J'avais neuf ans et j'avais appris à me bagarrer, à dire des gros mots en espagnol avant même de savoir parler anglais couramment. Ma mère avait eu l'impression de réaliser le rêve américain quand, sept ans plus tard, elle avait pu emménager dans un deux-pièces minuscule et miteux sur la Première Avenue, juste de l'autre côté de la rue. Là-bas, le boulanger était polonais et il y avait des voisins avec qui elle pouvait parler tchèque. Je ne parlais plus notre langue, ou peut-être que je ne voulais plus la parler. Je ne sais pas. Quand elle est morte, j'ai gardé l'appartement et j'y suis restée jusqu'à ma rencontre avec Patrick.

Ma boîte e-mail clignotait quand je me suis assise sur la chaise devant mon bureau.

Onze messages dans la boîte de réception. Aucun n'était de Patrick.

Je me suis connectée au site de la banque. Les mots de Richards Evans m'étaient restés en tête toute la soirée : *Non, nous n'avons pas payé d'avance.*

Avec Patrick, on avait deux comptes communs. C'était son idée pour mieux gérer nos économies. De mon côté, j'avais l'habitude de vivre au jour le jour. Jamais auparavant, je n'avais partagé de compte bancaire avec un homme. C'était presque plus intime que de partager un lit.

Sur le compte courant, il y avait deux cent quarante dollars. Aucun de nous deux n'avait, pour l'instant, transféré l'argent pour payer les factures du mois prochain. Tout était normal.

J'ai vérifié notre compte d'épargne.

The baby money.

C'était son expression. Je disais plutôt nos économies. On y versait régulièrement de l'argent et les parents de Patrick contribuaient aussi, à Noël ou pour les anniversaires. Il y avait maintenant un peu plus de seize mille dollars sur ce compte. Et on n'y avait pas touché, pas même l'automne dernier quand Patrick travaillait, sans être payé, sur l'article consacré aux victimes de la crise.

J'ai regardé les chiffres qui dansaient devant mes yeux.

Le solde du compte n'était plus que de six mille deux cent quatre-vingt-deux dollars. Le 17 août, un transfert de dix mille dollars avait été effectué vers le compte personnel de Patrick.

J'ai lâché la souris, agrippé les accoudoirs de ma chaise et roulé en

arrière pour créer un espace de deux mètres entre moi et l'écran. Une poche d'air. Comme si, de cette manière, le mensonge ne pouvait m'atteindre.

Le jour où il avait fait ses valises. C'était il y a un mois et demi, pendant les journées les plus chaudes de la canicule, quand l'air stagnait et que le goudron était en train de fondre au-dehors. J'étais sur le canapé, habillée seulement d'un long débardeur très fin. Peut-être que ça prendra du temps, avait-il dit en fermant son ordinateur portable. Ils voudraient que ça devienne une *cover story* en octobre et je dois terminer au plus tard à la mi ou fin septembre. Sa bise a effleuré ma joue avant qu'il ne disparaisse dans la salle de bains.

— Tu auras assez d'argent pour les factures le mois prochain ? lui avais-je crié.

J'aurais voulu dire quelque chose de plus affectueux, mais je savais qu'il avait du mal à joindre les deux bouts. Il n'avait plus assez de missions et elles payaient moins qu'avant. Paris avait l'air d'une excursion un peu chère à mon goût. J'étais vexée aussi qu'il ait l'air si enthousiaste à l'idée de me quitter.

— Ça va, avait-il dit. Le journal m'a fait une avance et je peux me débrouiller encore deux mois au moins.

Encore un bisou.

— Cet article va tout changer. Je te le promets.

J'ai pivoté sur la chaise et j'ai regardé l'autre côté de la pièce, le coin de Patrick. Le bureau, dans le noir, était bien rangé, le clavier adossé au mur. Il avait l'air abandonné, un peu amoché aussi avec le câble débranché en l'air.

Jusqu'où avait-il menti ? Est-ce qu'il était vraiment à Paris ?

Il aurait pu aller à Palm Beach avec sa maîtresse. Je me suis mise à imaginer nos économies dépensées en champagne. Mais c'étaient des réflexions stupides.

Après tout, il m'avait envoyé une lettre, tamponnée à Paris. Il avait écrit qu'il m'aimait.

J'ai posé une main sur mon ventre. Je pouvais presque sentir comment ça poussait là-dedans. Juste un petit bout, un ver, une excroissance. Pour l'instant.

Mais non, il était bien à Paris. Et la seconde d'après, je voyais une autre femme devant mes yeux : fine, intelligente et élégante, comme l'actrice qui jouait Amélie Poulain ou une autre Française brune et un peu mystérieuse, avec de grands yeux.

Je me suis levée et j'ai traversé l'appartement. Je me suis arrêtée à la cuisine pour boire un grand verre d'eau glacée. J'ai vu le lit, avec son côté bien rangé. Le mien était en désordre et la moitié de la couette par terre.

En fermant les yeux, je pouvais presque entendre ses pas quand il

rentrait dans la cuisine et ouvrait le placard où se trouvait le café. Le petit bruit quand le couvercle lâchait prise.

Quand j'avais emménagé chez lui, on avait cassé le mur entre les deux pièces. Au début, sa présence m'avait dérangé pendant que je travaillais. Le crépitement du clavier derrière mon dos, le grincement du caoutchouc contre le bois lorsqu'il faisait rouler sa chaise et ses pas quand il arpentait la pièce pour trouver une expression appropriée. Ensuite, j'avais appris à m'enfermer dans une bulle, à me concentrer sur mon écran et à ne pas penser au sexe chaque fois qu'il passait si près de moi que je pouvais sentir le souffle de ses mouvements et son odeur : laine, savon à l'huile d'olive et une légère odeur d'after-shave. J'imagine que c'est ce qu'on appelle le quotidien.

Le plus difficile avait été de mettre ensemble nos collections de disques. Il les triait par ordre alphabétique et, moi, je mettais le plus important en premier. On avait fini par acheter les deux mêmes étagères chez Ikea à Newark et personne ne touchait plus à mes disques des Doors. *Strange people, strange lyrics, strange drugs*, c'est tout ce qu'il avait à en dire.

Derrière le lit, une porte en verre donnait sur un petit balcon. Si je sortais, je pouvais, à un angle précis, voir l'Empire State Building. Je me suis rendu compte que nos plantes avaient fané. C'est Patrick, en général, qui pensait à les arroser.

J'ai ouvert la porte et j'ai laissé entrer les bruits sourds de la ville en contrebas : l'air comme un rappel froid de la réalité qui me traversait.

Merde, je n'allais pas douter de son amour. Je le lui avais promis après un de mes premiers accès de jalousie lorsque j'étais persuadée qu'il allait me quitter. J'étais quelqu'un qui ne pouvait pas retenir les gens. Ils me quittaient en général.

— Mais je t'aime, m'avait-il dit. C'est moi qui n'arrive pas à comprendre que tu veuilles rester avec moi.

J'ai respiré l'air frais et humide du mois de septembre. Le ciel s'était éclairci pendant la soirée et les étoiles disparaissaient derrière les lumières de la ville.

Je n'en ai pas cru mes oreilles quand il a demandé ma main. Je l'ai dévisagé tandis que les bruits devenaient sourds et qu'un abîme s'ouvrait sous mes pieds au *Little Veselka*.

Le *Little Veselka* n'est pas vraiment ce qu'on appelle un endroit romantique. Une brasserie bruyante sentant le grailon qui date des années 1950, à East Village, sur la Neuvième Avenue. La cuisine est ouverte et on entend les chefs ukrainiens s'invectiver en faisant cuire les steaks devant tout le monde.

C'est là qu'on s'est rencontrés pour la première fois. J'étais avec une bande de La MaMa, un des petits théâtres de la Quatrième Avenue,

off-off-off-Broadway, où je travaillais à l'époque. Toute ma vie se déroulait dans ces quartiers : je mangeais des plats à emporter des restaurants indiens de la Sixième Avenue et j'habitais le vieil appartement de ma mère au coin de la Quatrième. Selon la rumeur, l'immeuble devait bientôt être rasé pour être remplacé par des appartements de luxe d'une vingtaine d'étages. Mais des rumeurs identiques couraient sur tous les immeubles d'East Village.

Je l'ai remarqué dès son arrivée. Il est entré avec Arthur Nersesian, un auteur irlando-arménien que tout le monde connaissait. Ils se sont assis et il a présenté Patrick : un journaliste en free-lance qui allait écrire l'histoire du dernier bohème d'East Village, c'est-à-dire lui, tous les autres ayant été obligés de fuir les loyers élevés pour aller vivre à Brooklyn.

Mais y avait-il encore des bohèmes ? Autour de la table où j'étais assise, une discussion très animée s'est engagée entre Patrick et un réalisateur affalé, le bras autour d'une apprentie comédienne de dix-huit ans. N'était-ce pas juste un nom élégant pour nommer les gens qui traînaient sans travailler ? Incapables de faire quoi que ce soit de leur vie et ayant peur des responsabilités ? Ou les bohèmes étaient-ils plutôt l'avant-garde de la société, les seuls hommes vraiment libres ?

C'était statistiquement prouvé, avait dit Patrick. Dans la zone des bohèmes, celle qui s'étendait de Manhattan jusqu'à l'est de Brooklyn, il y avait une concentration unique au monde de personnes avec des métiers indépendants, sans emploi fixe, qui avaient vraiment choisi cette vie-là.

Il avait expliqué qu'il était reporter social et qu'il pensait que les mots pouvaient changer le monde. Les mots sont plus puissants que certains ne le pensent, a-t-il dit en me regardant dans les yeux tandis que la énième bouteille arrivait sur la table et que le réalisateur se noyait dans le décolleté de l'apprentie comédienne.

— Ceux qui écrivent sont nombreux à ne pas comprendre la responsabilité qu'ils ont. Ils pensent qu'il s'agit de devenir célèbre et respecté, mais pour moi il s'agit d'assumer la responsabilité qui m'incombe dans le monde dans lequel je vis.

J'avais été fascinée par son sérieux. Il ne voulait pas se faire remarquer, il pensait vraiment ce qu'il disait. De plus, il portait des habits incroyablement ordinaires : pantalon chino, chemise et veste, ce qui était extrêmement rare dans un quartier où tout le monde travaillait à fond son look.

Lorsqu'il m'a accompagnée jusqu'à la maison, et qu'il a pris ma main, c'était également très sérieux :

— Jamais je ne te laisserai rentrer toute seule la nuit.

— J'ai déjà fait ce chemin sans être accompagnée des milliers de fois et j'ai survécu.

— Oui, mais c'était avant qu'on se connaisse.

Devant la porte délabrée sur la Première Avenue, il m'a doucement embrassée et j'ai dû le traîner jusqu'en haut dans ma chambre si petite qu'il n'y avait qu'un lit et quatre murs. Je voulais pénétrer plus profondément dans ce sérieux qui m'attirait, pour en voir le fond.

Le lendemain matin, je ne voulais pas me lever, ce qui ne m'était jamais arrivé avant. Des matins comme celui-là avec d'autres hommes me donnaient envie de fuir en vitesse. Je ne voulais surtout pas qu'ils commencent aussi à fouiller dans mon âme.

Mais avec Patrick, je suis restée. J'ai caressé sa joue avec le doigt.

— Tu es toujours comme ça ? ai-je dit.

— Comment ?

— Sérieux. Tu es vraiment comme ça ou c'est juste ta façon de draguer les filles ?

Il s'est mis à rire.

— Je n'avais pas idée que ça marchait aussi bien.

Un an après, il a demandé ma main, au *Little Veselka*.

J'ai d'abord pensé qu'il me faisait marcher. Ensuite, je me suis dit que je n'étais pas quelqu'un avec qui on se marie. Mais c'était bien réel.

J'ai dit oui. Après, j'ai dit oui encore deux fois. Il s'est penché au-dessus de la table et m'a embrassée.

— Merde, a-t-il murmuré d'un coup entre ses lèvres en se jetant en arrière.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu peux changer d'avis si tu veux.

Patrick a mis ses mains devant son visage en gémissant.

— La bague ! J'ai oublié la bague. Quel idiot.

Il avait été si préoccupé par le simple fait de réunir assez de courage qu'il en avait oublié le petit détail classique. Il voulait savoir si je pouvais lui pardonner et lui donner une seconde chance pour qu'il puisse le refaire dans les formes.

J'ai pris sa tête entre mes mains. J'ai suivi les contours de son visage avec mon doigt. J'ai dit que je ne voulais pas d'une autre demande en mariage. J'avais déjà eu la meilleure possible. S'il avait été à ce point stressé qu'il en avait oublié la bague, cela signifiait quelque chose. Une chose à laquelle je pouvais croire. C'était plus important que tous les métaux au monde.

— Mais si tu insistes, ai-je dit, c'est toujours ouvert en bas de Canal Street.

Sur le chemin, on s'est arrêtés pour acheter une bouteille de champagne et on s'est pelotés si intensément dans le renforcement d'une porte qu'une vieille dame a menacé d'appeler la police. Quand on est arrivés à Chinatown, les vendeurs d'or de Canal Street avaient déjà commencé à fermer. Pourquoi porter une bague ? ai-je demandé.

Et tandis que le soleil se couchait, on a continué notre chemin en titubant et on s'est enfoncés encore plus dans la lumière rouge des boutiques de babioles, des magasins de tatouage et des clubs moins fréquentables.

On s'est mariés exactement un an après. Mais le jour le plus important, c'était celui des fiançailles. Peut-être parce que nous n'étions que tous les deux. Après, ses parents ont débarqué et, avec eux, les conventions, les magazines de mariage et le reste.

Quand je me suis assise sur la chaise de Patrick, elle a pris la forme de mon corps. Elle sentait un peu le cuir. Etrangement, je ne m'y étais jamais assise avant. J'ai caressé le bois foncé du bureau avec la main. Un agenda en cuir y était posé : un cadeau de Noël de son père.

Le 17 août, il n'y avait qu'une note très courte : Newark 21h05. C'était l'horaire de son avion. Pas de nom d'hôtel. On utilisait toujours nos téléphones portables et jamais ceux des hôtels. L'endroit où il logeait n'était pas une information importante.

J'ai pris une grande inspiration avant d'ouvrir le premier tiroir du bureau. Je n'aimais pas fouiller dans les affaires de Patrick.

L'ordre y régnait. Il y avait de petits tas de reçus, de timbres, de papiers d'assurance.

Dans les deux tiroirs suivants, il y avait des articles qu'il avait écrits et des matériaux de recherche triés soigneusement par sujets. J'ai rapidement feuilleté les liasses. Rien sur le commerce d'humains. Au fond, étaient posés les articles pour lesquels il aurait pu recevoir le prix Pulitzer. Après ça, il avait changé. Il travaillait davantage. Il était presque devenu obsédé par son métier. Je me rappelais une femme qu'il avait interviewée pour la série sur la nouvelle économie. Il l'avait trouvée sous un pont à Brooklyn. Elle parlait de son travail en tant que chef comptable, un travail qu'elle retrouverait bientôt. Et des trois enfants qu'elle récupérerait à ce moment-là, et de l'appartement de Park Slope dans lequel elle emménagerait de nouveau. Sous les couches de vêtements, elle cachait un téléphone portable afin que sa société puisse la joindre. Un téléphone sans carte SIM ni batterie.

Patrick était resté trois nuits sous les ponts. Quand il est rentré, il remuait dans notre lit et parlait dans son sommeil : Tu dois appeler Rose, disait-il. Tu dois appeler Rose. Je m'imaginais que Rose était une nana qu'il me cachait, jusqu'à ce que je lise les articles et réalise que c'était la femme sous le pont à Brooklyn. C'était le genre de cauchemar qu'il faisait.

J'ai refermé le dernier tiroir et le bureau a repris son aspect austère.

N'avait-il vraiment jamais mentionné le nom de l'hôtel ? Ne serait-ce qu'une fois ?

Mon regard s'est arrêté sur les livres alignés au-dessus du bureau. Hemingway.

Patrick avait dit quelque chose sur Hemingway la dernière fois qu'il avait appelé. Sur le bar où il était. Je n'y avais pas vraiment prêté attention, je me foutais royalement de Hemingway. Je ne serais jamais sortie avec lui, même vivant ! Mais Patrick avait aussi mentionné Victor Hugo.

Il était debout devant la fenêtre de l'hôtel et il avait vu... quoi ? Une tombe ? L'endroit où Victor Hugo était enterré.

J'ai pris de l'élan, j'ai traversé la pièce en roulant jusqu'à mon bureau et j'ai effleuré une touche du clavier. L'écran est sorti de son état de veille.

J'avais vu *Les Misérables* et *Notre-Dame de Paris*, aussi bien les comédies musicales que les films, mais je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où était enterré l'écrivain.

J'ai tapé "Victor Hugo" et "tombe" sur Google. Dès le premier lien, j'ai reconnu le nom que Patrick avait mentionné : le Panthéon. Je l'ai tapé sur Wikipédia. Panthéon était un mot grec qui signifiait "tous les dieux". A l'origine, c'était une église. Mais après la Révolution française, on l'avait transformée en mausolée pour les héros de la nation. En 1851, Foucault avait suspendu un pendule dans l'église pour montrer la rotation de la Terre. Victor Hugo était enterré dans la crypte n° 24.

Impatiente, j'ai fait défiler la page vers le bas pour voir les détails techniques de l'architecture.

Patrick avait dit qu'il pouvait voir le dôme de sa fenêtre. Le bâtiment faisait quatre-vingt-trois mètres de haut. Je pouvais imaginer comment il montait au-dessus des autres toits. Il y avait certainement une centaine d'hôtels qui pouvaient revendiquer une telle vue.

Mais Patrick voyait aussi les fenêtres de la Sorbonne. *Il y a des gens qui y habitent, sous les toits.* J'ai écrit "Sorbonne" et "Panthéon" et "hôtel" dans le moteur de recherche.

La première chose qui est apparue était l'*Hôtel de la Sorbonne*. J'ai frissonné, comme si Patrick était d'un coup plus proche, que je l'attirais vers moi. Le bruit de la porte, ses pas sur le sol et tout serait comme avant. Petit-déjeuner, travail, un œil sur [American Idol](#)⁵ le soir, à la télé. Des jours qui passent, des nuits où l'on dort bien. Sa respiration à côté de la mienne.

La page Web de l'hôtel est apparue sur l'écran : *A deux pas du Panthéon, de la Sorbonne et du jardin du Luxembourg*. L'horloge sur l'écran indiquait presque une heure, ce qui voulait dire six heures du matin à Paris. J'ai composé le numéro de l'hôtel en imaginant le soleil en train de se lever au-dessus des immeubles de pierre et des dômes dorés.

— *Hôtel de la Sorbonne*, bonjour.

La voix était pâteuse, engourdie par le sommeil.

— Bonjour, ai-je dit. Je cherche un client qui est probablement descendu chez vous.

Pour toute réponse, une longue harangue en français.

— Parlez-vous anglais ? ai-je demandé. Je cherche un Américain qui s'appelle Patrick Cornwall.

Silence au téléphone pendant un bon moment. J'ai vu l'heure changer de 00 : 53 à 00 : 54. Le mardi 23 septembre.

— Pas de Cornell.

— Cornwall, j'ai répété lentement et très distinctement. Il est journaliste américain.

Pas de réponse, juste le signal du combiné indiquant que l'on avait raccroché. Je me suis demandé comment Patrick pouvait tenir le coup là-bas. Mais il parlait couramment français, il n'était donc pas traité comme un moins que rien.

Sur la page Web du deuxième hôtel, *Cluny Sorbonne*, ils prétendaient parler anglais. La sonnerie du téléphone. *Au cœur du Quartier latin, à deux pas de Notre-Dame, du Panthéon et du Louvre.*

— Je cherche un Américain qui s'appelle Patrick Cornwall. Je pense qu'il est descendu chez vous, mais je ne suis pas sûre.

— Non, il n'est pas ici.

Je suis immédiatement retournée vers le moteur de recherche. Est-ce qu'il y avait d'autres hôtels autour de la Sorbonne ?

— Il est malheureusement parti.

— Pardon ?

— Il a réglé sa note.

J'ai saisi l'accoudoir et me suis accrochée à la chaise.

— Quand ?

— Je suis obligé de vous demander qui vous êtes.

J'ai failli répondre sa femme, mais quelque chose m'en a empêchée. La honte. Mes joues sont devenues rouges. D'un coup, j'ai regardé la situation de son point de vue. La France était un pays où même le président pouvait avoir des maîtresses sans être inquiété. Et moi, j'étais la femme abandonnée.

— Nous sommes collègues au journal, ai-je répondu. Et je suis devant une facture que je ne peux vraiment pas déchiffrer. J'ai besoin de savoir s'il veut recevoir son argent.

J'avais pris la voix d'une authentique employée de bureau. Pincée.

— Un instant.

J'ai cru attendre une éternité pendant qu'il cherchait des informations dans ses archives, dans un ordinateur ou quoi que ce soit d'autre dans ce monde ancien. J'entendais un bruit de fond. Peut-être le petit-déjeuner que l'on mettait en place.

— C'était mardi dernier, a-t-il dit enfin. Le 16 septembre.

Une semaine. Le jour où la lettre avait été postée. J'ai inspiré

profondément.

— Vous étiez là quand il a quitté l'hôtel ?

— Bien sûr. Il était content de rentrer à New York. Il a dit qu'il avait envie de voir sa femme. Je lui ai dit de l'emmener la prochaine fois qu'il viendrait à Paris. C'est quand même la capitale du romantisme.

— Vous êtes sûr ? Il allait rentrer à New York ?

J'ai serré le combiné.

— Oui, je m'en souviens clairement. On s'est presque vexés qu'il soit si content de nous quitter.

— Est-ce qu'il a dit autre chose ?

— Juste qu'il reviendrait chez nous lorsqu'il repasserait à Paris.

J'ai raccroché. D'une seconde à l'autre, ma tête menaçait d'exploser en mille morceaux. Des bribes d'information allaient se répandre sur le sol. Régler sa note. Retourner à New York. *The baby money*. Le test de grossesse positif. On ne fait jamais d'avance.

J'ai fait un tour dans l'appartement. J'ai sorti un litre de jus d'orange du frigo et j'ai bu directement à la brique.

Où était-il parti ? Pourquoi avait-il menti sur sa destination ? Et s'il avait dit la vérité, pourquoi n'était-il pas rentré ?

Dans la cuisine, il y avait les restes de mes repas de ces derniers jours. Comme la cuisine occupait une partie de la chambre, on faisait toujours la vaisselle avant d'aller nous coucher pour éviter de voir les restes de nourriture en nous réveillant. Mais là, une petite pyramide de yaourts était déjà formée. D'un coup, j'ai eu l'impression que ça puait. L'odeur devenait de plus en plus forte. Des verres et couverts sales, des sachets de salade et une boîte à pizza. Les traces de son absence.

J'ai ouvert la poubelle et j'ai passé le bras pour faire tomber le tas dans le sac. Quelques fourchettes et un verre sont tombés en même temps. J'ai refermé le couvercle en appuyant dessus. Ensuite, je suis retournée à l'ordinateur et je me suis connectée à la banque une deuxième fois. J'ai transféré les six mille deux cent quatre-vingt-deux dollars du compte épargne, *the baby money*, tout ce qui restait, sur mon propre compte. Ensuite, j'ai tapé avec force trois courts mots dans le moteur de recherche de Google : New York, Paris, avions.

1 Les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (Toutes les notes sont des traducteurs.)

2 Anton Tchekhov, *Les Trois Sœurs*, traduit du russe par André Markowicz et Françoise Morvan, Actes Sud, 1993, p. 123.

3 Anton Tchekhov, *Les Trois Sœurs*, op. cit., p. 14.

4 Ibid.

5 *A la recherche de la nouvelle star* est l'adaptation française de cette émission américaine.

TARIFA

MERCREDI 24 SEPTEMBRE

— Il veut savoir ce que tu faisais sur la plage au milieu de la nuit.

Terese a glissé sur la chaise en plastique qu'ils lui avaient donnée. Elle avait l'impression qu'ils étaient capables de lire dans ses pensées. Comme si tout était visible, même si, depuis, elle s'était douchée pendant des heures, avait changé de vêtements, avait dormi dix-sept heures et s'était douchée encore une fois.

Le policier s'est penché sur le bureau et a fait tourner un stylo entre ses doigts. Ses ongles étaient courts, moches et incrustés de saleté.

— Pourquoi il veut savoir ça ? a-t-elle chuchoté à son père qui était assis à côté. Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Tu dois répondre à ses questions, a dit Stefan Wallner. Tu sais bien.

Terese s'est frotté l'oreille. Il lui parlait comme quand elle était enfant. Elle regrettait de lui avoir demandé de servir d'interprète pendant l'interrogatoire. Mais ce n'est pas un interrogatoire, avait-il dit. Ils veulent juste savoir ce que tu as vu sur la plage. Peut-être aurait-il été plus simple d'être entourée d'étrangers, a-t-elle pensé, qui n'auraient pas honte d'elle, qui ne seraient pas déçus.

— Je me suis juste promenée, a-t-elle fini par dire.

— Au milieu de la nuit et jusqu'à l'aube ?

Le policier a eu un petit sourire. Comme un trait fin sous sa moustache. Elle a vu qu'il manquait une dent sur sa mâchoire supérieure. Son regard était rivé sur sa poitrine.

— J'étais soûle, a répondu Terese en suédois. J'avais la nausée. Je me suis peut-être trompée de chemin.

Stefan a traduit.

— Elle était seule sur la plage ? a demandé le policier.

— Oui, j'étais seule. Elle a dégluti, sa gorge était nouée. Je l'ai déjà dit.

— Une jeune femme, seule sur la plage, au milieu de la nuit.

Il a secoué la tête. Sur le mur derrière lui, était accroché un tableau représentant la Vierge Marie et Jésus. Son papa ne traduisait pas ce que disait le policier. Elle comprenait de toute façon. Elle avait étudié l'espagnol au lycée pendant trois ans et elle pouvait, par exemple, commander à manger au restaurant. Il lui avait offert ce voyage justement pour qu'elle puisse pratiquer son espagnol. Il voulait lui

montrer les endroits où il était passé dans sa jeunesse, quand il voyageait en Europe. Elle a regardé son père du coin de l'œil. Ses cheveux étaient devenus un peu plus blonds, on ne voyait pratiquement plus le gris, et sa peau était tannée. Ils étaient à Tarifa depuis une semaine quand les vacances furent soudainement gâchées.

— Pourquoi il ne pose pas de questions sur le mort ? a dit Terese. Pourquoi uniquement des questions sur moi ?

Le policier s'est penché en arrière sur sa chaise, les jambes écartées. Il s'est tapoté la bouche avec le stylo.

— Je sais bien ce que vous faites sur la plage, a-t-il dit. Vous arrivez ici, vous sortez dans les bars et vous vous déshabillez devant n'importe qui. Mon cousin a travaillé sur les plages. Il ramassait les gens comme vous. Vous ne pouvez pas savoir ce qu'il trouvait dans le sable le matin.

Il s'est penché vers Terese et elle a eu un haut-le-cœur lorsque son regard s'est de nouveau posé sur sa poitrine. Elle regrettait de ne pas avoir pris un pull. Ou un gilet pour mettre par-dessus. En tout cas pas un débardeur si serré qu'on voyait la moitié de ses seins.

— Ça suffit, a dit son père en espagnol en posant sa main, lourde et chaude, sur son épaule nue. Ma fille a vécu quelque chose de terrible. Vous devez comprendre qu'elle est sous le choc. Il a jeté un coup d'œil sur Terese et, ensuite, de nouveau sur le policier : Elle vous a déjà répété qu'elle était seule.

Le policier a encore eu ce léger sourire qui laissait de nouveau apparaître le trou entre ses dents. Terese a baissé les yeux.

— Qui est-ce qu'elle a trouvé mort ? a continué Stefan. Vous savez quelque chose de plus sur ce qui est arrivé à cet homme ?

— Un immigrant, un Subsaharien, a dit le policier en se levant.

Il est allé à l'autre bout de la pièce où une carte de l'Europe était accrochée au mur. La partie nord de l'Afrique était également visible. Terese savait que des bateaux partaient de Tarifa pour l'Afrique. Le voyage pour Tanger durait environ trente-cinq minutes et coûtait vingt-neuf euros par personne. Son père s'était procuré des brochures à l'office de tourisme. Ça n'intéressait pas beaucoup Terese, mais elle ne lui en avait pas parlé. Elle ne voulait pas le vexer. Quand il lui avait proposé un voyage dans le Sud de l'Espagne, elle avait pensé à Marbella, des plages ensoleillées et des bars de nuit. A Tarifa par contre, le vent soufflait constamment. Elle avait essayé de se baigner les premiers jours, mais elle avait été prise de panique quand les vagues l'avaient renversée et les courants poussée vers le large.

— Ils fuient les pays au sud du Sahara, a dit le policier. Il a pointé son doigt vers le bas de la carte collée sur le mur en pierre peinte : Sierra Leone, Nigeria, Mali, Côte d'Ivoire. Il y a quelques années, on accueillait des bateaux pleins tous les deux jours. Il a laissé sa main

glisser vers la mer, sur tout ce bleu qui était l'Atlantique. Ensuite, ils ont commencé à prendre ce chemin-là, *via* le Sénégal et les îles Canaries. Ils savent qu'on les arrête au détroit. On a des patrouilles postées des deux côtés : des caméras, des radars. Mais cela n'empêche pas certains d'essayer quand même.

Stefan Wallner traduisait et Terese se détendait un peu. Elle était déjà en partie au courant. Hier, alors qu'elle s'était mise au lit et qu'elle voulait sombrer dans le sommeil et mourir, son père était sorti pour parler à la police et à la Croix-Rouge. Ensuite, il était venu toutes les deux heures pour lui demander si elle voulait quelque chose à manger. Il s'était assis au bord du lit, lui avait caressé les cheveux et parlé des gens malheureux qui fuyaient la pauvreté ou peut-être la guerre. Le directeur de la Croix-Rouge de Tarifa lui avait montré des photos de personnes qui étaient mortes dans le détroit ces dernières années. Il en avait une mallette pleine. Quand Terese fermait les yeux, elle voyait l'homme noir et elle avait l'impression de regarder la mort. Et elle avait senti la tristesse d'avant l'envahir, celle de l'adolescence et des années de lycée, quand elle avait compris que la vie était vide de sens et que rien ne comptait vraiment, car elle n'était personne. Est-ce que quelqu'un peut aimer personne ? Qui le remarquerait si je venais à mourir. Je ne veux plus, papa, avait-elle dit. Je ne sais pas si je veux vivre.

Le policier est passé devant la seule fenêtre de la pièce et a montré l'extérieur avec la main. Terese a frissonné en voyant le barbelé et les goélands. L'île était là-bas, où les vagues se cassaient et où se trouvait le phare. Elle n'irait plus jamais voir la mer.

— Quand on les arrête, on les envoie à l'isla de las Palomas, a-t-il dit. Il y a quelques années, c'était plein, mais aujourd'hui, on ne les garde que vingt-quatre heures. Ensuite, ils sont envoyés dans un camp d'internement à Algésiras. S'ils n'arrivent pas à les faire parler là-bas, ils sont relâchés dans la rue après quarante jours. Tout droit vers l'industrie maraîchère. Le policier a contourné son bureau et a saisi un fax. Mais bon, là je parle de ceux qui arrivent vivants. Il s'est assis, jambes toujours écartées, en faisant claquer le papier. Très tôt ce matin, j'ai reçu ça de Cadix. Ils ont trouvé encore deux personnes. Un homme et une femme. Enceinte. Il a soulevé une autre feuille et l'a plantée au mur. Les autorités marocaines ont établi un rapport sur un canot pneumatique qui est parti dans la nuit de samedi à dimanche. Il a réussi à passer. Peut-être y avait-il quelqu'un de corrompu. Les contrebandiers ne reculent devant rien. Il a lissé sa moustache en se passant deux doigts sous le nez ; elle était courbée aux extrémités : ça faisait vraiment ringard. Ils ordonnent aux passagers de sauter dans l'eau assez loin des côtes pour avoir le temps de faire demi-tour et échapper à la police.

— Est-ce que vous les avez identifiés ? a demandé Stefan Wallner.

Il avait toujours la main sur son épaule qu'il tapotait légèrement. La protégeant. Elle avait honte de mentir. Elle avait honte d'avoir été laissée seule sur la plage. C'était atroce de savoir que les gens pouvaient mourir en mer.

Le policier a eu un sourire moqueur.

— Et comment ? Pour l'instant, on n'a pas trouvé de survivant.

— Dis-lui qu'il avait un tatouage, a dit Terese.

— Ils le savent certainement déjà, a répondu son père.

Terese s'est mordu la lèvre. Réprimandée, comme un enfant. Elle avait quand même vingt ans.

— Si ce sont des Marocains, on contactera immédiatement les autorités marocaines, a dit le policier. Ils seront là dans les vingt-quatre heures. Par contre, s'il s'agit de Subsahariens, on ne pourra pas faire grand-chose. Ils n'ont pas de papiers et, même s'ils ont survécu, ils ne diront pas d'où ils viennent. Il a haussé les épaules. On fait des analyses de sang et on prend les empreintes, bien sûr. Elles sont archivées.

Il a fait un joli petit tas de ces feuilles. Terese a regardé ses mains. Elle sentait son regard. Ses fesses collaient contre le plastique.

— Et vous n'avez vu personne d'autre sur la plage ? a demandé le policier.

Elle a secoué la tête. Il n'y avait personne. Juste quelques goélands.

Le policier s'est tourné vers Stefan.

— Si elle a vu quelqu'un qui peut nous mener vers les contrebandiers, on voudrait le savoir. On parle de criminels ici.

Stefan s'est tourné vers Terese.

— Tu n'as vraiment vu personne. Pas de bateau ? Pas d'humain ?

Elle a secoué la tête. A tourné sa bague. Elle était en or et en forme de cœur. Un cadeau pour sa confirmation. De son père.

— Alors, on va rédiger un rapport, a dit le policier. Il a appuyé sur un bouton sous le bureau et une sonnette s'est fait entendre derrière la porte. C'est mon assistant qui s'en occupera. Vous lui direz l'heure et le lieu où la personne a été trouvée. Il a plissé les yeux et s'est penché sur le bureau : Et puis, je voudrais le nom de la personne qui vous accompagnait. Si jamais il y en avait une.

Il l'a regardée de haut en bas. Elle a frissonné et pensé qu'il faudrait qu'elle se douche encore une fois en arrivant à l'hôtel. Elle se sentait si... sale.

— Vous les avez fait payer ou vous les avez laissés faire gratuitement ? a-t-il dit. Ils étaient peut-être plusieurs ?

Son père s'est enfin levé et a frappé la table de la main.

— Arrêtez immédiatement de torturer ma fille. Elle vous a dit tout ce qu'elle savait.

La porte s'est ouverte et un autre policier est entré. Terese l'a reconnu : c'était lui qui les avait accueillis. Il avait l'air gentil. Elle s'est levée et s'est retournée pour partir.

— Il faut aussi qu'on déclare le vol de ton passeport, a dit Stefan.

— Non, papa, a dit Terese en saisissant son bras.

Mais c'était trop tard. Il avait déjà commencé à parler avec le policier de son passeport volé.

— Vous voulez dire qu'il a été volé sur la plage ? Mais elle a dit qu'il n'y avait personne d'autre à part elle. Comment ça se fait ? Je ne comprends pas. Le policier a eu un tel sourire que l'on ne voyait plus que le trou entre ses dents. Lequel d'entre eux a pris votre passeport, selon vous ? C'était peut-être une façon de se payer ?

Son regard est resté rivé sur son corps. C'était comme s'il la léchait de haut en bas. En remontant, le regard s'est glissé entre ses seins.

Terese ne savait plus où se mettre et elle a tiré le bras de son père. Elle détestait ses fesses et ses cuisses qui étaient beaucoup trop grosses, et aussi son nez retroussé. Mais ses seins étaient parfaits. Ronds. Taille idéale. C'était la seule partie de son corps qu'elle aimait vraiment.

— Je l'ai peut-être perdu, a-t-elle dit. Viens, on y va.

— De toute façon, on doit faire une déclaration, a-t-il répliqué sans bouger.

— Alors, vous devez aller voir la police locale.

— On doit s'adresser à la police locale, a traduit Stefan Wallner, mais Terese était déjà en train de partir.

— Je veux rentrer, a-t-elle dit en sortant dans le couloir.

— Mais il nous reste encore une semaine de vacances.

— Tu n'as pas vu comment il m'a regardée ? Espèce de salaud.

Son père a jeté un regard en arrière, vers la porte qui était maintenant fermée. L'assistant était à leurs côtés, trépignant, avec un formulaire dans les mains.

— Il faudrait dénoncer les gens comme lui, a dit Stefan Wallner en mettant un bras protecteur autour des épaules de sa fille. Viens, ma grande. On va en finir avec ça et, ensuite, on ira prendre un bon déjeuner, toi et moi. Il l'a bousculée gentiment : Et on boira un verre de vin blanc au soleil. On le mérite bien.

PARIS

MERCREDI 24 SEPTEMBRE

Tremblante d'espoir, j'ai tourné la clé de la porte de la chambre 43. Comme si j'allais le retrouver là. Comme s'il allait venir vers moi, les bras grands ouverts et le regard surpris. En me demandant ce que je faisais là. Rires. Quelle idée de venir à Paris !

Je n'ai trouvé que du vide, et l'odeur de lavande du produit de nettoyage.

La porte s'est refermée derrière moi avec un bruit sourd. Huit jours et huit nuits écoulés depuis son passage, et toute trace de lui soigneusement effacée.

J'ai ouvert les fenêtres en grand. Un vent humide est venu se plaquer contre mon visage. Derrière les toits se dressait un dôme, le Panthéon. En face, l'université s'étendait sur plusieurs pâtés de maisons.

C'était ici, précisément ici, que Patrick se tenait quand il m'avait téléphoné. Sa voix au téléphone : *Tu me manques beaucoup... je fais un voyage en enfer...*

Près de moi, les rideaux flottaient au vent. Je me suis retournée et j'ai enregistré tous les détails. Un grand lit. Un couvre-lit blanc ajouré d'un motif floral. Sur le mur, une affiche encadrée, un café et sa terrasse. Le téléphone sur la table de chevet : celui que j'avais entendu sonner derrière lui. Quelqu'un avait appelé et parlé d'un incendie quelque part : *Mais dis-moi ce qui se passe, nom de Dieu !*

La chambre faisait environ quatre mètres sur cinq. Après toutes ces années à faire de la scénographie, j'avais pris l'habitude de tout mesurer. Vingt mètres carrés. La dimension physique du manque.

Un petit bureau faisait l'angle de l'autre côté de la pièce. Il avait dû s'asseoir là pour écrire, penché sur son ordinateur. Patrick s'asseyait toujours comme ça, donnant l'impression qu'il voulait sentir le clavier, respirer les mots. La vérité, c'est qu'il avait besoin de lunettes pour lire mais qu'il était trop coquet pour en porter.

Dans la salle de bains, j'ai vu mon visage dans la glace. Pâle, avec des cernes. Les rides de la fatigue. Je me suis rincée avec de l'eau froide et aspergée sous les bras. Je me suis frotté fort le visage avec la serviette pour bien râper la peau.

Ensuite, j'ai fouillé mon sac pour trouver des vêtements propres. S'il le fallait, je mettrais toute la ville sens dessus dessous.

Le prix d'un esclave : c'était écrit en haut de la page. Ensuite, suivaient des chiffres et des sommes, alignés, un exemple de calcul :

90 dollars – 1 000 dollars (= 38 000 dollars = 4 000 pour le prix d'un)

Rendement = 800 % Rendement = 5 %

27 millions – 12 millions / 400 = 30 000 par an. Total ?

Le dernier exemple était surligné. Il y avait également des mots gribouillés en travers de la feuille, soulignés et entourés :

Petit investissement – investissement pour la vie

Les bateaux !

J'ai continué à feuilleter. Le carnet de Patrick était bourré de ce genre de notes courtes et quasiment incompréhensibles. Je m'étais installée à l'étage d'un café *Starbucks*, décidée à ne pas quitter la table avant d'avoir déchiffré au moins l'une de ces nombreuses notes. Le café se trouvait à quelques pâtés de maisons de l'hôtel, un grand boulevard bordé d'arbres à la cime large avec des kiosques à journaux : comme dans un vieux film. Tout cela me renvoyait à une sensation d'irréalité, renforcée par le décalage horaire. Je me sentais flotter quelque part autour de moi-même.

Le plus simple, bien sûr, aurait été de signaler la disparition de Patrick à la police. Mais Patrick ne faisait pas confiance à la police. Il m'aurait maudite si elle avait commencé à fouiller dans son histoire. Je devais d'abord comprendre ce qu'il était en train de faire.

J'ai avalé la dernière bouchée de mon sandwich au poulet et j'ai roulé le plastique en boule. J'ai relu sa dernière note. J'attaquais en général une nouvelle pièce de théâtre de cette manière-là, en commençant par la fin. Où est-ce que tout ça mène ? Où est-ce que ça finit ?

Patrick avait noté un numéro de téléphone. C'était le dernier.

Au-dessus, il y avait un nom : Josef K.

C'est le point final, le tournant, ai-je pensé. Après, il avait choisi de quitter l'hôtel et avait glissé le carnet dans une enveloppe avant de me le poster.

Garde la lettre au théâtre.

J'ai tourné la page, pour voir la note précédente. Elle était gribouillée en travers, comme sous l'effet de la précipitation : M aux puces, Clignancourt, Jean-Henri-Fabre, le dernier stand – sacs ! Demander Luc.

J'ai étalé le plan sur la table et cherché les mots dans l'index du guide. Voilà ! Mon cœur a fait un bond. C'était comme déchiffrer un rébus et trouver subitement la réponse.

Le sentiment d'avoir une piste.

La porte de Clignancourt était située au nord de Paris, aux limites

de la ville et de la banlieue. Le terminus de la ligne 4 du métro. Avec le plus grand marché aux puces du monde. Jean-Henri-Fabre était le nom d'une des rues du marché. J'ai ensuite regardé plus bas dans le guide et mon humeur a changé : le marché n'était ouvert que du samedi au lundi. Et nous étions mercredi.

A travers la fenêtre, je voyais la cime des arbres. Les feuilles avaient commencé à pâlir et tiraient sur le jaune. C'était quand même plus facile de travailler ici qu'à l'hôtel : l'absence de Patrick me pesait moins.

J'ai continué à feuilleter et déchiffrer les notes. Il y avait pas mal de noms, d'adresses et de numéros de téléphone : souvent, l'un sans l'autre et sans plus d'explication sur l'identité de tous ces gens. J'ai reporté les adresses sur le plan, une par une, et, lentement, j'ai vu un motif se dessiner, comme une photo aérienne des mouvements de Patrick à travers la ville.

Quand j'ai relevé la tête, une pluie fine tombait sur la vitre et les gens dehors commençaient à ouvrir leurs parapluies. Il était presque trois heures de l'après-midi : le matin à New York. Je me suis massé la nuque. Je la sentais raide et coincée après la nuit d'avion.

J'ai saisi mon téléphone portable et j'ai appelé le numéro de la dernière page du carnet. Je pensais ensuite, quand la pluie cesserait, aller voir les endroits que j'avais notés sur le plan. Forcer le corps à s'habituer au rythme diurne étrange sans perdre de temps.

Une sonnerie. J'ai regardé le nom : Josef K. Deux sonneries. Trois. Une femme nettoyait la table voisine. Quelques touristes discutaient à haute voix en italien.

Quelqu'un a décroché, mais pas de voix. La ligne était ouverte et je pouvais entendre les bruits du trafic et une sirène au loin.

— Allô, j'ai dit à voix basse. Est-ce que Josef est là ? Allô ? J'étais sûre d'entendre quelqu'un respirer. A vrai dire, je cherche Patrick Cornwall et j'aurais voulu savoir si vous pouviez m'aider. Je suis à Paris et je pense qu'il a appelé ce numéro...

Le bruit du trafic a disparu. La personne avait raccroché.

J'ai serré le portable et j'ai regardé le numéro suivant sur la liste.

Après quatre essais, j'ai abandonné. Les réponses les plus loquaces à mes appels étaient *no English* et *no, no, no*.

Je mourais d'envie d'appeler Benji. Pour savoir comment la première s'était passée. Si Duncan avait eu du succès. Tout ça était si loin, comme si ça avait cessé d'exister au moment où je m'étais assise dans l'avion.

Benji était le seul à savoir que j'étais partie à Paris. Je le lui avais confié au moment du déjeuner. Lorsque nous étions assis sur l'escalier à côté du quai de chargement sur la Neuvième Avenue. Nous étions en train de manger un burrito avec du piment *jalapeno* que nous avions

acheté dans l'épicerie fine en face.

— Tu es folle. Je n'y arriverai jamais, a dit Benji en manquant sa bouche. Un morceau de viande hachée est tombé sur ses genoux, avec du fromage fondu et une tranche de tomate chaude. Imagine que quelque chose arrive, qu'est-ce que je fais ? Il a essayé de frotter la tache pour l'enlever de son jean dernier cri.

— Rien ne va arriver, ai-je dit. La scénographie est déjà prête et le spectacle durera trois semaines. Je rentrerai bien avant. J'ai mis mon burrito à moitié fini dans le gobelet vide de jus d'orange et je me suis levée.

— Si quelqu'un te demande, ai-je dit, c'est pour affaires familiales et j'en suis vraiment désolée, etc. C'est tout ce que tu as besoin de dire.

J'ai quitté le théâtre une heure avant la première. Tous les papiers étaient en ordre et rangés dans les classeurs : la comptabilité et le procès-verbal de l'inspection incendie, la liste des accessoires qu'il fallait retourner. Comme un bilan de cette partie de ma vie.

— Embrasse Patrick quand tu le verras, a dit Benji en me prenant dans les bras.

Je me suis dégagée, un peu confuse, sans lui répondre. J'ai juste fait un signe de la main en me faufilant dans le taxi qui allait me conduire à Newark, vol Air India pour Paris à vingt et une heures cinq.

Normalement, il fallait prendre les cachets une heure avant le décollage, mais je les ai gardés dans la main jusqu'au début de l'enregistrement. Impossible de me laisser transporter à travers le ciel dans un engin fermé sans prendre un calmant. Aussi loin que je me souviens, j'avais toujours souffert de claustrophobie, et pas uniquement dans les pièces fermées comme les caves ou les ascenseurs. C'était encore pire de rester dans le métro ou dans un avion. On ne pouvait pas descendre. Il n'y avait pas d'issue. Ma vie entre les mains d'inconnus et aucun pouvoir sur mon propre sort. C'était probablement la raison pour laquelle j'étais devenue scénographe. Au théâtre, je créais mes propres espaces et je décidais où placer les sorties. La plupart du temps, je maîtrisais ma claustrophobie : en entrant dans une maison, je vérifiais toujours où se trouvaient les sorties de secours et je ne prenais jamais le métro. S'il fallait voyager longtemps, je louais une voiture. Revenir en Europe n'avait jamais été dans mes plans.

J'ai lu et relu la mise en garde de la notice. C'était écrit : "Il convient au cours de la grossesse de demander l'avis de votre médecin ; vous courez le risque d'endommager le fœtus." Pardon, ai-je pensé en avalant le cachet. Pardon, mais je suis obligée de le faire.

Le taxi a roulé au pas sur les Champs-Élysées illuminés puis a tourné juste avant l'Arc de Triomphe. L'animation des rues s'arrêtait là. La

rue Lamennais était une rue de bureaux et, à cette heure, presque tout le monde l'avait désertée. J'ai demandé au chauffeur de taxi de s'arrêter un peu avant le numéro 15, l'une des adresses qui figuraient dans le carnet de Patrick.

Je me suis postée à vingt mètres de là, dans l'ombre d'une porte. Une voiture est passée et s'est arrêtée lentement devant l'entrée. Puis une deuxième, aussi clinquante que l'autre. Une Bentley et une Rolls-Royce ensuite. En sont sortis trois hommes en costumes noirs avec des mallettes. Un portier s'est empressé d'ouvrir les portières des voitures. Il s'est incliné et les a précédés en exécutant une sorte de petite danse obséquieuse. Il y avait même un tapis rouge dans la rue. Les voitures ont redémarré et ont disparu.

C'était la deuxième adresse à laquelle je me rendais. La première était une librairie américaine. C'était tout à fait Patrick. Il adorait dénicher des éditions anciennes de romans classiques qui auraient coûté dix fois moins cher en poche. J'avais fait un petit tour parmi des milliers de livres poussiéreux : en montant et descendant des escaliers étroits où il y avait des endroits pour s'asseoir avec des coussins et des couvertures. Quand je me suis assise pour me reposer un peu, deux *travellers* se sont approchés pour demander si j'étais écrivain. Nous sommes aussi écrivains, a dit le jeune homme, mais, nous, nous publions sur le Net. Nous nous considérons comme très proches de la *beat generation*, mais dans un tout autre contexte bien évidemment.

Il était maintenant six heures et demie et avec le crépuscule, dans le ciel, venaient les tons bleus. Une autre voiture de luxe est passée : une Jaguar cette fois. Au même moment, mon portable a sonné dans le sac. Le portier a regardé dans ma direction. J'ai vérifié l'écran : numéro masqué.

— Ally, ai-je répondu.

— Vous avez appelé, a dit une femme avec un accent français. Vous cherchez Patrick Cornwall.

Mon sang n'a fait qu'un tour. Mes jambes sont devenues toutes molles.

— Vous savez où il se trouve ? ai-je répondu. J'ai besoin de le contacter.

Un moment de silence au bout de la ligne. Aucun bruit de fond.

— On ne peut pas se parler au téléphone, a dit la femme. Vous êtes où, là ?

— Dans une rue, la rue Lamennais, ai-je dit. Devant un restaurant. Je me suis approchée rapidement pour lire l'écriture dorée sur la casquette du portier.

— *Taillevent*, ai-je dit.

— Dans le huitième ? a dit la femme.

— Pardon, ai-je dit en pensant tout de suite à l'enfant. Huitième,

comme l'avant-dernier mois de la grossesse. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Huitième arrondissement, a-t-elle répété. Dans une demi-heure. Comment puis-je vous reconnaître ?

— J'ai un anorak rouge, ai-je dit et le récepteur a fait un petit bruit. J'ai baissé ma main avec le portable en souriant au portier.

Il m'a également souri.

— Bonnes nouvelles ? a-t-il demandé.

— Je crois que oui, ai-je répondu en remettant le portable dans mon sac.

J'ai refait défiler l'entretien dans ma tête. Le ton de la femme : elle avait l'air tendue mais pas hostile. J'ai fait un effort pour me rappeler les appels que j'avais passés dans l'après-midi. Mais ils se sont tous mélangés. De toute façon, je le saurais bientôt.

J'ai fait un nouveau sourire au portier.

— Vous servez encore à cette heure-ci ? ai-je demandé.

Le portier a passé mes vêtements en revue : un jean et l'anorak rouge que j'avais acheté pour trois fois rien dans une boutique de l'Armée du Salut sur la Huitième Avenue.

— Je suis désolé, mais c'est complet ce soir.

Il s'est éloigné pour ouvrir la portière d'une voiture qui s'approchait et j'en ai profité pour me faufiler dans le restaurant.

A l'intérieur, le bruit était amorti par d'épais tapis. L'entrée était aménagée dans des tons beiges et marron et n'avait pas dû bouger depuis cinquante ans. Un escalier avec une balustrade criarde en or et fer forgé menait vers l'étage. Le maître d'hôtel m'a barré la route.

— Excusez-moi, je ne parle pas français, ai-je dit, mais j'aurais voulu vous poser des questions sur un client. Je pense qu'il était ici il y a un peu plus d'une semaine...

— Nous ne parlons pas de nos clients. Ils peuvent compter sur notre discrétion.

— Bien sûr, je le comprends tout à fait, ai-je répondu en lui souriant et en cherchant rapidement un mensonge adéquat, un rôle à jouer.

Je savais que Patrick ne fréquenterait pas un tel endroit juste pour manger. Il avait dû rencontrer quelqu'un. Quelqu'un à interviewer.

— C'est vraiment gênant, ai-je dit en prenant une voix suave et féminine. Je représente une grande société américaine ici à Paris et un de nos partenaires a réservé une table chez vous, mais dernièrement, j'ai été vraiment débordée. Ma mère est morte récemment et maintenant j'ai peur d'avoir tout mélangé.

Le maître d'hôtel a froncé les sourcils et il a regardé autour de lui, inquiet. Deux hommes habillés dans des nuances de gris étaient en train de parler au vestiaire, leur tête comme collées l'une à l'autre. Une femme vive, de petite taille, coiffure au carré, tournait autour

d'eux pour prendre leurs manteaux.

— Bon, si vous voulez simplement vérifier quel jour il a réservé une table...

J'ai posé ma main sur le bras du maître d'hôtel.

— Ils vont me virer, vous comprenez, si on perd ce contrat.

Il trépidait en jetant un coup d'œil sur un pupitre en bois précieux où un livre était ouvert. Le livre des réservations.

— Et comment s'appelle-t-il ?

Le maître d'hôtel a jeté des coups d'œil alentour et s'est approché du pupitre en hésitant.

— Cornwall, ai-je dit. C'est réservé au nom de Cornwall. Patrick Cornwall. C'est mon partenaire.

— Non, malheureusement, je ne vois rien...

L'homme a laissé défiler son index sur des réservations de déjeuners et dîners.

— Oh, mon Dieu, ai-je dit, ce n'était quand même pas la semaine d'avant. Je me suis plaqué la main sur la bouche. Dans ce cas, je lui dois vraiment des excuses...

Le maître d'hôtel a feuilleté le livre et, soudain, son doigt s'est arrêté net.

— Un M. Cornwall a réservé à déjeuner ici il y a deux semaines, le jeudi 11 septembre, mais c'était une réservation pour une personne.

Il a vite levé la tête en fermant le livret.

Que diable pouvait-il avoir fait tout seul dans un restaurant de luxe ? ai-je pensé. Claqué notre argent ? Ma main est montée involontairement vers mon ventre.

— Un instant, s'il vous plaît, a dit le maître d'hôtel et il est entré dans la pièce attenante.

J'ai fait quelques pas derrière lui. Il s'est arrêté devant un homme plus âgé vêtu d'une veste couleur bordeaux.

— Cette dame demande M. Cornwall, Patrick Cornwall, a-t-il dit à voix basse. Et là, je vois une note...

Le maître d'hôtel a jeté un coup d'œil sur moi. J'ai regardé le mur.

— Cornwall ? Vous voulez le dire le journaliste, l'Américain ? L'homme plus âgé a baissé la voix : Il n'est plus le bienvenu ici.

— Je sais, mais qu'est-ce que je dois dire à la dame ?

Ils ont tous les deux tourné la tête vers moi et l'homme plus âgé a pris les devants en s'approchant.

Pendant les secondes qui ont suivi, j'ai eu le temps de penser que quelque chose d'impossible venait de se produire : les deux hommes avaient parlé français. Je n'aurais pas dû comprendre.

— Nous sommes malheureusement fermés maintenant madame, a-t-il dit en anglais.

— Que s'est-il passé quand Patrick Cornwall était là ? ai-je

demandé.

— Nous ne divulguons pas d'informations sur nos clients. Le maître d'hôtel a posé sa main dans mon dos et m'a poussée discrètement vers la sortie. Il vaut mieux que vous partiez maintenant.

Et il a fermé la porte derrière moi sans dire un mot. La rue était quasiment dans le noir.

Qu'est-ce que Patrick avait bien pu faire pour être viré d'un endroit comme celui-là ? Parlé trop fort ?

Je me suis éloignée de quelques pas du restaurant, en mettant ma capuche et en m'adossant au mur.

J'aurai bientôt un peu plus d'informations, ai-je pensé. Elle devait juste tenir parole et venir, la femme qui avait appelé.

J'ai regardé ma montre. Encore dix minutes.

En attendant, j'ai essayé de me rappeler quelques mots de français : chaussure, pied, pierre, rue. Je n'y suis pas arrivée, même si la langue était apparemment enfouie quelque part dans mon inconscient. Je ne voulais vraiment pas me souvenir de ces années que j'avais passées dans un village français. J'avais six ans quand on avait débarqué là-bas. Ma mère avait complètement changé. J'avais de vagues souvenirs d'une maison qui résonnait de silence. Un homme qui exigeait que je l'appelle "monsieur". Des portes fermées à clé la nuit. De la solitude. La peur en me réveillant dans le noir sans savoir où se trouvait ma mère.

La voiture s'est arrêtée sans que je m'en aperçoive. Si je n'avais pas été si absorbée par mes pensées, j'aurais peut-être remarqué ce qui clochait : ce n'était ni une Bentley ni une Rolls-Royce, mais une vieille Peugeot avec les jantes toutes rouillées. Et soudain, un homme s'est planté devant moi. Il portait un sweat-shirt à capuche et il me dépassait de plusieurs têtes. L'adrénaline m'a donné un coup de fouet. Mon instinct m'a dit de fuir.

— Dans la voiture, a-t-il sifflé dans un mauvais anglais en me saisissant par le bras.

J'ai réussi à me dégager de sa prise mais il m'a immédiatement barré la route.

— J'attends quelqu'un. Ils vont venir d'un instant à l'autre, ai-je dit.

La rue était déserte. Pas une seule Jaguar à l'horizon. Même le portier m'avait abandonnée. Je me suis préparée à lui donner un coup de pied à un endroit sensible pour ensuite m'enfuir, lorsque j'ai vu qu'il y avait une autre personne dans la voiture derrière lui. Il faisait noir, mais j'étais presque sûre que c'était une femme qui tenait le volant. Elle avait un foulard sur la tête. Le cœur battant, je me suis approchée. L'homme était tout près de moi.

— C'est vous qui avez appelé ? ai-je demandé en me penchant vers l'avant.

La portière de la voiture était ouverte.

— Montez, a-t-elle répondu en montrant les sièges arrière.

J'ai obéi. L'homme s'est serré près de moi en claquant la portière. Au même moment, la femme a démarré la voiture. J'ai senti la peur monter en moi.

— On va où ? ai-je demandé. Vous êtes qui ?

— Pourquoi posez-vous des questions sur Patrick Cornwall ? a répondu la femme. Que savez-vous de Josef K ?

— Rien. Je ne sais rien de Josef K. C'est pour ça que je vous ai appelée.

J'ai croisé son regard dans le rétroviseur. Des yeux marron bordés de khôl. Le reste du visage était caché par le foulard.

— Où se trouve Patrick ? ai-je demandé. Vous savez où il est ? Onyva ?

Elle a encore tourné dans une ruelle sombre en zigzaguant pour se frayer un chemin.

— D'abord, je veux savoir qui vous a donné mon numéro de portable.

Sa voix était grave et chantante. A part l'accent, son anglais était parfait.

— Qui vous a parlé de Josef K ? Vous travaillez pour qui ?

— Et vous, pour qui travaillez-vous ?

La femme a viré net avec la voiture et s'est arrêtée. On était à la lisière d'un parc. Il n'y avait personne. J'ai commencé à avoir très peur.

Elle s'est tournée à moitié.

— Est-ce que c'est Alain Théry qui vous a envoyée ?

— Alain qui ? ai-je dit, confuse.

Instinctivement, je savais que je devais mentir. C'était la seule façon de garder un avantage, même s'ils étaient deux.

— Je travaille pour le même journal que Patrick Cornwall, ai-je dit. Le rédacteur n'arrive pas à le joindre. Il devait nous envoyer un reportage et la *deadline*, c'est aujourd'hui. Ils deviennent fous quand on ne rend pas à temps.

— Montrez-moi votre carte de journaliste, a-t-elle dit.

— Je ne suis pas journaliste, ai-je répondu. Je travaille à l'administratif.

— Et votre nom ?

Je ne sais pas d'où est venue l'idée de ne pas dire la vérité : peut-être une peur qui me renvoyait à mon passé ou bien quelque chose de plus rationnel. Mentir, mais pas trop. Etre le plus proche possible de la vérité.

— Je m'appelle Alena Sarkanova, ai-je dit en me forçant à sourire. Et vous ?

Mais la femme ne m'a pas rendu la politesse. Elle a allumé une cigarette. L'odeur du tabac brun a réveillé en moi un vague souvenir d'enfance. Au même moment, mon portable a sonné dans mon sac. La mélodie était joyeuse. Je me suis penchée pour le prendre.

— Ne répondez pas ! a dit la femme.

L'homme a saisi mon poignet. J'ai eu le temps de voir le nom de Benji sur l'écran avant de l'éteindre. J'ai dû me faire violence pour le couper. Mon petit Benji qui était désormais le seul lien avec la vie normale.

— Vous allez arrêter de fouiner, a dit la femme. Vous entendez ? Vous allez retourner à New York.

Elle a de nouveau croisé mon regard dans le rétroviseur. J'ai dégluti. Je n'avais pas dit que je venais de New York. Elle savait donc que Patrick y habitait et y travaillait.

— Il est où ?

— Rentrez chez vous, a-t-elle dit en faisant un geste à l'homme.

Il s'est penché sur moi et a ouvert la portière de mon côté. Un signe que c'était la fin de la conversation.

— Et ne parlez à personne de ça.

L'homme m'a poussée et je suis sortie. J'ai aspiré l'air du soir dans mes poumons et j'ai été comme prise d'une certaine euphorie, être de nouveau à l'air libre. La portière de la voiture a claqué. Ils ont démarré sur les chapeaux de roues et ils ont disparu.

Je me suis éloignée à pas rapides, en direction de la ville, là où la lumière était la plus dense.

— Bonsoir, a dit le portier de l'hôtel lorsque je suis rentrée.

Un regard chaleureux à travers des lunettes carrées très design. Le portier avait changé depuis mon départ vers midi : il y avait déjà une éternité.

— Est-ce que c'est possible d'avoir quelque chose à boire à cette heure-ci ? ai-je demandé en me passant la main dans les cheveux.

J'avais certainement l'air affreuse. Pas d'alcool, mais n'importe quoi d'autre. De l'eau.

— Bien sûr, a dit le portier en se levant immédiatement.

Il a contourné le comptoir et disparu dans un petit escalier qui menait vers la pièce où on prenait le petit-déjeuner.

— S'il y a quelque chose à manger aussi, ai-je crié derrière lui en me glissant dans un fauteuil assez vieux.

J'avais dû marcher au moins trois kilomètres avant de trouver un taxi libre. Je n'avais pas mangé depuis le déjeuner du *Starbucks* et mon ventre criait famine. Ou peut-être était-ce le bébé. Mes jambes tremblaient encore un peu après ce que je venais de vivre.

Tout ce qui comptait, c'étaient les données objectives et les

conclusions qu'on pouvait en tirer. Les personnes dans la voiture : une femme, un homme. Age : entre trente et cinquante. Des Français, définitivement.

C'était la femme qui avait mené le jeu. Son anglais était grammaticalement correct. Une bonne éducation. Son numéro était le dernier dans le carnet de Patrick. Sa mission avait été double : savoir qui j'étais, ce que je savais et veiller à ce que je quitte Paris.

Je me suis frotté le front : avec le décalage horaire, j'avais la sensation d'avoir la tête prise dans un étau. J'ai refait défiler la conversation des dizaines de fois dans ma tête. Ça ne m'avancait à rien.

— Excusez-moi de vous déranger, mais vous êtes bien la femme de Patrick Cornwall ?

Le portier a posé un petit plateau devant moi. Un sandwich au fromage. De l'eau et un verre de jus d'orange. Ça avait l'air délicieux.

— Vous en avez d'autres comme ça ? ai-je demandé, la bouche pleine de pain.

J'ai avalé d'un coup le jus d'orange, je me suis affalée sur le fauteuil bien rembourré et j'ai fermé les yeux.

Rentrer, c'était une possibilité. Je pouvais aussi contacter la police ou l'ambassade américaine. Lancer un avis de recherche. Attendre qu'il se manifeste.

J'ai une plus grande responsabilité maintenant, ai-je pensé en me passant la main sur le ventre. Une bonne mère rentrerait et ne prendrait pas davantage de risques. Elle veillerait à faire des repas réguliers et ferait du jogging prudemment, elle commencerait à faire du crochet et à constituer une garde-robe de bébé. Elle achèterait un lit à barreaux et une poussette.

Et ensuite j'ai vu l'enfant qui grandit et qui pose des questions sur son père et moi qui réponds qu'il a disparu. Je ne sais pas où. Je ne sais pas pourquoi. J'ai été trop lâche pour rester et trouver la vérité.

— Patrick Cornwall était un client très apprécié chez nous, a dit le portier en posant un deuxième sandwich sur la table. **C'est le premier Américain de l'année qui ne pense pas que le Louvre est le lieu d'un crime¹.**

Le portier a un peu rigolé à sa propre blague. Son anglais était excellent. En regardant le badge sur sa poitrine, j'ai compris que son prénom était Olivier.

— Est-ce que vous connaissez un restaurant qui s'appelle le *Taillevant* ? ai-je demandé en mangeant.

— Bien sûr, a-t-il dit en s'asseyant sur l'accoudoir du canapé en face de moi. Un des meilleurs. Pas aussi connu que *La Tour d'Argent*, mais probablement meilleur. Ils ont perdu leur troisième étoile au *Guide Michelin* l'année dernière, mais leurs clients fidèles continuent d'y aller

quand même. Je crois qu'ils ont ouvert juste après la guerre.

— C'est qui, ceux qui y vont ?

— Des politiciens, des hommes d'affaires, ceux qui ont fréquenté les bonnes écoles, l'élite. Ce n'est pas un endroit à la mode. Si vous voulez manger dans un endroit branché en ce moment, je vous recommande plutôt le *Spoon*, le restaurant d'Alain Ducasse.

— Est-ce que Patrick vous a dit qu'il avait dîné au *Taillevant* ?

— Il m'a demandé où ça se trouvait. Je m'en souviens parce que j'ai dû chercher l'adresse, je n'y suis jamais allé moi-même. Mais je ne sais pas s'il y est allé, finalement.

Olivier a ajusté ses lunettes. Il était bien habillé : un jean gris et une chemise dans un ton un peu plus foncé. Cela me rappelait le style de Patrick.

— Vous avez beaucoup discuté ?

Je me suis enfoncée dans le fauteuil et j'ai essayé de me persuader qu'on avait une conversation tout à fait normale, parlant de tout et de rien. Le séjour tout à fait banal de mon mari à Paris. Je n'étais pas capable de dire la vérité : que Patrick avait disparu.

— On s'est un peu disputés, surtout à propos de Rimbaud, le poète, a répondu Olivier en souriant. Patrick pensait qu'on devait enlever le panneau dehors.

Il a fait un geste vers la rue.

Je savais de quoi il parlait : j'avais lu sur leur page Internet qu'Arthur Rimbaud était souvent descendu dans cet hôtel pendant l'année turbulente de 1872.

Olivier s'est penché pour ramasser un grand livre avec une couverture en cuir sur une petite table à côté. Une carte postale est tombée avec des salutations de Melbourne.

— Ne faites jamais confiance à un poète, a-t-il lu en me montrant le livre d'or.

Mon cœur a fait un bond lorsque j'ai reconnu l'écriture de Patrick. *Never trust a poet*. Il disait merci et parlait d'un séjour formidable. Daté du 16 septembre, le jour où il a quitté l'hôtel.

— Vous avez travaillé ce jour-là ? ai-je demandé. Quand il est parti ?

— Non, malheureusement...

Il s'est levé. Deux femmes de mon âge ont descendu l'escalier et ont laissé leur clé sur le comptoir. Olivier leur a souhaité une bonne soirée et elles ont disparu dans la nuit, chancelant sur leurs talons hauts.

— Patrick avait acheté une biographie de Rimbaud dans une librairie de livres anciens sur les quais, a-t-il continué. *The Man With Foot Soles of Wind*, écrit par Verlaine. Rimbaud a arrêté d'écrire de la poésie lorsqu'il a eu vingt ans et il est allé s'installer en Ethiopie. Il a commencé à faire du commerce, vente d'armes et d'esclaves.

— Il est devenu trafiquant d'esclaves ?

J'étais sur le point de m'endormir. Je devais vraiment monter prendre une douche et me coucher, mais j'avais peur de ce que j'allais faire quand je serais seule.

Olivier a ri.

— Tout le monde n'est pas d'accord là-dessus, mais Patrick pensait que c'était logique. Le trafiquant d'esclaves était l'autre face du poète, la face cachée, son ombre ou comme une sorte de pensionnaire, dont on ne veut la plupart du temps pas entendre parler, mais qui est là, prêt à prendre le pouvoir. Il a saisi la petite croix suspendue autour de son cou et l'a fait glisser sur la chaîne : Je ne sais pas si je suis très clair.

— Vous parlez très bien anglais, ai-je dit en essayant de m'imaginer Patrick prenant part à une discussion très engagée.

La traite des esclaves et l'esclavage étaient apparemment le fil rouge ici. Je me suis rendu compte que j'étais beaucoup trop fatiguée pour pouvoir réfléchir.

Olivier a continué à parler de Patrick : il a loué sa prononciation qui était particulièrement bonne pour un Américain. Patrick avait étudié le français à l'université de Columbia et il nourrissait un amour tout particulier pour cette langue. Dès qu'il le pouvait, il rapportait des DVD de films français à la maison devant lesquels je m'endormais.

— Est-ce qu'il a reçu des visites pendant son séjour ici ? ai-je demandé.

— Ben... il est notoire qu'il avait une relation avec le poète Verlaine...

— Je veux dire Patrick.

Le portier a baissé les yeux et s'est mis à tripoter sa croix d'argent.

— Il y a beaucoup d'allées et venues, vous savez...

Soudain, j'en ai eu marre de papoter. Quoi qu'il arrive, je devais le dire.

— Mon mari n'est pas revenu à New York, ai-je dit. Depuis qu'il est parti d'ici, je n'ai plus de nouvelles. C'est la raison pour laquelle je suis là.

Olivier s'est levé brusquement et m'a regardée fixement. J'ai senti l'angoisse monter en moi. Dès demain, tout l'hôtel serait au courant et ensuite, ce n'était plus qu'une question de temps avant que les journaux le soient également. Et les gens de la Peugeot reviendraient.

— Je vous en prie, n'en parlez à personne. Il est probablement sur la trace de quelque chose d'important et c'est pour ça qu'il ne donne pas de ses nouvelles. J'ai baissé la voix : Vous vous souvenez d'un appel qu'il a pris tard la nuit d'un vendredi il y a bientôt deux semaines ? Vous travailliez à ce moment-là ?

Olivier a froncé les sourcils en hochant lentement la tête.

— Oui, j'étais là. Je m'en souviens. Celui qui a appelé était très excité. Par contre, je ne sais pas de quoi il s'agissait. J'ai pensé que ça devait concerner le travail de M. Cornwall. Il a souri. J'ai toujours rêvé d'écrire moi-même.

— Vous savez d'où venait l'appel, ai-je demandé, vous pouvez le vérifier ?

— Non... dans ce cas, il faut contacter le fournisseur de la ligne. Et ça exige que la police...

— Oubliez, ai-je répondu.

Il était évidemment hors de question de contacter la police pour tracer l'appel de l'une des sources de Patrick.

— Est-ce que vous pouvez m'aider à réserver une table au *Taillevent* pour demain ? ai-je demandé. Il y a des choses que je dois vérifier là-bas.

— Bien sûr, pas de problème.

Olivier s'est levé pour passer derrière le comptoir. Il a rallumé l'ordinateur et cliqué sur une page Web. L'image apparaissait à nouveau sur l'écran. Cent quarante euros pour un dîner.

— Ils sont fous ! me suis-je écriée.

— Le déjeuner est moins cher, a dit Olivier, il coûte seulement quatre-vingts euros.

Seulement ! ai-je pensé, en lui demandant de réserver pour le déjeuner du lendemain.

En marchant vers l'escalier, un détail m'est revenu à l'esprit. Je me suis retournée.

— Réservez au nom d'Alena Sarkanova, s'il vous plaît.

Le portier m'a regardée.

— C'est mon nom de jeune fille, ai-je ajouté.

Alena Sarkanova n'avait rien à perdre. Elle se débrouillait toute seule et ne demandait pas à être aimée. Elle était celle que j'avais été avant de rencontrer Patrick. Lorsque je l'avais épousé, j'avais abandonné mon nom de jeune fille comme le serpent laisse sa peau après la mue.

Je me suis mise sous la douche et j'ai laissé l'eau réchauffer mon corps. Sarkanova était le nom de ma mère. Je n'avais aucune idée du nom de mon père. Je ne savais même pas s'il était toujours vivant. Ma mère n'a jamais voulu raconter quoi que ce soit et elle est morte sans rien me dire.

A plusieurs reprises, j'avais fouillé dans ses papiers pour trouver un nom, une photographie ou quelque chose qui aurait pu montrer une ressemblance avec lui. Mais je n'avais jamais rien trouvé. Elle l'avait rayé de sa vie. Adolescente, j'avais imaginé qu'il me cherchait partout dans le monde et que, un jour, je recevrais une lettre ou un avis de

recherche. Un jour, il serait devant la porte et me raconterait comment il avait risqué sa vie pour franchir le rideau de fer afin de retrouver sa fille.

— Arrête tes rêves stupides, avait crié ma mère.

J'entendais encore sa voix faire écho dans ma tête.

— Il s'est barré, tu ne comprends pas ? Il ne voulait pas s'occuper d'un putain de gamin.

— Ce n'est pas vrai, ai-je crié. Il est allé en prison. C'est toi qui me l'as dit.

— Des mensonges, a-t-elle murmuré, que des mensonges...

— Mais dis-moi comment il s'appelle, ai-je supplié.

— Si je te le dis, tu essaieras de le retrouver, a-t-elle répondu.

— Comment je pourrais, s'il est mort en prison ?

— On ne sait pas.

— Mais tu me l'as dit.

— Pas du tout.

Et ça recommençait. Je ne savais plus ce qu'elle m'avait réellement dit et ce que j'avais inventé. Je n'avais qu'un seul souvenir clair de mon enfance à Prague.

Je suis assise sur un escalier devant une porte et j'ai trois ans. C'est le soir. Un lampadaire unique éclaire la cour et répand une lumière jaunâtre. Il n'y a pas de contours nets. Il y a quelques poubelles et un vieux vélo adossé au mur. J'ai froid aux jambes et aux mains. J'ai juste mon pyjama fin bleu clair et des chaussures marron, à lacets. Ma mère m'appelle dans la cage d'escalier. Viens gamine, crie-t-elle, si tu ne viens pas maintenant, je ferme la porte et tu resteras dehors toute la nuit.

Mais je ne viens pas, car j'attends papa.

Ensuite, j'entends ses pas, ils font écho et deviennent comme un millier de pas. La porte s'ouvre violemment et ma mère soulève mon bras avec force. Je pends dans l'air comme un chiffon. Tu rentres maintenant, gamine, crie-t-elle. Je donne des coups de pied et me tortille pour me dégager en criant *ne ne*. Je dois attendre papa. Il arrive bientôt. Regarde-moi, rugit-elle, mais je plisse les yeux. Il ne viendra plus, dit-elle, tu ne comprends donc pas ? Ensuite, elle me tire dans l'escalier et mes jambes rebondissent contre le sol en pierre. Ça résonne dans la cage d'escalier quand la porte claque.

C'est tout ce dont je me souviens.

Jusqu'à ce que je rencontre Patrick, je n'avais jamais raconté à personne le peu que je savais de mon père. Il me questionnait et me questionnait encore. C'était important pour lui : d'où on vient, qui on est.

— Je veux tout savoir sur toi, a-t-il dit en m'attirant vers lui, absolument tout.

— Et moi, je veux plus de vin, ai-je répondu.

On était chez lui, le soir où j'ai commencé à raconter. Dans un petit canapé coincé entre la cuisine et le lit. C'était avant qu'on abatte le mur entre les deux pièces et avant mon emménagement. Les premiers temps, quand tout est encore magique.

— Que sais-tu du printemps de Prague ?

Patrick a ouvert une bouteille de vin rouge.

— Ils ont essayé de démocratiser le pays, l'ouvrir, libérer les prisonniers politiques, etc. Une sorte de glasnost vingt ans trop tôt, qui a pris fin quand les tanks soviétiques sont entrés dans la ville en 1968.

— La politique n'était qu'une petite partie, ai-je dit, sinon, c'était comme à Paris, aux Etats-Unis et partout ailleurs en 1968. Il y avait les hippies, le rock et l'amour libre. On devait fumer de l'herbe et baiser avec n'importe qui.

Patrick a versé le vin et s'est assis à côté de moi.

— Mais ça ne s'est pas arrêté pour autant avec l'arrivée des Russes, ai-je poursuivi. Ils ont continué à jouer du rock et à baiser quand les bureaucrates tournaient la tête. On peut dire que je suis le résultat d'un concert dans une cave avec pas mal de marijuana.

— Il était musicien, ton père ?

— Il jouait dans un groupe dont personne ne se souvient. Mais une fois, j'ai entendu ma mère raconter qu'il remplaçait quelqu'un des Primitives. Tu les connais ?

— Je ne crois pas...

— Un des groupes des années 1960 à Prague. Quelques membres ont ensuite créé Plastic People of the Universe.

— Je les connais ceux-là, a dit Patrick et son visage s'est illuminé.

Comme tous les journalistes, il se devait de connaître des choses dans un peu tous les domaines.

Plastic People of the Universe était devenu une légende dans le mouvement underground tchèque des années 1970. Ils n'avaient plus le droit de jouer officiellement. Alors, ils ont continué en cachette. Ils ont transformé des postes de radio en enceintes et ont donné des concerts à la campagne. Inspirés par Zappa et les Doors, ils avaient l'habitude de jouer sous une banderole avec le texte *Jim Morrison is our father*. C'était un motif assez valable pour que je me procure tous les disques des Doors en m'imaginant que la musique me liait à mon père et que je pouvais trouver des traces de ses pensées dans les textes. Je n'ai pas raconté ce détail à Patrick.

— Quand finalement ils ont été arrêtés, il y a eu des protestations violentes, ai-je dit. Václav Havel et d'autres intellectuels ont rédigé la Charte 77, qui affirme que tout le monde a le droit de s'exprimer et qu'on ne peut pas mettre quelqu'un en prison parce qu'il a envie de jouer de la musique, etc. Juste après les procès, en février 1977, il a

disparu.

— Ton père ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Il a été arrêté ?

Patrick a pris ma main.

— Je ne sais pas. Il n'est jamais revenu.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— J'avais trois ans. Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ?

— Mais ta mère, et vos amis, ils n'ont pas protesté ?

— Elle avait une gamine à nourrir, ai-je répondu en baissant le regard. Elle n'a pas pu trouver de travail dans le domaine où elle avait été formée à cause de lui. Elle en était réduite à faire de la couture et du ménage. Ça la rendait furieuse.

Je ne pouvais pas le regarder dans les yeux : je sentais qu'il me désirait de plus en plus.

— Mais tu n'y es jamais retournée pour essayer de le trouver ?

J'ai secoué la tête.

En novembre 1989, j'avais quinze ans. Le mur de Berlin venait de tomber et à la télé j'ai regardé la foule de la place Wenceslas à Prague. Des gens qui faisaient du bruit avec leurs clés et qui devenaient de plus en plus nombreux, des milliers. Et je pensais que je le reconnaîtrais en apercevant son visage. Je me souviens de la caméra qui a zoomé sur une cabane grise en tôle sur laquelle était écrit : *It's over – Czechs are free !*

Plus tard, j'ai lu dans le journal que les archives classées de la police allaient être ouvertes au public. Ma mère refusait d'en parler. Elle n'allait de toute façon pas y aller. Et puis elle m'a dit que je n'y trouverais rien.

— Ils ont surveillé tout le monde, ai-je répondu. C'est évident que l'on peut trouver des choses.

— Il n'y a que des mensonges dans ces archives, a-t-elle dit.

— Tu ne le sauras pas avant de vérifier.

— Fais-moi confiance, je le sais, moi.

Je me rappelais toujours son parfum quand elle s'approchait de moi. Je la trouvais laide. Je voulais ressembler à mon père.

— Et tu sais pourquoi je le sais ? a-t-elle sifflé dans mon oreille. Parce que ton petit papa a menti. L'amour est libre, il disait et il voulait sa liberté à lui. Il se foutait de la politique. Tout ce qu'il voulait, c'était jouer de la guitare et baiser à droite et à gauche. Pendant toutes ces années, il traversait la cour à toute vitesse pour aller en voir d'autres et tout le monde le savait sauf moi. Il ne voulait pas de gamin qui fasse caca et crie le soir.

— Pourquoi tu as parlé de la prison, alors ? ai-je crié. Tu m'as dit qu'il était en prison.

Je me suis dégagée de ses griffes et me suis jetée sur le lit. Je tremblais, tellement tout s'effondrait.

— Il s'est barré, a dit maman. Il nous a quittés et c'est moi qui en ai souffert. C'est moi qui ne pouvais pas trouver du travail et qui étais coincée dans ce trou à rats avec une gamine.

A la suite de ça, j'ai arrêté de poser des questions.

Patrick a mis sa main contre ma joue. Il m'a prise dans ses bras. Une odeur chaude d'olive et d'after-shave.

De toute façon, elle est morte, ai-je pensé, et le passé n'a plus d'importance. Fini. Le temps balaie tout. Le présent était là et Patrick m'a demandé d'emménager avec lui. L'an zéro.

Qu'il reste avec moi, cela m'étonnait en permanence. Qu'il ne soit pas parti en apprenant à me connaître.

— Je serais allé le chercher, a-t-il fini par dire. J'en aurais fait une obsession, savoir d'où je venais.

— C'était trop loin et on n'avait pas l'argent pour le faire. Elle ne voulait pas. D'ailleurs, elle a perdu la mémoire les dernières années. J'ai bu une gorgée de vin. Et de toute façon, elle est morte maintenant.

Patrick a enlevé les cheveux de mon visage et j'ai souhaité qu'il cesse de me regarder avec autant d'insistance. Ce regard-là me forçait à être honnête.

— Juste avant que le régime communiste ne tombe, Plastic People a eu le droit de jouer de nouveau, ai-je continué, mais à condition qu'ils changent de nom.

— Ne me dis pas qu'ils ont changé ?

— Pourquoi ils ne l'auraient pas fait ? Ils n'ont pas demandé à être des héros. Ils voulaient juste jouer de la musique.

J'avais lu que le groupe avait discuté, mais qu'à la fin ils avaient pris le nom de Pulnoc, ce qui veut dire minuit. Parce qu'à minuit les gens singuliers sortent : ceux qui ne se laissent pas faire. Ceux qui deviennent le cauchemar des bureaucrates : les hommes libres qui fraient leur propre chemin et testent les limites. Ceux qui n'obéissent pas, qui ne connaissent pas la honte et qui ne se plient pas à la norme. Les fous et les fanatiques. Ce sont eux les *plastic people*.

— Mais après la révolution de Velours, ils ont bien sûr repris leur nom d'origine et ils ont pu faire des tournées grâce à leur renommée. Ils ont même joué à la Knitting Factory.

— Tu y étais ?

J'ai secoué la tête. Je n'avais que vingt-cinq ans. J'étais habillée et maquillée. J'étais assise sur mon lit avec une bière à la main, le cœur battant, en essayant de réfléchir à ce que je pourrais bien dire en m'approchant d'eux après le concert. La seule chose que je savais, c'est que deux gars du groupe avaient, peut-être, joué avec mon père. Il y avait trente ans.

— Je n'y suis pas allée.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne connaissais pas leur nom, ai-je dit en regardant mes mains et en ravalant ma salive. Je ne savais pas qui je devais demander.

¹ L’auteur fait référence au *Da Vinci Code* de Dan Brown.

PARIS

JEUDI 25 SEPTEMBRE

Le vent m'a presque arraché le plan des mains. Je l'ai replié et l'ai remis dans le sac en marchant aussi vite que mes nouvelles chaussures me le permettaient. C'était un quartier sans logique urbanistique, avec des maisons vouées à la démolition entre des gratte-ciel dressés comme des doigts gris dans l'espace, pointant Dieu ou le reste du monde. Des hommes désœuvrés traînaient adossés aux murs des maisons. J'ai esquivé un dealer qui venait vers moi en murmurant ce qu'il avait à vendre.

En temps normal, si j'avais dû traverser un quartier comme celui-là, j'aurais porté des baskets et un sweat-shirt à capuche. Et j'aurais marché à grands pas la tête penchée pour que personne ne puisse distinguer s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Mais là j'étais habillée en Mme Alena Sarkanova qui allait déjeuner au *Taillevent* dans deux heures, escarpins et manteau léger. J'avais passé la matinée à faire du shopping dans les boutiques les moins chères autour de l'hôtel. Ça m'avait rappelé le travail : la création d'un rôle. Quand j'ai eu fini, il me restait encore quelques heures et j'ai décidé d'explorer les adresses les plus au nord de la liste.

Le numéro 61 devait être un peu plus loin de l'autre côté de la rue. Je me suis courbée contre le vent en traversant l'avenue Michelet. C'est pour ça que je n'ai pas vu la maison avant de tomber pile devant.

J'ai eu un choc.

Devant moi se dressait une ruine, un fantôme. Les fenêtres étaient comme des trous noirs. Je pouvais voir le ciel à travers le toit effondré du sixième étage. Au troisième étage, on distinguait le squelette d'un lit qui avait brûlé. L'odeur du feu était encore perceptible, comme une vilaine irritation dans l'air.

Il y a eu un incendie, ai-je pensé et la peur m'a noué la gorge. Cette nuit-là, il y avait le feu. Patrick avait crié quelque chose en français au téléphone et, ensuite, il était parti. Le feu, c'était là et Patrick n'en était pas revenu.

J'ai lentement fait le tour de la palissade qu'on avait dressée autour du lieu de l'incendie. Elle était déjà pleine de tags. A côté de la maison brûlée, il y avait un terrain vague. De l'autre côté, l'immeuble s'appuyait contre un bâtiment un peu plus bas. Derrière, quelqu'un avait pratiqué une ouverture dans la clôture. Je me suis penchée et j'y

suis entrée. Tout était très calme. Au milieu de la cour, il y avait les restes d'une poussette. Le tissu avait été consumé par le feu, et il ne restait que le châssis en métal, tordu et couvert de suie. Une rangée d'entrepôts et de petites maisons avait brûlé jusqu'aux fondations.

Sans penser au danger, j'ai continué par un trou noir où il devait y avoir une porte autrefois. J'ai enjambé du verre et des détrituts. J'ai heurté un mur et ma main est devenue noire. Il y avait un tas avec des sacs de vêtements qui avaient dû être posés après, trop propres pour avoir été là au moment de l'incendie. Le long du mur, des boîtes aux lettres étaient accrochées n'importe comment. Je les ai comptées, il y en avait vingt-quatre. Une pour chaque appartement qui avait brûlé. Ça sentait très mauvais, le plastique et les déchets brûlés. Je me suis couvert la bouche et le nez avec mon manteau. J'ai enjambé les restes d'un escalier qui s'était effondré et je suis sortie par une porte de l'autre côté.

Au rez-de-chaussée, il avait dû y avoir un restaurant. Le bar était quasiment intact, mais le reste n'était que murs nus noircis. L'enseigne était à terre, à demi couverte de cendres et de ferraille. Je pouvais distinguer les premières lettres : Resta...

J'ai d'abord vérifié qu'il n'y avait pas de bouts de verre par terre. Ensuite, je me suis doucement mise à genoux et j'ai frotté l'enseigne avec la manche de mon manteau jusqu'à ce que le texte apparaisse entièrement : *Restaurant Hôtel Royal*.

J'ai encore entendu la voix de Patrick faisant écho dans ma tête : *Mais qu'est-ce qui est en feu... qu'est-ce qui se passe, nom de Dieu !*

Sur la porte du café, il y avait un bout de papier avec un texte écrit à la main : *We speak English*. J'ai commandé un café et un sandwich au fromage.

— Qu'est-ce qui s'est passé là-bas ? ai-je demandé au type derrière le comptoir en montrant la ruine qui était à une centaine de mètres de l'autre côté de la rue.

Le gars a secoué la tête en faisant couler la bière pression dans un verre.

— Ça a été terrible, a-t-il dit. Grand incendie et grand scandale.

Il a jeté un regard admiratif sur mes vêtements. L'endroit devait être un restaurant ouvrier : ils étaient assis devant des omelettes et des bières en suivant les résultats des jeux sur de grands écrans. D'autres attendaient au comptoir en tendant leurs tickets de Rapido.

— Dix-sept personnes sont mortes.

— Pardon ? J'ai frissonné de la tête aux pieds : Combien de personnes sont mortes, vous avez dit ?

Le gars a hoché la tête en montrant avec les mains : Dix-sept. Il a posé le verre de bière plein sur un plateau et l'a fait glisser sur le

comptoir vers un client un peu plus loin.

Le goût amer du café m'a empli la bouche pendant que j'essayais d'assimiler le chiffre.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? ai-je demandé. Pourquoi y a-t-il eu le feu ?

— Des immigrants, bien sûr, des Africains. Pas de sortie de secours.

Il a secoué la tête en disant quelque chose à une dame à côté, penchée sur son demi. Ses yeux étaient soulignés de khôl et ses cheveux tombaient en mèches longues sur ses épaules.

— *Une tragédie* *, a dit la femme avec une voix rauque en gesticulant vigoureusement.

Le reste des mots m'a échappé.

— Ils font du feu à l'intérieur, a continué le barman. Ils ne comprennent pas, ces idiots. Ils habitent à cinq, sept, huit personnes dans une pièce et ils y font à manger et tout.

— J'ai vu un panneau qui disait "hôtel".

— Hôtel, a-t-il dit, en essuyant un verre avec la serviette. Il l'a mis devant la lumière. Cinq, six, dix dans une seule pièce. Mauvais endroit. Il y avait des enfants aussi, des femmes et des enfants.

Un homme avec de la peinture sur les vêtements et de grandes poches sous les yeux a tendu quelques tickets de jeu au-dessus du comptoir et le barman a rejoint la caisse pour les enregistrer. La vieille dame a continué à parler toute seule, *une grande tragédie, une catastrophe* *, en se noyant encore un peu plus dans son verre de bière.

Un air rance et enfumé m'est revenu en bouche en aspirant. Patrick avait quitté l'hôtel le mardi. L'hôtel avait brûlé la nuit du vendredi au samedi. Il avait dû se jeter dans un taxi pour traverser Paris, peut-être en pensant qu'il pouvait sauver ces pauvres gens, et, apparemment, il était toujours en vie le lendemain. D'après le personnel, il avait quitté l'hôtel trois jours après.

Je dois remplir les blancs, ai-je pensé. Comprendre ce qui s'est passé, savoir où il est allé. Pourquoi il n'est pas rentré.

Dans un moment de confusion, j'ai même pensé qu'il y avait peut-être eu plusieurs incendies. Ce n'était pas les mêmes. Celui-là n'était pas l'incendie auquel il avait survécu. J'ai toussé et j'ai senti la fumée loin dans ma gorge.

— C'était quand ? ai-je demandé à voix haute au barman. Quand est-ce que ça s'est passé ?

— Il y a deux semaines. Oui, un vendredi. Il a disparu dans la cuisine.

J'ai soufflé de soulagement et, la seconde d'après, j'ai eu honte : dix-sept personnes étaient quand même mortes. De ma place au bar, je voyais une partie de la silhouette noire de l'autre côté de la rue. Il était midi et quart.

— *Les toilettes** ? ai-je demandé à la dame à côté de moi.

La vieille a soulevé un peu la tête en pointant un doigt tremblant. Un bout de dentelle rouge était visible sous son chandail. Elle portait au moins trois couches de vêtements. Elle n'avait peut-être qu'une cinquantaine d'années, ai-je pensé, mais il lui manquait des dents et une personne sans dents a toujours l'air à la dérive.

Aux toilettes, j'ai enlevé les traces de suie sur mon front et j'ai sorti ma trousse de maquillage.

Au troisième plat, je n'avais pas réussi à tirer autre chose du garçon que "Est-ce que ça vous plaît ?" ou "C'est la première fois que vous venez ici ?".

Tout un paquet de serveurs tournaient autour des tables, dans une stricte hiérarchie visible à la couleur des vestes ou au fait de porter ou non une cravate. En bas de l'échelle, il y avait de jeunes garçons habillés de beige. Leur tâche consistait à s'approcher discrètement et à enlever les miettes qui traînaient sur les tables avec un petit balai.

— Ça doit être bien de travailler ici, ai-je demandé à un jeune homme au visage couvert d'acné. Il a rougi. Un ami à moi est venu il y a deux semaines, vous l'avez peut-être servi ?

Le jeune homme a souri, la tête baissée. Il a balayé la dernière miette avant de disparaître. J'ai bu une gorgée d'eau minérale en essayant de voir ce que Patrick avait vu.

La salle à manger du *Taillevant* n'était pas plus grande que deux salons ordinaires mis bout à bout. Au milieu du local, une orchidée orange trônait sous une cloche en verre. Le reste de l'ameublement était dans des tons marron et beiges. Comme le pouvoir, ai-je pensé. J'avais utilisé des nuances marron dans une scénographie pour *Le Roi Lear* et j'avais dû me battre pour défendre mon interprétation. Le cliché aurait été d'élever Lear au-dessus des autres avec de l'or ou de la pourpre. Mais le pouvoir absolu pour moi, c'étaient les tons bruns, comme l'Allemagne des nazis et la vieille Europe de l'Est.

La moquette épaisse estompait les conversations des tables voisines. Si Patrick était venu pour écouter à la dérobée, il n'avait pas dû glaner grand-chose.

— J'ai entendu dire que de nombreux politiciens viennent manger chez vous, ai-je essayé avec le serveur en veste rouge qui m'avait apporté le dessert, une sorte de sculpture de sorbet à la poire.

J'étais tellement repue que j'avais envie de me mettre deux doigts au fond de la gorge. Je ne savais pas exactement ce que j'avais mangé, mais les plats étaient nombreux et leurs noms longs comme le bras.

— C'est la coutume ? Ils viennent se faire interviewer ici ?

— Nous avons beaucoup d'habitues, des fidèles, a-t-il dit en s'éloignant avec un petit sourire.

L'élite, avait dit Olivier à l'hôtel.

J'ai scruté les tables le long des murs, costume après costume, des cheveux grisonnants, des crânes chauves. Les seules femmes du restaurant étaient deux Japonaises qui photographiaient avec beaucoup d'enthousiasme chaque nouveau plat.

J'ai manqué de m'étrangler avec un morceau de poire marinée quand le vieil homme de la veille s'est dirigé vers moi.

— Bienvenue, j'espère que ça vous plaît. C'est votre première fois ici ? a-t-il demandé en se tapotant le ventre.

Il n'avait pas l'air de me reconnaître, j'avais mis une grosse couche de maquillage. La robe était moulante et pouvait passer pour élégante et j'avais trouvé un bijou en argent bon marché avec une fausse pierre qui tombait parfaitement dans le décolleté. Je me suis forcée à sourire d'un air espiègle.

— Oui, c'est la première fois, c'est un collègue qui m'a recommandé votre restaurant. Un journaliste américain qui est venu il y a deux semaines.

— C'est aimable à lui.

Il est resté de marbre. Son visage rougeaud n'a pas tiqué. J'ai été prise par une soudaine envie de l'appeler "monsieur" comme mon beau-père. Il avait la même cravate serrée et les mêmes plis tendus sous le menton. Et tout à coup, je l'ai reconnu dans tous ces serveurs en mouvement dans la pièce, dans l'ordre strict qui régnait et la flatterie policée envers les clients. Ces sourires de façade que je voyais quand il rentrait chez lui et desserrait le col de sa chemise.

Au même moment, mon portable a sonné. Tous les regards se sont tournés vers moi. J'ai plongé sous la table, j'ai sorti le portable en tâtonnant et je l'ai éteint. C'était Benji. Ce n'est qu'à ce moment-là que je me suis souvenue de son appel de la veille, quand j'étais dans la voiture avec les inconnus. J'avais complètement oublié de le rappeler.

— Vous voulez peut-être emporter le chocolat ? a proposé le premier serveur quand j'ai eu fini le café sans toucher aux truffes.

J'ai hoché la tête.

— Je vais recommander votre restaurant à Dan Brown pour qu'il le mentionne dans son prochain livre. Cela fera venir davantage d'Américains.

Un dernier essai qui n'a abouti qu'à un sourire forcé.

— Mais j'ai entendu dire qu'un journaliste américain vous a posé des problèmes il y a quelques semaines, Patrick Cornwall. Que s'est-il passé exactement ?

— Nous avons beaucoup de clients agréables qui viennent des Etats-Unis.

— Apparemment, il ne peut plus venir manger ici. Il a dérangé les autres clients ?

J'étais persuadée que lui comme tout le personnel étaient au courant de ce qui s'était passé. Ce genre de scandales se propage vite sur les lieux de travail. Mais, dans la salle, personne ne devait dévoiler quoi que ce soit.

Lorsque je suis allée récupérer mon manteau neuf, la dame avec la coupe au carré m'a tendu discrètement un petit sachet qui contenait quatre truffes.

Pendant que Google cherchait les liens entre les mots incendie, hôtel et Paris, je voyais défiler des centaines de touristes au-dehors avec pour toile de fond des voitures à l'arrêt rangées sur huit voies. J'avais déniché un cybercafé sur les Champs-Élysées et j'avais dû faire la queue pendant vingt minutes pour avoir une place avec vue sur la luxueuse avenue.

Un grand nombre de rubriques sont apparues sur l'écran. La plupart venaient de journaux français, mais il y avait également des articles sur les sites de journaux anglais.

AU MOINS DIX-SEPT MORTS DANS L'INCENDIE D'UN HÔTEL À PARIS

Les nombreux locataires du modeste *Hôtel Royal* à Saint-Ouen, au nord de Paris, étaient, pour l'essentiel, des migrants originaires d'Afrique. Selon France Info, il y aurait quatre enfants parmi les victimes. Le fait que leur présence sur le territoire soit illégale complique l'identification des corps. On suppose que d'autres migrants logeaient dans ce même immeuble de six étages, mais la police n'a pu entendre les survivants.

"Il n'y avait qu'un escalier. L'hôtel constituait un piège mortel", a commenté le colonel des pompiers Jean-Marie Gilbert.

Selon la police, des témoignages confirmeraient l'hypothèse d'un incendie d'origine criminelle.

L'incendie s'est déclaré juste avant minuit dans la nuit de vendredi à samedi. Plus de vingt camions de pompiers ont participé activement aux opérations d'extinction qui n'ont pris fin que tôt ce matin.

Dans un autre article, la thèse de l'incendie criminel était écartée. Selon la police, un court-circuit ou la négligence des locataires pourraient avoir été à l'origine de l'incendie. Le propriétaire de l'hôtel allait être poursuivi pour non-respect des normes de sécurité. Il n'était pas non plus en mesure de présenter une comptabilité décente de ses activités hôtelières.

Ce n'était pas la première fois que des faits de cette nature se produisaient. Je suivais les liens.

En avril 2005, vingt-quatre personnes étaient mortes dans l'incendie d'un hôtel bas de gamme au nord-est de Paris. La plupart des victimes étaient des migrants africains placés là par les services d'aide sociale. En août de la même année, neuf enfants avaient trouvé la mort dans un logement vétuste.

"Pour signer un contrat de location, il faut des papiers, disait Said,

un immigré qui souhaitait rester anonyme. Sans papiers, on est condamné au marché noir avec des propriétaires qui ne se gênent pas pour nous proposer des logements insalubres et dangereux, des lieux où quelqu'un avec des droits civiques ne mettrait jamais les pieds.”

Les autorités avaient pourtant fait beaucoup de zèle pour vider les logements vétustes de leurs locataires. Elles avaient, entre autres, découvert une imprimerie désaffectée où vivaient soixante-dix clandestins qui se partageaient un seul cabinet de toilette.

Je suis retournée sur Google et j'ai cliqué sur d'autres liens qui correspondaient à mes investigations en tapant des variantes des mots recherchés : hôtel, incendie, Paris, clandestin, sans-papiers, Europe.

J'avais l'impression de mettre mes pas dans ceux de Patrick en surfant d'une page à l'autre. Je me disais que je pourrais peut-être bientôt le voir de dos, déjà en chemin vers un autre site.

Rien qu'à Paris, on comptait au moins quatre cent mille sans-papiers et, en Europe de l'Ouest, environ huit millions. Les politiques étaient pourtant de plus en plus restrictives : le contrôle des frontières européennes s'étendait maintenant jusqu'au Sénégal. Les plages étaient surveillées à l'aide de radars. Mais d'autres clandestins réussissaient quand même à passer, en camions, dans des bateaux surchargés ou *via* les aéroports avec de faux passeports. Certains achetaient leur billet à crédit, d'autres étaient emmenés de force pour être vendus à l'industrie du sexe et un nombre croissant se retrouvait exploité en tant qu'esclaves.

Je me suis penchée en arrière en m'étirant. Esclavage était un mot récurrent : dans le carnet et dans la conversation avec le portier à l'hôtel. Je l'ai ajouté dans le moteur de recherche et une autre série de liens est apparue.

Il y avait les Chinois qui ramassaient les moules à Liverpool : ceux dont Richard Evans m'avait parlé. Vingt et une personnes noyées à cause de la marée. Les survivants avaient raconté qu'ils gagnaient sept euros pour un panier de moules, mais qu'ensuite le *gangmaster*, l'employeur, déduisait le prix du logement et le remboursement du prix du voyage pour venir en Europe. Le drame s'était produit il y avait plusieurs années déjà et il existait un documentaire sur le sujet. Pas vraiment une actualité. J'ai continué à cliquer et à parcourir les textes.

En Toscane, des milliers de Chinois travaillaient dans des usines de textiles clandestines. *Made in Italy*, disait une petite fille chinoise en montrant fièrement les vêtements. Les habits, très bon marché, étaient ensuite acheminés vers les lieux touristiques partout en Europe. Le salaire, c'était la nourriture et un logement dans l'usine. Les ouvriers avaient contracté des dettes qui s'élevaient à vingt mille euros. Ils devaient rembourser les *snakeheads* qui avaient organisé le voyage

pour les faire venir en Europe.

Malin, ai-je pensé. Une traite d'esclaves où l'esclave paie lui-même son voyage. Pas étonnant que ça intéresse Patrick.

J'ai parcouru d'autres articles, des enfants qui disparaissaient en Roumanie pour devenir voleurs à Londres, Paris et Stockholm, ou qui étaient amenés à travailler sur des chantiers particulièrement dangereux. Faire le ménage la nuit aussi. Ou encore, des filles vendues pour devenir bonnes.

Et là, mon regard s'est arrêté. Mon pouls s'est accéléré. Je pouvais l'entendre battre contre mon tympan.

Il était question d'une fille de quinze ans, une Togolaise qui avait été l'esclave de deux familles à Paris jusqu'à ce que les voisins les dénoncent. Ils ont été condamnés à lui payer un salaire : trente mille euros pour quatre ans d'esclavage, sept jours par semaine, quinze heures par jour. Ce qui revenait à peu près à un euro de l'heure.

L'avocat de la défense s'appelait Sarah Rachid. Je savais que j'avais déjà vu ce nom, noté dans le carnet, de l'écriture soignée de Patrick.

“C'est bien d'avoir obtenu réparation, disait Sarah Rachid. Mais il y en a d'autres comme elle et, la plupart, on n'arrive pas à les atteindre.”

J'ai trouvé onze liens à partir de son nom qui traitaient presque exclusivement de la fille togolaise. Dans un des textes, le nom de son cabinet d'avocat était mentionné. Sur le site de celui-ci, il y avait une adresse mail. Je lui ai écrit en lui précisant que j'avais des questions concernant Patrick Cornwall. J'ai signé Alena Sarkanova. Pas d'autres explications.

J'avais quasiment épuisé mon temps de connexion. Je suis allée jusqu'à la caisse acheter une heure de plus et un Coca aussi. Mon ventre allait mieux, j'étais moins barbouillée. En quittant le *Taillevet*, je m'étais sentie givée comme une oie.

Le cas de la fille togolaise datait d'au moins trois ans. Il ne pouvait donc pas avoir vraiment d'importance pour le reportage de Patrick.

Je me suis assise devant l'écran en me massant les tempes.

Quelque part au milieu de tout ça, Patrick avait trouvé son histoire : un fil à tirer pour arriver à quelque chose de plus important, quelque chose d'inédit. *Un angle nouveau, une entrée personnelle*, avait dit Richard Evans. *Le reportage d'investigation de l'année*, avait dit Patrick lui-même au téléphone.

J'ai pensé aux points d'exclamation dans son carnet. Les chiffres. Le prix d'un esclave.

J'ai tapé le mot “esclave” plus quelques-uns des chiffres dans le moteur de recherche et il a identifié quatorze sujets qui correspondaient parfaitement.

Il n'y avait jamais eu autant d'esclaves de par le monde, même si la

plupart des pays avaient officiellement interdit l'esclavage. De fait, le prix n'avait jamais été aussi bas : quatre-vingt-dix dollars en moyenne. On pouvait même trouver un bon esclave malien pour quarante dollars. Les sommes concordaient avec les notes de Patrick.

Dans les années 1880, pendant la traite négrière transatlantique, le prix d'un esclave s'élevait à mille dollars, ce qui équivalait à trente-huit mille dollars aujourd'hui. Cela voulait également dire que, de nos jours, on pouvait acheter quatre mille esclaves pour le prix d'un à cette époque-là. Une époque qui était tout de même considérée comme l'une des plus sombres de l'humanité.

J'ai parcouru la page jusqu'à ce que je trouve une explication à toutes les sommes reportées par Patrick.

Le chiffre de vingt-sept millions était une estimation du nombre d'esclaves à l'heure actuelle. Il l'avait comparé aux douze millions d'esclaves qui avaient traversé l'Atlantique sur une période de... trois cents ans. Au XIX^e siècle, la traite d'esclaves était autorisée, mais aujourd'hui elle faisait partie de l'économie souterraine, une activité criminelle. Malgré cela, elle perdurait et les autorités ne semblaient pas vouloir faire grand-chose pour l'endiguer.

J'ai fermé les yeux et j'ai visualisé les pages du carnet devant moi. C'était écrit Bateaux !

J'ai associé bateaux avec certains mots de la recherche et d'autres articles sont apparus sur l'écran. Cela n'avait pas de fin, mais j'avais du temps et je voulais examiner cela avec méthode.

Ces dernières années, des milliers de migrants étaient morts dans les eaux entre l'Afrique et l'Europe. Le week-end précédent, on avait trouvé onze cadavres dans un bateau de pêche près des côtes des îles Canaries. Ils étaient probablement morts de déshydratation et de froid. La même semaine, trois cent cinquante personnes avaient été secourues sur un bateau qui sombrait au large de Lampedusa en Méditerranée. On ne savait pas combien de personnes s'étaient noyées. Il n'y avait pas vraiment de liste de passagers. Un des clandestins avait raconté que deux femmes enceintes étaient mortes et qu'elles avaient été jetées à l'eau. C'était très courant que les migrantes soient enceintes, précisait un des articles. Certaines se font mettre enceintes afin d'accroître leurs chances de pouvoir rester en Europe, d'autres sont violées sur la route.

Quelquefois aussi, elles veulent partir parce que, justement, elles sont enceintes, ai-je pensé. Elles espèrent donner une vie meilleure à leurs enfants.

J'ai cliqué sur un autre document de la même page. Une touriste suédoise avait trouvé un immigrant africain mort sur une plage à Tarifa dans le Sud de l'Espagne. La jeune femme était interviewée et racontait l'horreur de voir un homme mort. Il semblait presque vivant

sous l'eau. Il était tatoué. Sinon, il était complètement nu sur cette plage où les gens avaient l'habitude de se baigner ou de faire du surf. Quel choc ! Le père de la jeune femme s'était également exprimé et s'indignait qu'une telle chose puisse arriver. Ils n'avaient reçu aucune information préalable et, ensuite, aucun soutien de l'agence de voyages. Quelques jours plus tard, on avait trouvé d'autres cadavres près de Cadix, pas très loin de là. La police espagnole pensait qu'il s'agissait d'un canot pneumatique qui avait chaviré. Les vagues pouvaient atteindre plusieurs mètres de haut dans l'étroit passage entre le Maroc et l'Espagne.

J'ai dégluti. La nausée était revenue. J'avais fait une recherche sur Google le matin même et lu que, parfois, il suffisait de manger un petit peu, une carotte ou un bout de pain par exemple. Même si je n'avais pas encore faim, je suis allée acheter deux biscuits aux amandes. Et soudain, je me suis souvenue que j'avais ignoré les appels de Benji depuis deux jours. Je l'ai rappelé, faisant défiler en même temps les articles devant moi, au cas où un autre nom me ferait tilter. Quelque chose qui aurait pu être utile.

— Ally ! s'est-il écrié, enfin ! Alors, comment ça se passe, comment vas-tu, c'est comment Paris ?

— Bien, ai-je menti.

— Tu as rencontré...

— La première s'est passée comment ? l'ai-je coupé, me sentant ridicule d'être aussi émue en entendant sa voix.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as l'air bizarre. C'est sûr que ça va ?

J'avais la gorge nouée par son attention. Ne demande rien sur Patrick, ai-je prié silencieusement, ne dis rien de rien.

— Un peu enrhumée, c'est tout, ai-je dit, mais Paris est fantastique. Qu'ont pensé les journaux ?

C'était comme un souffle d'air frais d'entendre sa voix. Il y avait toujours une vie là-bas. C'était uniquement moi qui étais absente.

— Presque tous les critiques des journaux new-yorkais importants sont élogieux, a gazouillé Benji. Ils parlent de profondeur novatrice, classique et quand même au-delà de toutes les conventions. Sauf un qui a trouvé que le spectacle ne respectait pas l'âme du théâtre de Tchekhov. Pendant les afters, Leïa, complètement soûle, a flirté avec Duncan qui s'est ensuite intéressé à la nana qui danse Macha. On en arrive donc à l'éternelle question : dans quel métier arrive-t-on à avoir le maximum de sexe en rapport avec l'effort fourni, a continué Benji. Doit-on devenir chorégraphe ou chanteur ou faut-il plutôt miser sur gourou ?

Je n'ai pas entendu la suite. Un nouvel article est apparu sur l'écran et le sujet m'a fortement interpellée.

— Benji, je te rappelle un peu plus tard, ai-je dit en raccrochant.

Il était de nouveau question d'un bateau transportant des immigrants qui avait rejoint les îles Canaries. A bord, il y avait treize hommes et une femme mourante. La femme avait accouché d'un nourrisson qu'elle avait commencé à allaiter. Lorsqu'il n'y a plus eu nourriture ni eau, et que les trois jours de mer promis se furent transformés en cinq, six jours puis une semaine, les hommes se sont tournés vers elle : la seule nourriture encore à bord. Ils ont bu tout le lait de son corps, tout ce qu'ils ont pu : elle n'était plus qu'une peau flasque sur la civière de la Croix-Rouge qui l'a portée jusqu'à terre. En arrivant à l'hôpital à Los Cristianos, ils l'ont déclarée morte.

Je me suis déconnectée et j'ai éteint l'ordinateur, mais le texte est resté sur l'écran avant que le bruit ne s'estompe et que l'écran ne devienne noir.

Douze des survivants prétendaient que le nourrisson était mort quand ils l'avaient jeté à la mer. Le treizième soutenait qu'il était encore vivant.

Le jeune homme avec de l'acné est sorti en dernier, accompagné d'un autre type, un de ceux qui portaient aussi une veste beige. Ils étaient habillés normalement et je les aurais à peine reconnus si je les avais croisés en ville.

Ils ont dévalé la rue puis ont tourné à gauche sur l'avenue de Friedland. Je me suis levée du banc d'où je guettais l'entrée du restaurant. L'Arc de Triomphe brillait en face de nous tandis que je les suivais à bonne distance en direction des Champs-Élysées.

Si j'arrivais à être seule avec le boutonneux, je pourrais le faire parler. J'ai traversé rapidement la rue pour ne pas les perdre dans la foule. J'ai vu les deux dos disparaître sur un escalator qui menait au sous-sol, vers le métro.

Il y avait une foule de gens autour de moi. Tout le monde y arrive, ai-je pensé. Ils le font tous les jours.

J'ai pris l'escalator et je suis descendue dans le noir, en direction des tunnels, en respirant fort avec la bouche et le nez pour ne pas paniquer.

A mon avis, seuls les gens sans imagination prennent le métro. Ceux qui sont incapables d'imaginer ce qui se passerait si la lumière s'éteignait, si l'alarme se déclenchait et si des milliers de personnes devaient sortir des tunnels en même temps.

Le plafond formait des voûtes au-dessus de ma tête. Les murs étaient couverts de mosaïques orange et d'affiches. Des personnes me dépassaient, mais je ne voyais qu'un blouson vert, des cheveux cendrés et bouclés dans la nuque. Il marchait à une vingtaine de mètres devant moi. Encore davantage de tunnels, de faïence blanche. La ville est truffée de passages souterrains, ai-je pensé, elle va

s'écrouler.

J'ai repêché dans ma poche un des tickets que j'avais achetés plus tôt et qu'on pouvait utiliser dans le bus et le métro. J'avais pensé m'en servir uniquement pour le bus. Je l'ai inséré dans le portillon, en priant silencieusement, et il est sorti de l'autre côté.

Le boutonneux a tapé dans la main de son collègue et il a continué seul vers la ligne 6. Je l'ai suivi en espérant que l'analyse de son caractère était la bonne : jeune, timide et soumis, avec une acné sévère. L'archétype d'un jeune homme dupe avec peu de confiance en lui.

Sur le quai, un courant d'air chaud m'a enveloppée. C'était étouffant et il y avait une odeur de brûlé comme si quelqu'un avait mis le feu à du caoutchouc. Le train est arrivé bruyamment et je suis montée au moment où un signal retentissait quelque part. Les portes se sont refermées.

— Je vous connais, ai-je dit en me glissant sur le siège en face de lui, à côté de la fenêtre. Vous travaillez au *Taillevant*. C'est vous qui m'avez servie aujourd'hui !

— Je ne suis pas vraiment serveur, a-t-il dit en regardant ailleurs, gêné. Je ne suis qu'assistant.

— Mais je n'ai pas vu de différence, ai-je répondu. Ça doit être fantastique de travailler dans un grand restaurant comme celui-là.

J'étais obligée de me pencher légèrement en avant pour faire cesser le vertige. Mes genoux ont touché les siens. Il n'y avait pas beaucoup de place. Il tenait un sachet de bonbons dans ses mains, posé entre ses cuisses.

— C'est aussi assez pénible, a-t-il dit en regardant par la fenêtre – un tunnel noir plein de graffitis et des câbles le long des murs de pierre.

— Vous m'en offririez un comme ça ? ai-je demandé en montrant le sachet. Il a rougi un peu. Je me suis efforcée de lui toucher la main en attrapant un bonbon jaune en forme de crocodile. C'est pareil à New York, ai-je dit, ce sont toujours les assistants qui font le sale boulot.

— C'est pire maintenant que le *Michelin* nous a enlevé une étoile, a-t-il poursuivi. Tout le monde doit être parfait, même si ce n'est pas notre faute si nous avons perdu une étoile.

La rame a tangué, et les pneus ont crissé lorsque le train a freiné. Il ne devait pas y avoir plus d'une minute entre les stations.

— Vous parlez vraiment bien anglais, ai-je poursuivi, ce n'est pas si courant à Paris. Mais j'imagine que vous êtes obligé, avec tous ces clients étrangers, ces célébrités qui viennent manger et que vous devez servir...

— Mais ce n'est pas vraiment moi qui les sers.

Le tunnel s'est éclairé et le train est sorti à l'air libre. J'ai vu le

fleuve, la tour Eiffel et, soudain, je pouvais de nouveau respirer.

— J'ai entendu dire que vous avez reçu jeudi dernier un journaliste américain qui a mis le bazar. Vous travailliez ce jour-là ?

— Je travaille tous les jours. Je veux dire, ce n'est pas ouvert le week-end alors...

— Quand ces choses-là arrivent, on a honte d'être américain.

— Mais ce n'est pas votre faute, quand même.

Il a enfin souri.

— Non, mais bon, on a ce sentiment. C'est exactement comme pour la guerre en Irak : ce n'est pas ma faute non plus. J'ai ri et lui aussi, un rire aigu et nerveux. Un de vos collègues a dit qu'il ne pourrait plus jamais revenir, le journaliste, ai-je continué en fouillant dans le sachet de bonbons. Il a apparemment eu un comportement odieux. Il s'est bagarré ou je ne sais quoi.

— Il ne s'est pas bagarré.

— Non ? ai-je dit en retenant ma respiration. Qu'est-ce qu'il a fait alors ?

Le jeune homme s'est un peu tortillé, mais avec pour seul effet que mes jambes ont aussi touché son autre cuisse.

— Il a apparemment dérangé un de nos clients, a-t-il dit. C'est important qu'ils puissent manger en paix. Ils sont souvent en réunion pendant le repas. Ils sont très occupés et c'est pour ça qu'on en a parlé autant, parce qu'il était journaliste, je veux dire. M. Théry a dit qu'on ne devait pas faire entrer de journalistes comme lui, des paparazzis, vous savez.

On venait de traverser le fleuve et on était de nouveau dans le royaume des tunnels. Je transpirais abondamment sous les bras. J'avais déjà entendu ce nom, mais où ?

— M. Terri ? ai-je répété. Il est politicien ou quelque chose comme ça, non ?

J'imitais automatiquement la façon de s'exprimer du garçon. C'était une chose pour laquelle j'étais douée. Imiter et m'adapter, me fondre dans la masse.

— Non, non, M. Théry est entrepreneur. Il mange chez nous tout le temps.

— Ah, oui, vous voulez dire Maurice Terri !

— Non, Alain, Alain Théry.

Un courant d'air chaud est passé dans le wagon à l'arrêt suivant et, d'un coup, je me suis souvenue où j'avais entendu ce nom. Une voix de femme : *C'est Alain Théry qui vous a envoyée ?*

— Et qu'est-ce qu'il a fait, ai-je continué, le journaliste, je veux dire ?

— Je ne sais pas. J'étais dans la cuisine à ce moment-là. Il s'est levé : Je descends au prochain arrêt.

Je lui ai fait signe de la main lorsqu'il s'est frayé un passage à travers le wagon. Au moment où les portes se sont ouvertes, j'ai fait le chemin en sens inverse et j'ai juste eu le temps de sauter hors du wagon avant qu'elles ne se referment.

Je me suis débarrassée de mes chaussures d'un coup de pied et j'ai retiré ma robe dès que je suis entrée dans la chambre. Je me suis assise devant l'ordinateur en soutien-gorge et culotte. Olivier m'avait montré comment me connecter au wifi et Google est apparu en moins de cinq secondes. J'en avais profité pour lui demander comment pouvait s'épeler un nom comme Terri.

J'ai tout de suite trouvé un lien, le plus simple de tous : sur Wikipédia, il existait un article sur l'entrepreneur Alain Théry. Certes uniquement en français, mais j'ai quand même compris l'essentiel.

Alain Théry était né en 1959 dans le Pas-de-Calais. Il travaillait comme consultant, et œuvrait aussi dans le développement et l'économie : c'étaient les mêmes mots dans la plupart des langues. Il possédait plusieurs sociétés. Il y avait un lien pour l'une d'entre elles. Il était également cité dans un certain nombre d'articles de journaux. Les dix-huit premiers étaient en français, mais le dix-neuvième se trouvait sur un site multilingue.

Il y a cinq ans, Alain Théry avait été nommé "nouveau venu de l'année", sa société de consulting ayant augmenté son chiffre d'affaires de quatre cents pour cent en trois ans. Un développement dans plusieurs pays d'Europe constituait la prochaine étape, avec en vue le marché mondial.

J'ai eu une idée : j'ai envoyé un mail à Benji avec les liens des dix-huit articles sur Alain Théry en français pour qu'il me les traduise. "Pas mot à mot", ai-je écrit, juste pour savoir s'ils contenaient autre chose que les sempiternels panégyriques.

Je me suis levée et je suis allée jusque dans la salle de bains me verser de l'eau dans un verre en plastique. Je me suis rappelé que j'avais toujours trois truffes du *Taillevent* dans mon sac. Elles étaient soudées l'une à l'autre. Elles avaient un goût prononcé de cacao et de vanille.

Ensuite, je me suis connectée au site de Lugus, la société d'Alain Théry. Une page d'accueil dans les tons bleus, avec des images de ciel et de nuages et une bulle en suspension pour illustrer le concept de l'entreprise. Dans la colonne de gauche se trouvaient quatre petits drapeaux. J'ai cliqué sur le drapeau anglais.

En haut de la page, on pouvait lire : Frapper deux oiseaux avec la même pierre, c'est notre devise en toutes circonstances.

Et ensuite : En combinant compréhension des techniques, conception de la stratégie et analyse de l'environnement, nous rendons

possible un renouvellement de votre champ d'activité pour répondre à la complexité du monde d'aujourd'hui.

Quelle rhétorique.

J'ai continué à surfer sur Internet au hasard, sans comprendre pourquoi Patrick s'intéressait à cet homme. Peut-être était-ce une erreur ? Peut-être que le boutonneux du restaurant avait raison : ils l'avaient pris pour un paparazzi.

Mais la femme dans la voiture avait aussi mentionné son nom.

J'ai cliqué sur le nom de la société et l'image d'une sculpture avec trois visages est apparue ainsi qu'un texte qui expliquait que Lugus était le nom du dieu gaulois du commerce et des affaires. Il était également le dieu des voyageurs et avait inventé les beaux-arts. C'était tout à fait dans le style des consultants : ils choisissent systématiquement des noms au sens profond mais qui ne veulent absolument rien dire.

“Vous avez le choix entre créer le futur ou continuer à vivre dans le passé.”

Je me suis levée en m'étirant pour faire craquer les articulations. Patrick avait parlé de choses semblables dans ses reportages sur la nouvelle économie. Il s'intéressait essentiellement aux perdants, des employés dont le poste avait été supprimé ou délocalisé en Inde. Les gagnants, c'étaient surtout les consultants, les agents immobiliers, les intermédiaires. Ils étaient passeurs d'information et de connaissance, d'argent, de services, de marchandises ou d'immeubles. Ils ne créaient aucune valeur. Mais c'est pourtant à eux que revenaient les bénéfices. Il avait cité un écrivain, je pense qu'il s'agissait de Robert ou Richard Sennett. Il avait publié un livre sur la façon dont la nouvelle économie transformait la morale des gens et leur façon de penser, tout ce qui était durable autrefois relevait désormais du court terme, semblait volatil.

C'était sur ce genre de choses que Patrick écrivait. J'ai injurié le jeune homme boutonneux. Photographier des stars en cachette ! Il ne ferait jamais ça. Et s'ils avaient vraiment cru qu'il était un paparazzi ? Il avait dû sortir un appareil photo dans le restaurant. Pourquoi ? Pour prendre des photos d'Alain Théry !

J'ai frappé du poing sur la table. Bien sûr. Les photos floues que Patrick avait envoyées de Paris.

Le CD était dans une chemise en plastique avec quelques factures et esquisses de scénographie que j'avais jetées à la hâte dans ma valise. Je l'ai inséré dans l'ordinateur et, en attendant que les photos se chargent, j'ai ouvert les articles en français sur Alain Théry, l'un après l'autre.

Dans le cinquième, il y avait une photo de lui.

Je suis restée face à son image pendant un long moment. Il avait un

gros nez et des lunettes à monture métallique, des yeux clairs presque blancs, mais ça pouvait aussi être dû à l'exposition. L'image était coupée juste en dessous du nœud de cravate. Il n'était pas laid, mais pas beau non plus. C'était le gars de la maison d'à côté, le banquier, le type qu'on voyait partout autour de Wall Street.

Il avait un air affreusement familier.

Les photos de Patrick sont apparues une à une et aucun doute n'était possible : Alain Théry était l'un des hommes qu'il avait pris en photo. Son visage revenait d'une image à l'autre jusqu'à ce que je le voie sous tous les angles possibles et imaginables. Patrick avait dû vouloir absolument le prendre en photo.

La question était de savoir pourquoi.

Je me suis levée et je me suis approchée de la fenêtre. Il y avait de la lumière derrière les fenêtres de la Sorbonne : ça avait l'air douillet avec les rideaux en dentelle. Quelqu'un y habitait vraiment. Un petit garçon faisait du vélo entre les chambres, il avait peut-être trois, quatre ans. Il passait derrière une fenêtre et disparaissait pour réapparaître à la suivante. Je me suis demandé si c'était le fils du concierge ou celui du recteur. Que devient quelqu'un qui grandit sous les toits d'une université ? Après, je me suis dit que l'on pouvait m'observer de la même manière, comme un animal en cage, une femme dans un aquarium en soutien-gorge et en culotte.

Je me suis éloignée de la fenêtre et je me suis assise. J'ai de nouveau cliqué sur la page de Lugus et je suis tombée sur la version française. Elle était légèrement différente et comportait davantage de références et de rubriques. Frapper deux oiseaux avec la même pierre devenait en français Faire d'une pierre deux coups. En bas de la page était écrit en tout petits caractères *contacts*. J'ai cliqué sur le mot et l'adresse est apparue : 76, avenue Kléber. J'ai basculé sur la chaise et elle s'est presque renversée.

Putain de merde.

Numéro 76, avenue Kléber, une croix sur la carte. Une des adresses de Patrick.

L'avenue se trouvait près de l'Arc de Triomphe, à quelques encablures du *Taillevant*, dans le quartier où j'avais passé tout un après-midi dans un cybercafé. Je n'avais pas eu le courage de marcher jusque-là avec mes chaussures qui me faisaient mal. J'avais pensé le faire le lendemain. Il m'avait semblé plus important de me renseigner sur l'incendie.

J'ai cliqué sur l'adresse électronique trouvée dans la même rubrique et j'ai commencé à formuler une demande polie de rencontre. J'ai réfléchi quelques minutes et j'ai ensuite écrit que j'étais la représentante d'une société américaine, ce qui était vrai (même si ma société ne comprenait que moi-même et un assistant très mal payé

sans véritable contrat). Ce n'est qu'en relisant le texte terminé pour la troisième fois et en m'apprêtant à cliquer sur Envoyer que j'ai réalisé quelle idiote je faisais.

Alain Théry n'avait sûrement pas multiplié par quatre son chiffre d'affaires en s'illustrant par la bêtise.

Il allait reconnaître le nom de Cornwall dans l'adresse mail et faire le lien avec le journaliste dont il voulait se débarrasser.

Je me suis gratté les cheveux en réfléchissant.

Il était très facile de créer une adresse temporaire. Benji le faisait sans cesse pour faire des rencontres sur Internet : il avait dix-sept identités numériques correspondant à des vies sexuelles numériques différentes. C'était un miracle qu'il ne les mélange pas pour finir par se draguer lui-même.

Et avec cette pensée venait la suivante : est-ce que j'avais vraiment fait disparaître mon ancienne adresse mail ?

J'ai ouvert la messagerie et j'ai vite envoyé un message test à a.sarkanova@workmates.com.

En revenant des toilettes, le message était arrivé. Ça m'a paru gai, comme un ami qui passe par là et qui rompt l'isolement. Alena Sarkanova existait vraiment : elle n'avait jamais disparu du cyberspace. Je ne m'étais pas fait appeler Alena depuis le début de l'adolescence. J'aimais Ally qui ne suscitait pas de questions sur mes origines. Mon vrai prénom figurait sur mon passeport mais il n'y avait que Patrick qui l'utilisait. Il le trouvait trop beau pour l'escamoter : musique et pureté, quelque chose que Botticelli aurait pu peindre.

Workmates était une adresse pratique : elle ne dévoilait rien. Si quelqu'un voulait la retrouver, il serait dirigé sur le site d'un collectif qui avait, il fut un temps, partagé un bureau mais qui à présent n'avait plus que le nom de domaine en commun.

J'ai envoyé le message avec le nouvel expéditeur.

Ensuite, j'ai mis l'ordinateur en veille. Je me suis glissée sous la couette en gardant le couvre-lit. Le garçon avait arrêté de pédaler.

PARIS

VENDREDI 26 SEPTEMBRE

Sarah Rachid, l'avocate, a traversé rapidement la place en direction du restaurant où j'étais assise. J'ai tout de suite deviné que c'était elle. A sa façon pressée, à ses pas décidés.

— Je n'ai pas vraiment le temps, a-t-elle dit quand je lui ai fait signe de venir à ma table.

Elle a ôté une paire de gants fins et j'ai noté qu'elle portait une alliance très simple en or.

— C'est très aimable de votre part d'accepter cette rencontre, ai-je commencé.

Sarah Rachid m'a regardée d'un air méfiant avant de porter son regard sur le menu du jour noté sur une ardoise. Il n'avait pas l'air de lui plaire non plus.

Sa réponse à mon e-mail avait été froide et formelle. Elle m'avait répondu qu'elle n'avait pas vraiment le temps et qu'elle ne pouvait pas divulguer des informations, qu'elle devait respecter le secret professionnel. Si besoin, elle pouvait me parler le temps d'un déjeuner. En réalité, elle était débordée (c'était la deuxième fois qu'elle me l'écrivait), mais elle allait de toute façon déjeuner au *Patio* sur la place de la Sorbonne à treize heures, aujourd'hui vendredi. Veuillez confirmer la réception de ce message.

J'avais prétexté que j'étais documentaliste au journal et que je devais vérifier des informations.

J'avais le sentiment que je devais toujours m'en tenir à la même histoire.

Sarah Rachid a fait signe au serveur.

— Je ne comprends pas pourquoi Patrick a divulgué mon nom, a-t-elle dit. Je lui ai pourtant clairement précisé que je ne voulais pas qu'il me cite.

— Donc, vous le connaissez ?

— Pourquoi vous me le demandez ?

Le serveur nous a apporté du pain et de l'eau. Sarah Rachid a commandé du *ragoût maison*, le plat du jour, et j'ai pris la même chose sans savoir ce que c'était. Nous avons mangé le pain en silence.

— J'ai lu des articles sur la fille togolaise qui était enfermée pour faire la bonne, ai-je dit pour détendre l'atmosphère. C'est formidable que vous ayez pu l'aider à obtenir réparation.

— Je ne parle jamais de mes cas.
— Mais j'ai vu que vous en aviez parlé dans le journal. Ça devait être une grande victoire pour vous.

— Je ne savais pas qu'ils allaient me citer.

Deux plats fumants sont arrivés. Il y avait de la viande et des légumes dans une sauce grasse.

— Je suis juriste et je me consacre au droit, a dit Sarah Rachid en trempant le pain dans la sauce. Je n'utilise pas les médias pour diffuser mes arguments. J'estime que ce sont les tribunaux qui doivent rendre la justice dans ce pays. Pas la presse, la radio ou la télé. Elle m'a lancé un regard hostile : Vous pensez peut-être que c'est un point de vue démodé.

— Est-ce que Patrick le pensait ? Voulait-il que vous vous prononciez ?

— Il m'a comprise quand j'ai dit que je ne le voulais pas. D'ailleurs, je lui ai juste donné quelques renseignements. Il m'a dit que c'était tout à fait *off*.

— Quoi ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Qu'est-ce qui était *off* ? ai-je demandé. Excusez-moi de vous poser toutes ces questions, mais nous n'arrivons pas à joindre Patrick en ce moment.

Sarah Rachid s'est nettoyé la bouche avec la serviette en regardant ailleurs. Elle avait le visage allongé et la bouche orientée vers le bas, ce qui lui donnait un air triste certainement amplifié par le fait qu'elle boudait réellement.

J'ai fouillé dans le ragoût et j'ai croqué dans un os qui avait l'air d'un os de poulet très fin avec un goût très prononcé.

— Qu'est-ce que c'est comme oiseau au fait ? ai-je demandé.

Sarah Rachid a jeté un coup d'œil sur l'os qui dégouttait de bouillon gras.

— Du lapin.

J'ai lâché l'os dans le bol et je me suis rabattue sur une carotte.

— Vous défendez les sans-papiers ? ai-je continué pour essayer de la faire parler.

— Pourquoi, parce que je suis étrangère, c'est ce que vous voulez dire ?

Elle a plissé les yeux. Ce n'était apparemment pas la bonne question.

— Je ne savais pas que vous étiez étrangère, ai-je répondu.

— J'ai peut-être un nom arabe, mais je suis née dans ce pays. Je suis juriste et je fais mon travail, c'est tout.

Sarah Rachid a regardé fixement son plat en mangeant.

— Je comprends exactement ce que vous voulez dire, ai-je

poursuivi, je m'appelle, comme vous le savez, Sarkanova et avant tout le monde me demandait d'où je venais *vraiment*.

Sarah Rachid m'a regardée en silence quelques secondes.

— Et ils ont arrêté de le faire maintenant ? a-t-elle dit.

— Pardon ?

— Vous avez dit que tout le monde le demandait avant.

J'ai tellement toussé que la viande de lapin a failli remonter. C'était un des avantages du mariage. Quand j'avais commencé à me présenter comme Ally Cornwall les questions avaient changé : dans quelle partie de New York j'étais née, qu'est-ce que je faisais, etc.

— Je réagis probablement moins qu'avant, ai-je répondu en regardant par la verrière.

La place devant le restaurant était propre et agréable avec de nombreuses fontaines. Trois pigeons ébouriffés prenaient leur bain dans le peu d'eau qui s'y trouvait.

J'ai pensé qu'il y avait une façon particulière de s'approcher de chaque individu. Cette femme était aussi inaccessible qu'un chantier de démolition au sud de Manhattan. J'ai essayé de deviner comment Patrick avait pu la faire parler. Avec son sérieux, ai-je pensé, et son engagement total. Sa capacité de faire sentir à l'autre qu'il était écouté et important. Mon ventre s'est noué.

— Patrick n'a pas encore rendu le texte définitif, ai-je dit, mais je vous promets de tout vérifier et de veiller à ne pas mentionner votre nom. Il n'a pas l'habitude de manquer à sa parole.

Le serveur s'est approché et j'ai mis de côté le ragoût de lapin en commandant un double expresso. Sarah Rachid a commandé du thé.

— Je lui ai donné des renseignements sur notre système juridique et son fonctionnement dans des cas précis, c'est tout, a-t-elle dit quand le serveur s'est éloigné. Les lois sont complexes quand il s'agit de personnes sans papiers.

— Pourquoi ?

Elle a bu un peu d'eau minérale.

— Je ne peux pas vous donner de réponses simples. Je lui ai dit la même chose. Ça dépend des cas, des conditions dans lesquelles la personne vit ici, si quelqu'un peut garantir ses revenus et son logement, si la personne en question a un casier judiciaire en plus du fait de séjourner illégalement dans le pays. Les lois changent aussi, surtout avec ce gouvernement.

J'ai trouvé un papier et un stylo dans mon sac et j'ai commencé à prendre des notes, pour donner l'impression d'être la personne pour laquelle je m'étais fait passer. Quand elle pouvait parler droit, les mots sortaient tout seuls.

Généralement, on était expulsé si on séjournait illégalement dans le pays. Celui qui était découvert était immédiatement arrêté et placé en

garde à vue sur l'île de la Cité. Si la personne avait un passeport valide et si quelqu'un pouvait garantir qu'elle avait un travail et un logement, elle était provisoirement relâchée. Sinon, elle était expulsée sur-le-champ. Et selon une nouvelle réglementation européenne, s'il était difficile de déterminer son identité, on pouvait la garder enfermée pendant dix-huit mois. Le huitième bureau de la préfecture de Police était spécialisé dans ce genre de questions.

— Vous pouvez toujours essayer de leur parler, a dit Sarah Rachid en pliant sa serviette, mais je doute que vous obteniez des réponses.

— Est-ce que Patrick vous a parlé des gens sur lesquels il était en train d'écrire ? ai-je demandé en essayant de sourire. Peut-être trouvez-vous étrange que nous ne le sachions pas. Autrefois, on pouvait parler des articles pendant des heures en cherchant des angles différents, mais aujourd'hui, on n'a plus le temps. Et Patrick Cornwall travaille en free-lance : il suit son propre chemin.

L'avocate a haussé les sourcils et a sorti un cure-dent d'une petite boîte. Elle a enlevé avec soin un petit bout de viande coincé entre ses dents.

— Il m'a contactée il y a bientôt quatre semaines. Il m'a demandé si je pouvais me charger de la défense de quelques personnes. Mais ce n'est pas moi qui décide des cas dont notre cabinet s'occupe.

J'ai retenu mon souffle pour ne pas la perturber et qu'elle continue de baisser la garde.

— A ce moment-là, il se posait des questions sur ce qu'il se passerait si un immigrant sans papiers témoignait contre une organisation criminelle. Dans un tel cas, avait-il le droit de rester ? Je ne voyais pas d'inconvénient à répondre à ce genre de questions, à condition qu'il ne cite pas mon nom, bien évidemment.

— Et après, vous ne l'avez plus croisé ? ai-je demandé.

— Je ne comprends pas votre question, a dit Sarah Rachid en touillant son thé.

J'ai réfléchi fébrilement et j'ai pensé que je devais utiliser ses propres armes : lois et procédures.

— Le secret professionnel affecte toutes les personnes que vous représentez, n'est-ce pas ?

— Celles que le cabinet représente, m'a-t-elle corrigée.

— Mais vous ne vous êtes jamais chargée de personnes dont Patrick vous a parlé ?

— Je lui ai conseillé de suivre la procédure officielle.

— Alors, rien ne vous empêche de me parler d'elles, ai-je poursuivi en versant un peu plus de lait dans mon café. Sauf si vous trouvez que je suis une emmerdeuse.

Un début de sourire. Elle a bu quelques petites gorgées de thé.

— C'est mon frère qui lui a donné mon nom, a-t-elle dit, même s'il

sait ce que je pense des journalistes. Les médias ne prennent pas leurs responsabilités. Ils considèrent que les lois sont trop complexes, que ça va trop lentement. Ils simplifient et se pressent. Ils veulent écrire avant que le procès n'ait commencé, juger avant qu'il n'y ait eu jugement.

— Alors, votre frère... comment il s'appelle vous avez dit ?

— Je ne l'ai pas dit.

— Mais il était aussi en contact avec Patrick ?

— Il travaille pour une association. Il aide les sans-papiers, organise des campagnes, etc. Il a un peu de mal à comprendre que je sois juriste et pas un de ses activistes. Elle a haussé les sourcils et regardé ailleurs : Si j'ai bien compris, ces hommes étaient prêts à témoigner, mais je ne voulais pas en savoir plus, je le lui ai dit clairement.

— Quels hommes ?

— Ils avaient échappé à un employeur qui les gardait enfermés. Patrick soutenait qu'il s'agissait d'esclavage, ce qui en termes juridiques n'est pas un crime. C'est plutôt considéré comme un délit, une violation de la loi qui est condamnable mais à un moindre degré. On peut le comparer à *offense* dans votre système judiciaire. Mais si son histoire est vraie, il peut y avoir des raisons de porter plainte pour violence, privation de liberté et peut-être pour meurtre.

Je l'ai regardée fixement.

— Meurtre ? Il a vraiment dit ça ?

— Je lui ai bien sûr proposé d'aller voir la police s'il avait de tels soupçons.

— Et il l'a fait ?

— Mon frère le lui a certainement déconseillé, a-t-elle dit. Il n'a pas confiance dans la police française. Il dit qu'elle est corrompue.

— Est-ce qu'elle l'est ?

— On ne peut pas rejeter un système juste parce que quelques individus le pervertissent. Il repose sur la législation. Avec sa cuillère à thé, elle a désigné ma main gauche et l'alliance que je portais : Le mariage, par exemple, est avant tout un concept juridique.

— Certains pensent qu'il s'agit d'amour, ai-je répliqué.

Sarah Rachid a fait signe au serveur et a demandé l'addition tout en ouvrant sa mallette. Elle a écrit un numéro de téléphone sur un bloc-notes, a détaché le papier et l'a posé sur la table.

— Je vous propose de vous entretenir avec mon frère. Il aura plaisir à discuter avec vous. Arnaud est un idéaliste.

Elle avait prononcé cette dernière phrase comme s'il s'agissait d'une perversion sexuelle.

— Juste une chose, ai-je dit. Est-ce que Patrick vous a parlé d'un certain Alain Théry ?

— Pourquoi vous me demandez ça ?

— Une société nommée Lugus peut-être ? Josef K ? A-t-il mentionné un hôtel qui aurait brûlé il y a quelques semaines ?

Elle a mis le compte plus dix pour cent de pourboire, exactement sa part de la note.

— Dites bonjour à Arnaud de ma part, a-t-elle conclu en s'éloignant.

Je l'ai vue traverser la terrasse sur la place et disparaître à l'angle du boulevard Saint-Michel. Le soleil avait percé à travers les nuages et les gens enlevaient leurs manteaux pour les poser sur les chaises.

En quittant le restaurant, j'ai appelé Arnaud Rachid. Comparé à sa sœur, il était merveilleusement prévenant.

— Mais c'est sympa, a-t-il dit, et comment ça va pour Patrick ? Ça fait un bail que je n'ai pas eu de ses nouvelles.

J'ai sursauté. Enfin quelqu'un qui savait quelque chose et qui voulait discuter.

— Quand est-ce que vous lui avez parlé pour la dernière fois ? ai-je demandé.

— Alors, voyons voir, il y a quelques semaines ? Il a quitté Paris, non ?

J'ai dégluti et je lui ai proposé que l'on se rencontre. Il m'a expliqué comment venir jusqu'à son bureau rue Charlot dans le Marais en précisant qu'il y serait à partir de six heures.

J'ai raccroché et la ville m'a semblé soudain moins hostile, l'atmosphère plus amicale. Les pigeons étaient sortis de leur bain et s'exposaient sur le bord de la fontaine pour se sécher les ailes. Il n'était que deux heures et quart. J'avais presque quatre heures à tuer.

La préfecture de Police était située sur l'île de la Cité, sur la Seine : elle divisait la ville en deux. Les bâtiments en pierre y étaient gigantesques et la lumière du jour parvenait difficilement jusqu'au sol. J'étais frappée par le fait que les rues aient pu demeurer dans l'obscurité pendant plusieurs siècles, que la pénombre soit ainsi inscrite au cœur de la ville.

Au moins, je ne suis pas en chemin vers la guillotine, ai-je pensé en tournant à droite vers les grilles du palais de Justice, hautes d'une trentaine de mètres, tout près des cachots de la Conciergerie où les arrêts de mort tombaient en masse pendant la Révolution française.

Ce matin-là, je me suis réveillée avec un rêve encore bien en tête : j'errais à travers des couloirs blancs en cherchant Patrick, mais personne ne savait où il était.

La police devait être au courant s'il était inconscient quelque part dans un hôpital. Je n'avais pas besoin de dire quoi que ce soit sur son travail.

— *Sorry, no English*, a dit la femme à l'accueil.

Ses cheveux étaient à ce point couverts de laque qu'ils semblaient comme moulés dans de la porcelaine.

— Mais il y a quand même quelqu'un qui parle anglais ici ?

Apparemment non. J'ai juré à voix haute. La préfecture de Police était située à deux pas de Notre-Dame. Un endroit qui grouillait de touristes et ils étaient incapables d'embaucher quelqu'un qui parle anglais ! Finalement, un homme dans la file d'attente s'est proposé de traduire. J'ai expliqué qu'il s'agissait d'une personne disparue. Il s'est approché et il s'est collé contre moi en traduisant. La réceptionniste m'a donné un bout de papier avec un numéro de téléphone. Derrière moi, l'homme respirait péniblement dans mon oreille. Ça doit être difficile pour vous de rester toute seule à Paris. J'ai marché lourdement sur son pied et je l'ai entendu crier dans mon dos quand je suis partie : Maintenant je comprends pourquoi votre mari vous a quittée.

Dans la cour, la queue pour obtenir une carte de séjour était impressionnante : les gens s'étaient assis sur le pavé ou s'étaient adossés, las, contre le mur en fumant. J'ai déplié le bout de papier froissé dans ma main. Il y était écrit : *Recherche dans l'intérêt des familles*. Les personnes disparues étaient apparemment une affaire de famille. J'ai fait le numéro tout en marchant et une femme a tout de suite répondu.

— J'ai des questions au sujet d'une personne, ai-je dit, une personne qui a disparu.

— *Votre nom s'il vous plaît**.

J'ai bien compris le mot *nom*.

— Je m'appelle Ally Cornwall, ai-je poursuivi. Je viens d'arriver à Paris et je voudrais seulement...

— *Adresse** ?

J'ai donné l'adresse de l'hôtel. Deux policiers m'ont jeté un coup d'œil ensommeillé lorsque j'ai dépassé la grille et que je suis sortie dans la rue. Au téléphone, la dame continuait à parler, *mari, fiss**... C'était plus difficile de comprendre le français quand je ne pouvais pas voir la personne.

— Excusez-moi, mais il n'y a personne qui parle anglais ? ai-je demandé.

— *Vous êtes** English ?

— Américaine.

— *Call embassy, please*, a dit la femme en raccrochant.

Je suis sortie de l'autre côté et je me suis approchée d'un mur en pierre. Devant moi, il y avait le fleuve, vert et trouble. J'ai respiré l'odeur de vase et, soudain, j'ai eu le sentiment d'être déjà venue ici. Il y avait très longtemps. Une péniche qui transportait du charbon ou du

goudron est passée. De l'autre côté, les maisons se reflétaient dans l'eau. Il y avait quelque chose de très familier dans cette image, comme un déjà-vu, mais quand même un peu décalé : les maisons étaient plus sombres, le fleuve plus large et l'eau beaucoup plus noire.

La Vltava. Le fleuve qui traversait Prague.

J'étais toute petite. J'en étais sûre, parce que je n'arrivais pas à voir au-dessus du rebord et que quelqu'un m'avait soulevée. *Quelqu'un m'avait soulevée en mettant ses mains fortes autour de ma taille afin que je puisse voir les bateaux qui glissaient sur le fleuve.* C'était lui, j'en étais certaine, même si je ne pouvais ni le voir ni l'entendre : c'était un souvenir de mon père. Il y avait un rire aussi, ou l'écho d'un rire. J'ai essayé de me rappeler si je m'étais retournée, mais la sensation de ses mains sur mon corps a disparu et je ne savais plus si cela s'était réellement passé. Un peu plus loin, le mur s'ouvrait sur un escalier qui menait vers le fleuve en contrebas. Je m'y suis assise et j'ai sorti le guide de mon sac pour trouver le numéro de l'ambassade. Une odeur d'urine est montée du quai.

— Excusez-moi, vous pouvez répéter votre nom ?

L'employé de l'ambassade qui s'occupait des dossiers des Américains disparus a toussé à l'autre bout de la ligne.

— Alena Cornwall. J'ignore si quelque chose est arrivé à mon mari. Je voulais simplement savoir si vous aviez reçu un rapport...

— Depuis combien de temps votre mari a-t-il disparu ?

C'était presque plus compliqué que de parler avec la police. Le nom de Patrick pouvait être connu à l'ambassade. Peut-être même lisaient-ils le *Reporter*.

Je me suis expliquée très rapidement, sans mentionner le travail de Patrick.

— Vous êtes mariés depuis longtemps ? a-t-il demandé.

— Quel rapport ?

— Je suis marié depuis treize ans. Tout le monde n'apprécie pas de manger la même chose toute la semaine, si vous voyez ce que je veux dire.

Il a mis quelque chose dans sa bouche et a mâchouillé bruyamment dans le téléphone. J'ai serré la rampe en fer pour garder mon calme.

— Le problème, c'est que je ne parle pas très bien le français, alors, c'est assez difficile de communiquer avec la police. Est-ce que l'on vous informe systématiquement lorsqu'il arrive quelque chose à un Américain ? Un accident ou autre.

— Je regarde, attendez, on va voir... on a quelque chose ici...

Mon cœur a fait un bond, mais il est retombé aussitôt lorsque j'ai entendu la suite :

— Un retraité de l'Illinois s'est fait voler son appareil photo à

proximité de la tour Eiffel vendredi dernier. Il l'a posé à terre pour garder sa place dans la queue pendant qu'il est allé faire pipi. Il était déjà là depuis deux heures et ne voulait absolument pas perdre sa place.

— Patrick a trente-huit ans.

Un bateau-mouche en forme de tortue géante s'est approché et les touristes ont tous sorti leur appareil photo. J'ai baissé la tête pour éviter de me retrouver dans des albums-souvenirs au premier plan de Notre-Dame.

— Alors, écoutez ça : un couple s'est introduit au Père-Lachaise avant-hier. Ils se sont cachés dans un tombeau jusqu'à la fermeture. Ils voulaient faire honneur à Jim Morrison en buvant du bourbon et en faisant des choses cochonnes sur sa tombe au clair de lune. Le gars a dit, et je cite, que l'esprit de Jim allait monter au ciel au moment de l'orgasme. Je suppose que ce n'est pas lui ?

— Patrick n'aime pas Jim Morrison.

Il y avait un bruit dans le récepteur. Il a toussé de nouveau. Ou peut-être a-t-il étouffé un rire ?

— Si j'étais vous, je rentrerais et je l'attendrais gentiment à la maison encore une semaine, a-t-il dit avec un ton amusé. Si un *mister* Cornwall apparaît, je lui dis d'appeler chez vous, *asap*. D'accord ?

Mon argent n'allait pas faire long feu si je continuais à prendre le taxi dans cette ville, me suis-je dit en sortant de la voiture.

En revanche, Alain Théry s'en tirait bien. Aucun doute là-dessus.

Le 76, avenue Kléber ressemblait à un vieux palais en pierre modernisé par une baie vitrée teintée qui courait tout le long du rez-de-chaussée. Il était situé à quelques pâtés de maisons de l'Arc de Triomphe, à côté de deux ambassades et d'une boutique Ferrari.

Puisque personne de chez Lugus n'avait daigné répondre à mon mail, j'avais trouvé plus simple d'aller à la rencontre d'Alain Théry avant qu'il ne parte en week-end. J'en avais assez des coups de téléphone pour aujourd'hui. Et surtout, j'avais envie de voir sa tête quand je ferais allusion à Patrick.

La société Lugus n'encourageait pas les visites impromptues : la porte ne s'ouvrait que de l'intérieur avec un code et il n'y avait pas de sonnette. J'ai essayé de voir à travers la vitre teintée, mais je ne distinguais que mon propre reflet et celui de la rue. Lorsque j'ai levé les yeux, une tête de lion en pierre me dévisageait depuis la balustrade.

Les gens sortaient en flux régulier des autres bureaux, mais la porte du numéro 76 restait fermée.

J'ai failli abandonner quand une moto s'est arrêtée à côté de moi. Le motard a sorti une grosse enveloppe de sa sacoche, s'est approché

d'une colonne et a composé un code. La seconde d'après, la porte s'est ouverte dans un gémissement.

Je me suis vite approchée de lui.

— On a de la chance avec le temps aujourd'hui, ai-je commenté en le suivant de près.

A l'intérieur, ils avaient mis de la musique très bas, genre pop caribéenne, et le bruit des pas était amorti par un tapis gris très épais. A l'accueil, un jeune homme blond a réceptionné l'enveloppe. Alain Théry semblait vraiment aimer le verre teinté, à l'intérieur toutes les parois étaient aussi lisses et opaques que la baie vitrée de la rue. Peut-être que quelqu'un m'observait de l'autre côté de la paroi : quelqu'un que je ne verrais jamais, quoi que je fasse. En revanche, je voyais une multitude de coursiers : dans les vitres teintées, le reflet du motard était renvoyé à l'infini alors qu'il avançait vers le sas qui s'était refermé derrière lui avec un soupir paisible.

— Bonjour, je cherche Alain Théry, ai-je dit en m'avançant vers l'accueil.

— Est-ce que vous avez rendez-vous ?

Le blond, très concentré, essayait de dévisser le couvercle d'un petit pot rose en verre. Derrière lui, un large escalier en marbre menait à l'étage.

— Non, mais je suis sûre qu'il aimerait me rencontrer. Je représente une société américaine et nous voudrions développer nos compétences pour gérer plus efficacement les interactions avec nos partenaires.

— Il n'est pas là, a dit le jeune homme en mettant de la crème au coin de ses ongles.

Il flottait dans l'air une odeur d'amande et de miel. On distinguait une nouvelle musique de fond : une chanteuse s'épanchait en français sur un rythme léger et dansant.

— Est-ce que je peux m'entretenir avec la secrétaire d'Alain ? ai-je renchéri en jetant un coup d'œil vers l'escalier derrière lui qui menait au pied d'une autre baie vitrée.

— Envoyez un e-mail, a dit le jeune homme en sortant une lime à ongles d'un petit étui.

— J'ai déjà essayé, ai-je répondu, mais le jeune homme ne m'a même pas honorée d'un regard.

D'accord, ai-je pensé en reculant de deux pas. Ensuite, j'ai pris l'escalier comme point de mire, j'ai fait le tour du comptoir et j'ai grimpé les marches quatre à quatre.

— Attendez. Non. Vous ne pouvez... arrêtez !

Je l'ai entendu derrière moi changer de registre. Merde et putain étaient des mots que je comprenais parfaitement. En haut de l'escalier, j'ai ouvert une porte coulissante et je suis entrée dans un gigantesque *open space* qui occupait tout l'étage. L'histoire du bâtiment semblait

toujours inscrite dans les murs massifs en pierre et dans les stucs du plafond, mais le reste était comme sorti d'un magazine de déco. Des bureaux en aluminium et en verre, des ordinateurs dont les écrans avaient une taille disproportionnée. Des spots aussi. Je suis restée immobile au centre de la pièce.

Il n'y avait pas un chat. C'était tout vide. Les écrans étaient tous noirs. Les bureaux lisses. Pas de classeurs, pas de trombones emmêlés, pas de blocs-notes colorés ou autres fournitures que l'on trouvait dans les bureaux. Je me suis avancée jusqu'à une poubelle en métal brillant et j'ai regardé l'intérieur. Pas de papier en boule, pas même un trognon de pomme.

C'est un décor, ai-je pensé. Il n'y a rien ici. C'est une société-écran, l'image d'un bureau parfait.

Au même moment, j'ai senti un léger changement dans l'air derrière moi et soudain une main m'a saisi l'avant-bras. J'ai crié et je me suis retournée. Je me suis retrouvée face à une poitrine : une chemise à manches courtes et des muscles gonflés. L'homme faisait une tête de plus que moi et il avait un visage large avec un nez qui avait l'air trop petit et des yeux de cochon. Son crâne était rasé.

— Je cherche Alain Théry, ai-je dit et sa prise s'est durcie, mais il n'est apparemment pas là, alors, je pense que je vais partir... lâchez-moi, merde !

Mais le vigile, ou je ne sais qui, n'a pas desserré sa main jusqu'à ce que je sois de nouveau dans l'entrée.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ? Pour qui travaillez-vous ?

Le blond a traduit les questions, le vigile ne parlait apparemment pas anglais.

J'ai réfléchi rapidement, d'une façon chaotique.

— Je cherchais les toilettes... Je pensais que j'allais... vomir. Si vous comprenez ce que je veux dire. J'ai fait un effort pour sourire : J'attends... un enfant.

Je n'aurais pas dû le dire, mais c'était la seule chose qui m'était venue à l'esprit. Le blond a traduit. Ça s'appelait *être enceinte** en français. Le vigile a lâché prise et m'a poussée dans le dos en me montrant la sortie.

— Vous pouvez rappeler lundi, a dit le blond.

Le sas s'est refermé comme une moule et je me suis à nouveau retrouvée dans la rue.

— C'est vous qui avez rendez-vous avec Arnaud ?

La fille devant la porte portait un jean troué et avait les cheveux rasés. Sur le mur à côté d'elle, quelqu'un avait tagué "zone antipatriotique".

— Il m’a demandé de vous laisser entrer, a-t-elle dit en écrasant sa cigarette dans une boîte en fer.

Je me suis présentée et je l’ai suivie. L’ampoule dans la cage d’escalier était cassée et c’est à peine si la lumière du jour filtrait à travers les fenêtres crasseuses.

— On nous casserait la vitre si on y mettait un panneau, a dit la jeune femme qui s’appelait Sylvie.

Elle a ouvert une lourde porte en fer. Pour la première fois depuis le début de mon séjour à Paris, je savais que j’étais au bon endroit. Patrick avait été ici. Ça se sentait à l’odeur du papier et de l’encre, à l’énergie de la lutte, aux affiches sur les murs, aux poings levés et aux symboles. Même si Patrick était un journaliste à l’allure soignée, le révolté des années de fac vivait toujours en lui.

— Alors, vous employez aussi des immigrants illégaux ? ai-je demandé.

— Ça, c’est du parler politique, a-t-elle répondu en me fusillant du regard. Aucun être humain n’est illégal.

Nous avons traversé un hall d’usine où tuyaux et câbles couraient dans tous les sens sous les toits. Il y avait des ordinateurs et des bibliothèques partout, des piles de journaux et de livres.

— Je fais dans le commerce équitable, a dit Sylvie, je suis pour la diversité collective. Il y a plusieurs associations ici et nous partageons les frais, mais en réalité nous avons tous le même but. Parité entre les sexes, égalité entre les pays et justice pour les peuples opprimés dans le monde.

— Vous avez rencontré Patrick Cornwall quand il est venu ici ? ai-je demandé.

— Oui, bien sûr, a-t-elle répondu, il a passé du temps à s’entretenir avec Arnaud.

Elle a jeté un coup d’œil sur un gars avec un foulard coloré et des cheveux en bataille qui venait vers nous en zigzaguant entre les cartons et les piles de journaux.

— Bonjour, vous devez être Héléna, a dit Arnaud Rachid.

— Alena, a corrigé Sylvie. Arnaud est complètement nul avec les prénoms, a-t-elle poursuivi en lui faisant un sourire radieux.

La partie où travaillait Arnaud se trouvait au fond du hall. Il y avait des fenêtres à quatre mètres de hauteur. Pour le reste, la lumière provenait de quelques néons au plafond qui dataient probablement de l’âge d’or de l’industrie.

— Bienvenue au paradis des hypocrites, a-t-il lancé en se jetant sur sa chaise. Ce pays ne tiendrait pas un jour de plus s’il n’y avait pas tous les sans-papiers pour faire les boulots de merde, le ménage, les chantiers et la cueillette des pommes. La population vieillissante serait moribonde si personne n’était là pour lui essuyer le derrière. Et, si elle

ne l'avait pas sentie jusque-là, l'Europe respirerait alors à pleins poumons l'odeur de sa propre merde.

J'ai enlevé une pile de courrier sur le bureau et je m'y suis assise.

— Quand est-ce que vous avez vu Patrick Cornwall pour la dernière fois ? ai-je demandé.

— Il y a deux semaines, je crois, à peu près. Il s'est passé la main dans les cheveux. Comment ça se passe avec les articles ?

— Je ne les ai pas encore lus.

— Alors, il est rentré à New York maintenant ?

— Non, il avait quelque chose à faire d'abord.

Arnaud Rachid parlait des politiciens qui voulaient verrouiller les frontières mais avoir l'embarras du choix parmi les populations du reste du monde. Pendant ce temps, je laissais errer mon regard le long des rangées de livres dans la bibliothèque, Karl Marx, Malcolm X et Che Guevara.

Je dois mettre les pieds dans le plat, ai-je pensé, passer outre la rhétorique et la propagande.

— Patrick a interviewé des types qui ont échappé à une sorte d'esclavage, ai-je dit en sortant mon bloc-notes. Vous étiez impliqué dans cette affaire ?

— Vous ne pouvez pas écrire ça. Ce n'était pas la partie officielle de notre activité.

— Je n'écris pas, je me documente.

Arnaud a défait son foulard puis l'a de nouveau enroulé autour de son cou.

— Nous les avons cachés, a-t-il dit. J'ai conduit Patrick jusqu'à leur planque.

Il s'est penché en arrière et je l'ai observé pendant qu'il racontait. Il avait l'air nerveux : il levait constamment sa main pour toucher le foulard et son pied battait le sol.

Il s'agissait de trois Maliens qui avaient passé la frontière illégalement et qui avaient été exploités comme esclaves sur des chantiers, pour porter et charger, sans être rémunérés. Quand ils ne travaillaient pas, ils étaient emprisonnés dans une *safe house*, un vieil entrepôt. Ils avaient été menacés physiquement.

— Alors, c'est ça qui occupait Patrick, un réseau criminel qui fait venir illégalement de la main-d'œuvre en France ?

Il a soupiré lourdement en mettant les pieds sur la table.

— C'est plus compliqué que ça, a-t-il dit en passant les deux mains dans ses cheveux qui étaient de plus en plus ébouriffés. Nous ne sommes pas contre le fait de les faire venir illégalement, nous sommes pour une Europe aux frontières ouvertes. Si l'immigration n'était pas limitée, il n'y aurait pas de marché pour les passeurs. Ils ne font que répondre à une demande. Il y a bien sûr aussi des escrocs qui

extorquent énormément d'argent et qui risquent des vies, mais c'est encore autre chose.

— Est-ce que ce réseau savait ce que faisait Patrick ?

— Quoi, il lui est arrivé quelque chose ?

Arnaud Rachid a reposé ses pieds par terre en faisant tomber du courrier. Il s'est penché pour ramasser les enveloppes.

— Où Patrick est-il allé quand il a quitté Paris ? ai-je demandé.

— Je l'ignore. Il m'a regardée intrigué : Vous ne le savez pas à la rédaction ?

Je n'ai pas eu le temps de répondre. Au même moment, derrière moi, Sylvie nous a adressé la parole.

— Vous voulez aussi un peu de café ? a-t-elle demandé.

— Je m'en occupe, a dit Arnaud en se levant rapidement.

La machine à café se trouvait dans un minuscule débarras. Arnaud a déniché au fond d'un tiroir de petits emballages plastique de couleurs différentes. Il a choisi le noir et l'a mis dans le réceptacle en haut de la machine. Il a baissé un levier et a appuyé sur un bouton. Il ne s'est rien passé.

— Qui est Josef K ? ai-je demandé.

Il a tressailli et m'a regardée.

— Quoi, Josef K ? Comme dans Kafka ou quoi ?

— Je ne sais pas, ai-je dit, C'est Patrick qui a mentionné quelque chose... Le débarras était étroit et sa hanche me touchait chaque fois qu'il bougeait. J'ai dégluti et reculé jusqu'à la porte. Comment ça se passe pour les Maliens ? ai-je continué. Vous les cachez toujours ? Je peux les rencontrer ?

— *Merde**, a dit Arnaud en frappant la machine à café. Je ne comprends pas pourquoi elle ne marche jamais. Et regardez ça ! Il a brandi le petit emballage en plastique qui contenait la dose de café : Pourquoi gâcher autant de ressources pour un petit expresso tout simple ? Arnaud a appuyé une nouvelle fois sur le bouton et l'eau a jailli. On sort, a-t-il dit en arrêtant la machine. Je vais juste passer aux toilettes.

Quand il a disparu en haut d'un escalier étroit, la fille au jean troué s'est approchée.

— Soyez gentille avec Arnaud, a-t-elle dit en se tenant un peu trop près de moi. Vous saviez qu'il avait des connaissances parmi les victimes de l'incendie ? Ça ne se voit pas, mais ça a été un coup dur pour lui.

J'ai eu un frisson.

— A l'hôtel vous voulez dire ? Celui qui a brûlé il y a deux semaines ?

Du coin de l'œil, j'ai vu Arnaud revenir vers nous, il traversait la pièce avec son blouson sur l'épaule.

— Et d'ailleurs, je vous ai entendue poser des questions sur Josef K, a continué Sylvie à voix basse.

J'ai senti mon pouls s'accélérer.

— Qu'est-ce que vous pouvez me dire de lui ?

— Je pensais que vous saviez, a-t-elle répondu en m'interrogeant du regard. Josef K est un passeur, c'est bien sûr un nom d'emprunt, un voyou de l'Est, d'Ukraine pour être plus précise. Il faisait partie du KGB, mais après la glasnost il est devenu capitaliste comme tout le monde. Un type vraiment affreux.

J'ai serré le chambranle. C'était le dernier nom dans le carnet de Patrick : était-ce lui qu'il était allé rencontrer ? Je me suis imaginé le cliché d'un gangster de l'Est, fraîchement rasé et plein de cicatrices, avec la mort dans le regard. *Il ne me reste qu'un truc à finir... je fais un voyage en enfer...*

Non, ai-je pensé, mon amour, mon chéri...

— Si vous allez boire un café, je viendrai avec vous avec plaisir, a dit Sylvie,

Arnaud a vite secoué la tête.

— Pas maintenant, a-t-il dit en se mettant à marcher.

J'ai réussi à faire un sourire à Sylvie. Elle était éperdument amoureuse de son camarade révolutionnaire, c'était évident.

— Si vous vous intéressez vraiment, vous pouvez devenir membre sur Internet, a-t-elle dit en me donnant un prospectus que j'ai mis en boule et jeté dans une poubelle dès qu'on est sortis dans la rue.

— Sylvie est très engagée, a dit Arnaud. Je me reconnais au temps où j'étais moi-même novice et que tout ça était encore nouveau, je pouvais travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle est tout le temps ici.

Il marchait à grands pas, et je devais courir pour rester à côté de lui.

— Elle m'a raconté que vous connaissiez certaines des victimes de l'incendie, ai-je dit. C'était celui de l'hôtel vers l'avenue Michelet ?

Arnaud s'est arrêté net et m'a regardée fixement.

— Qu'est-ce que vous savez de l'incendie ? a-t-il demandé.

— Que dix-sept personnes sont mortes, ai-je répondu, et je pense que Patrick était présent cette nuit-là.

Arnaud a continué à marcher sans répondre.

— C'était là-bas que vous les aviez cachés, à l'hôtel ? ai-je poursuivi alors que je commençais à en comprendre un peu plus. Les Maliens étaient parmi ceux qui sont morts, n'est-ce pas ?

Arnaud Rachid a tourné à gauche dans la rue de Bretagne et s'est frayé un chemin entre les stands de légumes et les étalages de fruits de mer frais. J'ai dû accélérer pour le suivre. Nous étions dans un quartier d'habitation où les gens faisaient du vélo, les courses et traient leurs déchets dans des conteneurs colorés. Cela me rappelait

un peu East Village.

— On entre là, a-t-il dit en me tenant la porte d'un bar. Qu'est-ce que vous voulez ?

J'ai commandé un sandwich et un jus d'orange et je me suis installée dans un coin. La majorité des clients étaient homos. Arnaud a commandé et s'est assis. Il a sorti un paquet de tabac de la poche de son blouson et a commencé à se rouler une cigarette.

— On pensait que c'était un lieu sûr, a-t-il dit. Sinon, on ne l'aurait pas utilisé.

J'ai frissonné en pensant à l'immeuble brûlé. Les mains d'Arnaud ont tellement tremblé qu'une partie du tabac est tombée sur la table.

— Ils partageaient une chambre. Ce n'était pas terrible, mais ils avaient au moins un toit et un lit. Il y avait une salle de bains avec de l'eau chaude dans le couloir.

— C'était un piège mortel, ai-je répondu.

— Il n'y a plus beaucoup d'endroits comme celui-ci à Paris, où l'on ne demande pas de papiers. Nous n'étions que quelques personnes à savoir qu'ils habitaient là. Arnaud a sorti un briquet, mais l'a tout de suite rangé ainsi que la cigarette : Merde, j'oublie tout le temps. On n'aurait jamais cru qu'ils allaient réussir à faire de la France un pays non-fumeur. Il a de nouveau passé la main dans ses cheveux et a jeté un regard nerveux autour de lui : Patrick est allé plusieurs fois leur parler. La dernière fois, c'était cet après-midi-là et tout avait l'air calme. Sinon, on les aurait bien sûr déplacés tout de suite.

Le serveur m'a servi un double toast grillé. Le fromage fondu s'est étalé sur l'assiette.

— Cette nuit-là, quelqu'un a appelé Patrick pour lui dire que l'hôtel était en feu. C'était vous ?

— J'avais éteint mon portable. Je n'ai pas dormi chez moi.

Où, ai-je pensé, mais ce n'était pas à moi de lui demander où il passait ses nuits. Il a sorti une plaquette de Nicorette de sa poche et en a pris une.

— On s'est vus le samedi après le drame, a-t-il continué. On s'est rendus sur les lieux. Patrick a discuté avec les policiers. Il était certain que c'était un incendie criminel.

— Mais les journaux disaient que cette thèse avait été écartée.

— La police l'a entendu. Ensuite, ils ont arrêté l'enquête. Il m'a fixée du regard. Ces gens ont des contacts partout.

— Mais pourquoi soupçonnait-il que c'était criminel ? Il savait qui pouvait l'avoir fait ?

Arnaud a tripoté son foulard.

— Il y a des choses dont je ne peux pas parler, a-t-il dit. Je dois d'abord penser à ceux que l'on protège.

J'ai enfin réussi à prendre une bouchée de mon sandwich tout en

continuant à le fixer. Le fromage fondu était maintenant figé. Arnaud a vidé sa bière.

— Que vous a dit Sarah au fait ? a-t-il demandé.

— Que vous êtes un idéaliste.

Il a fait une grimace.

— Sarah croit en la justice, elle pense que l'on est tous égaux devant la loi. Mais il y a près de cinq cent mille personnes qui vivent sans papiers dans cette ville. Ils n'ont aucun droit. La loi ne sert qu'à les expulser du pays.

— Pourquoi avoir envoyé Patrick la voir alors ?

De nouveau, il a jeté des regards inquiets autour de lui et il a baissé la voix.

— Ces hommes avaient peur. En réalité, seul Salif était d'accord pour tout raconter. Les autres demandaient des garanties, des cartes de séjour, une protection, sinon, ils refuseraient de témoigner dans le journal. J'ai conseillé à Patrick d'aller voir Sarah. Elle a l'air dure comme ça, mais je sais qu'elle ne s'en fiche pas. Je crois même que ma sœurlette est un peu tombée amoureuse.

— De Patrick ?

Je l'ai regardé, stupéfaite. Alors, c'était ça, le *off*

— Mais elle est mariée, ai-je dit en essayant de rester maîtresse de moi-même.

Il a ri aux éclats.

— Non, elle ne l'a jamais été. Elle porte une alliance pour le tribunal, on la respecte davantage comme ça.

J'ai regardé ailleurs. J'ai vu un homme embrasser un autre homme, des gens qui buvaient ou qui parlaient météo.

— Je dois y aller maintenant, a-t-il dit en se levant, mais vous pouvez m'appeler s'il y a autre chose. Vous êtes à quel hôtel ?

— A côté de la Sorbonne, ai-je répondu. Le même que Patrick.

Je l'ai regardé disparaître dans la rue. Parmi toutes les choses qu'il m'avait dites, une phrase faisait encore écho dans ma tête : *Je crois même que ma sœurlette est un peu tombée amoureuse.*

— Désirez-vous autre chose ?

Harry a secoué le flacon de sauce Worcester pour en verser quelques gouttes dans son énième Bloody Mary de la soirée.

J'ai agité mon verre de whisky.

— Encore un avec un verre d'eau, s'il vous plaît.

J'ai avalé quelques gorgées en essayant d'imaginer ce que Patrick avait pu boire avant son dernier appel lorsqu'il était soûl. Le whisky avait un goût de cendre. Le bar était plein et la chaleur se transformait en humidité et en buée. Sur le mur étaient accrochés des photos en noir et blanc, des dessins représentant des cabarets parisiens à la Belle

Epoque et des fanions sportifs américains. C'était un endroit d'avant-guerre, qui vivait sur ses souvenirs.

J'ai glissé une photo au barman.

— Vous connaissez cet homme ? ai-je demandé.

— Pourquoi vous me demandez ça ? il a jeté un œil sur la photo.

— Parce qu'il me manque.

Harry s'est essuyé les mains et a pris la photo de Patrick. Il a regardé son visage dans la lumière des lampes style Art nouveau qui étaient fixées au mur.

— Il était là non, il y a quelques semaines ? Il a froncé les sourcils : Oui, je m'en souviens en fait. Il a parlé de sa femme.

J'ai tellement toussé que le whisky m'est remonté dans le nez et m'a fait mal.

— De sa femme ?

— Il a dit qu'il avait une femme formidable.

Harry a souri en écrasant des morceaux de citron vert et des feuilles de menthe dans un verre. Il pilait la glace en la mettant dans la paume de sa main et en la frappant avec un petit bâton qui avait la forme d'une batte de baseball.

— Il avait envie de rentrer à New York, il ne voulait plus voyager comme ça. Ils voulaient avoir des enfants, qu'il a dit, fonder une famille. Il a versé le rhum et la limonade, a ajouté de la glace et a posé les verres sur le comptoir où un serveur est venu les prendre. Je lui ai dit de foncer. Les enfants, c'est la meilleure chose qui puisse arriver à un homme. Tout semble sans importance à côté. J'en ai quatre, les derniers sont des jumeaux. Il s'est encore essuyé les mains et m'a rendu la photo : Alors, vous n'avez rien à espérer de ce côté-là, ma fille.

J'ai baissé la tête et j'ai fixé le regard de Patrick en laissant mes cheveux tomber autour de nous comme un rideau. J'en avais assez maintenant. Je n'en pouvais plus de chercher son ombre. Ce n'était pas grave qu'il ait parlé de moi au pub, mais s'il m'aimait vraiment, risquerait-il tout pour un article ? Je voulais retrouver ma vie, pouvoir de nouveau construire mes mondes fictifs qui se démontent juste après la dernière représentation.

— Je sais, lui ai-je chuchoté, en caressant avec mon doigt le contour de son menton, je sais que tu as encore choisi le chemin le plus difficile et sais-tu pourquoi je le sais ? A chaque mot que je prononçais, je tapais du poing sur le comptoir : Parce que tu es un homme difficile, merde !

J'ai vidé mon verre de whisky. Quand j'ai relevé les yeux, les bouteilles sur le mur ont commencé à tanguer.

— Si on le voit comme ça, ai-je dit en me couchant à moitié sur le comptoir, un homme s'en va à Paris. Il a envie de rentrer à la maison.

Il dit qu'il va rentrer, et alors, on parle de New York là, de New York, Amérique. Vous êtes marié, alors expliquez-moi pourquoi un homme inventerait une chose pareille ?

— Difficile à dire, a répondu Harry en tendant la main vers la bouteille de rhum.

Il ne s'appelait évidemment pas Harry. C'était une idée absurde que j'avais dû avoir après le deuxième ou le troisième whisky : Harry était immortel ainsi que le bar qu'il avait ouvert il y avait presque cent ans. Le premier bar à cocktails en Europe, c'était écrit au dos d'un petit livre rouge contenant des recettes de cocktails posé sur le comptoir et qui voulait nous faire croire que c'était ici qu'avait été inventé le Bloody Mary.

— Il a dit qu'il avait fait quelque chose d'affreux, a continué le barman qui ne s'appelait pas Harry.

— Je sais, je sais, c'est pour ça qu'il est venu jusqu'ici, fouiller dans des histoires d'esclavage et sauver ce putain de monde entier mais ça ne marche pas.

Le barman a agité un touilleur dans d'autres verres.

— Je pensais qu'il avait trompé sa femme, vu l'état dans lequel il s'était mis. Vous savez ce que c'était en réalité ?

J'ai secoué la tête et la pièce a tangué encore plus. Le barman a souri.

— Il avait emprunté de l'argent, le *baby money*. C'était comme s'il avait volé l'argent pour l'avenir du bébé, a-t-il dit, et il devait le rendre. Et pour ça, il devait finir son travail avant de rentrer.

Je me suis pratiquement étranglée. J'ai toussé et dégluti alors que les pensées valsaient en moi : il n'avait fait qu'emprunter l'argent ! Il pensait revenir. Il ne m'avait pas trahie.

J'ai ensuite compris le reste : pourquoi il n'était pas rentré. Il n'aurait pas pu me regarder en face et me dire qu'il avait dépensé l'argent de notre enfant pour un reportage qui n'était pas terminé.

— Je lui ai dit que ça n'était pas grave, a poursuivi le barman, que ce n'est pas l'argent qui compte pour les petits bouts, c'est l'amour. Il faut les aimer à mort, c'est tout ce qui importe.

J'ai voulu prendre mon verre, mais je l'ai raté et il a volé pour aller s'écraser entre les pieds de quelques fans de foot anglais.

— *Sorry*, ai-je bredouillé.

Le barman a balayé les bouts de verre autour de mes pieds.

— Vous voulez un conseil ? a-t-il dit en montrant la photo de Patrick. Oubliez cet homme. Il est marié et va avoir des enfants. Il n'y a plus rien à attendre de lui.

J'ai récupéré la photo, mon cocktail avait coulé dessus : sur le visage de Patrick et ensuite comme un petit ruisseau sur le bois foncé pour finir sur mes genoux.

— Je pense que c'est l'heure d'appeler un taxi, a dit le barman qui ne s'appelait pas Harry.

La porte était entrouverte et un rayon de lumière filtrait sur le sol. Je l'ai poussée et je suis entrée, elle menait vers une autre pièce. Elle était plus grande que la chambre d'hôtel qui, je venais de le comprendre, n'était qu'une salle d'attente. La lumière du jour tombait d'une rangée de velux au plafond. Patrick était assis à un bureau au centre de la pièce, penché sur son ordinateur.

— On paie pour tout ça ? ai-je demandé. Tu savais depuis le début que ces pièces existaient ?

— Il me faut un endroit pour travailler, a répondu Patrick.

— Pourquoi tu m'as pas dit que tu étais ici ?

— Ils ont trouvé l'enfant, a-t-il dit et je savais qu'il parlait du nourrisson dont la mère était morte à l'hôpital de Los Cristianos.

Je voulais lui demander s'il était vivant mais Patrick avait disparu. Je le cherchais de pièce en pièce quand l'alarme s'est déclenchée, la maison était en train de couler dans le fleuve. J'ai grimpé un escalier en courant, j'avais oublié quelque chose. Benji était là et Duncan, le chorégraphe. Ils continuaient de travailler malgré le fait que de l'eau glacée monte d'étage en étage et que l'alarme hurle encore.

Je me suis brusquement réveillée, emmêlée dans les draps. La couette était par terre et, dehors, il faisait nuit noire. Il y avait dans ce rêve une émotion que je voulais retenir. Quelque chose que j'avais oublié et dont il fallait se souvenir. L'alarme hurlait toujours, et je me suis rendu compte que c'était mon téléphone portable : il clignotait et sonnait sur la table de chevet. Il indiquait 01 : 23.

— Enfin, je réussis à joindre l'un de vous deux. Je ne comprends pas pourquoi il n'a pas donné de ses nouvelles. C'était la voix de la mère de Patrick. Est-ce que l'on y est pour quelque chose ? Ça concerne encore son père ? C'est quand même pénible quand on veut un tant soit peu planifier les choses.

— Ah ! Bonjour, c'est vous, ai-je dit en me redressant.

Si ma belle-mère appelait au beau milieu de la nuit, c'est que quelque chose avait dû arriver. J'ai réalisé ensuite que chez elle, ce n'était pas du tout la nuit. J'imaginai le canapé en cuir clair dans leur salle de séjour, là où ils prenaient leurs repas lorsqu'ils n'étaient que tous les deux. Ils ne dressaient la table au salon que lorsqu'ils recevaient : des chandeliers en argent, des serviettes fleuries et des repas à quatre plats. Eleonor Cornwall en faisait toujours un peu trop.

— Vous devez me donner une réponse maintenant, vous savez que je n'ai plus la force de faire à manger, que je suis obligée de commander le repas chez le traiteur. Ils ont besoin d'être prévenus à l'avance.

Je me suis penchée pour récupérer la couette qui était par terre. Je m'y suis enveloppée. Ma tête était en train d'exploser et j'avais un goût de poisson pourri dans la bouche. Commander le repas ? Je me suis rappelé qu'on allait fêter leur anniversaire de mariage dans quelques semaines. Le quarante-huitième ?

— Ce n'est pas parce que son père et lui ne sont pas du même avis que c'est une raison pour s'éloigner de sa famille. On ne l'a pas éduqué comme ça.

— On viendra bien sûr, ai-je dit faiblement.

— Bon, ce n'est pas un jubilé alors ce ne sera pas grand-chose.

— Cela fait combien d'années déjà ?

— Quarante-sept. Et maintenant on est trop vieux pour divorcer.

Une image de Patrick m'est venue à l'esprit, on était en train de manger en silence sur le canapé, devant la télé, n'en pouvant plus l'un de l'autre. J'avais eu peur que cela n'arrive un jour et maintenant, pouvoir y croire encore était devenu mon souhait le plus cher.

Pendant qu'Eleonor me parlait de ce qu'elle avait imaginé au menu – de toute façon, il n'y aurait que les intimes, une fête très modeste, c'est-à-dire environ quatorze personnes de la famille plus quelques voisins et les anciens collègues de Robert, j'ai envisagé la possibilité de lui dire la vérité. Patrick ne l'aurait pas voulu. Il accepterait peut-être de retourner les voir avec le prix Pulitzer, mais, avant ça, il ne supporterait pas de les avoir dans les pattes. Je pouvais imaginer son père, assis devant sa bibliothèque, lisant ses ouvrages de médecine. Il possédait environ deux mille volumes. Là, disait-il, il s'agit d'un savoir sur la vie et la mort. Cela a de l'importance dans ce monde. Contrairement à ce que je fais ? répondait Patrick et ils repartaient de plus belle dans leurs disputes.

Je me suis traînée hors du lit et je me suis précipitée jusqu'à la salle de bains, le portable à la main.

— On vous fait signe dès que Patrick revient de Paris, ai-je dit en raccrochant sans attendre la réponse.

Ensuite, j'ai vomi. Je me suis rincé le visage à l'eau froide pendant un long moment. En retournant au lit, l'écho de la conversation de la veille avait disparu. Je me suis approchée de la couette qui traînait en boule et je l'ai serrée fort dans mes bras. J'ai fermé les yeux en pensant au corps de Patrick à côté du mien.

— Idiot, ai-je chuchoté. Tu ne comprends donc pas que je m'en fous de l'argent. Je voudrais juste que tu sois là.

Soudain, je me suis souvenue d'un autre élément de mon rêve : j'avais porté un enfant dans mes bras. Je l'avais laissé quelque part dans la maison. Et je ne savais plus où.

TARIFA

SAMEDI 27 SEPTEMBRE

L'unique fenêtre de la chambre était obstruée par du carton et un épais tissu. Le jour passait difficilement à travers une fente étroite. Un rayon de soleil filtrait tout de même jusqu'à sa couette. De son lit, elle pouvait entendre les cloches sonner sept heures. Sept heures et quart. Sept heures et demie.

A chaque coup, tout s'enfonçait de plus en plus profondément en elle. Le temps emportait ses souvenirs. Bientôt, elle ne se souviendrait plus de son nom. Elle pensait qu'il était au fond de la mer, peut-être comme une perle dans un coquillage ou comme une bague sur la main d'Owu, la déesse de la mer.

Elle a saisi sa jambe et l'a tournée vers le bord du lit. Elle s'est assise et a posé ses pieds sur le sol froid et lisse.

La femme aux colliers lui posait encore et encore les mêmes questions. Comment vous appelez-vous ?

D'où venez-vous ?

Et chaque fois elle fixait le sol, comme si elle était muette.

Elle a enfilé la fine robe de chambre qui était posée sur la chaise à côté du lit. Elle appartenait à Jillian. Elle avait son odeur. Tout dans la chambre avait l'odeur du parfum de la femme aux nombreux colliers. Elle s'était réveillée dans le noir la première nuit, brûlante de fièvre, avec cette odeur comme un épais nuage au-dessus d'elle : rose et musc. Elle avait pensé que c'était l'odeur du paradis. Que c'était comme ça, la mort.

Ensuite, elle avait entendu sonner les cloches. Des bruits de pas derrière la porte. La poignée qui tournait en grinçant, la lumière qui se répandait dans la chambre et cette silhouette qui était apparue comme une ombre vacillante. Puis une autre. Elle s'était retournée vers le mur et les entendait parler à voix basse dans une langue étrangère.

Ils sont venus me chercher, avait-elle d'abord pensé, mais au lieu de cela, le parfum s'était insinué dans la chambre et quelqu'un s'était assis au bord du lit. Elle avait fermé les yeux et les vagues déferlaient sous ses paupières : dans le noir il y avait la mer et les cris qui n'en finissaient pas. Elle avait rouvert les yeux. Elle avait vu un chemisier vert en coton et sept colliers enfilés les uns sur les autres, en perles et pierres avec un pendentif en argent.

— J'ai du thé pour vous, avait dit la femme.

En anglais, cette fois-ci. Le thé avait un goût de fumée et de cendre. Il était amer et sucré à la fois avec du lait et un peu de miel.

La tasse tremblait entre ses mains.

— Je m'appelle Jillian. La voix était enrouée. Je ne sais pas si vous vous rappelez comment vous êtes arrivée ici.

Jillian s'était levée et avait marché vers la porte. Soudain, la lumière s'était allumée.

Elle avait tressailli et renversé du thé sur ses mains. Ça brûlait sur sa blessure à la main gauche, c'était l'endroit où la corde avait glissé quand elle avait essayé de s'y agripper alors qu'ils voulaient la faire basculer dans l'eau.

— N'ayez pas peur, avait prononcé la voix enrouée de la femme. Vous êtes avec des amis.

La lumière s'était éteinte et elle s'était retrouvée seule.

La nuit se distinguait du jour. La nuit, le rayon de lumière de la fenêtre disparaissait. Et le jour, elle entendait le bruit des voitures et des voix qu'elle ne comprenait pas.

Ne divulguez pas votre nom.

Confiez-nous vos papiers.

Ne parlez pas de votre Dieu, de qui vous a emmenée ici, d'où vous venez.

Parfois, ils peuplaient sa chambre. Les contrebandiers qui sifflaient comme des serpents dans la nuit, *hurry, hurry* et *shut up*, et les poussaient quand ils trébuchaient sur le chemin caillouteux qui menait vers la mer. Là où pour la première fois elle avait entendu comme la mer peut gronder. Comme elle se met en colère, frappe et se hisse sur les rochers.

— Vous avez de la fièvre, avait dit Jillian. Nous devons demander à quelqu'un d'examiner votre jambe. Vous comprenez ce que je dis ?

Faites que ce ne soit pas la contagion, avait-elle pensé, car elle commence comme ça.

Le premier homme qui l'avait prise de force, c'était dans le désert. Mon Dieu, avait-elle pensé lorsqu'il était venu la chercher dans le campement et l'avait tirée vers la voiture, protégez-moi contre la contagion.

La jambe était maintenant bandée. Elle a caressé le bandage de la main. Trois jours passés et la fièvre était tombée.

— Vous êtes chez moi, avait dit Jillian. C'était un autre jour. Mes voisins ne doivent pas savoir que vous êtes là. On ne peut pas leur faire confiance. Donc, vous ne pouvez pas sortir. Ils ne doivent pas vous voir par la fenêtre, car la police pourrait venir. Ils vous enverraient dans un camp d'internement. Vous comprenez ce que je veux dire ? *Detention camp*. J'aurais des problèmes si on vous trouve

chez moi, vous comprenez ? *Problem.*

Pendant trois jours, elle s'était tue.

Elle avait dormi.

Lorsqu'elle fermait les yeux, la terre ferme disparaissait pour laisser place à une mer agitée. La fièvre faisait rage et la faisait trembler, le bateau était ballotté par les vagues, elle sentait l'odeur de vomi dans le vent.

Elle s'était arrêtée net quand elle avait vu l'embarcation pour la première fois, ballottée au bord de l'eau. Ce n'était même pas un vrai bateau. Il était en caoutchouc et plat comme un radeau, avec des bords bas. Il n'y avait ni banquettes ni toit pour se mettre à l'abri. Uniquement des cordes le long des bords pour se tenir. Ils étaient douze à faire le voyage cette nuit-là. Un des contrebandiers frappait sur son dos avec un bâton. *Hurry, hurry.* Ils les frappaient jusqu'à ce qu'ils aient tous grimpé à bord et se soient recroquevillés avec les genoux contre le menton, si serrés que personne ne pouvait bouger. Trois hommes tiraient et poussaient le bateau vers la mer noire. Le ciel aussi était noir et sans lune, sans étoiles, il n'y avait que des nuages bas au-dessus des montagnes.

Elle était assise à l'arrière, ses genoux contre le dos du jeune homme devant elle qui s'appelait Taye. Elle n'était pas censée connaître son prénom. Le vent tendait les cordes. Ses mains étaient déjà mouillées. Le bateau tanguait dans la nuit. A côté du moteur, deux des contrebandiers s'accrochaient au bastingage tandis que le troisième était posté à l'avant. Ils portaient des gilets de sauvetage : ils avaient l'air gonflés, comme si c'étaient des ballons sur le haut du corps. Soudain, ils avaient commencé à arracher les vêtements de la femme à côté d'elle. La montre, donne-moi les bijoux. L'argent. Ton sac.

Elle n'avait pas compris ce qui se passait. La nuit avant qu'ils ne viennent les chercher pour aller se cacher plus près de la plage, ils avaient tous payé d'avance pour la traversée. Un des hommes la frappait à la tête. Elle avait essayé de se protéger avec les bras. Elle n'avait plus d'argent.

Ce n'est pas grave, avait-elle pensé en ôtant sa montre. La chaîne autour de son cou. Le sac en toile où elle avait mis quelques habits de rechange et du savon. Si je débarque là-bas vivante, alors, au moins, je serai arrivée.

Un des passagers n'avait pas pu se maîtriser. Il s'était levé et s'était emporté contre les contrebandiers en yoruba. Ils avaient répondu en criant dans des langues qu'elle ne comprenait pas et la rame avait sifflé dans l'air avant d'atteindre l'homme sur le côté pour le faire tomber. Le contrebandier avait enjambé ceux qui le gênaient, puis l'avait saisi par la jambe et avait jeté l'homme à la mer. Il avait aussi frappé ceux qui étaient les plus proches. Ils s'étaient tassés davantage

en marmonnant et en priant alors que derrière eux les cris de l'homme se perdaient et disparaissaient dans le noir.

Elle avait fermé les yeux et serré les jambes. Seigneur dans le ciel, avait-elle prié, calmez ces hommes fous. Calmez la mer. Laissez-moi vivre. Laissez Taye vivre, avait-elle ajouté pour adoucir Dieu. Prenez-moi mais laissez le garçon vivre. Il n'a que seize ans et il est fils unique. Ensuite, elle avait répété en silence le prénom de tous les autres sur le bateau. Un par un, jusqu'à l'arrière du bateau, en dessous duquel elle pouvait sentir la mer rouler. Les prénoms secrets, ceux qu'ils avaient échangés en chuchotant, la nuit dans la remise, quand on leur avait ordonné de se taire.

La femme à ses côtés avait vomi dans le noir et elle entendait flotter autour d'elle les gémissements et les prières. Des lamentations qui s'unissaient aux vagues. Elle fourrait son front entre ses genoux et priait la déesse Owu, même si elle ne croyait plus aux dieux anciens : c'étaient les esprits des villages et des vieillards, la superstition aussi et la magie qui maintenaient l'Afrique, impuissante, dans le passé. Ça aurait dû être Sefi, avait-elle pensé, en se rappelant le visage de sa sœur le soir où elle lui avait annoncé sa décision : elle allait prendre la place de Sefi et s'en aller. Il fallait que quelqu'un envoie de l'argent à la maison. Leurs frères étaient déjà à South-South pour chercher du travail dans le pétrole, mais ils n'avaient jamais rien envoyé.

Le miracle s'était enfin produit : la mer s'était calmée. Lorsqu'elle avait levé les yeux, elle avait vu la lumière de la côte et avait remercié Dieu et Owu, enfin celui des deux qui avait réussi à faire tomber le vent. A ce moment-là, les contrebandiers ont recommencé à se mouvoir le long du bateau. Ils ont attrapé l'homme qui était assis à l'extrémité avant. Il criait et se débattait, mais ils le frappaient à la tête et lui tiraient les bras. Saute, saute.

Tout allait si vite dans le noir. Dans l'eau à côté du bateau, un autre homme faisait de grands gestes en criant alors qu'il disparaissait. C'était un de ceux qui n'avaient jamais vu la mer auparavant. Il venait de l'intérieur des terres, là où la boue mange le fleuve et devient sable. Aidez-le ! criait quelqu'un, mais aidez-le ! Les contrebandiers se contentaient de rire et de hurler et les vagues venaient sur eux à nouveau, le suivant était jeté à l'eau et ensuite encore un autre. Mon Dieu, ils nous assassinent, avait-elle eu le temps de penser avant qu'ils ne soulèvent Taye, le garçon qui était devant elle. Ce n'est qu'un enfant ! avait-elle crié. Juste après, elle avait senti un des hommes saisir son bras et la tirer vers le boudin du canot. Elle avait saisi la corde et s'y était cramponnée mais ils lui tiraient les jambes et l'avaient frappée avec les rames jusqu'à l'avoir passée par-dessus bord. La corde s'était détachée et était tombée à l'eau. Le courant l'éloignait

du bateau et elle dérivait vers les bras qui faisaient de grands gestes, qui frappaient et qui voulaient la saisir. Elle donnait des coups de pied pour se libérer. Ils voulaient l'emmener dans les profondeurs. Elle criait et l'eau salée entraînait en elle. Elle se souvenait d'avoir fermé la bouche et de s'être cramponnée à la corde. Elle se souvenait d'avoir coulé et qu'il n'y avait plus d'air.

— Je me demande si vous reconnaissez l'un d'entre eux ?

Le troisième matin, Jillian avait apporté un journal. Chaque jour à huit heures, elle lui apportait un petit-déjeuner. Elle avait tout le temps un petit creux en pensant au pain, au fromage et au bol avec le maïs, les amandes et le lait. Elle s'était levée et avait marché en boitant jusqu'à la fenêtre. La veille, elle avait arraché un petit morceau du carton pour pouvoir regarder dehors. Elle avait vu des maisons basses et blanches et des fleurs qui grimpaient d'un jardin, des fleurs rouge foncé sur fond blanc. Le ciel était bleu avec des nuages. Une mobylette était appuyée contre le mur.

Jillian avait posé le journal sur le lit, poussant la petite table et posant le plateau dessus.

— Ils ont trouvé un immigrant africain mort ici à Tarifa et deux autres aux environs de Cadix. La patrouille des mers marocaine a rapporté qu'il y avait plusieurs morts dans le détroit.

Elle ne pouvait pas s'empêcher de jeter un coup d'œil au journal. Des immigrants trouvés morts sur la Costa de la Luz, titrait-il. C'était un journal anglophone. Il y avait une photo de personnes sur une plage et une petite carte avec un cercle entourant la ville de Tarifa. Son cœur battait la chamade. Ce n'était pas loin de Cadix.

— Ils pensent qu'ils ont essayé de faire la traversée dans un canot pneumatique qui a fait naufrage dans la nuit de samedi à dimanche, avait dit Jillian en remuant le thé dans sa tasse.

Ses yeux avaient parcouru le texte. Quelqu'un avait vu un canot pneumatique quitter une plage à l'ouest de Tanger dans la nuit, mais rien ne prouvait qu'il était arrivé de l'autre côté. La patrouille des mers marocaine n'avait produit aucun rapport sur le retour éventuel d'un bateau. Elle avait pensé aux contrebandiers. S'étaient-ils noyés, eux aussi ? Elle avait pourtant entendu le moteur se remettre en marche et, ensuite, ils avaient disparu. Elle avait pensé à Taye et avait cherché dans le texte un signe qui indiquerait qu'il ne figurait pas parmi les morts. Ils avaient retrouvé deux hommes et une femme. La femme était enceinte.

Elle avait fermé les yeux. Elle avait entendu des chuchotements dans le noir. Zaynab. Catherine. Toyin. Qui décide qui va vivre et qui va mourir ? Pourquoi elle, parmi les autres, allait-elle s'accrocher à une corde ? Lorsque, à bout de forces, elle avait coulé, la corde avait

résisté. Elle avait tiré et tiré encore dans un dernier effort, et elle était remontée à la surface où elle avait pu aspirer dans ses poumons l'air libre de la nuit. La corde était attachée à une bouée. Elle avait dû l'arracher du bateau en se débattant pour ne pas tomber à l'eau. La bouée flottait et elle s'y était cramponnée de tout son poids. Elle était ballottée par les vagues noires. Elle ne voyait plus le canot pneumatique. Ni les autres passagers. Il n'y avait que la mer. Une lampe aussi qui clignotait quelque part pour ensuite disparaître. Elle ne sentait plus ses jambes dans l'eau froide. Elle avait réussi à s'attacher à la bouée avec la corde. Elle ne la lâcherait pas même si elle devait en mourir, autrement elle se noierait, serait réduite à de la nourriture pour poissons et sa mère ne saurait jamais ce qui serait arrivé à sa deuxième fille.

— Alors, vous lisez l'anglais quand même, avait dit Jillian. Je pense donc que vous comprenez aussi ce que je dis. Elle avait versé un peu de lait dans la tasse : Je ne peux pas vous cacher ici éternellement, avait-elle poursuivi.

Plus tard dans la journée, l'homme qui s'appelait Nico avait apporté une petite télé. Il était plus jeune que Jillian, presque un enfant, avec des cheveux longs et des sandales aux pieds. Elle avait pensé qu'il pouvait être le fils de Jillian, mais il n'habitait pas la maison... Peut-être était-il son jeune amant.

La télé était maintenant posée sur une commode dans un coin. Elle n'osait pas l'allumer avant que Jillian n'arrive avec le petit-déjeuner. On captait la BBC. Tard le soir, elle avait regardé un film qui parlait d'un commissaire de police dans un village en Angleterre. Elle avait répété les répliques en silence, en essayant de reproduire la mélodie sophistiquée de la langue, mais c'était quasiment impossible. Elle avait joué avec ses rêves. Elle avait pensé qu'un jour, elle serait mariée et habiterait un village comme celui-là. Mais ce serait certainement une vie ennuyeuse. Ses années d'étudiante à l'université de Nsukka lui avaient donné le goût de la liberté. Elle ne se marierait pas, pas encore. Sefi était celle qui allait se marier. Elle s'était dit qu'elle avait de la chance d'avoir pris la place de sa sœur. Sefi n'aurait jamais survécu en mer. Elle était peureuse, fragile et vaniteuse.

— Vous êtes déjà levée. Jillian est entrée dans la chambre avec le plateau : Vous avez l'air beaucoup mieux. Venez pour que je puisse toucher votre front.

La main qui s'est posée sur elle était fraîche et portait de nombreuses bagues. Une des bagues avait la forme d'un serpent qui s'enroulait autour du doigt.

— Je peux dire avec certitude que vous n'avez plus de fièvre.

PARIS

SAMEDI 27 SEPTEMBRE

Je me suis appuyée contre le lavabo et me suis rincé les poignets avec de l'eau froide. J'ai bu quelques gorgées. Le maquillage a laissé des traces sombres sur la serviette lorsque je me suis frottée vigoureusement pour me réveiller. Le visage que j'ai vu dans la glace était pâle comme un torchon. Le mascara traçait une petite aile noire vers ma tempe.

Je n'ai pas le choix, ai-je pensé en cherchant une boîte d'analgésiques. Je dois faire un effort.

— Et de toute façon, ai-je prononcé à haute voix à l'intention de mon reflet lugubre dans la glace, s'il a absorbé ne serait-ce qu'un pour cent de ce que j'ai bu hier, il aura besoin d'un peu de ça aussi.

J'ai avalé le cachet (qui était déconseillé aux femmes enceintes et à celles qui allaitent) en posant la main sur mon ventre. En réalité, il y avait quelqu'un en moi qui absorbait avidement tout ce que je buvais et mangeais. Pour la première fois, j'ai eu l'intime sentiment de ne pas être seule dans mon corps.

Je suis revenue dans la chambre et j'ai ouvert les fenêtres en grand, me fichant de la pluie au-dehors. J'ai allumé l'ordinateur et j'ai déplié mes brouillons. Il n'était pas encore huit heures du matin, mais je sentais que je n'avais pas une minute à perdre.

Pour comprendre ce qui avait pu se passer les jours avant la disparition de Patrick, j'ai essayé de recomposer son emploi du temps, de noter ce qu'il avait fait et les personnes qu'il avait rencontrées. Je commençais à voir se dessiner une suite logique.

Le jeudi, il avait été expulsé du *Taillevant* pour avoir dérangé Alain Théry et ses amis importants. J'avais tracé une ligne entre son nom, les notes de Patrick sur l'esclavage et les coulisses de la société de consulting. J'avais la certitude qu'il était le centre, le but des recherches de Patrick.

Le vendredi, il avait interviewé les hommes à l'hôtel. Le soir, il s'était soulé et m'avait appelée, excité par son travail.

Ensuite, l'hôtel avait brûlé et quelqu'un l'avait prévenu dans la nuit. J'ai écrit *Qui ?* souligné et avec un grand point d'interrogation.

Le samedi, il avait vu Arnaud Rachid. Il avait également parlé avec la police d'un éventuel incendie criminel. Dix-sept personnes étaient mortes et il en connaissait trois. La police avait abandonné l'enquête.

Je savais que cela avait dû rendre Patrick dingue. La question était de savoir ce qu'il avait fait après et où il était allé. Peut-être avait-il rencontré le passeur, celui qui répondait au nom de Josef K. Lorsque j'avais posé des questions sur Josef K, j'avais été menacée et on m'avait intimé l'ordre de quitter la ville. Qui ?

Que de points d'interrogation.

J'ai levé la tête et j'ai croisé le regard d'un pigeon. Il s'était posé sur la rambarde en fer. Gris comme le ciel, comme le jour, comme toute cette putain de ville.

J'ai regardé vers l'ordinateur, le chiffre sept brillait en rouge dans la fenêtre de la messagerie. Je me suis rappelé que Patrick m'envoyait souvent deux messages à la suite. L'objet pouvait être *By the way*, et dans le message, trois mots courts : "Je t'aime." Rien d'autre.

Je n'avais pas reçu de message d'Alain Théry, mais deux de Benji. L'objet du premier était "A l'aide !".

Dans le corps du message il avait écrit "Suis-je obligé ?". Il s'était occupé de deux articles sur les dix-sept qui concernaient Alain Théry et il ne les avait compris qu'à moitié. Des mots comme "synergie" et "élaboration de stratégies" ne signifiaient rien pour lui, même en anglais. "Le gars avait réussi, écrivait-il, c'était le type même de l'entrepreneur moderne qui fréquentait des stars et sponsorisait des compétitions de voile. Le rêve de toutes les belles-mères, apparemment." Il me demandait si je voulais connaître le contenu des autres articles ou s'il pouvait plutôt se consacrer au travail de scénographie. On avait rendez-vous lundi à quatorze heures avec le Cherry Lane Theatre. Ils avaient l'air d'attendre des propositions de notre part.

J'ai répondu qu'il pouvait pour l'instant laisser tomber les articles sur Alain Théry et que je le tiendrais au courant au sujet du Cherry Lane.

Les autres mails étaient des spams plus une invitation à une première à Broadway la semaine suivante. J'ai tout mis dans la corbeille. Ensuite, je suis allée prendre une douche et j'ai laissé l'eau réchauffer mon corps pendant que je réfléchissais.

L'homme qui s'appelait Alain Théry me fuyait alors que j'essayais de le joindre : une ombre qui ne se laissait pas prendre. Les photos floues me sont venues à l'esprit. Finalement, ce n'était peut-être pas lui qui importait, mais les autres hommes sur les clichés. Ceux qu'il fréquentait. "Des hommes politiques et des stars", avait écrit Benji. Je ne connaissais ni les uns ni les autres, je m'endormais toujours devant les films français préférés de Patrick. Le président était le seul politicien que j'aurais pu reconnaître en photo.

Je m'en suis souvenue au moment où je suis sortie de la douche : Richard Evans avait parlé d'une journaliste politique. Il avait cherché

un nom et avait fait tomber une carte de visite.

Je me suis essuyée rapidement et j'ai enfilé mes vêtements en même temps que je cherchais le site Web du *Reporter*.... *un contact à Paris qu'on utilise de temps en temps... une journaliste politique... j'ai aussi donné ses coordonnées à Patrick.*

Il faisait nuit à New York, en plus nous étions le week-end, ça ne semblait guère une bonne idée d'envoyer un mail à Evans.

J'ai réfléchi quelques secondes puis j'ai entré le nom du président français dans le moteur de recherche du *Reporter*. Onze articles ont été trouvés. Il y avait deux textes courts de l'Associated Press. Les autres étaient des commentaires plus exhaustifs relatant la dernière élection présidentielle, de la présidence française de l'UE et des incendies qui avaient eu lieu dans les banlieues parisiennes il y a quelques années. A cette époque-là, le président actuel était ministre de l'Intérieur et il avait promis de débarrasser la rue des bandes de racailles. En tant que président de l'UE, il avait voulu durcir la politique d'immigration. Les articles étaient signés Caroline Kenney.

J'ai cliqué sur son nom et une adresse mail française est apparue. J'ai rédigé un texte court et formel en signant Alena Sarkanova. J'ai tout effacé et j'ai recommencé. J'ai écrit que je m'appelais Alena Cornwall, que Richard Evans m'avait donné son nom et que j'avais besoin de la rencontrer au plus vite.

J'avais perdu l'habitude de dire la vérité, mais Evans avait bien pu lui parler de moi. Et puis, le nom du rédacteur conférait une certaine importance à ma lettre. Kenney travaillait certainement en free-lance et avait besoin de rester en bons termes avec son employeur occasionnel.

Je suis descendue dans la salle du petit-déjeuner pour prendre un peu de cornflakes et du jus d'orange. Quand je suis remontée, sa réponse clignotait déjà sur l'écran. Elle devait travailler toute la journée mais elle me proposait néanmoins de prendre un verre aux *Deux Magots* vers dix-sept heures.

J'ai éjecté le CD contenant les photos de l'ordinateur. Caroline allait m'aider à identifier les hommes qui restaient pour moi anonymes.

Tout est là, ai-je pensé, en regardant mes conjectures sur le sol. Si j'arrive juste à mettre un peu d'ordre dans tout ça et à remplir les derniers trous, je comprendrai.

Le lundi 15 septembre, la veille de son départ de l'hôtel, il y avait un espace vide dans son emploi du temps. Au-dessus, j'avais noté "Marché ?" et des prénoms, comme s'il s'agissait de rôles dans une pièce de théâtre.

Luc – vendeur de maroquinerie.

Josef K – trafiquant d'hommes.

J'ai enfilé un deuxième pull sous mon anorak et je suis sortie.

Il pleuvait des cordes. Sous les bâches, l'air sentait l'herbe et l'encens avec la musique qui jouait à contretemps. J'ai suivi la rue Jean-Henri-Fabre et j'ai dépassé sept maroquiniers. La queue la plus longue se déployait devant un stand proposant des thés nord-africains.

Quand les stands se sont faits plus rares et que les produits étaient désormais de seconde main, j'ai fait demi-tour et suis revenue au dernier stand qui vendait des sacs.

— C'est une copie ?

J'ai soulevé un sac à main, prétendument un Louis Vuitton.

— *Oh yes, very good old new copy*, a dit un type avec un bonnet rasta en marchant lentement vers moi. Pour vous, seulement quarante-deux euros.

— C'est vous Luc ?

Le type a commencé à ranger des porte-monnaie sur une étagère.

— Qui le demande ?

Je me suis avancée d'un pas sous la bâche et j'ai montré la photo de Patrick.

— Vous le connaissez ? ai-je demandé. Américain.

Il a jeté un coup d'œil sur la photographie et il a secoué la tête. Il s'est retourné et a commencé à se rouler une cigarette. Dans le stand à côté, deux jeunes femmes essayaient des vestes militaires d'occasion.

— Il était là, il y a deux semaines, ai-je dit. Je pense qu'il a demandé à voir Luc.

Le type a haussé les épaules en mettant la cigarette dans la bouche.

— Vous l'aurez pour quarante si vous vous décidez rapidement.

— Il est venu ici uniquement pour vous voir, ai-je poursuivi. Dimanche ou lundi, il y a deux semaines. Réfléchissez.

— OK, OK. Il a montré le sac que je tenais dans mes mains : Prix spécial pour vous aujourd'hui. Vous l'aurez pour trente-cinq.

— D'accord, ai-je répondu en sortant mon téléphone portable. J'appelle la police alors. Peut-être qu'ils pourraient vous le faire cracher ?

— Non mais arrêtez.

— En premier lieu, ils seraient certainement très intéressés par vos papiers. C'est bien le huitième bureau à la préfecture de Police qui s'occupe des gens comme vous ?

J'ai tapé un numéro au hasard.

— Putain, stop. Arrêtez.

— Ne vous inquiétez pas, Luc mon ami, vous aurez de quoi manger et un toit dans une bonne petite cellule sur l'île de la Cité avant qu'ils ne vous expulsent du pays. A moins que vous ne puissiez prouver que vous êtes un citoyen en règle de la République française.

— Je ne savais même pas de quoi il était question. J'ai juste fait ce

qu'ils m'ont demandé de faire.

— Qui a demandé quoi ?

Luc a arraché son bonnet tricoté de la tête et a passé la main dans ses cheveux. J'ai visé les boutons du téléphone avec mon index.

— Il faut essayer de voir le bon côté de la chose, ai-je dit. Vous n'aurez plus besoin de refourguer vos sacs sous la pluie.

— Ils m'ont payé, d'accord. Un type m'a dit que j'aurais deux cents euros si je parlais avec lui quand il viendrait. C'est tout. Il piétinait à contretemps sur la musique indienne du stand voisin : Il devait venir et demander Luc, c'était le signal, quoi.

— Et vous deviez lui dire quoi ?

Je tenais toujours le téléphone devant moi comme une arme chargée.

— Je devais juste lui donner un numéro de téléphone et dire quelque chose comme "Appelez ce numéro, dites ça et vous aurez ce dont vous avez besoin". Luc ricanait : Je pensais que c'était une blague, quoi. Je pensais qu'il allait avoir, oui, vous savez, quoi.

Il a fait quelques mouvements obscènes avec les hanches. Je l'ai regardé fixement.

— Le huitième bureau, ai-je répété.

— C'était un peu bête, ça ne voulait rien dire. Luc a donné un coup de pied dans un tas de mégots qui flottait dans le caniveau. Je veux parler avec Josef K.

— C'était ce qu'il devait dire en appelant ?

Luc a haussé les épaules.

— Je vous ai bien dit que ça ne voulait rien dire.

Une adolescente aux cheveux décolorés et sa mère se sont fait une place à côté de moi. Elles ont commencé à soulever des sacs en discutant en russe.

— Qui vous a payé ? ai-je demandé.

— Allez, j'ai du travail là. Je ne le connaissais pas.

Luc a jeté un regard autour de nous.

— Il était comment ? Noir, blanc, grand, mince, gros, riche ?

Il a fait un sourire tendu à l'adolescente.

— Vous l'aurez pour trente, a-t-il dit en montrant un sac en forme de chat. Ensuite, il s'est tourné vers moi : Il était blanc, juste un type en costume, je ne sais pas.

— Est-ce qu'il avait des yeux très clairs, presque blancs ?

— Mais arrêtez, il avait juste l'air d'un gars comme ça quoi.

Les Russes étaient déjà parties vers le stand voisin. Luc a secoué la tête et a remis son bonnet.

— C'est sûr, je ne sais rien d'autre.

J'ai traversé l'avenue Michelet en continuant à l'est, vers une zone

industrielle. Dans ma tête, j'ai ajouté ces dernières informations à l'emploi du temps de Patrick.

Patrick avait reçu les éléments concernant Josef K. Il avait quitté l'hôtel le lendemain. Juste quelque chose à finir, m'avait-il écrit. Etait-ce rencontrer le trafiquant d'êtres humains ?

J'ai tourné à gauche et j'ai longé une immense gare de triage avec des câbles électriques qui couraient dans tous les sens. L'hôtel qui avait brûlé était à peine à deux kilomètres de là. Dans le carnet de Patrick, il y avait encore une adresse dans cette zone de la ville.

Je me suis arrêtée pour m'adosser à un mur en pierre. La pluie avait cessé.

Quelque chose continuait de m'intriguer en ce qui concernait la nuit où l'hôtel avait brûlé.

Les sources de Patrick, les types du Mali, avaient péri dans le feu. Mais presque personne ne savait où ils étaient cachés, sauf Arnaud Rachid. Il niait être celui qui avait appelé Patrick : son portable était éteint cette nuit-là. Pourquoi mentirait-il à ce sujet ? Pourtant le ou les incendiaires n'allaient sûrement pas appeler un journaliste pour le prévenir. Qui d'autre était au courant pour l'incendie ?

J'ai pris mon portable et j'ai composé le numéro d'Arnaud Rachid. Il a répondu après sept sonneries. Il est l'heure de se réveiller, ai-je pensé.

— Il s'appelait Salif ? ai-je demandé. Le gars que vous avez caché dans cet hôtel-piège-mortel ?

— Oui, et alors ?

Sa voix était enrouée et il parlait lentement.

— C'est lui qui a survécu, ou un autre ? Lequel d'entre eux a appelé Patrick la nuit de l'incendie ?

Il y a eu un grognement à l'autre bout et j'ai compris que j'avais deviné juste.

— Qu'est-ce que Patrick a réellement dit à la police ? ai-je continué. Comment pouvait-il savoir que l'incendie était criminel ? Le bâtiment devait être encore en feu lorsqu'il est arrivé sur place.

J'ai imaginé Patrick qui s'approchait de l'hôtel en taxi et qui voyait les flammes dans le ciel nocturne. La seule explication plausible était que quelqu'un qui était déjà sur les lieux avait raconté à Patrick comment cela s'était passé.

— Pourquoi posez-vous ces questions maintenant ? a demandé Arnaud Rachid.

— Vous le cachez toujours ?

Silence pendant un long moment à l'autre bout de la ligne.

— Comme je l'ai déjà expliqué, je dois d'abord penser à la protection de ces gens, a-t-il dit finalement.

Je me suis affaissée sur le goudron. Un train est entré en reculant

dans la gare de triage. On a déposé un conteneur. Des coups résonnaient contre le métal.

— Je ne suis pas à Paris pour vérifier des informations, ai-je dit lentement. Je cherche Patrick. Nous ne savons pas ce qui lui est arrivé. Il a quitté son hôtel mardi il y a deux semaines et depuis, nous n'avons plus de nouvelles.

— Quoi, il a disparu ?

La voix d'Arnaud Rachid est montée dans les aigus. Il avait l'air d'avoir peur.

— Vous savez peut-être où il est ?

— Comment pourrais-je le savoir ? Je ne l'ai pas vu depuis.

— Je dois rencontrer Salif, ai-je poursuivi, ou celui que vous cachez.

— Je ne peux pas en parler au téléphone, a dit Arnaud rapidement en me donnant l'adresse d'une station de métro. Soyez là dans deux heures, devant l'escalier à l'extérieur.

Et il a raccroché.

Il me restait cent mètres pour arriver à l'adresse sur le plan. Autant en finir avec ce pour quoi j'étais venue.

Un petit chemin derrière le mur menait vers une zone industrielle cachée du reste du monde. Il y avait des rangées de maisons en pierre et en béton, des ateliers, des garages, des entrepôts et quelques épaves de voitures. Je ne voyais pas d'ouvriers. Les bâtiments se distinguaient par des lettres et des chiffres. J'ai rapidement trouvé le numéro E3, un entrepôt de près de cent mètres de long. Je me suis avancée jusqu'à une double porte en bois et j'ai frappé. Il n'y avait pas de sonnette. Aucun signe de vie.

J'ai contourné le bâtiment. Une poubelle était renversée et des animaux en avaient répandu le contenu sur le goudron. Sur le côté, il y avait un camion rouge avec une double remorque. On pouvait y lire MPL Express. D'après le panneau en petits caractères accroché aux portes arrière, MPL était une abréviation pour Marseille-Paris-Le Havre. J'ai continué le long de l'entrepôt et j'ai vu qu'une porte était ouverte un peu plus loin. Devant, deux hommes étaient en train de fumer. J'ai sorti mon plan en avançant vers eux pour donner l'impression que j'étais perdue. L'un des deux a rapidement refermé la porte. L'autre tenait un chien en laisse : un animal imposant avec le physique d'un bulldozer comprimé.

— Excusez-moi, je me suis peut-être trompée de chemin, ai-je dit. C'est quoi cette maison ?

L'homme a grommelé quelque chose en français. Le chien a avancé vers moi et la laisse s'est tendue. J'ai fait un pas en arrière. Ne pas courir, ai-je pensé, sinon, il me prendrait pour une proie.

— Je cherche le marché, ai-je dit, mais j'ai dû aller dans le mauvais sens.

Le chien a grogné en me regardant avec des yeux brillants, la gueule ouverte. Soudain, je ne savais plus pourquoi j'étais là. Une maison de plus ou de moins, ça n'avait pas d'importance. Ces hommes ne parleraient pas, pas plus qu'un chien ou un bâtiment.

— Je suis désolée, je ne suis qu'une touriste américaine, ai-je dit en marchant à une vitesse raisonnable pour m'éloigner de là.

Après avoir tourné à l'angle et lorsque le camion est sorti de mon champ de vision, j'ai commencé à courir et je n'ai pas ralenti avant d'apercevoir une petite femme au fichu noir avec un cabas de courses dans chaque main se baisser de l'autre côté de la rue.

— Salif était comme un chef pour eux, a dit Arnaud à voix basse en regardant derrière lui pendant que l'escalator nous emmenait au sous-sol. C'était son idée de s'enfuir.

— Et c'est le seul qui ait survécu ?

Arnaud a hoché la tête.

— Je lui avais trouvé un téléphone portable. Il a réussi à aller sur le toit. C'est de là qu'il a appelé Patrick Cornwall. Il s'est cassé la jambe en sautant sur le toit de la maison voisine.

Après être arrivés au sous-sol, nous avons continué dans une galerie marchande triste, aux plafonds bas et tunnels gris. J'ai essayé d'ignorer le fait que l'on se rapprochait du métro. Derrière une colonne, était posté un petit groupe de trois personnes, têtes serrées les unes contre les autres. Je les ai entendues chuchoter et des marchandises ont changé de mains.

— C'est un endroit sympathique ici, ai-je fait remarquer en désignant les types dans le noir d'un mouvement de tête.

— Les Halles, c'était déjà un marché au Moyen Age, a dit Arnaud. On peut tout acheter ici, de l'herbe, de l'héroïne, des passeports...

J'ai repris mon souffle en passant les portillons : j'ai reconnu l'odeur de brûlé et le courant d'air chaud.

— Alors, c'est ici qu'on peut se procurer un faux passeport si on en a besoin, ai-je demandé pour penser à autre chose.

— Ce n'est plus si facile de contrefaire un passeport. Arnaud s'est dirigé vers un autre tunnel : Mais il y en a des dizaines de milliers, authentiques, en circulation, peut-être des centaines de milliers. On peut toujours en trouver un qui vous ressemble.

— Ils sont volés ?

— Certains. Il y a aussi ceux qui vendent leur propre passeport pour ensuite faire une déclaration de perte et en obtenir un nouveau.

— Qu'ils vont aussitôt vendre. Ça a l'air d'un business plutôt lucratif.

— Ceux qui arrivent ici illégalement se font souvent confisquer leur passeport par les contrebandiers qui les ont emmenés. Ensuite, les

passports sont vendus et dix, vingt immigrants peuvent arriver de façons différentes mais avec le même passeport.

C'est seulement après que nous fûmes montés dans le wagon et que les portes se furent refermées, lorsque le signal a retenti dans les haut-parleurs et que le train a tangué, qu'il m'a raconté où on allait.

— On change à Gare-de-l'Est, a-t-il dit en montrant le dessin qui représentait toutes les stations de la ligne au-dessus des portes – à travers les fenêtres, j'ai vu passer des graffitis à toute vitesse, des tags et des slogans peints sur le mur du tunnel. Ensuite, on prendra la ligne 5 à Bobigny. Il m'a regardée : Mais je ne sais pas ce que vous pourrez tirer de tout ça. Patrick Cornwall n'a pas rencontré Salif depuis qu'on lui a trouvé un nouvel endroit pour se cacher. Il ne sait rien.

Je n'ai rien répondu. Je ne savais pas vraiment moi-même ce que je cherchais. Juste que je devais le rencontrer. Patrick s'était précipité au milieu de la nuit pour sauver cet homme. Peut-être qu'il pouvait m'aider en retour. Quelque chose comme ça.

Après le changement de train, le métro est sorti au grand jour et j'ai respiré plus facilement. Lorsque le train s'est arrêté à une station avec un nom aussi absurde que Stalingrad, je n'ai pas pu m'empêcher de rire. Ça devait être nerveux.

— Qu'est-ce qui est si drôle ? a dit Arnaud un peu vexé. Il était au milieu d'un discours sur l'économie de l'Europe et comment elle s'effondrerait sans l'immigration.

— Pardon, ai-je dit en montrant le nom de la station à travers la fenêtre. Je pensais que Stalingrad n'existait plus. Je croyais que Staline avait été éradiqué de la surface de la terre.

— J'imagine que c'est en mémoire de la bataille de Stalingrad, a dit Arnaud. Ce serait bizarre s'ils le changeaient. Il s'est tu et m'a regardée avec intérêt. Vous venez de là-bas ?

— D'où ? De Stalingrad vous voulez dire ? Pas du tout, non.

— Votre nom, Sarkanova, ça a l'air russe.

— Mon Dieu, pourquoi tout le monde est-il obsédé par le fait de savoir d'où on vient ?

Un signal d'alarme s'est déclenché en moi : est-ce que Patrick avait parlé de moi ? Et dans ce cas, était-ce vraiment important si j'étais démasquée ?

— Je viens de Tchécoslovaquie, ai-je dit, mais ne me demandez pas comment c'était de grandir sous un régime marxiste-léniniste. J'avais six ans quand on a quitté Prague.

J'ai vu une lueur dans le regard d'Arnaud.

— Mais alors vous savez ce que c'est.

— Quoi ? l'ai-je coupé. Il n'y avait rien d'héroïque dans cette fuite-là. Ma mère s'est remariée avec un homme de vingt ans son aîné, pour

pouvoir aller à l'Ouest. On a traversé la frontière en voiture. Ma mère m'a dit de me taire. Pendant plusieurs années, je n'ai pas ouvert la bouche. J'étais une enfant sage. Je l'ai dévisagé : Et vous ?

— L'Algérie, a-t-il dit. Mon grand-père a été recruté par l'armée française. Ils voulaient des Nord-Africains pour entrer en première ligne dans les villages.

— Sarah m'a dit que vous étiez français.

— Sarah pense qu'on est français parce qu'on est français *juridiquement*. Il a fait une grimace en me scrutant pendant quelques secondes. Votre père y est toujours ?

— Où ?

— En Tchécoslovaquie ?

— La Tchécoslovaquie n'existe plus, ai-je dit en tournant mon regard vers son reflet dans la vitre, comme si les maisons défilaient sur sa peau.

Des carrés gris, des habitations de banlieue. "Vous réagissez avec agressivité quand quelqu'un vous approche de trop près, avait dit une fois un psychologue que l'on m'avait forcée à aller voir, on vous a fait quelque chose quand vous étiez petite ?" Je lui avais ri au nez. "Les communistes, vous voulez dire ? Faire quoi ? Des sales choses léninistes, c'est ce que vous sous-entendez ?"

En sortant du métro, les nuages avaient disparu et le ciel était presque entièrement bleu. J'ai dû enjamber une mendiante : une jeune femme habillée en noir et qui s'était couvert la tête. Elle avait un chien endormi sur ses genoux.

— Bienvenue en banlieue, a dit Arnaud Rachid.

Un bloc d'immeubles jaunes et sales se dressait devant nous. Juste à côté, l'autoroute grondait de son trafic dense.

— C'est ici qu'ils ont incendié des voitures ? ai-je demandé.

— Ça a commencé à Clichy-sous-Bois, a répondu Arnaud en se dirigeant vers la tour la plus haute, mais ensuite, ça s'est propagé dans toute la Seine-Saint-Denis et à d'autres villes en France. En une seule nuit, ils ont brûlé ou jeté des bombes incendiaires dans cent cinquante voitures, uniquement à Bobigny. Il s'est arrêté et a levé la tête vers la triste façade. N'importe qui peut fabriquer une torche ou une bombe, a-t-il dit. Tout ce qu'il faut, c'est juste une colère assez grande.

Les balcons étaient vides et il y avait des paraboles à côté de certaines fenêtres. Au rez-de-chaussée, les rideaux étaient tirés.

— Ici, il est en sécurité en tout cas, a-t-il dit en tirant la porte.

La serrure était cassée. L'ascenseur ne marchait pas.

— C'est au neuvième étage.

J'ai grimpé les marches deux par deux.

Personne n'a répondu lorsque nous avons sonné. Arnaud a ouvert

avec une clé et est entré en premier.

L'entrée était constituée d'un couloir beige. Des trous de clous et des taches sur les murs témoignaient d'un déménagement. Les précédents habitants semblaient avoir emporté les tableaux et l'atmosphère douillette avec eux. Quelques prospectus étaient éparpillés au sol. Une veste de sport était accrochée au portemanteau, c'était tout. D'une chambre un peu plus loin provenait une lumière bleutée. J'ai entendu le son de la télé, un match de football.

En rentrant dans la chambre, Arnaud m'a fait signe d'attendre dehors. Après quelques minutes, il m'a signifié que je pouvais entrer.

L'homme qui s'appelait Salif était à moitié affalé sur un lit devant la télé. Il était habillé sous les draps. Une de ses jambes était plâtrée et son jean avait été coupé. Ses deux mains étaient bandées. A la télé passait un match du championnat de France. Salif m'a regardée sans un mot avant de se tourner vers Arnaud. Son français avait une mélodie singulière : les mots étaient plus doux et se prononçaient plus en avant dans la bouche. Il a frotté ses deux mains bandées l'une contre l'autre.

— Il me demande si vous allez l'aider, a dit Arnaud. Il dit que Patrick a promis de l'aider. Il demande si vous allez l'emmener aux Etats-Unis.

Je me suis adossée au mur. Excepté le lit et une petite table, il n'y avait pas de meubles dans la chambre. Les volets étaient fermés.

— Est-ce que vous lui avez expliqué pourquoi je suis là ?

Arnaud était assis au pied du lit. Il s'est passé la main dans les cheveux.

— Je lui ai dit que vous êtes une collègue de Patrick Cornwall, mais rien d'autre.

— Dites-lui que j'ai besoin de savoir tout ce qu'il sait du travail de Patrick. Dites-lui qu'il a disparu. Est-ce que Patrick a contacté des gens qui menaçaient Salif et ses amis ? Demandez-le-lui.

Arnaud a tenté de me dissuader. Salif fixait la télé. Arnaud a pris la télécommande et a coupé le son en traduisant en gros ce que j'avais dit. Salif s'est redressé. J'ai essayé de sourire mais en voyant les yeux de cet homme, mon cœur s'est mis à battre plus fort dans ma poitrine. Son regard n'exprimait aucun sentiment. Sinon de la peur.

— Il dit que Patrick a promis de l'aider. Il dit que vous devez l'emmener aux Etats-Unis.

Arnaud a posé sa main sur l'épaule de Salif et celui-ci lui a dit quelque chose puis l'a répété de nombreuses fois. Même si j'avais du mal à comprendre son français, j'ai assimilé le sens de ses mots avant qu'Arnaud ne me les traduise :

— Il dit que sinon il est un homme mort.

Je me suis accroupie près de lui. Je l'ai regardé dans les yeux. Il

était plus jeune que ce que j'avais imaginé : un peu plus de vingt ans, vingt-cinq maximum.

— Salif, ai-je dit. Je sais que vous avez vécu des choses terribles. Mais j'ai vraiment besoin de votre aide.

Arnaud a traduit.

— Je sais que Patrick vous a demandé de l'aider et maintenant, je vous demande de m'aider moi. Je ne sais pas où il est et j'ai peur que quelque chose ne lui soit arrivé.

Son regard était fuyant.

— Je sais qu'il vous a interviewé. Je pense que c'est peut-être pour cela qu'il a disparu. S'il vous plaît, réfléchissez. Est-ce qu'il serait allé quelque part ?

Salif a regardé Arnaud et il a commencé à parler très vite.

— Les autres ont pris l'escalier, a traduit Arnaud. Je leur ai crié de ne pas aller vers le bas. Le feu était trop important et l'escalier était étroit comme ça. Salif a montré un mètre avec ses mains. Mais ils ont descendu l'escalier, vers les flammes, et le feu et les cris faisaient beaucoup de bruit, je ne pouvais pas les en empêcher.

Salif a fixé le plafond.

— Vous avez survécu. Ce n'est pas votre faute s'ils sont morts. Vous avez raconté à Patrick Cornwall que l'incendie était criminel, n'est-ce pas ? Comment le saviez-vous ?

— Je leur ai crié de ne pas courir vers le bas. J'ai crié mais ils n'ont fait que courir. Ils ont couru vers le feu.

J'ai changé de position en m'asseyant par terre. Un joueur de foot en rouge a tiré un corner dans un silence total : le ballon a rebondi hors du terrain. Je me suis tournée vers Arnaud.

— Il n'y a rien à manger ici ? ai-je demandé.

— Oups, bien sûr, a dit Arnaud en sortant une baguette et un Coca-Cola de son sac en les tendant à Salif.

Il a ouvert la canette. J'ai fouillé dans mon sac et j'ai trouvé une tablette de chocolat que j'ai posée sur le lit.

— Demandez-lui de me raconter ce qu'il a dit à Patrick.

Salif a mordu dans la baguette qui n'avait pas l'air très fraîche : la croûte ne craquait pas du tout. Lorsqu'il a eu fini la moitié de son sandwich, il a commencé son récit. Arnaud a traduit, de plus en plus vite.

— Est-ce que vous avez déjà écouté Salif Keita, le grand chanteur à la voix d'or ? J'ai dit à l'Américain d'acheter un de ses disques. Il était albinos, c'est pour ça qu'il a été rejeté par son peuple même s'il était le descendant de Sundiata Keita, le fondateur de mon pays. Il a maintenant pu rentrer à Bamako et il y a fait construire un beau studio d'enregistrement. C'est un homme riche. Je m'appelle Salif comme lui. Je vais devenir homme d'affaires. Je suis bon en

mathématiques, comme Checkna, il a une tête faite pour les chiffres. Sambala n'était pas bon à l'école, il ne pensait qu'au foot. Mais Checkna n'était pas un footballeur.

Le regard de Salif a sombré de nouveau, comme s'il s'était vidé.

— Ceux qui ont péri dans l'incendie, a dit Arnaud à voix basse, ils venaient tous les trois du Mali, du même village.

— Tout le monde ne peut pas faire le voyage, il n'y a pas assez d'argent. De ma famille, il n'y avait que moi cette fois-ci. Ils ont rassemblé de l'argent pour le voyage.

C'était de nouveau Salif qui parlait, avec un ton mécanique, comme s'il avait déjà raconté l'histoire maintes et maintes fois.

— Les vieux du village ont aussi aidé à collecter de l'argent, plutôt pour Sambala, parce que sa famille est plus pauvre. Le mieux c'est de partir pour la France. C'est ce que tout le monde veut. Au Sénégal, c'est pas terrible, là-bas on fait la cueillette du coton. Je veux devenir *businessman*. Mon père est allé en Côte d'Ivoire, mais aujourd'hui ce n'est pas bon, ils n'aiment pas les musulmans.

Salif s'est tu en mâchant le reste de la baguette. Arnaud a pris la suite.

— Le Mali est un des pays où ils n'interviennent pas contre ceux qui font sortir les gens clandestinement, a dit Arnaud. Pourquoi le feraient-ils ? A l'époque coloniale, c'était la France. Pendant des décennies, ils ont envoyé leurs fils ici et, autrefois, ils étaient les bienvenus. Dans certains villages, ils ont pu construire des cliniques et des écoles, amener l'électricité et creuser des puits pour avoir de l'eau douce pour tout le monde, uniquement grâce à l'argent envoyé de France.

Salif a interrompu le petit discours d'Arnaud, il a gesticulé en élevant la voix.

— Je les ai trahis, a-t-il dit et Arnaud a traduit. Quand on s'est enfuis et que l'on est arrivés à la mosquée, l'imam nous a aidés à appeler chez nous. On devait mettre en garde nos familles. Ils nous ont menacés et nos petits frères et sœurs aussi. Ils allaient tuer tout le monde. Ma mère m'a dit de retourner travailler. Il y en a d'autres qui sont partis et qui sont ensuite revenus pour construire des maisons à leurs parents. Certains ne reviennent pas. Après quelques années, on arrête de parler d'eux : ce sont des lâches qui ont oublié leur famille.

Salif s'est frotté la tête avec les mains, il avait le crâne rasé. Je me suis demandé s'il avait des cheveux avant l'incendie.

— Je suis un homme mort, a-t-il gémi.

— Il veut dire que pour sa famille, il est mort, a dit Arnaud, personne ne doit savoir qu'il est en vie. S'ils le croient mort, personne ne le cherchera. Et peut-être que sa famille sera en sécurité.

— Est-ce qu'il sait qui ils sont ? ai-je demandé. Est-ce qu'il en a

parlé avec Patrick ?

— Vous ne pouvez pas exiger qu'il le sache, a dit Arnaud. Vous devez comprendre ce qu'il a traversé, il est en état de choc.

— Demandez-lui, ai-je insisté.

Salif a continué à se frotter la tête, mais sa voix semblait un peu moins mécanique. Je commençais à m'habituer à son étrange accent : c'était comme s'il taillait les mots dans les phrases pour ensuite les souffler, comme des bulles de savon.

— Ce n'étaient pas les mêmes qui nous ont accompagnés tout au long du voyage. A la frontière algérienne, c'étaient les Touaregs, ensuite, notre *trolley*, l'accompagnateur, a disparu : c'était un homme apparenté à la famille de Checkna, le cousin d'un cousin. Un nouveau *trolley* est arrivé, un *connection man*. Ils nous ont obligés à leur donner nos passeports et ils voulaient davantage d'argent. Ils ont dit que c'était pour acheter les gardes et les douaniers, et qu'il y avait aussi des bandits dans le désert. On a passé la frontière marocaine sur la plate-forme couverte d'un camion. On a dû rester trois semaines à Rabat : je ne sais pas ce qui n'allait pas. Une nuit, la police a fait une descente dans la maison où on logeait et ils nous ont reconduits à la frontière algérienne, dans le désert, près d'Oujda. Plusieurs centaines de personnes attendaient là-bas. Trois jours plus tard, on a été transportés jusqu'en Libye. Ils nous ont dit qu'on pouvait aller en Italie et que, une fois là-bas, ce ne serait pas difficile de se cacher dans un camion pour gagner la France. Il y a beaucoup de Maliens au nord de Paris : ils peuvent vous aider à trouver un travail et un logement. Sambala a dit qu'il allait postuler pour le Paris-Saint-Germain, l'équipe de football.

— Demandez-lui ce qui est arrivé à Paris, ai-je dit.

Je voulais que ça aille plus vite. Arnaud a fait des gestes pour me signifier son refus mais Salif a continué à parler sans prendre sa respiration. Comme Schéhérazade dans *Les Mille et Une Nuits*, il repoussait la mort devant lui, le récit le retenait parmi les vivants.

— Il s'appelait *Ariadne*, c'était un cargo gigantesque. Je l'ai vu du port la veille de notre départ. Notre *connection man* nous l'a montré. On avait plus de chance que ce que l'on aurait pu espérer : l'*Ariadne* allait directement en France, à Marseille. On s'est faufile dans un conteneur. Il y avait quelques enfants avec nous, mais on leur a donné des somnifères pour qu'ils dorment pendant toute la traversée. On avait un bidon avec de l'eau et un autre pour faire nos besoins. Un des hommes est devenu nerveux. Il a commencé à s'agiter et à frapper les parois pendant que l'on s'installait le long des murs. On a dû le contenir pour qu'il ne nous fasse pas tous repérer. On ne nous a donné que peu de nourriture. Ils ont expliqué que c'était pour notre bien,

pour qu'on n'ait pas tous à faire nos besoins. J'ai compté quarante-deux personnes dans le conteneur. Après, ils ont fermé et tout a été plongé dans le noir.

J'ai changé de position par terre. Le match avait cessé : c'était la mi-temps, les publicités. Salif s'est adossé au mur. Son visage changeait de couleur en fonction des images qui passaient à la télé.

— C'était la nuit, quand ils ont ouvert la porte. On avait du mal à respirer. J'avais mal à la tête et j'étais très fatigué même si j'avais dormi à plusieurs reprises. Ils n'ont pas réussi à en réveiller certains. Ils les ont portés. Je ne sais pas ce qui leur est arrivé ensuite. On nous a montré un camion qui portait une inscription, MPL Express. Il était rouge, un poids lourd.

J'ai tressailli. J'avais déjà vu ce nom, devant l'entrepôt le matin même à Saint-Ouen.

— Qu'est-ce qui s'est passé quand vous êtes arrivés à Paris ?

Salif s'est gratté la jambe près du plâtre. Quand j'avais quinze ans, j'avais aussi eu un bras plâtré et je me suis rappelé la démangeaison terrible qu'il provoquait.

— Dans le conteneur, on chuchotait, on parlait d'organiser une fête en arrivant, a-t-il continué. Checkna a un oncle à Paris. On le retrouve et on organise un vrai festin. On emprunte de l'argent que l'on remboursera plus tard.

Salif s'est tu et son corps a tremblé.

— Vous voyez qu'il ne va pas bien, a dit Arnaud en mettant une main sur son épaule.

Salif n'a pas réagi et a poursuivi son récit :

— On est arrivés tôt le matin, le soleil était en train de se lever. Ils ont ouvert les portières à l'arrière du camion et on nous a dit qu'on nous emmenait dans une *safe house*. C'était comme un énorme entrepôt, avec des ateliers autour, mais il n'y avait personne dehors.

— Je pense que je sais où ça se trouve, ai-je dit en me rappelant le chien féroce.

— Ils nous ont demandé d'y entrer, a dit Salif. A l'intérieur, on sentait une odeur de cadavre et d'excréments. Il y avait du monde partout. De grandes pièces où des personnes étaient allongées en rangs sur le sol. Je me suis demandé ce que c'était. Où suis-je arrivé ? C'est comme un vestiaire de stade, a dit Sambala. On a rigolé. J'ai pensé que ça ne durerait que pour quelques nuits, le temps de nous trouver un logement. Mais ils ont fermé la porte à clé et ils nous ont poussés dans une autre pièce. C'était comme un bureau avec une table, une chaise et la photo d'une nana en maillot de bain, un calendrier de 2001. Là, on a rencontré un homme que tous appelaient le chef Maillaux. Il nous a dit qu'on avait des dettes et qu'il fallait payer. Le voyage coûtait cher. Il y avait des intérêts. On devait travailler pour

rembourser. Ça avait l'air ok. Mais un type, pas un des nôtres, a commencé à le contredire, parce qu'il avait déjà un plan pour habiter chez un ami de son oncle. Ils l'ont frappé. Ils l'ont frappé avec des planches jusqu'à ce qu'il se taise. Ils étaient trois. Un homme tenait un bâton pour le frapper. Ils l'ont sorti de là. Je ne l'ai plus revu. Ensuite, le chef Maillaux nous a demandé si quelqu'un d'autre avait quelque chose à dire. Mais plus personne n'a ouvert la bouche. Il nous a dit que si l'on essayait de s'enfuir, ils nous traiteraient de la même manière. Ils prendraient les maisons de nos parents. Ils leur causeraient des ennuis. Ils allaient prendre nos petits frères et nos petites sœurs pour les baiser.

L'air était de plus en plus lourd dans la chambre. Je me suis demandé pourquoi les volets devaient rester fermés : on était quand même au neuvième étage. La possibilité que quelqu'un nous voie était faible.

— Souvent, les menaces suffisent, a dit Arnaud. Après un certain temps, ils n'ont même plus besoin de fermer les portes à clé. Tout ce commerce est fondé sur la peur. Si quelqu'un réussit à s'enfuir, toute la bulle éclate.

— Mais vous vous êtes enfuis, ai-je dit en me tournant directement vers Salif. Comment avez-vous fait ?

— On travaillait tous les jours en portant des charges et, ensuite, on est allés sur un chantier pour démolir une maison. Un soir, une bagarre a éclaté dans une *safe house*. C'était un type du Sénégal qui était là bien avant nous : il a crié qu'on l'avait trompé. Il voulait son argent, il voulait partir. Ils le frappaient. Il saignait. Nous lui avons fait un bandage mais il est tombé malade. Il avait beaucoup de fièvre, il délirait et disait qu'il était en train de faire une marche mais que ses enfants ne pouvaient pas le suivre. J'ai dit qu'on allait travailler davantage : qu'on pouvait aussi s'occuper de son travail. Il fallait l'emmener voir un médecin. Un soir, ils sont venus le chercher. Ils ont dit qu'il n'y avait pas de place pour quelqu'un qui ne peut pas travailler. Je leur ai demandé s'ils allaient l'emmener à l'hôpital mais ils m'ont ordonné de fermer ma gueule et de l'oublier.

Je me suis levée : mes genoux me faisaient mal.

— Est-ce que ça va si j'ouvre ceux-là ? ai-je demandé en saisissant la manivelle pour manœuvrer les volets.

Arnaud a acquiescé de la tête.

Lorsque la lumière du jour est entrée dans la chambre, j'ai constaté à quel point cet homme était maigre : ses coudes étaient saillants au-dessus des bandages. Je me suis dit qu'en partant de chez lui, il devait être bien entraîné et en pleine forme, un footballeur. C'est fou comme un homme peut se consumer. Je me suis adossée à la fenêtre.

— Nous étions plus de dix pour démolir la maison, a continué Salif.

Et il y avait aussi quelques contremaîtres blancs pour contrôler. Un vigile de la *safe house* était aussi présent. Je me suis dit qu'il ne pouvait pas tirer sur nous en plein jour, alors que tout le monde regarde. Et puis, à un moment donné, il devra bien aller faire ses besoins. Je l'ai observé. J'ai dit à Checkna et à Sambala qu'on devait se tirer au moment propice. Je donnerai le signal et là, il faudra courir, tous en même temps. On appellera alors nos familles et on se cachera. Peut-être ira-t-on à la police. Ou on trouvera des gens de chez nous susceptibles de nous aider. On en parlait le soir en chuchotant. On aidera tous ces gens enfermés. Allah nous a envoyés ici pour cette raison précise. Ensuite, on gagnera de l'argent et on l'enverra à nos familles. Un jour, quand le vigile est allé vers la remise où se trouvaient les toilettes, j'ai donné le signal en sifflant. On a couru de toutes nos forces. Sambala était le plus rapide, ensuite moi et Checkna, pas loin derrière. On n'avait jamais vu la rue, parce qu'on nous trimbalait toujours dans une camionnette avec des vitres teintées. Ils ont crié, mais on ne s'est pas retournés, on a continué à courir. Au début, c'était plutôt une zone industrielle mais ensuite, on a dépassé des habitations, de grands immeubles. Après sept rues, on a rencontré une femme musulmane. Je lui ai demandé le chemin de la mosquée la plus proche. Elle nous a regardés comme si nous étions fous. "On doit aller à la mosquée", ai-je crié et elle nous a montré, ce n'était pas loin. L'imam nous a laissés entrer. Il nous a offert du thé. On lui a demandé d'appeler l'oncle de Checkna qui tient un café, ils ont un téléphone, et de lui demander de dire à nos parents d'être prudents et de se protéger. L'imam est passé dans une autre pièce pour appeler. Il est revenu en disant qu'il avait parlé avec eux et qu'il faudrait rappeler dans deux heures pour parler à nos mères.

Salif a caché son visage dans ses bandages. Il a essuyé ses yeux avec le drap et s'est raclé la gorge pour pouvoir continuer :

— Il nous a dit avoir aussi appelé des gens qui pouvaient nous aider. Il a dirigé son regard vers Arnaud. Ensuite, Arnaud est venu nous chercher, le soir quand il faisait nuit. Il nous a emmenés à l'hôtel.

— C'était une urgence, a dit Arnaud. On n'avait pas le temps de trouver mieux.

— Et après, Patrick Cornwall est venu vous interviewer, ai-je poursuivi.

On était dans l'appartement depuis plus d'une heure et je n'avais toujours rien appris de nouveau sur Patrick. Je commençais à penser comme Arnaud : c'était une erreur de rencontrer Salif et de me laisser embarquer dans son histoire.

— L'Américain allait nous aider. Il devait raconter notre histoire dans le journal. Ensuite, il allait les coincer, ces escrocs, le chef

Maillaux et les autres.

Salif a tapé sur le mur. Les brûlures devaient lui faire mal sous le bandage.

— Vous savez qui étaient les autres ? Est-ce que Patrick le sait ?

Salif a acquiescé.

— Il a posé des questions sur la *safe house*. Sur le numéro que portait l'immeuble. Sur ce qui était marqué sur les voitures. Il posait des questions sur tout. Où se trouvait la maison qu'on était en train de démolir. Je lui ai montré sur le plan le chemin qu'on avait pris. Je me rappelais exactement, parce que j'avais compté le nombre de rues. Je veux toujours savoir où je suis.

— C'était quand tout ça ?

Salif se débattait sur le lit, ses yeux appelaient Arnaud à l'aide. Il a perdu la notion du temps, ai-je pensé.

— C'était il y a à peu près un mois, a dit Arnaud.

— Et la dernière fois, qu'est-ce que Patrick a dit ?

— C'était bien là-bas, on avait nos propres lits, a dit Salif.

Il n'avait pas l'air d'avoir entendu ma question. Son histoire suivait une direction propre, précise.

— J'étais en train de lire dans mon lit. L'Américain m'avait apporté quelques livres. J'ai entendu un grand vacarme dans le couloir suivi d'une détonation. Ensuite, j'ai senti l'odeur et la chaleur, vous comprenez ? Je les ai ressenties toutes les deux en même temps. Le feu s'est propagé. J'ai couru dans le couloir, l'escalier était en flammes. J'ai crié et je suis revenu réveiller les autres. Je suis à nouveau sorti dans le couloir et j'ai frappé à toutes les portes pour faire sortir les autres locataires. Je ne pouvais pas descendre par l'escalier, le feu était partout. Derrière l'escalier, il y avait un palier avec de grandes fenêtres. J'ai pensé que si je pouvais l'atteindre, je casserais la fenêtre et je sauterais. La famille du dessous pourrait me faire passer leurs enfants : la fille qui vient juste d'apprendre à marcher et le garçon âgé de six ans qui dit qu'il est Zidane. On a joué au foot dans le couloir ensemble, Sambala, lui et moi. Mais je ne peux pas y aller, parce que le feu y est encore plus intense. Mes mains brûlent. Il y a des tonnes de bric-à-brac en feu, des sacs et des chaises. Je le sais, j'en suis sûr, le soir il n'y avait rien à cet endroit, parce qu'on était assis sur le palier avec les fenêtres ouvertes et on sentait l'odeur de terre du parc d'à côté. Avec Sambala et Checkna, on avait parlé femmes. Et alors, je suis là, je vois les chaises brûler et je comprends que quelqu'un y a mis le feu. A ce moment-là, Sambala et Checkna me poussent pour passer. Ils crient et descendent l'escalier, droit dans les flammes. Salif s'est frappé les joues avec les mains. J'ai crié mais ils ne sont pas revenus et le feu est monté vers moi, je ne pouvais rien faire. J'ai couru vers le haut, j'ai grimpé les dernières marches. Je savais qu'on pouvait sortir sur le

toit. Son regard a quitté Arnaud et s'est posé sur moi : Je m'étais déjà renseigné. Je n'aime pas être enfermé. Je ne dors pas bien sinon. Dans la *safe house* je ne dormais pas de la nuit quand les portes étaient fermées.

— Je comprends exactement ce que vous voulez dire, ai-je commenté.

Salif a continué à parler en regardant la télé, comme si ses yeux avaient pris l'habitude d'aller dans cette direction pendant les semaines qu'il venait de passer dans cet appartement où il n'y avait rien d'autre.

— Je n'ai pas vu les pompiers dans la rue. J'avais le portable qu'Arnaud m'avait passé et je l'ai appelé du toit, mais il n'a pas répondu. Il a regardé Arnaud qui fixait ses mains : Ensuite, j'ai appelé Patrick Cornwall. Il m'avait donné deux numéros qui étaient enregistrés dans le téléphone. Le premier sonnait occupé mais sur le deuxième, il a répondu. J'ai crié qu'il devait nous aider. Après, j'ai sauté.

Salif a grimacé. C'était le souvenir de la douleur quand il a atterri sur le toit plus bas de la maison voisine et que sa jambe s'est cassée.

— Dans l'autre maison, il y avait un escalier. Je me suis caché derrière la maison, entre deux remises. Les pompiers sont arrivés. Je suis resté longtemps. Je n'osais pas sortir. Ensuite, quelqu'un a crié mon nom : c'était l'Américain. Je l'ai appelé à voix basse quand il était tout près. J'avais peur qu'on me voie, la police ou ces gens. L'Américain m'a entendu. Il était bouleversé. Son visage était couvert de larmes.

J'ai serré les poings.

— Pardon, pardon, a-t-il dit en parlant tantôt en anglais, tantôt en français. Je ne comprends pas l'anglais. Mais ce n'était pas sa faute. Ce n'était pas lui qui avait mis le feu. Il a dit qu'il allait parler avec la police, qu'ils n'allaient pas pouvoir s'en tirer comme ça. Il a pleuré. Il allait écrire notre histoire et la raconter au monde entier. Il m'a aidé à sortir de là et, ensuite, il a pu joindre Arnaud. Arnaud est venu nous chercher et on est allés voir un docteur.

— Il travaille pour nous, a fait remarquer Arnaud.

— Patrick Cornwall a dit qu'ils avaient fait ça pour nous avoir. C'était notre faute. C'est notre présence qui était à l'origine de l'incendie.

— Je ne pense pas qu'il ait dit ça, ai-je dit.

— C'est comme ça que je le vois.

Salif a regardé ailleurs, vers le mur.

— Est-ce que Patrick a pu identifier ces voyous, donner des noms ?

Salif a hoché la tête.

— Il nous a montré des images, des photos. Il a dit qu'il allait les

coincer, qu'ils devaient payer pour ça.

Arnaud a traduit par "Il n'avait pas de noms."

J'avais entendu deux versions différentes ! J'ai mis quelques secondes avant de comprendre que j'avais compris ce que Salif venait de dire. Arnaud essayait de me tromper, pourquoi ?

— Comment s'appellent-ils ? ai-je demandé en entendant Arnaud interpréter ma question en français pour Salif en lui disant : "Tu n'as pas besoin d'en dire plus."

J'ai alors fouillé dans mon sac et j'ai sorti l'enveloppe qui contenait les photos. Je les avais fait copier dans un magasin près du marché.

— C'est quoi ça ? a dit Arnaud en essayant de m'arracher les images.

Mais je ne les ai pas lâchées. Salif ne pouvait pas les feuilleter seul, et je l'ai aidé.

— Est-ce que vous connaissez certains de ces hommes ? lui ai-je demandé.

Il a secoué la tête.

— Mais vous ne les regardez pas, ai-je dit.

— Je les ai déjà vues, a-t-il répondu. Il me les a montrées le jour de l'incendie. Je lui ai dit que je n'en reconnaissais qu'un, pas les autres.

— Qu'un, ai-je répété bêtement alors que mon sang semblait s'être figé dans mon corps. Lequel ?

— Il est venu deux fois à la *safe house*. Il ne parlait pas avec nous, il s'adressait uniquement au chef Maillaux. Je ne sais pas comment il s'appelle.

J'ai feuilleté plus rapidement.

— Là, a dit Salif.

L'homme se tenait sur le côté derrière Alain Théry. Il était impossible de dire où la photo avait été prise. On apercevait juste un mur et un bout de fenêtre. A côté d'eux, il y avait un troisième homme. Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai remarqué qu'il m'était familier. Crâne rasé et nez trop petit. C'était celui qui m'avait mise à la porte lors de ma visite des bureaux de l'avenue Kléber.

— On devrait partir maintenant, a dit Arnaud. Vous voyez bien qu'il ne sait rien d'autre.

J'ai respiré tellement fort que j'ai eu l'impression que tout l'air disponible de la chambre entraînait dans mes poumons. Il ne restait plus d'oxygène.

— A-t-il aussi mentionné Alain Théry ? ai-je dit.

Je n'avais pas besoin d'attendre qu'Arnaud traduise : j'ai vu la réaction de Salif en entendant le nom. Il a hoché la tête.

— Oui, oui. Patrick Cornwall a dit que c'était lui le chef. Je ne le reconnaissais pas.

— Josef K, ai-je dit, a-t-il parlé de lui ?

— Josef ? Salif a secoué la tête en prenant un air malheureux : Pas de Josef.

Arnaud s'était levé du lit et il se dirigeait vers la porte.

— On devrait partir maintenant, a-t-il dit.

— Pourquoi ? ai-je demandé. Vous avez peur que Salif ne dise des choses que vous ne voulez pas que je sache ?

— C'est compliqué. Il n'a pas une vue globale de la situation, a dit Arnaud en faisant tourner son foulard autour de ses doigts.

C'était ce qu'il faisait quand il était stressé ou nerveux. Son foulard était comme un doudou pour grands garçons.

— Je sais que Patrick ne laissera pas tomber, ai-je dit. Je sais qu'il fera tout ce qu'il pourra pour arrêter ces hommes. Demandez à Salif ce qu'a dit Patrick avant qu'ils ne se quittent cette nuit-là ?

Arnaud est resté dans l'encadrement de la porte en traduisant. Salif a hoché la tête lentement.

— Il allait parler avec la police, a dit Salif. Il allait leur raconter ce que j'avais vu. Quand la police mettra la main sur eux, je pourrai sortir d'ici, en homme libre, c'est Arnaud qui l'a dit.

Arnaud n'a pas traduit la fin, mais j'ai compris le contexte. Salif ne savait pas que la police avait clos l'enquête.

— Merci de m'avoir parlé, ai-je dit.

— Quand est-ce que vous revenez ? a demandé Salif.

— Je ne sais pas, ai-je dit. Je ne sais pas si je vais revenir.

Salif avait l'air de ne pas voir ma main tendue. Son regard errait le long des murs nus.

— Il jouait en pensant qu'il était Zinedine.

— Je ne rentre pas avec vous, a dit Arnaud lorsque nous sommes sortis de l'appartement. Je m'inquiète pour Salif.

— Pourquoi vous ne voulez pas parler d'Alain Théry ? ai-je demandé.

Arnaud a évité mon regard.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous n'avez pas traduit tout ce qu'il a dit, pourquoi ?

— Je croyais que vous ne parliez pas le français.

— Quand j'étais enfant, j'ai habité quelques années ici, à la campagne, ai-je répondu Qu'est-ce que vous trafiquez avec Alain Théry ?

— Rien, a dit Arnaud qui était très énervé. Je ne voudrais pas vous impliquer dans quelque chose dont vous ne comprendriez pas les conséquences.

— Gardez votre protection pour vos pauvres réfugiés.

Ses yeux sombres lançaient des éclairs noirs.

— Vous n'y connaissez rien. Vous atterrissez ici en pensant que tout

le monde va vous aider à chercher votre collègue américain. Des hommes disparaissent ici tous les jours, des gens que personne ne retrouvera jamais.

— Et donc un de plus ou un de moins, ça n'a pas d'importance, c'est ce que vous voulez dire ?

Une femme qui portait deux sacs de courses très lourds nous a croisés. Arnaud lui a tenu la porte. La femme l'a fusillé du regard en entrant.

— J'ai servi d'intermédiaire entre Patrick et ces hommes, a dit Arnaud. Je lui ai donné des faits, c'est tout. Si vous voulez bien m'excuser maintenant, je vais aider cette pauvre femme à monter l'escalier. Comme vous le savez, l'ascenseur ne marche plus.

Il est reparti vers la cage d'escalier en lâchant la porte. J'ai donné un coup de pied dans la porte de toutes mes forces. Cet homme, Salif, il fallait le protéger à tout prix, mais Patrick pouvait disparaître sans que personne ne s'en préoccupe. Pourquoi le reste du monde était-il plus important que lui ? Et en plus, il fallait aider les bonnes femmes à monter leurs courses !

J'ai saisi la poignée qui pendouillait : je voulais ouvrir la porte, monter l'escalier en courant et pousser Arnaud Rachid contre le mur. Lui dire quel pauvre petit homme il était, lui qui ne voulait s'occuper que des plus faibles parce que ça l'aidait à se sentir bien. Je voulais cogner sa tête contre le mur, mais j'ai lâché la porte en la laissant claquer. Trois jeunes hommes, à peine adolescents, sont passés dans mon champ de vision. Je ne voyais que leurs pantalons larges portés sur les hanches, leurs baskets et leurs pas traînants. J'ai jeté un coup d'œil sur ma montre : il allait bientôt être cinq heures.

A cinq heures, j'avais rendez-vous avec Caroline Kenney.

— Et que faites-vous à Paris ? Vous êtes aussi journaliste ?

— Non, ai-je répondu en m'asseyant à sa table sous la véranda. Non, en fait je travaille dans le théâtre.

Caroline Kenney approchait la soixantaine et elle était habillée en violet de la tête aux pieds : de ses chaussures vernies jusqu'aux cheveux et même le grand châle posé sur ses épaules. Je m'attendais à rencontrer une Française, mais elle était originaire de Boston, installée à Paris depuis plus de trente ans.

— Alors, vous savez déjà que vous êtes assise sur des chaises légendaires. Ils ont tous été ici, Verlaine, Oscar Wilde... Jean-Paul Sartre s'installait pour écrire ici pendant des heures, lui et Simone y descendaient tous les jours...

Je reconnaissais le café grâce à l'image qui était sur le mur de ma chambre d'hôtel. L'ameublement d'origine était lustré pour avoir l'air neuf et sous le plafond étaient suspendues deux statues de Chinois

grandeur nature. *Les Deux Magots*, c'étaient eux bien sûr, ai-je pensé, condamnés à rester là pour l'éternité.

— Je pense que je vais prendre un jus de fruits et quelque chose à manger, ai-je dit. Je ne bois pas d'alcool.

Caroline Kenney a fermé le menu en le faisant claquer.

— Si j'avais été aussi sensée à votre âge, je ne me serais pas retrouvée ici. Elle a fait signe au serveur.

— Vous avez rencontré Patrick quand il était à Paris ? ai-je demandé. Il vous a parlé de son travail ?

— Bien sûr, a-t-elle répondu avec un large sourire qui dévoilait ses gencives. Mais je ne réponds jamais aux questions, si je ne sais pas où elles mènent. Vous connaissez bien les journalistes, vous êtes mariée avec l'un d'entre eux.

Le serveur nous a apporté deux verres de jus d'orange pressé et un nombre incalculable d'assiettes avec du jambon, des salades, de l'omelette, du foie gras, du pain et du fromage.

— Je ne bois pas non plus, a dit Caroline Kenney, je ne bois plus. Alors, il faut parier sur la nourriture. Elle a saisi un bout de pain et a étalé du fromage frais dessus : Comment ça va pour votre mari ? Vraiment un bel homme si vous voulez mon avis.

J'ai commencé à pleurer. J'ai serré les poings en essayant de me retenir le plus possible, mais c'était comme un barrage qui se rompait. Je me suis essuyé le visage avec la serviette. J'avais la morve au nez en face de cette étrangère et j'ai voulu m'excuser mais je n'arrivais pas à me contenir. C'était un déluge de chagrin, de panique et de tout ce que j'avais essayé de contenir en moi durant ces dernières semaines. C'était peut-être toute ma vie. J'ai sangloté bruyamment, les larmes me sont de nouveau montées aux yeux. J'ai vu comme à travers un voile tout le café qui me regardait. Caroline Kenney m'a tendu une serviette.

— Excusez-moi, ai-je dit quand le torrent s'est calmé et n'était plus qu'un petit fleuve tranquille. Je me suis mouchée dans la serviette. Je n'ai pas eu l'occasion de parler de tout ça avec quelqu'un.

— Il vous a quittée ? a demandé Caroline Kenney. Je sais que c'est dur maintenant, mais croyez-moi, vous allez vous en sortir. Elle a étalé un gros morceau de foie gras sur un autre morceau de pain. Mon mari est parti après vingt-deux ans de mariage et je me suis retrouvée là, toute seule à Paris. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à écrire. Il fallait que je gagne ma vie. Maintenant, je ne peux même pas penser à revenir. L'Amérique est devenue vulgaire, sans finesse, ou c'est peut-être moi qui suis devenue française après toutes ces années.

J'ai essayé de sourire entre les larmes.

— Je ne pense pas qu'il m'ait quittée, ai-je dit. J'ai peur que ce ne soit pire que ça.

Je lui ai raconté toute l'histoire, du début jusqu'à la fin : le dernier appel de Patrick et Richard Evans, la lettre de Paris et ce que j'avais pu apprendre pendant les trois, bientôt quatre jours, que j'avais passé à le chercher. Caroline Kenney mangeait avec bon appétit en me posant une question de temps en temps. Lorsque je suis arrivée au moment de ma rencontre avec Salif, elle a posé ses couverts et m'a tendu un kleenex. Toutes les serviettes étaient déjà trempées de mes larmes.

— Patrick Cornwall m'a contactée il y a presque trois semaines, a-t-elle dit en sortant son agenda de son sac. Nous nous sommes rencontrés le mardi 9 septembre à treize heures trente. Elle a tendu la tête vers moi : Il était assis sur la même chaise que vous.

— Une semaine avant de quitter l'hôtel, ai-je constaté.

— Il m'a demandé de regarder des photos, a-t-elle continué. Il voulait savoir si je pouvais l'aider à identifier quelques personnes sur ces images.

J'ai sorti l'enveloppe et je la lui ai tendue.

— Qu'est-ce que c'est ?

Caroline Kenney a mis des lunettes à la monture dorée. Lorsqu'elle a examiné les photos, j'en ai profité pour avaler ce qui restait du repas.

— J'en reconnais certains, mais pas tous. Très mauvaise qualité. Je lui ai dit qu'il serait nul comme paparazzi.

— Je sais que c'est Alain Théry, ai-je dit entre deux bouchées, mais qui sont les autres ?

Elle a tapoté sur la première photo avec un ongle très long et verni en violet.

— Marcel Defèvre, il est politicien au Parlement européen où il n'a pas fait grand-chose. Mais celui qui intéressait le plus Patrick, c'est cet homme. Elle a sorti une autre photo et l'a posée sur le haut de la pile : Guy de Barreau.

— Ça ne me dit rien.

J'ai regardé l'homme de plus près pendant qu'elle parlait. Il avait la soixantaine environ, des cheveux gris, épais. Il faisait un peu penser à un Hugh Grant qui aurait vieilli avec dignité.

— Il fait du lobbying, a dit Caroline Kenney. C'est un oiseau rare dans la politique française. Ils n'ont pas notre tradition de lobbying professionnel.

Elle a sorti un livre de son sac. Le nom de l'auteur figurait sur la couverture : Guy de Barreau.

— *L'Art de convaincre*, a lu Caroline Kenney à voix haute. Parler avec Patrick a attisé ma curiosité et je l'ai acheté.

J'ai feuilleté le livre pendant qu'elle me donnait quelques explications. Guy de Barreau avait fondé un *think-tank* appelé La Ligne

française au début des années 1990. Il faisait du lobbying pour circonscrire l'immigration, mais sans être ouvertement raciste. Il parlait plutôt de sauvegarder les valeurs et la culture françaises et il avait eu beaucoup de succès. La Ligne française était considérée comme l'inspiratrice de plusieurs lois récentes. Les citoyens immigrés ne pouvaient par exemple pas faire venir leur famille s'ils ne pouvaient justifier d'un travail à temps plein, s'ils ne pouvaient parler français couramment et chanter *La Marseillaise* en dormant. Il défendait l'idée que l'on puisse importer de la main-d'œuvre, mais uniquement pour de courtes durées afin de rendre plus difficile l'obtention de la nationalité française. Et pour qu'un immigré qui décide de rester ici de sa propre initiative soit considéré comme un criminel qu'on expulse immédiatement.

— Il a réussi à rendre populaires des idées qui ne seraient pas passées il y a vingt ans, a dit Caroline Kenney. Les Français ont pris ce repli identitaire très au sérieux.

Elle s'est interrompue quand le serveur est venu nous débarrasser.

— Nous allons prendre un café et un dessert aussi, a-t-elle dit.

Je me suis adossée au dossier pendant qu'elle s'occupait de la commande et j'ai regardé à travers la baie vitrée qui s'étendait sur toute la véranda. Cette crise de larmes m'avait beaucoup soulagée et mes pensées étaient plus claires que jamais.

— Est-ce que Patrick vous a dit ce que ces deux-là complotaient ? ai-je demandé en lui passant une photo où Guy de Barreau et Alain Théry étaient assis à une table de café ou de restaurant.

Je me suis rendu compte que ça pouvait être le *Taillement*, avec le fond marron.

Caroline Kenney m'a souri en secouant la tête.

— Non, juste qu'il voulait révéler un truc important. Il était sur mon territoire, alors il avait peut-être peur que je lui pique son histoire.

— Si je comprends bien, cet Alain Théry est probablement impliqué dans des activités criminelles. Je me fichais royalement que quelqu'un pique les idées de Patrick. Il s'agit de traite d'esclaves et même de meurtres. Ils sont prêts à assassiner ceux qui essaient de s'enfuir... Mais je ne comprends pas comment cela serait lié à La Ligne française.

— Ce sont peut-être de vieux amis, a dit Caroline Kenney en prenant un rouge à lèvres pour parfaire son maquillage. Elle s'est mise à réfléchir : Mais j'en doute. Alain Théry est un nouveau riche. Il est originaire du Pas-de-Calais dans le Nord de la France, une région que l'industrie du textile, de l'acier et le reste ont abandonnée.

— Je suis impressionnée.

— Il a gagné ses premiers cent millions dans la technologie de l'information.

— Non, pas par lui, mais par vous. Vous connaissez autant de

choses sur tous les acteurs de la vie économique et politique ?

— Non, mais j'ai potassé avant de rencontrer votre mari. Caroline Kenney a poussé un rire sonore. Je connais beaucoup plus de choses sur la vie amoureuse des stars. Les ragots paient beaucoup plus que la politique, mais la combinaison des deux est imbattable. La vie amoureuse du président m'a rendue indépendante financièrement pour le restant de mes jours. Mais sous pseudonyme, bien sûr.

Elle s'est redressée pour faire de la place au serveur qui apportait les cafés et deux coupes de glace, des sorbets multicolores, garnis de fruits, de bâtons de chocolat et d'amandes effilées.

— D'ailleurs, on voit souvent Alain Théry fréquenter les célébrités, a continué Caroline Kenney. Tous les dimanches, quand les comédiens ont terminé leur spectacle, il pavoise à sa table d'habitué au *Plaza Athénée* et fait péter les bouchons de champagne. Et quand arrive l'hiver à Paris, il part pour un de ses yachts : il en aurait deux si l'on en croit les blogs de potins. Un à Saint-Tropez et un autre à Puerto Banús sur la Costa del Sol en Espagne. Ce sont des appartements de luxe flottants où sont organisées des fêtes avec un peu de tout au menu, mais ils ne sortent jamais à plus de quelques centaines de mètres du port. Vous savez pourquoi ?

J'avais la bouche pleine de glace à la vanille fondante, je ne pouvais pas répondre.

— Il ne sait pas nager ! s'est écriée Caroline Kenney.

J'ai esquissé un léger sourire mais je n'ai pas réussi à rire.

— Il y a aussi un *Plaza Athénée* à New York, ai-je dit. De beaux cocktails, des gens hors de prix.

Caroline Kenney a pris une petite cuillère d'un sorbet rouge orangé.

— Fruit de la passion, a-t-elle dit en me souriant, le meilleur. Elle a léché la cuillère en fermant les yeux pendant quelques secondes avant de poursuivre : Si j'ai bien appris mes leçons, Alain Théry est obsédé par sa position sociale. Il ne veut pas rester le petit gars des mines de charbon du Pas-de-Calais. Mais en France, il ne suffit pas de gagner beaucoup d'argent. Il faut aussi être de bonne famille, avoir fréquenté les bonnes écoles. Elle a tapoté avec son ongle sur la couverture du livre : En revanche, ce gars a des contacts dans toutes les sphères de pouvoir : le gouvernement, les administrations, la Cour de cassation. Les origines de sa famille remontent au ^{xvii}e siècle, des nobles à la cour de Louis XVI. Il a fréquenté toutes les bonnes écoles.

Les différents parfums de sorbets se sont mélangés dans ma bouche pendant qu'elle m'expliquait quelles écoles comptaient. L'élite politique était constituée de vieux copains de classe de Sciences-po. Il y a quelques années, ils avaient un peu aménagé le système d'entrée pour que des étudiants doués mais originaires des pires banlieues puissent y entrer. Cela avait déclenché un tollé dans la bourgeoisie :

comment pourrait-on distinguer les gens maintenant ? Le mieux était d'obtenir un diplôme de l'ENA, une école fondée par Charles de Gaulle. Le président actuel faisait tache dans le tableau, il ne l'avait pas fréquentée. D'un autre côté, il avait une très belle femme.

C'est à ce moment-là de son histoire que j'ai perdu le fil.

— Cela ne mène à rien, ai-je dit. C'est comme si je tournais en rond, ou que je reprenais des bouts de fil un peu partout sans que rien ne soit vraiment lié au final. Et le temps passe...

J'ai mis la main sur mon ventre en regardant dehors : il y avait une place et une église assez moche. Un couple étroitement enlacé regardait une statue. Elle représentait une femme cubiste. Le couple était immobile. Ils ne faisaient que la contempler, se serrant l'un contre l'autre. J'ai de nouveau senti les larmes monter, mais je me suis retenue. Ça me manquait tellement. Ça me manquait jusqu'à en avoir mal. Ne rien faire en compagnie de Patrick. Regarder des choses par exemple. Pas forcément une statue de Picasso, voir la météo ensemble aurait suffi.

— Les dernières années, ils se sont concentrés sur l'Union européenne, a poursuivi Caroline Kenney.

Elle a jeté un coup d'œil vers moi en raclant lentement avec sa cuillère le reste de glace et de sorbet qui s'étaient mélangés en fondant.

— Les frontières extérieures, a-t-elle continué, ce serait la clé. Si les immigrants continuent à entrer par l'Italie et l'Espagne, sans parler de la Turquie, la police française aura du mal à trouver le temps d'expulser tous ceux qui arrivent jusqu'ici. Certes, il y a ceux qui arrivent légalement, comme touristes par exemple, et qui restent ensuite, mais La Ligne française et leurs amis préfèrent parler de ceux qui arrivent par bateau et qui se cachent dans des camions, c'est une image qui fait peur à Dupont.

— Dupont ?

— L'honnête et ordinaire citoyen français, le bénéficiaire du revenu moyen qui n'est pas raciste, mais qui ne veut pas que son enfant grandisse dans un pays qui ne serait pas celui de son enfance.

— Vous savez si Patrick a interviewé certains de ces hommes ?

— Il m'a dit qu'il avait rencontré Alain Théry une fois mais que ça ne s'était pas très bien passé. Théry avait mis fin à l'entretien quand Patrick avait commencé à poser des questions intéressantes.

— C'était quel genre de questions ?

— Il ne l'a pas confié à son concurrent bien sûr.

— Mais vous travaillez pour le même journal.

Caroline Kenney a ri en buvant les dernières gouttes de sa glace.

— Je lui ai proposé de faire une interview à sa place. Apparemment, Alain Théry n'était pas joignable : il ne répondait pas aux mails et

l'appel de Patrick n'a même pas été transmis à sa secrétaire. Patrick m'a remerciée pour ma proposition en me disant qu'il allait me recontacter.

— Il l'a fait ?

Caroline Kenney m'a fait un triste sourire en secouant la tête. Je le savais. Patrick n'aurait jamais impliqué un autre journaliste dans son travail.

— Pouvez-vous essayer maintenant ? Faire une interview avec Alain Théry ?

— Pas de nouvelles de votre mari ? a demandé Olivier lorsque je suis rentrée à l'hôtel ce soir-là.

J'ai secoué la tête.

— Vous vous êtes rappelé quelque chose ? ai-je demandé à mon tour. N'importe quoi, quelqu'un qu'il aurait rencontré, une personne qui aurait appelé...

— Je ne sais pas si c'est important...

— Quoi ? ai-je dit en me penchant sur le comptoir. Il y a quelque chose, n'est-ce pas ?

Son regard était fuyant.

— Il a dit qu'ils allaient au Louvre... j'ai pensé que...

— Ils ? Qui ? J'ai regardé Olivier qui tirait nerveusement sur sa cravate. Pourquoi vous ne m'avez rien dit ? Soudain, j'ai compris : C'était une femme, n'est-ce pas ? Il est allé au Louvre avec elle et vous ne m'avez rien dit parce que vous avez pensé que c'était sa maîtresse, merde.

J'ai frappé du poing sur son comptoir merdique. Il était bien assis là lui, en sécurité, sans rien dire.

Olivier a enlevé ses lunettes et les a remises immédiatement.

— C'était un des derniers jours, oui, la veille de son départ. Il est rentré du marché et je lui ai demandé s'il avait acheté quelque chose, mais il ne m'a pas répondu. Il est monté dans sa chambre... et un peu plus tard, elle est arrivée, cette femme, et elle l'a demandé.

J'ai eu froid dans le dos lorsque j'ai fait le rapprochement.

Au marché, Luc lui avait donné un numéro de téléphone qu'il avait appelé : *Je voudrais parler avec Josef K.*

Et ensuite, une femme est venue le chercher, comme elle est venue me chercher devant le *Taillevant*. Cette femme avait rencontré Patrick le lundi, la veille de son départ. Elle savait des choses sur Josef K. J'ai fait un tour dans la pièce. Cela signifiait qu'elle savait où il était allé.

— Elle était comment ? ai-je demandé en entendant ma voix trembler. Pouvez-vous me la décrire ?

Olivier a regardé ailleurs, en se passant la main dans les cheveux.

— Ben, c'était ce genre de femme qu'un gars regarde.

— Belle ?

— Brune, assez petite, de grands yeux.

Les yeux, c'était tout ce que j'avais aperçu d'elle, et son gabarit. Le portier avait la même taille que Patrick. Comparée à eux, elle était définitivement assez petite.

Olivier m'a adressé un sourire nerveux.

— J'ai trouvé qu'elle ressemblait à Juliette Binoche et je le lui ai dit, mais ça n'a pas eu l'air de lui plaire. On doit le lui dire tout le temps, j'imagine.

— Vous avez pu entendre d'où elle venait ?

— Elle était parisienne, et elle ne venait pas de la rue, c'est sûr.

J'ai pris la clé et je me suis mise à chercher le numéro dans mon portable en montant l'escalier. Il était au nom de Josef K.

Une sonnerie a retenti. Une deuxième. J'ai ouvert la porte de ma chambre et je suis entrée.

A la cinquième sonnerie, quelqu'un a coupé l'appel.

En appelant une deuxième fois, je suis tombée sur la messagerie. Il y a eu un bip au moment de laisser un message.

— Je veux parler de Patrick Cornwall. Je sais qu'il est allé interviewer Josef K.

J'ai raccroché en m'asseyant devant l'ordinateur. Alors que le bruit de la ville s'estompait, je suis restée un long moment dans la lumière de l'écran à scruter l'image d'une actrice française. Elle avait donc cette tête-là.

PARIS

DIMANCHE 28 SEPTEMBRE

— Allô ?

Sur l'écran, un numéro masqué.

— Je vous ai dit de vous tenir à l'écart, non ?

C'était elle. La femme de la voiture. Je me suis redressée dans mon lit. J'aurais reconnu cette voix entre mille.

— Qui êtes-vous ? Où est allé Patrick Cornwall quand il a quitté Paris ?

— Vous étiez censée rentrer chez vous.

— Il allait rencontrer Josef K, n'est-ce pas ? Où se trouve-t-il ?

Une inspiration à l'autre bout, une seconde de silence. Mon cœur battait comme s'il allait sortir de ma poitrine et atterrir en boule sur mes genoux.

— Hier, vous avez rencontré un homme prénommé Salif, a dit la femme au bout du fil.

— Comment êtes-vous au courant ? J'ai tiré la couette vers moi ; la sonnerie du portable m'avait réveillée. Qu'est-ce que vous savez de Salif ?

— Il est mort. Tué d'une balle dans la tête. Vous êtes contente maintenant ?

La ligne a fait un bruit et ensuite, plus rien.

Le mot est resté gravé dans ma tête comme la une d'un journal.

Mort.

Ce n'est pas possible. Ça n'a pas pu arriver.

Ensuite, j'ai pensé que c'était ma faute. C'est moi qui les avais menés jusqu'à lui. Je me suis levée, entourée de la couette et je me suis approchée de la fenêtre pour scruter la rue. Personne.

J'ai tourné la tête pour voir les chiffres sur le radio-réveil : neuf heures et quart. Un soleil radieux au-dessus des toits des immeubles. Les bruits du trafic.

Il avait dit qu'il était un homme mort. Salif. Quel âge avait-il déjà, vingt-trois, vingt-quatre ?

J'ai cherché le numéro d'Arnaud Rachid. Mes mains tremblaient. La sonnerie retentissait, mais pas de réponse. Ensuite, je me suis habillée. La paralysie avait disparu. J'ai vite pris mon sac et mon blouson ainsi qu'un sandwich dans la salle du petit-déjeuner. J'ai avalé un jus d'orange et un café avant de sortir. J'ai marché très vite en remontant

le fleuve et en traversant le pont pour arriver sur la rive droite. Je me suis cachée trois fois au coin de la rue pour voir si j'étais suivie, mais je n'ai vu personne. Je me suis mise à trotter sur la dernière partie du chemin en traversant le Marais. Je me suis arrêtée net en arrivant rue Charlot. L'entrée était barrée. J'ai reculé sous un porche en haletant.

Dans la rue, devant l'immeuble où Arnaud Rachid travaillait, il y avait deux voitures de police et le Samu. Des curieux étaient massés autour des barrières. Un peu plus loin sous un porche, j'ai aperçu Sylvie, l'activiste, avec d'autres personnes habillées à la baba cool. Je suis allée la voir.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Assassinat, a dit Sylvie en écarquillant les yeux. Il était dans l'escalier devant le bureau ce matin, une balle dans la tête.

— Ils l'ont tué ici ? ai-je demandé bêtement en essayant de comprendre. Salif ne devait pas quitter l'appartement de Bobigny.

— C'est Arnaud qui l'a trouvé. Ça a été un choc pour lui. C'est le gars qu'il cachait, le type auquel vous êtes allés rendre visite hier. Parce que c'est bien là-bas que vous êtes allés, non ?

Elle m'a fixée avec un regard inquisiteur. Je l'ai regardée froidement. Comment pouvait-elle exprimer sa jalousie maintenant, alors que Salif était mort ?

— Et où Arnaud se trouve-t-il en ce moment ?

— Je ne sais pas. Il a paniqué et s'est barré.

— Est-ce que la police sait ce qui est arrivé ? Ils savent qui est le mort ?

Sylvie m'a regardée avec une expression qui m'a fait immédiatement comprendre quelle idiote j'étais.

— Bien sûr qu'ils ne le savent pas. Il n'avait pas de papiers sur lui, c'est là tout le problème. Et Arnaud n'ira certainement pas leur raconter que c'est lui qui le cachait. S'il le faisait, il aurait la police sur le dos et toute son activité s'écroulerait.

Un des hommes du Samu a claqué la portière arrière de la camionnette. C'était apparemment l'heure de partir. J'ai considéré la possibilité de demander à voir le mort avant de finalement renoncer. J'ai choisi de prendre la direction opposée. A l'intersection suivante, j'ai composé le numéro d'Arnaud. J'ai laissé un message en lui demandant de me rappeler.

J'ai à peine eu le temps de faire dix mètres.

— C'est vous qui avez cafté ? a-t-il demandé.

J'ai nié et il a eu l'air de me croire.

— Comment ont-ils pu le trouver ? Ils ont pu nous suivre ?

Arnaud a gémi à l'autre bout de la ligne.

— Il était allongé là, quand je suis arrivé ce matin, avec une balle

dans la tête. Vous comprenez, ils l'ont abattu. Il n'avait fait de mal à personne.

J'ai réussi à faire avouer à Arnaud qu'il n'était pas dans le centre-ville, mais en banlieue. Où on était hier, a-t-il précisé.

— J'arrive.

La porte était entrouverte. Arnaud Rachid était assis sur le lit où Salif était allongé la veille. Il fixait le mur. Les draps étaient jetés pêle-mêle.

— Je me demande s'ils l'ont tué ici, a dit Arnaud, où s'ils l'ont d'abord traîné rue Charlot. Il s'est pris la tête dans les mains ; son dos a tremblé : Il ne voulait qu'une vie normale, merde.

Je me suis assise au bord du lit. L'obscurité était la même qu'hier. Comme si le temps s'était arrêté. On avait juste enlevé Salif.

La même odeur subsistait. Transpiration, peur et renfermé.

— C'était comme s'il me fixait du regard, ses yeux étaient vides, et ce trou dans le front... Arnaud s'est frappé le front du poing : Et ensuite, j'ai vu que le plâtre était cassé, le bandage des mains arraché et son corps bizarrement tordu, comme si... comme si...

— Comme si ? ai-je demandé même si je ne voulais pas entendre la suite.

— Ils lui avaient cassé les deux bras.

Arnaud a commencé à pleurer. Une plainte lente et gémissante qui m'empêchait de réfléchir.

— Ce n'est peut-être pas très malin de rester là ? ai-je dit. Peut-être qu'ils vont revenir.

— La porte était ouverte. Il a dû leur ouvrir. Je lui avais dit de n'ouvrir à personne.

Arnaud reniflait. Arrête de pleurer, ai-je pensé. Si tu pleures, tu n'as aucune chance. Ils vont te prendre. Et j'ai réalisé que la voix dans ma tête était celle de ma mère.

— Comment l'ont-ils trouvé ?

— Je suis allé frapper chez quelques voisins, a dit Arnaud en tripotant la télécommande dans sa main.

— Ce n'est pas à la police de faire ça ?

— La police ne sait pas qu'il était ici.

Je l'ai regardé.

— Mais vous devez leur dire. Il s'agit d'un meurtre, ce n'est plus un problème d'expulsion.

Arnaud s'est levé et a marché jusqu'à la fenêtre. Il s'est essuyé le visage avec un bout de son foulard puis s'est tourné vers moi.

— Vous n'avez pas encore compris ? La police ne s'occupera pas de ce cas.

J'ai accompagné Arnaud Rachid lorsqu'il est allé frapper chez d'autres voisins. Quelque part, la destinée de Salif était liée à celle de Patrick. J'étais prise dans cette affaire.

La première sonnette était cassée. Arnaud a frappé. Quelqu'un a entrebâillé la porte de quelques centimètres et une petite dame avec un foulard nous a regardés, l'œil dans la fente.

Arnaud lui a parlé en arabe. Après quelques minutes, elle a ouvert la porte de cinq centimètres supplémentaires. Ses yeux méfiants m'ont scrutée.

— La police est venue la voir hier, a dit Arnaud quand la femme a fermé la porte. Ils cherchaient un clandestin.

— Ça ne peut quand même pas être la police qui l'a abattu, merde.

Arnaud a marché d'un pas décidé vers la porte suivante. Personne n'a ouvert. Même chose avec celle d'après. J'ai cru entendre du bruit à l'intérieur.

— Les gens ont peur, a dit Arnaud, ils savent que la police vient avec de mauvaises nouvelles.

Un homme vêtu d'un caleçon long a ouvert la porte suivante. Il parlait français et il m'a déshabillée du regard en discutant avec Arnaud.

— Ils m'ont montré leur insigne, et ils ont posé des questions sur un clandestin recherché.

— Ils ont mentionné son nom ? a demandé Arnaud.

— Oui, mais je ne m'en rappelle plus.

L'homme s'est gratté l'entrejambe.

— Salif ? ai-je soufflé.

Son visage s'est illuminé.

— Oui, c'est ça. Et un nom de famille très compliqué. Je leur ai répondu que ça grouillait de gens comme ça ici, que seul le diable peut s'en souvenir.

De retour dans l'appartement, j'ai tenté d'ouvrir les volets. Je les avais à peine touchés qu'ils se sont à moitié démis, laissant passer un large rayon de soleil. Je me suis ensuite dirigée vers le coin cuisine où j'ai trouvé une tasse fêlée. J'ai bu de l'eau en attendant qu'Arnaud sorte des toilettes.

— Comment savaient-ils qu'il se trouvait ici ? ai-je demandé lorsqu'il est réapparu dans l'entrée. Vous pensez qu'ils me suivent ? Ou vous suivent ?

— Je ne sais pas. Il s'est appuyé contre l'évier en se grattant la tête : Je ne comprends pas pourquoi il a ouvert la porte. Il ne devait pas ouvrir à la police, à personne.

— Ils étaient peut-être corrompus ?

— Ou peut-être avaient-ils acheté des insignes de police. Personne ne connaissait son nom hormis les gens qu'il a fuis. Je ne l'avais dit à

personne.

Arnaud tripotait un portable dans sa main.

— J'ai trouvé ça. Il était dans la salle de bains.

— Il est à Salif ?

— Il y a une chose que vous devez savoir.

Il a avancé d'un pas vers moi en me montrant le portable. Sur l'écran il y avait un nom.

Patrick C.

J'ai frissonné.

— Il avait le numéro de Patrick, ai-je dit en lui arrachant le portable des mains et en fixant le numéro des yeux.

— Bien sûr, a dit Arnaud, mais c'est le dernier numéro qui est apparu quand j'ai vérifié les appels entrants.

J'ai serré le téléphone et le monde s'est rétréci autour de moi. Le sentiment d'être seule avec cette petite chose dans la main.

— Selon le portable, Patrick a appelé Salif à dix heures hier soir. Une heure et demie avant qu'ils ne viennent frapper chez les voisins.

Lentement, j'ai appuyé sur la touche Rappeler.

J'ai retenu mon souffle.

J'ai entendu les sonneries retentir, j'avais l'impression qu'elles s'entendaient dans tout l'appartement. Quatre, cinq, six. Aucun message pour dire *Vous êtes sur le portable de Patrick Cornwall...* Ensuite, une voix dans le récepteur. Une voix d'homme. Allô.

— Patrick, ai-je chuchoté. C'est toi Patrick ?

— C'est qui ? a dit la voix au bout de la ligne qui n'était pas celle de Patrick.

— Où est-il ? Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Silence. J'ai laissé retomber ma main avec le téléphone en regardant Arnaud.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ai-je dit. Où est Patrick ?

Il m'a pris la main et j'ai senti mon corps commencer à trembler. Ça venait des tréfonds de mon être.

Arnaud m'a fixé : il y avait de l'étonnement dans son regard.

— Décidément, je commence à croire que vous l'aimez bien.

Je me suis retournée rapidement. Garde ton sang-froid, ai-je pensé en me pinçant le bras.

Ne sois pas pleurnicharde.

— Je voudrais juste savoir ce qui lui est arrivé, ai-je répondu en tripotant le téléphone.

Quelqu'un d'autre avait appelé avec le téléphone de Patrick. Ils avaient dû le lui voler.

En y repensant, j'ai compris comment ça avait pu se passer : ils avaient utilisé le portable de Patrick pour localiser Salif. S'ils pouvaient se procurer des insignes de police, ils pouvaient

certainement avoir accès au traceur d'appels du réseau téléphonique. Cela pouvait expliquer pourquoi Salif avait ouvert la porte. Il devait penser que c'était Patrick ou un ami à lui. Peut-être lui avaient-ils promis de l'emmener aux Etats-Unis.

J'ai trouvé un kleenex pour me moucher.

J'ai ensuite expliqué mon raisonnement à Arnaud. Il a regardé avec lassitude par la fenêtre, des banlieues grises en béton à perte de vue.

— Je ne comprends pas, ai-je dit. Si j'arrivais à deviner ce qu'il avait en tête les derniers jours...

Arnaud Rachid a lentement tourné son visage vers moi jusqu'à croiser mon regard.

— Josef K a fait défection, a-t-il dit. Il était prêt à tout déballer sur le comment des transactions, sur qui se trouve en haut de la pyramide, il avait des noms. Patrick allait l'interviewer.

Ses mots m'ont lentement imprégnée.

— Où ? C'était où le rendez-vous ?

— Je ne sais pas. Je sais uniquement qu'il est parti de Paris mardi il y a deux semaines. Il a fixé le sol. Je n'avais le droit de rien dire. Si quelqu'un avait su qu'il allait rencontrer Josef K...

— C'est ce qu'a dit Patrick ? Que vous ne pouviez rien dire ?

Arnaud n'a pas répondu. Il m'a tourné le dos et a commencé à rincer quelques assiettes dans l'évier. Des mouvements un peu gauches.

— Salif est mort, ai-je rugi, alors, c'est quoi votre mission sacrée maintenant ? Qu'y a-t-il de plus important encore ? Vous n'avez plus personne à protéger.

— Ce n'était pas moi qui le protégeais.

— Quoi, je ne vois personne d'autre ici.

— Je ne parle pas de Salif. Mais de Josef K. Il a disparu. Je ne sais même pas qui le cachait. Je n'étais pas mêlé à cette affaire-là.

Je me suis affaissée sur une chaise à barreaux branlante. C'est comme dans un palais des glaces, ai-je pensé, quelqu'un se cache toujours derrière quelqu'un d'autre et on ne trouve jamais la sortie. Lorsque j'étais petite, je détestais cette attraction dans les fêtes foraines. Ne jamais savoir où se trouvent vraiment les gens ou quelle vision est la bonne. Des visages déformés.

— Alors, vous ne savez pas où Patrick est allé ?

— Je suis désolé.

Nous nous sommes tus. Une mouche voletait sous la hotte. Les murs semblaient plus jaunes tout à coup.

— On doit partir, a-t-il dit enfin.

— Je pense savoir à quoi elle ressemble, ai-je dit.

— Qui elle ?

— Une des personnes qui est derrière tout ça.

Et je lui ai raconté l'incident avec la femme qui m'avait emmenée en

voiture et qui m'avait menacée si je ne rentrais pas à New York. J'étais quasiment certaine que c'était la même femme qui était venue chercher Patrick la veille de sa disparition. Et que ça avait un lien avec Josef K.

— C'est elle qui m'a appelée ce matin pour me dire que Salif était mort. Elle doit être impliquée, sinon comment pourrait-elle savoir que c'était lui.

J'ai croisé le regard d'Arnaud mais il a baissé les yeux.

— Peut-être qu'elle a raison. Si vous étiez rentrée à New York peut-être que Salif serait toujours en vie.

— Ne rejetez pas la faute sur moi, me suis-je écriée. C'est vous qui avez voulu assumer la responsabilité de le protéger.

— Je sais, a crié Arnaud Rachid, vous n'avez pas besoin de me le rappeler.

Nous nous sommes arrêtés de parler en même temps. Peut-être qu'il pensait comme moi : que ça n'avait plus d'importance.

Il était tard dans l'après-midi lorsque je suis rentrée à l'hôtel.

— Vous avez de la visite, a dit René à la réception en faisant un geste de la tête vers les fauteuils.

Mon cœur s'est arrêté pendant une micro-seconde. Le temps que je me retourne, j'ai cru que Patrick allait venir vers moi en souriant. A la place, Sarah Rachid s'est extirpée d'un fauteuil.

— Vous êtes qui exactement ? a-t-elle dit sur un ton tranchant. Il n'y a pas d'Alena Sarkanova au *Reporter* de New York. Et ici, à l'hôtel, non plus. Alors qui êtes-vous ?

Je suis tombée comme une pierre sur le canapé. Il n'y avait rien à dire. J'ai glissé dans un état de fatigue et de brouillard, et je l'ai entendue me parler au loin.

Arnaud l'avait appelée tout de suite après notre premier rendez-vous. Il avait crié en lui demandant si elle savait ce que je cherchais au juste.

— Alors, j'ai appelé à New York, au journal, là où vous prétendez travailler. Ils n'ont jamais entendu parler de vous.

— Ils sont nuls au standard, ai-je répliqué faiblement.

Arnaud lui avait aussi dit que j'étais descendue au même hôtel que Patrick.

— Donc, j'y vais. Je demande Mme Sarkanova, mais ils n'en ont jamais entendu parler non plus. Mais quand je répète le nom et que je dis Alena à la place de madame, alors il a réagi, le portier, là.

Sarah Rachid a désigné René du doigt. Il a fait semblant de faire autre chose.

— Alena Cornwall, qu'il me dit, c'est elle que vous cherchez ? J'ai été assez étonnée, je l'avoue. Je me suis présentée en disant que j'étais

avocate et il m'a dit que je pouvais attendre ici dans le hall. Elle a levé le menton : Pourquoi me mentez-vous ?

— C'était mon nom de jeune fille.

— Alors, vous êtes mariée avec Patrick Cornwall. Sarah Rachid s'est assise dans le fauteuil en face de moi en secouant la tête : Et vous vous faites passer pour une journaliste. C'est un truc de malade.

— J'avais besoin de vous poser des questions, ai-je répondu. Votre frère a dû vous dire que Patrick a disparu ?

— Quoi ? a dit Sarah Rachid. Il lui est arrivé quelque chose ?

Je l'ai observée. Son étonnement était authentique. Pendant une seconde, elle a eu l'air inquiète. Elle a baissé les yeux en croisant mon regard.

— Je pensais que les journalistes ne vous intéressaient pas, ai-je dit froidement.

Elle m'a regardée et n'a rien répondu. J'ai désigné sa main gauche.

— Vous avez raconté à Patrick que ce n'est que du théâtre, que vous avez acheté cette alliance vous-même ?

Sarah Rachid s'est levée rapidement, indécise.

— Si j'avais su que vous étiez... sa femme, alors...

— Alors quoi ? Je l'ai fusillée du regard : Si vous aviez su que j'étais mariée avec lui, vous m'auriez dit que vous le trouviez excitant, c'est ça ?

La colère brûlait en moi. Pour la première fois depuis plusieurs jours, j'étais redevenue moi-même.

Sarah Rachid faisait du bruit avec la serrure de sa mallette, un cliquetis énervant.

— Est-ce qu'on peut aller discuter ailleurs ? a-t-elle chuchoté.

Ils s'étaient vus plusieurs fois : j'ai réussi à le lui faire avouer. On était dans ma chambre d'hôtel. Sarah Rachid s'était assise sur la chaise du bureau : pincée comme une petite fille, avec les jambes serrées et les mains sur les genoux. Je n'aimais pas qu'elle se soit installée sur la chaise de Patrick, mais il n'y avait pas d'autres choix hormis le lit et ce n'était pas mieux.

Elle l'avait aidé sur des affaires qu'il ne fallait absolument pas divulguer.

Je n'avais pas besoin de lui demander pourquoi elle l'avait fait. Ça s'entendait dans sa voix quand elle prononçait son prénom : une douceur qui n'y était pas quand elle parlait juridique.

Patrick avait ensuite eu besoin d'aide pour deux choses encore et il s'était tourné vers Sarah parce qu'elle connaissait les lois françaises, savait où se trouvait l'information et avait des contacts.

La première chose avait été le cadastre. Il voulait qu'elle se renseigne sur le nom du propriétaire d'un immeuble avenue Kléber.

— Numéro 76, ai-je précisé. Une société qui s'appelle Lugus.

Sarah Rachid a écarquillé les yeux en hochant la tête.

— L'autre était un entrepôt à Saint-Ouen, au nord de Paris, a-t-elle poursuivi en se penchant pour sortir un petit carnet de la pochette extérieure de sa mallette. En réalité, je n'ai pas pu apprendre grand-chose. Elle l'a feuilleté pour tomber sur la page avec la note correspondante et elle me l'a lue : L'immeuble au 76, avenue Kléber appartient à un gérant d'immeubles qui s'appelle Epona. Cette société fait partie d'un groupe qui gère aussi la société de consulting Lugus, qui lui loue donc ces locaux. Tout le groupe est géré par une fondation enregistrée à Jersey. Sarah Rachid a relevé les yeux : Il est impossible d'avoir des renseignements concernant les sociétés enregistrées à Jersey.

— Faites-moi la version courte.

— L'entrepôt appartient à un autre gérant d'immeubles qui fait partie d'un autre groupe également géré par une fondation à Jersey.

— La même ?

Sarah Rachid a hoché la tête en fermant le carnet.

— C'est tout ce que j'ai pu trouver.

Je me suis levée et je suis allée ouvrir les fenêtres. Des liens. C'est ce que cherchait Patrick. Des éléments qui pouvaient relier Alain Théry aux esclaves enfermés dans l'entrepôt. Je me suis demandé s'il avait pu en rassembler assez pour pouvoir publier un article. Salif avait pu identifier un des hommes que fréquentait Alain Théry. Mais Salif était mort maintenant. J'ai repensé aux locaux vides, aux baies vitrées et aux épais tapis de l'avenue Kléber. On cachait tout autre chose dans l'envers du décor de ce prospère consultant.

Je me suis retournée.

— Et l'autre chose pour laquelle il vous a demandé de l'aide ?

Sarah Rachid a resserré sa veste.

— Vous ne pensez pas que vous pourriez fermer la fenêtre ?

— Non.

Elle a de nouveau consulté son carnet.

— Ça concernait un institut de sondage, ou je ne sais pas comment appeler ça : La Ligne française. Il voulait savoir qui finance leurs activités. Vous les connaissez ?

J'ai acquiescé et me suis assise sur le lit.

— Vous avez pu le savoir ?

— Ce ne sont pas vraiment des documents publics.

— Mais vous avez fait un effort non, pour Patrick ?

Elle a rougi.

— Il n'y a rien eu.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, avec La Ligne française ?

— Entre Patrick et moi, a-t-elle poursuivi et la rougeur s'est étendue

jusqu'à ses oreilles. Je tiens à ce que vous le sachiez.

J'ai fourré mes ongles dans le couvre-lit que la femme de ménage avait défroissé : la même personne invisible qui diffusait partout cette mauvaise odeur de lavande.

— Vous saviez qu'il avait été battu ? a dit Sarah Rachid.

J'ai fait un bond. Je suis soudain entrée dans une colère noire.

— Qu'est-ce que vous me cachez encore ? ai-je lancé en me levant et en faisant quelques pas vers elle. Vous vous réfugiez derrière votre droit de merde et vous pensez que ça vous autorise à vous taire ? On parle de mon mari, là. Vous comprenez ? Je me suis appuyée contre le mur, les bras croisés : Comment ça, battu ?

Sarah Rachid s'est frotté les mains.

Patrick l'avait appelée tard le soir du 11 septembre.

— C'est une date dont on se souvient. Nous avons parlé de ça aussi, de comment c'était à New York à ce moment-là. Sarah Rachid s'est tortillée sur sa chaise : J'étais au lit en train de lire un roman de Maryse Condé. Je vais toujours au lit vers onze heures. Il m'a dit qu'il avait besoin d'aide. Il ne savait pas qui appeler. Je lui ai dit de venir chez moi. J'habite Belleville. Il est arrivé en taxi. Sarah Rachid s'est levée et s'est approchée de la fenêtre : Ils l'avaient traîné derrière une porte pas loin d'ici, un peu plus bas rue Saint-Jacques. Elle a pointé vers la gauche, en direction du fleuve. Il n'y avait pas de sang, mais ils l'avaient frappé à la tête et il vomissait. Ça aurait pu être une commotion cérébrale. Elle a fermé la fenêtre et s'est tournée vers moi : C'était un avertissement. Ils voulaient qu'il retourne chez lui.

— Qui ? c'est tout ce que j'ai pu dire.

— Il ne me l'a pas dit.

Je suis restée immobile sur le lit. J'étais stupéfaite et j'avais peur en même temps. La jalousie faisait des ravages. Le 12 septembre, le lendemain, il m'avait appelée. Pourquoi ne m'avait-il rien dit ?

S'ils pensent qu'ils peuvent me faire taire, ils ont tort, avait-il dit lorsque j'étais dans ce hall d'entrée sordide à Boston. Et quelque chose sur le fait qu'il ne pouvait pas en parler au téléphone.

Sarah Rachid avait essayé de le convaincre d'aller à l'hôpital, mais il avait refusé. Il voulait juste quelques cachets d'aspirine et un sac de glaçons pour la nuque.

— Idiot, ai-je dit à haute voix.

Elle a sursauté.

— Pas vous, ai-je dit, Patrick. L'avertissement a dû le booster : ça lui a confirmé qu'il était sur la bonne piste. Croyez-moi, je le connais, il ne s'arrête pas avant d'être allé au fond des choses pour déterrer toute la merde possible.

Elle m'a regardée en silence.

— Le lendemain matin, je l'ai trouvé habillé, prêt à sortir pour finir

sa *story*, comme il a dit.

— Il a dormi chez vous ?

— Sur le canapé.

Sarah Rachid m'a tourné le dos. J'ai regardé par la fenêtre vers le dôme du Panthéon en m'imaginant le pendule qui met en évidence la rotation de la Terre et la course du temps.

Les jours qui passent.

Le jeudi 11 septembre. Patrick déjeune au *Taillevent* et Alain Théry réussit à le faire mettre dehors. Le même soir, il se fait tabasser.

Vendredi matin, le 12 septembre. Patrick quitte l'appartement de Sarah Rachid à Belleville. Je ne savais pas où se trouvait ce quartier, et je ne souhaitais pas le savoir. Plus tard le vendredi, il s'est rendu à l'*Hôtel Royal* pour parler avec Salif et les autres. La même nuit, l'hôtel avait été incendié.

Il n'avait manifestement pas tenu compte de l'avertissement.

— Il ne faut pas être en colère contre Arnaud, a dit Sarah Rachid en laissant errer son regard sur la chambre. Peut-être qu'il dépasse de temps en temps la limite de la légalité, mais c'est parce qu'il veut aider. Et puis, il a un faible pour Nedjma. Elle le mène par le bout du nez.

— Qui ? ai-je dit.

Je pensais à Patrick et j'avais à peine écouté.

— La femme qu'Arnaud fréquente. Je ne lui fais pas confiance.

Sarah se tortillait en prenant un air malheureux. J'avais le regard rivé sur elle. Les histoires d'amour d'Arnaud ne m'intéressaient pas le moins du monde.

— Est-ce que vous avez revu mon mari après ça ? ai-je demandé en insistant sur *mon mari*.

Elle a secoué la tête et tiré sur les manches de son chemisier. Elle a avoué l'avoir appelé tard le dimanche soir. Elle avait entendu parler de l'incendie aux infos et Arnaud lui avait raconté que Patrick était présent cette nuit-là.

— Je voulais juste savoir comment il allait, a-t-elle dit à voix basse.

— Et il allait comment ?

— Il a dit qu'il allait les coincer. Il a crié que la police avait enterré l'enquête. Il gueulait encore plus qu'Arnaud. Les politiciens y sont aussi mêlés, a-t-il dit. J'étais inquiète. Il était très remonté. Il était dans un bar, je ne sais pas s'il était soûl. Je trouvais ça bizarre d'aller dans un bar alors qu'une chose terrible venait de se produire.

— Est-ce qu'il a précisé le nom du bar ?

— Le *Plaza Athénée*, quelque part à côté des Champs-Élysées. Je ne fréquente pas de pareils endroits.

J'ai tout de suite reconnu le nom du bar. Caroline Kenney m'en avait parlé : *Tous les dimanches, il pavoise à sa table d'habitué...* Et

Patrick y était allé un dimanche, indigné, en colère. C'était il y a pile deux semaines.

— Merci, ai-je dit, je voudrais que vous partiez maintenant.

Je suis sortie du taxi pour pénétrer dans un monde de luxe. Dans les vitrines, Prada et Chanel se tiraient la bourre pour briller plus que l'autre. L'hôtel *Plaza Athénée* était un palais blanc, comme sorti d'un conte de fées. J'ai senti une lumière chaude m'envelopper lorsque je suis entrée dans le vestibule doré. Des lustres à pendeloques brillaient au plafond. Dans le vestiaire, j'ai croisé une blonde avec une forte poitrine qui m'a jeté un regard condescendant avant de prendre le bras de son cavalier septuagénaire et de disparaître en chancelant sur ses talons hauts de vingt centimètres.

Je m'étais changée et je portais la robe noire que j'avais achetée pour le déjeuner au *Tailleurvent*. J'avais dû passer au moins vingt minutes à chercher le faux bijou, ce collier qui allait si bien dans mon décolleté, avant de le retrouver dans ma valise, dans une chaussette sale.

Au bar, j'ai visé une chaise style rococo. Le comptoir était en verre, décapé à la sableuse, comme sculpté dans un bloc de glace. Des candélabres aux flammes bleues semblaient flotter dans l'air. Ça aurait pu être la scénographie de *Harry Potter*.

Une vingtaine de clients étaient éparpillés dans la salle : des couples et un groupe de femmes qui buvaient des cocktails colorés. Aucun homme ne ressemblait à la photo d'Alain Théry. Il était presque dix heures et demie. J'ai commandé un cocktail sans alcool et le serveur m'a offert un petit bol avec des noix et des olives.

C'est à ce moment-là qu'un groupe est arrivé : cinq hommes suivis de trois jeunes femmes en minijupes. Alain Théry était au milieu. J'avais examiné ses photos tellement de fois que je ne pouvais pas me tromper. Ses yeux semblaient presque blancs. A part ça, il avait une apparence si ordinaire qu'il eût été difficile de se la rappeler. Le costume était cher et italien et la cravate rouge sang. *Il ne veut pas rester le petit gars des mines de charbon du Pas-de-Calais.*

Le groupe s'est installé à une table basse dans une partie plus douillette du bar. Leur arrivée avait impulsé du rythme derrière le bar : deux serveurs étaient déjà sur le point de leur servir du champagne. Théry était assis le long du mur, placé de telle façon que je voyais son visage. Sur le dossier du canapé, un tableau classique était imprimé sur le tissu, entouré d'un grand cadre pour que les clients aient l'impression de faire partie de l'œuvre. Dans le dos d'Alain Théry, sur les quais de Seine sombres et grouillants de monde, accostait un trois-mâts du début du XIX^e siècle. L'une des femmes blondes était allongée sur un coussin argenté près de lui, les jambes

étendues sur le canapé.

Le champagne coulait à flots et Alain Théry a posé une main sur la cuisse de la femme. J'ai pensé au dieu aux trois visages qui avait donné son nom à la société d'Alain Théry. Que fallait-il pour qu'un autre visage apparaisse et que les masques tombent ? Qu'est-ce que Patrick avait bien pu faire quand il était venu ici ? Avait-il braqué l'appareil photo sur lui, ou lui avait-il donné un coup de poing dans la gueule ? L'avait-il accusé d'exploiter les gens comme des esclaves ou d'être le responsable de dix-sept morts dans l'incendie d'un hôtel ? Je me demandais comment les clients auraient pu réagir à une telle scène. Peut-être se seraient-ils crus dans un tournage, un happening étrange. On était malgré tout dans un endroit où les candélabres semblaient flotter dans l'air.

Un homme, qui était assis de dos, s'est levé, a dit quelque chose à Alain Théry et s'est ensuite retourné. Mon cœur a fait un bond quand j'ai découvert son visage. J'ai toussé en me retournant à toute vitesse.

J'avais déjà rencontré cet homme : un large visage, avec un nez qui semblait trop petit pour lui et des yeux de cochon. C'était celui qui m'avait mise à la porte de l'avenue Kléber. Je l'avais pris pour un vigile, mais s'il était ici en train de trinquer au champagne, il était certainement plus proche d'Alain Théry que ça.

J'ai essayé de regarder dehors, mais je ne pouvais pas voir la rue, uniquement le ciel sombre et nocturne. Les tissus devant les fenêtres ne faisaient que renforcer l'irréalité brumeuse du monde extérieur, comme si tout cela se passait à une autre époque, dans un film en noir et blanc.

Lorsque j'ai de nouveau osé porter mon regard vers la salle, l'homme aux yeux de cochon avait disparu. Peut-être était-il allé aux toilettes, ou peut-être était-il parti.

J'ai réalisé que c'était le moment de tenter ma chance. J'ai glissé de ma chaise et je me suis approchée d'Alain Théry, les jambes tremblantes. Deux femmes portant des vêtements noir et blanc aux motifs très graphiques et de gros bijoux avaient rejoint le groupe. Elles figuraient peut-être parmi les actrices que flattait Alain Théry et dont m'avait parlé Caroline Kenney. Je me suis remémoré la photo de Juliette Binoche en constatant que ces deux-là ne lui ressemblaient pas du tout.

Alain Théry avait enlevé sa main de la jambe de la blonde et il versait du champagne dans le verre d'une des nanas en noir et blanc. Ça bouillonnait et scintillait. Il ne pouvait pas me voir quand je me suis avancée vers la table.

— Mais Alain ! Quelle bonne surprise ! me suis-je exclamée.

Il a levé la tête, avec un regard interrogateur.

— Alors là, je suis un peu confus, a-t-il dit en souriant faiblement.

Des dents blanches et régulières. La voix un peu aiguë.

— Mais c'était à Saint-Tropez, vous ne vous rappelez pas ? ai-je dit en me glissant sur la chaise à côté de lui.

— Non, mais je rencontre tellement de gens. Il a souri à la fille à sa droite : J'ai un yacht là-bas, vous savez. Soixante-neuf pieds de long.

J'ai tendu la main pour pouvoir toucher son genou.

— Mais alors vous devez me raconter, comment va notre ami commun ? J'ai entendu dire que vous vous êtes rencontrés ici à Paris !

Alain Théry a eu un petit rire et a affiché une mine impatiente. Quelqu'un a soupiré ostensiblement.

— Vous parlez de qui exactement ?

— Patrick Cornwall évidemment, le journaliste.

Le corps d'Alain Théry s'est raidi : j'ai ressenti les vibrations de ses muscles quand ils se sont tendus. Il a repoussé la blonde.

— Je ne sais pas de qui vous parlez.

— Je parle de Patrick Cornwall, ai-je continué à voix haute afin que tout le groupe puisse entendre. Il devait vous interviewer sur vos activités et maintenant il a disparu. Il est où ?

— Comment pourrais-je le savoir ? Je ne sais pas de qui vous parlez.

Il a fait un geste vers l'homme en face de lui. J'ai planté mon regard dans ses yeux clairs et j'y suis restée rivée.

— Il en savait trop sur vous et vos affaires, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que vous avez fait de lui ?

Alain Théry s'est levé.

— Cette nana est folle, quelqu'un peut-il la virer d'ici. Il a regardé dans tous les sens autour de lui et a fait des gestes vers les hommes assis à ses côtés : Mais mettez-la dehors, cette folle furieuse, elle est soûle.

Soudain des bras musclés m'ont soulevée en bloquant mes mains et ma nuque.

— Je sais ce que vous êtes en train de faire, ai-je crié, en donnant des coups de pied dans le vide.

Deux coupes de champagne ont volé. Les nanas assises dans le canapé se sont jetées sur le côté pour ne pas être aspergées de bulles.

— Elle n'est pas normale, putain, a dit l'une d'elles en français. Ils font entrer n'importe qui aujourd'hui.

— Lequel de vos hommes a tué Salif ? ai-je crié pendant qu'ils m'entraînaient loin de la table.

Du coin de l'œil, j'ai vu que l'homme à côté de moi était celui qui m'avait déjà mise dehors une fois. Il plissait ses yeux de cochon en sifflant dans mon oreille :

— Je te reconnais, petite pute.

La dernière chose que j'ai vue était Alain Théry mettant son bras autour de la fille dans le canapé, tous deux se confondant avec l'image

du trois-mâts majestueux. Son regard gris glacé me fixait lorsqu'on m'a portée hors du bar.

PARIS

LUNDI 29 SEPTEMBRE

Une vieille Peugeot était garée une quinzaine de mètres plus bas dans la rue. Je l'ai immédiatement reconnue en sortant de l'hôtel. Il y avait une personne sur le siège conducteur et elle me regardait droit dans les yeux.

Je me suis approchée, le cœur battant.

Olivier allait bientôt sortir de l'hôtel : il avait promis de m'accompagner au commissariat pour porter plainte dans les règles. Sarah Rachid avait raison, avais-je pensé. La société repose sur un système juridique et si on ne s'y fie pas, il s'écroule.

J'ai fait les derniers pas qui me séparaient de la voiture et je me suis penchée vers la vitre. J'ai reconnu les jantes rouillées et la poignée qui était de travers.

Lentement, elle a descendu la vitre. La femme était vraiment belle : un visage aux traits fins et des cheveux courts et foncés. Il n'y avait pas de doute, c'était elle qui était venue chercher Patrick à l'hôtel : *ce genre de femme qu'un gars regarde*. Elle était très élégante dans son manteau bleu et elle semblait un peu décalée sur ce siège de voiture crade.

— Qui êtes-vous ?

Le temps des politesses était définitivement passé.

— Asseyez-vous.

Elle a fait un geste vers le siège passager avant.

— Jamais de la vie, ai-je répondu.

Si elle était impliquée dans ce qui était arrivé à Salif, je n'avais aucune envie d'aller faire un tour avec elle.

Elle a eu l'air d'hésiter quelques secondes, puis elle a ouvert la portière et est descendue. On était chacune d'un côté de la voiture. Même taille.

— Alena Cornwall, a-t-elle dit avec un ton indifférent qui m'a donné l'impression de n'être personne. Mariée avec Patrick Cornwall. Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit la première fois ?

— Et vous, vous vous appelez comment ?

Pas de réponse. On se scrutait, dans l'expectative. Comment peut-elle savoir, ai-je pensé, où s'est-elle cachée pour savoir qui je suis et ce que je fais ?

— Je voudrais vous proposer un arrangement.

— Lequel ?

— On peut se parler sur le chemin, a-t-elle continué en commençant à marcher.

Nous sommes passées devant Olivier qui était sorti de l'hôtel. Je lui ai murmuré que je serais de retour très vite. Il m'a fait de grands signes derrière son dos :

— C'est la même femme.

— Oui, merci, je l'avais compris.

Je me suis dépêchée pour la rattraper.

— Vous savez où se trouve Patrick ?

La femme m'a jeté un regard, sans une once d'émotion.

— Vous auriez dû rentrer à New York.

— Je me fous de qui vous êtes. Je voudrais juste savoir ce qui lui est arrivé.

— Vous pouvez m'appeler Nedjma, a-t-elle répondu.

Je me suis arrêtée. J'avais déjà entendu ce prénom. J'ai mis quelques secondes avant de me rappeler dans quel contexte. Sarah Rachid avait mentionné son prénom la veille. C'était la femme que fréquentait Arnaud. Un camion poubelle a freiné et le bruit de cylindres métalliques qui s'entrechoquent s'est propagé entre les murs de pierre. Des questions fusaient dans ma tête. Est-ce qu'Arnaud lui avait tout raconté ? Pourquoi voulait-elle que je m'en aille ? Qu'avait-elle à voir avec Josef K ?

Le manteau bleu a tourné au coin de la rue et j'ai dû courir pour ne pas la perdre de vue dans la foule qui se densifiait.

— C'est donc Arnaud Rachid qui vous a parlé de moi.

J'ai essayé de reprendre mon souffle quand j'ai pu la rattraper à un passage clouté.

Elle m'a souri du coin de la bouche.

— Arnaud est naïf, a-t-elle dit en traversant la rue. Il pense que tout se passera bien si on est suffisamment gentil.

— De quel côté êtes-vous en réalité ?

Elle n'a pas répondu et s'est dirigée vers un parc au bout de la rue. Des gens nous dépassaient, des visages que je ne voyais pas. J'ai dû m'écarter pour ne pas percuter une poussette. *S'il n'y a pas d'enfant dans la poussette, que peut-il y avoir d'autre ?* avais-je pour habitude de penser. Une poupée, un chiot, une bombe ?

— Pourquoi vouliez-vous que je retourne à New York ?

— Pour votre bien.

Elle a franchi de grandes grilles et le parc nous a entourées de verdure. Le bord des feuilles commençait à jaunir. Des statues entre les arbres. Nedjma s'est arrêtée et m'a regardée.

— C'est Patrick qui m'a contactée pour me parler de Josef K. Où a-t-il trouvé ce numéro ?

— Pourquoi ne le lui demandez-vous pas directement ?

— Cornwall a refusé de divulguer sa source. Mais vous n'êtes pas journaliste, même si vous vous faites passer pour.

J'ai réfléchi à toute vitesse. Si le vendeur de sacs était en difficulté, ça n'était pas mon problème.

— Un gars qui s'appelle Luc et qui vend des sacs au marché de Saint-Ouen. Il a été payé pour le lui dire.

— Merde alors ! Le juron était en français. Elle a froncé les sourcils un bon moment en regardant la végétation : Ça devait être un piège, a-t-elle enfin conclu.

— Que voulez-vous dire ?

— On va s'asseoir là-bas.

Elle a montré un bassin où tanguaient de petits bateaux à voile colorés.

— Que savez-vous de Josef K ? a demandé Nedjma en s'asseyant sur une chaise bancale.

— Trafiquant d'êtres humains originaire d'Europe de l'Est qui apparemment aurait fait défection et qui se cache de ses vieux copains.

— On a tous un point faible, a dit Nedjma en fixant son regard sur quelques enfants qui guidaient leurs petits bateaux à l'aide de longs bâtons. Josef K avait une filleule. Il y tenait comme à la prune de ses yeux. Elle était sa princesse. Mais elle a grandi et elle est devenue une jeune femme. Il y a un an, elle s'est rendue à l'Ouest pour travailler comme mannequin et a disparu.

Je regardais son profil pendant qu'elle expliquait que Josef K avait perdu la raison et qu'il l'avait cherchée pendant sept mois à Amsterdam, Londres, Paris et dans toute l'Europe. Finalement, il avait fini par comprendre que c'était son propre réseau qui avait trompé la jeune femme.

— Personne de très proche, bien sûr, mais une branche qui opérait parallèlement, et dont Bratislava était la base. Ces organisations fonctionnent comme ça, une multitude d'îlots qui paraissent autonomes.

Nedjma a saisi un bâton qu'un enfant avait laissé traîner et elle a dessiné dans le sable. Des cercles séparés les uns des autres.

— Si la police en chope un, ça doit s'arrêter là. Ce groupe-là ne savait pas qu'ils avaient vendu la filleule d'un des chefs à une maison close de Cologne.

— Alors maintenant c'est lui le gentil. Il voulait parler à la presse et se faire pardonner, c'est ça ?

Nedjma m'a jeté un regard énervé.

— Peu après, deux trafiquants d'êtres humains sont morts à Bratislava dans des circonstances très brutales. Ensuite, Josef K est allé

voir le chef le plus haut placé qu'il connaissait en le menaçant de donner toute l'organisation s'il ne retrouvait pas sa filleule.

— Et qui est ce chef ?

Elle a regardé plusieurs fois autour d'elle avant de répondre.

— Il s'appelle Alain Théry, a-t-elle dit à voix basse. Il est français et gère une prospère société de consulting. Mais tout ça n'est qu'une façade. Leurs véritables activités se font dans l'ombre, c'est de là que provient l'argent.

J'ai frissonné en repensant au bureau vide.

— La couverture parfaite, a dit Nedjma. Personne ne s'inquiète si un consultant facture une broutille un million par semaine. Elle a fait une pause en me regardant : C'est votre mari qui a découvert comment ils sont organisés.

— Comment ?

Un sentiment confus de joie au milieu de ce marasme. Patrick avait fait du bon travail. Pour lui, c'était plus important que tout le reste.

Patrick avait fouillé partout, a-t-elle raconté, et il avait suivi des gens. Une entreprise de bâtiment où travaillaient des sans-papiers prétendait qu'ils avaient engagé leur main-d'œuvre par l'intermédiaire d'une boîte d'intérim. Patrick a menacé de faire débarquer la police et ils ont fini par lui montrer la facture.

— Lugus, ai-je soufflé.

Nedjma a acquiescé. Elle a tapé avec son bâton dans le cercle central.

— C'est là que se trouve le magot, a-t-elle poursuivi. Imaginez les profits liés au travail de milliers de personnes, jour après jour, année après année, quand on ne paie ni salaires ni assurances.

J'ai été frappée par le fait que son dessin pouvait schématiser l'organisation de n'importe quelle société moderne. Je me rappelais l'article de Patrick sur la nouvelle économie : c'était la même structure, ou absence de structure qu'il avait étudiée. Les entreprises sont morcelées et regroupées en petits îlots : eux-mêmes organisés autour de petits projets, comme des PME ordinaires. Ils ont l'air autonomes, mais en réalité ils sont dirigés du centre par une main de fer. Les missions sont clairement définies. Le groupe qui n'est pas à la hauteur et n'arrive pas à livrer est immédiatement éjecté. Personne n'est irremplaçable.

— La traite des humains est un commerce criminel attractif, a dit Nedjma, parce que c'est rentable et quasiment sans risque. Il y a toujours des gens qui cherchent du boulot, à n'importe quel prix. Plus les murs sont hauts, plus il y a des chances que les gens se taisent. Tout le monde veut de la main-d'œuvre pas chère, mais personne ne veut savoir d'où elle vient. Et ils ne se font jamais prendre, parce qu'ils ont des amis influents partout.

— Comme Guy de Barreau, ai-je ajouté.

Elle a hoché la tête.

— Patrick a soupçonné Alain Théry d'être un de ceux qui financent son activité.

Elle a posé les yeux sur un couple un peu plus âgé en train de faire du taï-chi : ils suivaient les mouvements l'un de l'autre dans une danse silencieuse.

Elle a tiré un trait avec sa botte sur le cercle dans le sable. Il s'est effacé.

— Je veux ce que Patrick Cornwall a envoyé. On avait un accord.

— Si vous me dites où il est allé.

Nedjma a tendu la main. J'ai sorti le carnet et l'enveloppe contenant les photos de mon sac. Elle a feuilleté les documents en silence.

— C'est tout ? a-t-elle dit avant de prononcer les mots qui ont mis l'univers au ralenti : Il n'a rien envoyé de Lisbonne ?

Je me suis lentement tournée vers elle. Lisbonne ? Patrick était allé à Lisbonne ? Et les larmes me sont montées aux yeux, pourquoi personne ne m'avait mise au courant ? Je l'avais cherché partout et presque une semaine s'était déjà écoulée.

— Il est allé à Lisbonne ?

Une fois ces mots prononcés, la colère a suivi. Elle est devenue insignifiante à mes yeux : j'avais déjà écrasé des gens comme elle au lycée.

— Vous le saviez depuis tout ce temps, bande de salauds. Et pourquoi votre copain de baise n'a pas pu me le dire avant nom de Dieu ?

Elle s'est contentée de hausser un sourcil.

— Arnaud n'avait pas cette information.

— Ah, au moins, là-dessus, il disait la vérité.

Nedjma m'a lancé le carnet.

— Je ne peux pas utiliser ça, a-t-elle dit en continuant à scruter les photos d'Alain Théry en compagnie de Guy de Barreau. Mais je garde celles-là, a-t-elle poursuivi en les mettant dans la poche de son manteau.

— Parlez-moi de Lisbonne, ai-je dit en déglutissant.

Elle a sorti un petit étui en argent qu'elle a secoué pour en faire sortir une cigarette.

— C'est là-bas que nous avons caché Josef K. Son réseau ne s'étend pas jusque-là. Elle a allumé la cigarette en crachant la fumée vers le ciel. Dans le temps, Josef K était un agent du KGB très méticuleux et il a continué à tout documenter, les transactions, les noms, les adresses. Il recensait ses amis dans les moindres détails.

— Et Patrick est allé à Lisbonne pour l'interviewer ?

Nedjma a hoché la tête.

Patrick l'avait en effet appelée le lundi, il y a deux semaines. Arnaud lui avait dit qu'il était journaliste. Ils étaient de vieilles connaissances, mais politiquement, ils avaient pris des chemins différents. Arnaud voulait aider le plus de gens possible, tandis que Nedjma parlait de faire exploser le système de l'intérieur. C'est là où Josef K pouvait jouer un rôle – et Patrick.

Ils avaient un arrangement.

Patrick aurait un entretien exclusif avec lui. En échange, il devait rédiger une synthèse du témoignage de Josef K et lui transmettre les documents. Lorsque tout serait prêt, Josef K obtiendrait un billet pour le Brésil. Avec les photos de Patrick et le témoignage de Salif, c'était une grosse bombe qui allait exploser dans le système judiciaire et les médias. Ça ferait sauter le réseau et causerait de tels dégâts dans le pouvoir politique qu'un changement serait enfin possible.

Ses mots semblaient d'une dureté extrême lorsqu'elle parlait de la détonation qui ferait écho jusqu'au palais du président.

— Et Patrick, il est où en ce moment ?

— Je ne sais pas, a dit Nedjma en regardant ailleurs. Je n'ai pas de nouvelles depuis son départ.

Je me suis figée.

— C'était il y a deux semaines. Quelque chose a dû arriver, c'est évident.

Nedjma a jeté la cigarette par terre qui a continué à se consumer dans le sable.

— Mais merde, dites-moi, ce qui s'est passé à Lisbonne ! ai-je crié.

Au bord du bassin, un petit garçon m'a regardée, effrayé. Son bateau a été pris dans le vent et il s'est rapidement éloigné.

— Nous ne savons pas, a dit Nedjma. Nous ne savons pas ce qui s'est passé à Lisbonne.

Je l'ai dévisagée.

— Mais vous êtes toujours en contact avec votre super-transfuge quand même. Il est toujours là-bas ?

— Josef K est mort.

— Quoi ? Quelque chose a commencé à hurler dans ma tête, une sirène venue de nulle part. Il est mort comment ? Quand ?

— Mercredi, il y a deux semaines. Il est tombé d'une terrasse. La police pense qu'il s'est suicidé.

Elle a froncé les sourcils pour montrer ce qu'elle pensait de cette théorie. Je l'ai regardée, confuse, sans pouvoir dire un mot. C'était le lendemain du départ de Patrick pour Lisbonne.

— Ses vieux amis ont dû apprendre que je le cachais. Et ils ont donné cette information à Patrick pour qu'il les mène vers Josef K. Ils devaient s'attendre à ce que je fasse confiance à un journaliste américain. Elle s'est levée, a regardé aux alentours et s'est remise à

marcher vers la grille qui entourait le parc : Je n'ai pas de nouvelles depuis qu'il a quitté Paris. Cornwall savait dans quoi il s'engageait. C'était son choix de partir.

J'ai accéléré le pas pour la rattraper et j'ai saisi son manteau.

— Alors, vous vous foutez de lui, espèce de...

— Alors, vous avez perdu votre mari, a-t-elle dit lentement. Des hommes meurent tous les jours dans ce trafic et pourtant, il n'y a que votre perte qui vous importe, pourquoi ? Parce que vous êtes supérieure aux autres ? Elle m'a attrapé les poignets et s'est dégagee de ma prise : Vous ne voulez pas savoir ce qui est arrivé à la princesse ? Il l'a retrouvée. Deux mois plus tard, dans un cercueil.

J'ai soudain eu froid et j'ai resserré ma veste.

— Je dois aller à Lisbonne.

— Vous êtes enregistrée sur le vol de demain matin, six heures vingt-cinq à Charles-de-Gaulle. Quelqu'un vous laissera une enveloppe avec les documents pour le voyage à la réception de votre hôtel. Vous aurez une chambre à l'hôtel où logeait Cornwall. Elle s'est penchée vers moi : Vous aurez aussi une adresse poste restante où vous enverrez les documents si vous les trouvez. Je présume que vous vous conformerez à cet arrangement.

Elle a ensuite fait demi-tour et elle est partie. Une tache bleue qui disparaissait entre les arbres.

— Attendez, ai-je crié. Nous n'avons pas d'arrangement.

Je lui ai couru après et je l'ai vue descendre un escalier près d'un café. Un panneau indiquait que c'étaient des toilettes.

En bas, tout était étonnamment propre et agréable pour des toilettes publiques, il y avait des pots de fleurs sur les marches. J'ai attendu cinq minutes, mais Nedjma n'est pas ressortie. Je me suis approchée de la femme qui était postée près des toilettes : elle était petite et ronde avec un foulard autour de la tête et une coupelle avec des pièces de monnaie devant elle.

Peu à peu, je me suis remémoré chacun des mots pour constituer une phrase en français :

— Excusez-moi, je cherche une femme avec un manteau bleu, elle est ici ?

La dame a haussé les épaules. J'ai mis une pièce de deux euros dans la coupelle en répétant ma phrase.

Pas de réponse.

— Il y a une autre sortie ?

La femme a secoué la tête.

— Pas comprendre le français.

Les barrières de police avaient disparu et tout était revenu à la normale devant la porte de la rue Charlot.

Aucune trace de l'homme qui avait été trouvé là, la veille, mort après avoir subi des violences. Je me suis demandé si la famille de Salif saurait un jour ce qui lui était arrivé, si un jour il pourrait être identifié.

Arnaud Rachid a ouvert la porte. Je l'avais appelé pour le prévenir de ma visite, pour qu'il y soit préparé.

— Elle m'a interdit de dire quoi que ce soit. Qu'est-ce que je pouvais faire. Je n'avais pas le choix.

Je l'ai fusillé du regard en entrant. Dans l'escalier, Arnaud montait derrière moi comme un chien battu, plein de remords.

Le numéro du billet électronique avait bel et bien été transmis à la réception de l'hôtel, avec la confirmation de la réservation d'une chambre pour deux nuits. J'avais juste une dernière chose à régler avant de quitter Paris pour de bon.

— Et d'ailleurs, vous auriez pu m'avouer que vous êtes mariée avec Patrick Cornwall. Comment pouvais-je le deviner ?

Je me suis arrêtée sur le palier et me suis retournée vers lui.

— Vous auriez pu me dire que c'était votre copine qui l'avait envoyé à Lisbonne.

— Ce n'est pas ma copine, a dit Arnaud.

Dans le grand local encombré, il s'est affaissé sur sa chaise.

— Et d'ailleurs, je ne savais pas qu'il était parti à Lisbonne. Il s'est passé la main dans les cheveux : Elle ne me raconte pas tout. Et je lui ai dit que je ne voulais pas savoir.

— C'est qui en fait ? ai-je demandé.

Arnaud a souri et son regard s'est voilé.

— Une femme aimée par beaucoup d'hommes, mais que personne ne peut avoir, a-t-il dit lentement. Elle vient et repart, comme les saisons.

— Epargnez-moi la poésie, ai-je répondu.

— C'est tiré de *Nedjma*, un grand roman algérien. Nedjma en est l'héroïne, mais ce nom est aussi symbolique, il veut dire étoile.

Je me suis à moitié assise sur le bureau et j'ai fait tomber une pile de journaux sans le faire exprès. Je m'en foutais royalement.

— Alors, elle est aussi originaire d'Algérie ?

— Non, non, c'est le nom qu'elle s'est choisi, un pseudo. Arnaud tripotait un stylo et tapotait avec sur le bureau : Elle a grandi à Neuilly-sur-Seine. Vous connaissez ? Le président y habite. Il a fait un petit sourire. Mais contrairement à lui, Nedjma a vraiment fait Sciences-po. Son père l'a forcée, et elle dit que la seule chose qu'elle ait apprise là-bas, c'est la haine de tout ce que représentent ces gens-là.

— Quel est son vrai nom ?

— Il vaut mieux ne pas le savoir. Elle a coupé les liens avec tout le

monde et ne l'utilise plus. Depuis quelque temps, elle se cache. Je ne sais même pas où elle habite en ce moment.

— Après ce qui s'est passé à Lisbonne ?

— Je sais uniquement qu'elle a caché Josef K et qu'il est mort. Quelqu'un a divulgué des informations à son sujet. Arnaud a regardé nerveusement autour de lui, il était désespéré. Il a baissé la voix : Ce sont les mêmes qui ont trouvé Salif. Ils vont finir par me mettre la main dessus aussi.

— Comment pouvez-vous être sûr qu'elle ne joue pas un double jeu ?

— Je ne suis pas toujours d'accord avec ses méthodes, mais je sais qui elle est quand elle est seule, quand il n'y a qu'elle et... Son regard a croisé le mien : C'est la personne la plus authentique que j'ai jamais connue.

— Vous étiez chez elle la nuit de l'incendie ?

Arnaud avait l'air malheureux. Je me suis demandé s'il souffrait d'avoir été au mauvais endroit au mauvais moment ou si c'était douloureux d'aimer une femme comme Nedjma.

— Etre avec elle, c'est comme être sur la frontière entre le ciel et l'enfer. C'est un endroit que très peu de monde peut atteindre.

J'ai ressenti comme une brûlure dans la poitrine. J'ai détourné les yeux. Je ne voulais rien connaître sur sa vie amoureuse, ni sur la vie amoureuse de personne d'ailleurs. Une chose a attiré mon attention, la place de Sylvie était vide. Elle n'était peut-être plus très engagée, ou avait-elle abandonné Arnaud ? La concurrence était incontestablement très rude.

— Et alors, elle est où, votre deuxième admiratrice ? Je pensais qu'elle traînait toujours dans le coin.

— Sylvie, vous voulez dire ? Je ne sais pas. Je ne l'ai plus vue depuis hier matin.

Silence. Ces mots sont restés suspendus dans l'air.

Hier matin. C'était le moment où il avait trouvé le cadavre de Salif sur l'escalier devant l'immeuble.

Ce n'était pas à lui que je pensais, mais à Sylvie. Et une idée s'est formée en moi, quelque chose qui m'avait échappé parmi toutes les pièces de puzzle avec lesquelles je me débattais.

Cette nana aux cheveux rasés et aux jeans troués, qui suivait Arnaud partout et la ramenait sans cesse avec sa jalousie.

Nom de Dieu. Pouvait-il en être ainsi ?

J'ai marché vers le bureau qu'elle occupait la dernière fois, en zigzaguant entre les cartons d'affiches et le reste du fatras. J'ai essayé de me rappeler ma discussion avec elle : elle m'avait parlé de Josef K et avait affirmé qu'Arnaud connaissait certains des hommes qui avaient péri dans l'incendie. Rien de particulier, pourtant mes

souçons se faisaient de plus en plus forts.

Des prospectus étaient éparpillés sur son bureau. Il n'y avait ni tasse de café sale ni objet personnel. Pas de photos, lettres ou autre qui porterait son nom. Pas même un calendrier. Arnaud avait dit qu'elle s'était assez récemment engagée dans la lutte. J'ai soulevé des tas de magazines et les livres habituels : Che Guevara et Malcolm X.

— Qu'est-ce que vous faites ? a demandé Arnaud depuis son bureau.

J'ai relevé la tête et j'ai remarqué que, de là où j'étais, je pouvais voir tout ce qu'il était en train de faire. On pouvait aussi parfaitement entendre ce qu'il disait, sans même qu'il ait besoin d'élever la voix. Un peu plus loin dans le local, un jeune homme avec une queue de cheval en train de jouer à un jeu vidéo. L'espace et les murs en pierre amplifiaient tous les sons.

— Que savez-vous vraiment de Sylvie ?

J'ai ouvert quelques tiroirs. Ils étaient vides.

— Elle a dû prendre peur après tout ce qui s'est passé avec Salif, a dit Arnaud, sinon, elle serait encore là.

— Ou peut-être qu'elle a terminé son boulot, ai-je répondu.

— Ça m'étonnerait, il faudra des générations avant que le monde ne devienne un endroit juste et que tous les hommes partagent les mêmes valeurs.

Je me suis retournée vers lui et je me suis assise sur son bureau. Je me suis rappelé comment elle avait surgi derrière moi alors qu'on parlait de Josef K.

— Vous savez vraiment qui elle est, où elle habite, ce qu'elle faisait avant de venir ici ?

— Comment ça ? On n'a pas l'habitude de surveiller les gens qui travaillent ici. Le ton de sa voix était devenu plus dur. On est sacrément contents qu'il existe des bénévoles.

— Autrement dit, c'est assez facile de placer quelqu'un ici, ai-je dit lentement. Si quelqu'un voulait savoir ce que vous faites. Qui vous cachez et où, par exemple.

— Que voulez-vous dire ? Il tripotait son foulard, l'enroulait et le déroulait autour de son cou en me dévisageant : Elle est un peu pénible, mais vous êtes malade si vous l'accusez de...

Je l'ai interrompu.

— Comment pouvaient-ils savoir que Salif était vivant ? ai-je poursuivi. Qui a révélé que Nedjma cachait Josef K ?

— Vous êtes décidément folle.

Il s'est levé si rapidement que sa chaise a roulé en arrière et a heurté le mur. Il s'est précipité vers le bureau de Sylvie et a commencé à ouvrir les tiroirs, à fouiller les piles de journaux. Il s'est arrêté net et a levé les yeux vers moi : il y avait quelque chose de désespéré dans son regard.

— Merde, et moi qui pensais juste qu'elle était...

— Amoureuse de vous, ai-je dit pour achever sa phrase. L'un n'exclut peut-être pas l'autre.

Arnaud s'est gratté la tête avec un air abattu. J'ai regardé l'heure : j'avais encore largement le temps avant d'aller à l'aéroport.

— Est-ce que vous lui aviez dit que Salif était encore en vie ?

Il a secoué la tête.

Les pièces du puzzle se mettaient en place une à une.

— Peut-être qu'ils pensaient qu'il était mort jusqu'au moment où je vous ai appelé pour exiger que vous me racontiez la vérité, ai-je poursuivi. Sylvie a tout entendu, et même si vous n'avez rien dit d'explicite, elle a compris qu'il s'agissait de Salif.

Arnaud s'est affaissé sur sa chaise.

— Et elle a réussi à le tracer, a-t-il dit tandis qu'il avait l'air de perdre toutes ses forces. Je ne me rappelle plus ce que je lui ai dit. Vous savez, on parle et...

— Il se peut que vous ayez dit quelque chose sur le fait que Nedjma cachait Josef K ?

— Je ne sais pas, a dit Arnaud avec une voix qui était en train de se casser, peut-être, peut-être pas, je ne me rappelle plus.

Il a plongé la tête dans ses mains et j'ai vu qu'il comprenait ce qui s'était passé. Il gémissait et je me suis retournée pour éviter de le voir s'effondrer.

— Non, a-t-il gémi. Non, non... Il a mis plusieurs minutes avant de pouvoir dire quelque chose de compréhensible. Elle m'a aidé à leur apporter de la nourriture. Il parlait en bredouillant : Sylvie savait que je les cachais à l'hôtel.

— Mais elle ignorait une chose. Elle ne pouvait pas savoir où se cachait Josef K, car Nedjma ne vous l'avait pas dit, n'est-ce pas ?

Perdu dans la culpabilité et les remords, il n'a même pas relevé la tête. Ça n'avait pas d'importance. J'avais compris le reste par déduction.

Ils avaient utilisé Patrick pour trouver Josef K. Ils avaient acheté un informateur au marché pour le mener dans la bonne direction. Comme on achète des sacs, ai-je pensé, tout se marchande.

Mais quelque chose clochait. Patrick ne s'était jamais laissé acheter. Ils n'avaient pas non plus réussi à lui faire peur. Il avait continué à s'approcher d'Alain Théry, comme une mouche énervante dont on ne peut pas se débarrasser. Il ne les avait pas lâchés.

Une expression française a refait surface dans ma tête : *faire d'une pierre deux coups*. J'ai dû m'agripper à la rampe dans l'obscurité de la cage d'escalier. Dans une autre langue, on disait *tuer deux mouches d'un coup*. Le proverbe existait sous différentes formes dans plusieurs langues, mais signifiait toujours la même chose : deux pour le prix

d'un.

Josef K qui allait témoigner contre ses vieux camarades.

Patrick, qui allait les confondre dans son article, et qui en savait manifestement trop.

La lumière du jour m'a aveuglée lorsque je suis sortie dans la cour, soudain je me suis rappelé où j'avais lu cette expression, en anglais et en français. Sur le site Web de Lugus : *Frapper deux oiseaux avec la même pierre, c'est notre devise en toutes circonstances.*

J'ai commencé à courir comme une folle, en prenant par la rue de Bretagne, là où le trafic était plus dense et où je pouvais héler facilement un taxi.

Comme si je cherchais le moyen le plus rapide pour arriver à Lisbonne.

TARIFA

LUNDI 29 SEPTEMBRE

Il passait du reggae au *Blue Heaven Bar*, exactement comme la fameuse nuit.

Après avoir tourné à l'angle de la rue, Terese a pu entendre la musique et voir l'enseigne un peu plus loin. Sa peau brûlait encore de la chaleur du soleil et de l'attente. Son corps s'enflammait lorsqu'elle imaginait qu'il y serait.

S'il vous plaît, faites qu'il soit là ce soir.

C'était son dernier soir à Tarifa. Demain, ils allaient rentrer à Stockholm et elle ne le verrait plus jamais : Alex d'Ipswich.

Si elle pouvait juste le voir encore une fois.

Elle a trébuché et a dû se concentrer pour ne pas glisser sur les pavés. Ses nouvelles chaussures avaient des talons. C'était un cadeau de son père. Elle les avait achetées dans un grand magasin à Puerto Banús lors d'une excursion, ainsi qu'une robe jaune qui la mincissait et qui mettait en valeur sa peau bronzée. Le tout avait coûté cent quarante euros, mais ce n'était rien comparé aux prix des vêtements dans les boutiques du port, Donna Karan et Versace : elle n'avait jamais vu autant de luxe de toute sa vie. Et son père avait voulu lui offrir quelque chose de beau. Il faisait tout son possible pour qu'elle se sente bien.

Terese se trouvait presque belle en entrant au *Blue Heaven Bar*. Les gens se serraient les uns contre les autres et il faisait chaud, exactement comme dans ses souvenirs, et ça sentait la pizza, la crème solaire et la fumée de cigarette. Il y avait aussi une légère odeur de haschisch qui venait d'un coin, quelque part.

Elle est restée debout derrière la porte, en se balançant légèrement au rythme de la musique et en essayant d'avoir l'air détendue. Autour des tables, il y avait foule : des surfeurs en shorts baggy ou jeans retroussés et des nanas en pantalons baba cool et petits débardeurs. Certaines portaient des jupes en tissu souple et des piercings au nombril. Une serveuse aux cheveux décolorés et avec un tatouage en forme de lézard sur l'épaule lui est passée devant à toute vitesse. Elle portait un plateau rempli de cocktails rouge et turquoise. Terese a tendu le cou pour scruter les canapés du fond.

Elle ne l'a vu nulle part.

— Une bière s'il vous plaît, a-t-elle demandé à la serveuse derrière

le bar.

Elle avait les cheveux tressés et une frange coupée en biais.

Les premiers jours, juste après l'horrible événement, elle avait voulu se cacher, disparaître de la surface de la terre. Suivre les conseils téléphoniques de sa mère : prendre le premier avion pour la Suède, se coucher dans son bon vieux lit, pleurer et boire un chocolat chaud. Mais son père ne trouvait pas que ce soit une bonne façon de gérer la crise.

Fuir n'était pas une solution. Le monde est cruel, mais la vie doit continuer. Alors, il avait loué une voiture et il l'avait emmenée en excursion. Ils avaient visité Gibraltar et une vieille ville dans les montagnes qui s'appelait Ronda. Le soir, elle avait beaucoup pleuré en pensant aux deux hommes : Alex qui l'avait quittée sur la plage et celui qu'elle avait trouvé mort dans l'eau. Dans ses rêves, il arrivait que les deux se mélangent.

Ces derniers jours, elle s'était mise à penser que tout avait pu être un malentendu. Il pouvait y avoir de nombreuses explications à ce qui était arrivé. Alex s'était peut-être réveillé la nuit en se sentant très mal, et il n'avait pas voulu vomir en sa présence. Il était peut-être tellement soûl qu'il ne se rappelait pas ce qui s'était passé. Ou il avait une autre copine, et il aurait eu mauvaise conscience de rester avec Terese sans avoir rompu avec elle.

Les derniers soirs, elle avait imaginé qu'il la cherchait. Il n'avait pas son numéro de téléphone et ne savait pas à quel hôtel elle logeait, il ne connaissait même pas son nom de famille. C'était pour cela qu'il devait certainement revenir tous les soirs au *Blue Heaven Bar* en espérant l'y trouver.

Terese s'est appuyée au comptoir pour regarder un des grands écrans près du plafond. Il diffusait des films des plages du monde entier avec des kitesurfeurs, windsurfeurs et surfeurs tout court, tous appartenant à l'élite mondiale, en train de prendre les vagues et de s'envoler. Ça lui donnait le mal de mer. On lui a apporté sa bière. C'était plus facile d'attendre avec quelque chose dans la main. Elle se souvenait qu'Alex avait bu de la bière ce soir-là.

Elle se rappelait le désir, la vague de chaleur dans son corps lorsqu'il s'était penché vers elle. Ils s'étaient tenus exactement à l'endroit où elle était maintenant. Alex d'Ipswich. Ebouriffé, expérimenté et bronzé.

— Une fois que tu as vécu la sensation d'être soulevé par le vent, tu ne veux plus jamais revenir sur terre, avait-il dit. Là-bas, il n'y a que toi, la mer et les vents, pas le temps de réfléchir. Tu dois essayer Tes, c'est la liberté totale. Je peux t'appeler Tes ?

Elle s'est rappelé ses yeux, ni bleus ni verts. Comme la mer, avait-elle pensé. Il était comme la mer, si libre. Il avait traîné à Tarifa tout

l'été, pour faire du kitesurf.

— L'hiver, je vais en Australie, je suis les vents. C'est une façon de vivre. Mais pas à Sydney, plutôt la côte ouest, vers Perth. Les meilleures vagues sont là-bas.

— Ipswips, avait-elle dit un peu plus tard, quand ils s'étaient assis dans un des canapés bas le long du mur. Elle était probablement soûle à ce moment-là. Ce n'est pas de là que venait le tueur en série ?

— *Don't worry*. Ce n'était pas moi, avait dit Alex en faisant semblant de l'étrangler.

Et sa main s'était attardée sur sa nuque. Il lui avait caressé très légèrement le cou. Elle s'est mise à frissonner en y repensant. Elle s'est sentie devenir moite entre les jambes.

— Tu savais que les aborigènes ne travaillent pas plus de quatre heures par jour, avait-il dit. Son visage s'était illuminé d'un sourire et ses yeux s'étaient mis à briller : Après, ils chantent, baisent et se racontent des histoires. Et tu sais pourquoi ça marche ?

— Non, avait dit Terese un peu bêtement.

Elle venait juste de lui raconter qu'elle voulait devenir coiffeuse : que c'était ennuyeux et ordinaire, en fait.

— Personne ne leur a dit qu'il fallait avoir une villa et deux voitures, avait dit Alex en s'approchant un peu plus, sa respiration dans son oreille. Et parce que c'est plus sympa de le faire sous les étoiles.

Elle a goûté la bière en fixant la porte pour ne pas le rater. Un nouveau groupe de gens arrivait. Terese a rentré le ventre. Ce n'était pas lui. Elle a expiré à nouveau.

Deux Suédoises s'étaient installées juste à côté d'elle. L'une d'elles portait un pantalon bouffant vert criard et elle avait un piercing dans la lèvre. Le *Blue Heaven Bar* regorgeait de ce genre de nanas-là, pleines d'assurance.

— Et alors, ils remontent sur les plages, entre les touristes. C'est horrible, non ? Et tout le monde ferme les yeux. Les deux jeunes femmes ont attrapé leurs cocktails. Je ne savais pas qu'ils avaient commencé à affréter des charters pour venir ici, a dit la nana avec le piercing. On devrait aller au Portugal demain, non ? Ça commence à être mal fréquenté ici. Sa copine a hoché la tête. Au nord de Lisbonne, il y a encore des villages authentiques.

Terese commençait à se diriger vers les toilettes. Elle avait eu envie de raconter que c'était elle qui avait trouvé le mort sur la plage, mais elle ne voulait pas prendre le risque de se trouver coincée entre deux Suédoises plus belles qu'elle.

Lorsqu'elle est passée devant la porte, il est entré. Exactement, au même moment. Terese s'est rapidement glissée sur le côté pour se cacher derrière une colonne. Alex portait un pantalon retroussé en

coton, avec une corde à la taille et un tee-shirt turquoise. Son cœur battait à tout rompre, il était toujours aussi beau. Il s'est arrêté au niveau d'une des tables du milieu et a commencé à parler avec deux jeunes hommes. La serveuse avec le lézard est passée devant lui. Alex l'a embrassée sur le front et a commandé quelque chose. Sur le moment, Terese a paniqué : peut-être avait-il trouvé quelqu'un d'autre. Elle n'aurait pas dû attendre aussi longtemps pour y retourner.

Terese a regardé sa nuque ébouriffée et c'était comme si ses mains se souvenaient de la sensation de ses cheveux épais. C'était si bon de plonger les poings dedans lorsqu'il l'avait embrassée pour la première fois sous un porche de la rue principale, au milieu de la nuit, pendant que les autres continuaient vers le *Vampire Club*.

Ça voulait dire quelque chose. C'était sûr.

Elle s'est interrogée sur la meilleure stratégie à adopter : aller au bar et faire semblant de le voir en passant devant lui ou se mettre à un endroit visible et le laisser l'apercevoir en premier. A cet instant, il s'est retourné. Terese a rentré le ventre en souriant. Elle a levé sa bière vers lui. Alex n'a fait que la regarder. Il s'est retourné vers son copain en lui disant quelque chose. Elle a rougi. La main qui tenait le verre tremblait et la bière aussi. Puis il s'est dirigé vers elle. Il a saisi une bière sur le plateau de la nana au lézard en passant devant elle.

— Salut, tu es toujours là.

— Je pars demain, a dit Terese.

— La dernière nuit de fête alors.

Alex a ri en jetant sa tête en arrière. Elle avait vraiment un faible pour les hommes avec les cheveux ébouriffés. Ça la faisait toujours craquer.

Terese tenait son verre contre sa poitrine pour que sa main ne tremble pas. Et pour qu'il voie son décolleté.

— Et toi, a-t-elle dit avec détachement. Quand est-ce que tu repars en Australie ?

— Bientôt, si le vent ne tourne pas. Ce putain de *poniente* souffle depuis plusieurs semaines maintenant.

Il piétinait un peu sur place. Terese avait l'impression que sa présence le rendait nerveux.

— Ça commence à être fatigant d'attendre le *levante*, a-t-il dit en regardant autour de lui.

— Oui, c'est sûr. Le vent a pas mal soufflé.

Il a haussé les sourcils et a ri en regardant quelqu'un à côté :

— Ce que je veux dire, c'est que le *poniente* arrive avec force de l'ouest, avec l'Atlantique dans le dos. C'est sûr qu'il apporte de grosses vagues, mais elles manquent de finesse. Avec le *levante*, c'est autre chose.

Il a bu une gorgée de bière et a lancé des regards autour de lui. Plusieurs personnes étaient en train d'écouter.

— Il faut qu'une haute pression arrive de l'Afrique. Quand elle entre en collision avec les basses pressions au-dessus de l'Andalousie, des courants atmosphériques se créent qui pénètrent ensuite dans le détroit de Gibraltar et forment des vagues plus hautes que nulle part ailleurs. Il a montré avec les bras comment les hautes et basses pressions couraient dans l'air et se bouscullaient dans le détroit. On dit que le *levante* rend les gens dingues.

— Arrête avec ça, a dit le type à côté. Ce ne sont que des mythes.

— Tu ne l'as jamais senti ? Ce vent chaud et sec, il fait quelque chose aux gens quand il souffle semaine après semaine, parfois pendant des mois l'été. Certains se suicident. Il y a plus de suicides ici sur la Costa de la Luz que nulle part ailleurs en Espagne. Le nombre de schizophrènes à Tarifa est anormalement élevé. C'est à cause du *levante*, il pousse les gens à bout.

Alex a tendu le cou et a fait signe à quelqu'un derrière Terese. Elle s'est retournée. C'était un groupe assis dans le canapé.

— Ce sont tes amis ?

— Je connais presque tout le monde ici, a dit Alex en levant son verre vers eux et en faisant un petit signe pour leur signifier qu'il allait venir les voir.

— J'ai trouvé un cadavre sur la plage, a dit Terese.

Alex l'a de nouveau regardée.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? a-t-il demandé.

— Cette nuit-là. Tu sais.

— Quelle nuit ? Ah ! Tu veux dire, quand toi et moi... ?

— Hm.

— C'était quelle nuit déjà ? Il a levé la tête vers l'écran où un surfeur a fait une triple volte et a atterri sur la crête d'une vague énorme. Je t'avoue, je ne sais pas ce qui s'est passé cette nuit-là. J'étais assez soûl.

— Je comprends, a dit Terese.

Elle a vu la couleur de ses yeux changer, l'étincelle à l'intérieur. Des yeux où se noyer. Il a ri.

— J'espère que je n'étais pas trop soûl pour...

Il a montré avec sa main.

— Non, ça va. Terese s'est penchée un peu vers l'avant et a effleuré sa hanche avec ses doigts : C'était sympa.

Alex a bu une grosse gorgée de bière en reculant d'un pas et sa main est restée suspendue en l'air.

— Quel cadavre ? Tu veux dire, mon Dieu, c'était cette nuit-là. J'ai entendu dire qu'ils en ont trouvé un. C'était toi ?

Terese a hoché la tête.

— C'était terrible. Il était allongé dans l'eau. Je voulais juste y aller rincer mon visage.

— Ah, merde alors. Merde. Il s'est tourné vers un type qui était debout quelques mètres derrière Terese, et a levé la voix : Tu as entendu Ben, c'était elle... la nana qui a trouvé le réfugié dans l'eau la semaine dernière.

Terese a senti l'attention se tourner vers elle, des visages autour, des questions fusaient de tous côtés.

— Ma pauvre, ça a dû être terrible ? Il était comment ? C'était où sur la plage ? Tu n'as pas eu peur ? Je ne comprends pas qu'ils ne fassent pas quelque chose. Qui tu veux dire ? Les autorités, l'UE. Ces gens-là veulent juste une vie comme la nôtre. Pourquoi ils n'en auraient pas le droit ? Les frontières, ce sont les politiciens qui les inventent. Avant, les gens pouvaient venir librement du Maroc, mais quand l'Espagne est devenue membre de l'Union européenne, le rideau de fer est tombé. Boum. Je trouve que tout le monde devrait pouvoir aller où il veut, habiter là où il le souhaite. Mais ça ne marcherait pas. Mais si, on le fait bien nous. Tu habites là. On ne peut pas comparer ça avec l'idée que la moitié de l'Afrique débarque ici. Je trouve qu'on devrait les aider avant qu'ils n'arrivent. Lutter contre la pauvreté. Pour qu'ils ne soient pas obligés de partir. Mais les gens veulent partir.

Dans la fumée, elle a vu Alex disparaître vers les surfeurs plus à la cool et les *travellers*, la table où étaient assis ses amis. Il ne se rappelle pas mon prénom, a-t-elle pensé.

Elle a bu sa bière au goulot pour pouvoir se débarrasser du verre. Ensuite, elle s'est lentement approchée de lui, bouche sèche, cœur battant. Ils s'étaient embrassés, ils avaient couché ensemble. Ils devaient pouvoir se parler.

Alex s'était assis sur un pouf en cuir, le dos tourné et il avait une discussion animée avec une des nanas sur le canapé. Il avait tendu ses grandes jambes vers elle et avait croisé les chevilles. Il portait des baskets en tissu et une chaîne en argent autour de la cheville.

Terese a touché son épaule. Il s'est retourné.

— On ne peut pas sortir un peu ? a demandé Terese.

— Pourquoi ?

Alex a lancé un regard vers la jeune femme qui avait ses pieds dans les siens. Elle portait un short en jean serré et elle avait une perle dans le nombril.

— J'ai besoin de te parler.

Alex a tripoté son verre. Il s'est penché vers la nana en prononçant quelque chose. La jeune femme a regardé Terese.

— C'est vrai ? Quelle horreur ! Je serais morte si c'était moi.

Alex a posé son verre en se levant. Il a poussé Terese devant lui

jusqu'à la porte.

— Tu ne fais pas de scène, d'accord ? a-t-il dit lorsqu'ils sont sortis dans la petite rue. Il l'a tirée par le bras pour l'emmener un peu plus loin : On s'est bien amusés, mais c'est tout. Vois-le comme un souvenir de vacances.

Il l'a lâchée et s'est adossé au mur. Il a trouvé une cigarette abîmée dans la poche de sa chemise.

Terese s'est frotté le haut du bras qui lui faisait mal.

— Tu as dit que tu ne te souvenais de rien.

— Tu étais super bonne. Il a enlevé un petit morceau de tabac de sa langue. Mais ça ne veut pas dire que je suis amoureux de toi.

Elle a dégluti et elle a senti l'air frais du soir sur ses bras nus. Elle a eu froid. Alex a regardé ailleurs, plus loin dans la ruelle, en tirant une bouffée sur sa cigarette et en expirant. La fumée s'est rapidement dispersée dans le vent.

— Je suis désolé pour le type qui est mort, vraiment, je le suis. Si j'avais su...

— Tu ne te serais pas tiré ?

Il s'est penché et s'est gratté la cheville. Terese a regardé la chaîne qui y était accrochée.

— Mon passeport a disparu ce soir-là, a-t-elle dit. Tu penses que quelqu'un l'a volé ?

— Pourquoi je le penserais ?

— On était ensemble.

— C'est quoi le problème ? Tu n'as pas besoin de passeport pour retourner en Suède. Tu es citoyenne de l'Union européenne, non ? Tu n'as jamais entendu parler des accords de Schengen ?

Terese l'a dévisagé. Les lèvres qui se sont retirées autour de sa bouche, ses dents de travers, les mots qu'il a crachés.

— C'est toi qui l'as pris ? a-t-elle dit en baissant les yeux.

Elle s'attendait à ce qu'il dise non. Elle a gratté un chewing-gum qui était collé sur le bout blanc de sa chaussure.

Alex a eu un petit rire.

— Détends-toi. Tu peux aller t'en faire faire un nouveau quand tu seras rentrée. Tu en auras peut-être même un ici, vous avez certainement un consulat à Málaga ou à Séville.

— Tu as pris l'argent aussi ? Terese l'a regardé fixement, en reculant d'un pas et en se tenant au mur : Pourquoi tu as fait ça ? Tu as fouillé dans mon sac pendant que je dormais ? Et moi qui...

Elle a mis la main devant sa bouche. Des larmes lui montaient aux yeux et elle a commencé à trembler de tout son corps.

Maintenant, il allait la prendre dans ses bras et lui dire que ce n'était pas vrai.

— Non mais, arrête un peu. Il a piétiné le mégot, et l'a envoyé dans

le caniveau d'un coup de pied. C'était combien déjà, vingt, trente euros ? Tu as dit que tu étais ici avec ton père, il peut te payer ça, non ?

Le tee-shirt turquoise s'est soulevé lorsqu'il s'est gratté le ventre. Il a regardé à gauche et à droite et s'est penché vers elle.

— Ne cours pas partout en parler, parce que dans ce cas les gens vont entendre des choses sur toi aussi.

Derrière lui, les lumières du bar se sont éteintes et le reggae a fait place à des rythmes électro, de la musique de boîte de nuit à plein tube. Certains dansaient déjà.

— C'était mon passeport. Terese s'est forcée à prononcer ces mots. Qu'est-ce que tu vas faire avec ? C'était mon argent. Tu as pris mes chaussures aussi ?

— Mais arrête de rabâcher. Son visage s'est approché du sien : Tu sais combien de personnes ici ont besoin de passeports, combien en veulent un désespérément ? Ils ne peuvent pas courir en parler à papa ou demander au consulat d'en refaire un. Ne fais pas l'enfant gâtée. Tu es vraiment typique de la classe moyenne toi, radine et l'esprit étroit. Ça n'a pas d'importance pour toi.

— Tu l'as donné à quelqu'un ? C'est illégal.

Alex a ri aux éclats.

— Ben, ma pauvre petite fille, non, je ne les donne pas. Sinon, je ne pourrais jamais aller en Australie. Je n'ai pas de papa qui paie, moi.

Il a avancé de deux pas vers elle et elle a senti sa prise autour de sa nuque. Sa bouche très proche de la sienne.

— Ne cours pas en parler à papa, hein. Si tu le fais, je dirai à la police comment tu as crié pour en avoir plus. Je dirai que tu m'as payé pour le faire encore et encore.

Maintenant, il va me frapper, a-t-elle pensé en se recroquevillant. Je ne veux pas qu'il me frappe.

— Tu as eu ce que tu voulais, a-t-il dit en la repoussant.

Au moment où il allait entrer dans le bar, il s'est retourné une dernière fois. Tremblante, Terese est restée collée au mur de l'autre côté de la ruelle.

— Tu es complètement dingue, a dit Alex en riant très fort. Pourquoi j'aurais pris tes chaussures ?

LISBONNE

MARDI 30 SEPTEMBRE

Voir Lisbonne dans la lumière matinale, c'était comme croiser une vieille pute avec la gueule de bois et qui aurait travaillé tard dans la nuit. Il manquait de gros morceaux de carreaux sur les façades en faïence, les fenêtres bâillaient, vides, et les câbles électriques mal arrimés pendaient aux maisons : une beauté décatie qui attirait pour son doux parfum du passé.

Je ne suis pas restée longtemps à l'hôtel. La femme à la réception a secoué la tête lorsque je lui ai posé des questions sur Patrick. Elle m'a conseillé de m'entretenir avec le directeur, qui n'était pas là.

Je suis descendue jusqu'à l'avenida da Liberdade, la grande avenue au centre de la ville. Le trottoir ondoyait sous mes pieds, comme si la terre s'était soulevée pour protester lorsqu'ils avaient installé les pavés. De petits stands où l'on pouvait acheter des marrons grillés diffusaient une odeur de brûlé.

Cette fois-là, je ne me suis pas fait prier pour aller à la police : je n'allais pas encore une fois hésiter et faire marche arrière pour tenir compte de ce qu'aurait pensé Patrick. Josef K était tombé d'une terrasse. Même si la police croyait à la théorie du suicide, ils avaient certainement fait une enquête.

— J'ai des informations sur un assassinat, ai-je dit lorsque est venu mon tour à la réception du commissariat de police. Cela concerne un Ukrainien qui a été assassiné, ici à Lisbonne, il y a deux semaines.

La réceptionniste a haussé les sourcils en me posant quelques questions de routine sur mon nom et mon adresse. Ensuite, elle a pris le téléphone et sept minutes plus tard un policier en uniforme est venu me chercher. Il m'a guidée à travers cinq couloirs différents, en zigzaguant dans le bâtiment, pour finalement me conduire trois étages plus haut, côté opposé, avec une vue sur le Tage.

Sur le panneau près de la porte était marqué "Commissaire Helder Ferreira". L'homme qui m'a accueillie avait une quarantaine d'années et il était habillé en civil, chemise et cravate. Son ventre commençait à être bombé au-dessus de la ceinture.

— Alors, vous avez des informations sur la mort de Mikhaïl Jetjenko, a-t-il demandé dans un anglais excellent, en me serrant la main vigoureusement.

— Ah, c'est ça son vrai nom, ai-je répondu.

Le policier m'a montré une chaise droite en bois avec un siège en cuir rembourré alors qu'il s'asseyait derrière le bureau.

— Qu'est-ce que vous savez de Jetjenko ?

Je me suis assise.

— Je sais qu'il était originaire d'Ukraine, ai-je répondu. J'avais décidé de raconter tout ce que je savais déjà. Ce qu'en penserait Nedjma, la fugitive, ce n'était pas mon problème. Il se cachait à Lisbonne parce qu'il avait quitté un réseau criminel qui fait dans le commerce d'êtres humains et dans l'esclavage. Il était prêt à se laisser interviewer par un journaliste américain.

Le commissaire a pris un stylo posé sur le bureau. Il s'est penché en arrière en tapotant avec le stylo dans la paume de sa main.

— Jetjenko ne s'est pas suicidé, ai-je continué. Il avait déjà abandonné sa vie passée, il allait en commencer une nouvelle. Il a été pris au piège.

— Et comment se fait-il que vous soyez au courant de tout ça ?

— C'était mon mari qui allait l'interviewer.

— Vous êtes aussi journaliste ? a-t-il demandé en me visant avec le stylo-bille.

— Non, je ne le suis pas.

J'ai regardé par la fenêtre, des immeubles imposants en pierre, une statue d'un homme à cheval, qui nous tournait le dos à tous les deux. Plus loin, il y avait le fleuve qui était large comme une petite mer et qui se jetait dans l'Atlantique : l'océan qui séparait ma vie d'avant de l'inconnu dans lequel je me trouvais en ce moment.

— Je suis décoratrice de théâtre, ai-je dit, je dessine des décors.

— Ah ! Le commissaire Ferreira a fait un grand sourire. J'adore le théâtre. Ma mère était comédienne.

— Qu'est-ce que vous savez de ce qui est arrivé à Jetjenko ? ai-je demandé. Avez-vous des pistes, est-ce qu'il y a des témoins ?

Helder Ferreira faisait du bruit avec son stylo.

— Nous avons un suspect, a-t-il dit. Mais nous ne le trouvons pas.

— Qui ?

— Nous sommes à la recherche d'un homme de couleur.

Je l'ai dévisagé.

— Pourquoi ?

Il a froncé les sourcils en me scrutant du regard. Mes joues sont devenues brûlantes.

— Des témoins l'ont vu sur place, a dit le commissaire. Certains sont même sûrs que c'est lui qui a fait tomber Jetjenko.

Je me suis penchée lentement en avant pour ouvrir mon sac. J'ai cherché la photo. J'ai croisé le regard de Patrick avant de tendre la main et de poser la photo sur le bureau. Deux coins étaient cornés, et une grande tache sur la partie gauche de sa poitrine me rappelait la

soirée arrosée au *Harry's New York Bar*.

Un tressaillement dans le visage du policier, lorsqu'il s'est penché et a posé son regard sur le visage de Patrick.

— C'est qui ?

— Est-ce que ça aurait pu être lui ?

Il a soulevé la photo, en fronçant les sourcils.

— C'est mon mari, ai-je poursuivi. Patrick Cornwall, journaliste en free-lance, à New York.

Helder Ferreira a scruté la photo avec attention. Il a relevé les yeux, m'a regardée puis de nouveau Patrick : comme s'il faisait une comparaison et soupesait nos visages, l'un après l'autre.

— Ce n'est pas lui qui l'a fait, ai-je dit. Ils sont à sa recherche aussi.

J'ai fixé le commissaire dans les yeux, en m'efforçant de soutenir son regard. *Un homme de couleur*. Des témoins. Mon cul ! Ils voyaient simplement ce qu'ils voulaient voir.

Mais Patrick avait été présent sur les lieux. Il pouvait être l'homme qu'ils avaient vu, même s'ils avaient mal compris ce qu'il y faisait. Ça devait être un malentendu.

Ferreira a tendu la main pour prendre ses lunettes puis il a lu le document affiché sur l'écran :

— Joana Rodrigues, vingt-sept ans. Assise au café à côté du largo das Portas do Sol occupée à lire son manuel de cours. Il a tapoté avec le stylo sur l'écran. Elle est étudiante en psychologie et se rend souvent dans les parcs ou dans les cafés quand il fait chaud. Elle partage une chambre avec une camarade de cours, mais la chambre est petite et n'a pas de vue et... Il a sauté quelques lignes : Il est quinze heures dix, environ, lorsqu'elle entend du bruit, quelqu'un qui crie. Elle lève les yeux de son livre. Un homme la regarde, elle trouve qu'il a l'air fou. C'est écrit ici... Le commissaire m'a observée par-dessus la monture de ses lunettes : L'homme était de couleur.

J'ai senti la pulsation du sang qui s'écoulait dans mon corps s'accélérer. Ma bouche était devenue toute sèche. Le policier a remis ses lunettes et a poursuivi sa lecture :

— L'homme de couleur est debout à côté de la passerelle qui mène vers la terrasse. La seconde d'après, il a disparu, déclare donc Joana Rodrigues, étudiante en psychologie. Il s'est penché en arrière en faisant de petits signes avec le stylo vers l'ordinateur : le largo das Portas do Sol est un endroit populaire à Alfama : des touristes qui viennent admirer la vue, des étudiants, des couples d'amoureux. Nous avons encore trois témoins qui nous déclarent avoir vu un homme de couleur à cet endroit-là. Un des témoins est certain que c'est lui qui a jeté Mikhaïl Jetjenko par-dessus la rambarde.

— Ce n'est pas vrai.

J'ai fermé les yeux et je les ai rouverts, mais le cauchemar n'était

pas terminé.

— C'est Antonio Nery, soixante-douze ans, à la retraite, il est né, il a grandi et il vit à Alfama. Il était sorti avec son chien et se trouvait en haut de l'escalier à côté du belvédère lorsque Mikhaïl Jetjenko est tombé de vingt mètres dans la ruelle derrière lui. L'homme de couleur a ensuite couru vers lui et il a dû faire un pas de côté juste à l'endroit où le chien avait...

Je me suis levée brusquement.

— Patrick est journaliste, bon Dieu. Ils avaient rendez-vous là-bas. Appelez son commanditaire à New York si vous ne me croyez pas.

Le commissaire Ferreira a enlevé ses lunettes et les a repliées. Son regard est devenu dur.

— Votre mari doit détester les gens comme Mikhaïl Jetjenko, n'est-ce pas ? a-t-il dit en se penchant sur le bureau. Nous avons appris pas mal de choses sur lui *via* Interpol. Jetjenko était un homme blanc sans scrupules qui faisait du commerce d'êtres humains, un trafiquant d'esclaves. Il ne déteste pas les trafiquants d'esclaves ?

Je ne voulais montrer aucune émotion. J'ai serré les dents. Le commissaire a basculé en arrière en me regardant.

— Jetjenko l'a peut-être menacé. Il l'a peut-être traité de nègre ? Il n'aime pas ça, non ?

— Ils l'ont suivi, ai-je dit lentement. C'était un piège. Ils l'avaient déjà tabassé dans la rue à Paris pour qu'il laisse tomber. Ils les voulaient tous les deux, Jetjenko et Patrick, d'une pierre deux coups, ils dérangeaient leurs affaires.

— Possible, a dit Ferreira. Mais mon travail est d'examiner toutes les éventualités.

Il s'est levé. J'ai regardé par la fenêtre. Des nuages qui passaient dans le ciel.

— Puis-je faire une photocopie de ça ? a-t-il demandé en soulevant la photographie.

J'ai pincé les lèvres en hochant la tête. Il est sorti, me laissant seule dans la pièce. Je sentais les larmes affluer dans mes yeux. J'ai donné un coup de pied dans le bureau et la douleur s'est diffusée dans ma jambe.

Merde, merde, merde. On y revenait toujours. La peau noire, c'est tout ce que les gens remarquaient. S'il y avait une chose qui ne me dérangeait pas du tout, c'était la couleur de la peau de Patrick. Qu'il soit noir et moi blanche était une différence si peu importante, si ridicule, quelque chose de si dérisoire, aussi peu important que la longueur des ongles des pieds de quelqu'un. Je me l'étais dit dès le moment où j'étais tombée amoureuse de lui.

Tout ce qui compte c'est toi et moi.

Si tu m'aimes.

Je t'aime.

Comme je suis ?

Comme tu es.

J'étais prise de vertiges.

Lorsque le commissaire est revenu, je m'étais préparée.

— Ce que je vais vous dire va peut-être vous sembler ridicule, ai-je dit quand il m'a rendu la photo et a marché vers son bureau, mais il y avait une chose que Patrick voulait plus que tout. Il voulait gagner le prix le plus prestigieux qu'un journaliste puisse avoir aux Etats-Unis, parce qu'il voulait montrer au monde qu'il est aussi bon, non meilleur, que les courtiers de Wall Street qui gagnent des millions pour faire des pronostics boursiers foireux. Et peut-être que ça a quelque chose à voir avec le grand-père ou l'arrière-grand-père de Patrick, ou peut-être pas, parce qu'il s'agit pour lui de démontrer au journal et à ses collègues, à son père et au monde entier que c'est possible. Un journalisme qui n'existe pas uniquement pour les annonceurs, les propriétaires de journaux ou les abonnés, mais qui existe tout simplement pour dire la vérité, doit être possible.

Helder Ferreira a ri.

— *Yes we can*, a-t-il dit en levant le poing. De nos jours, vous parlez tous comme Barack Obama.

Ensuite, il s'est adossé contre le dossier de sa chaise et s'est tu pendant quelques minutes.

— J'avais songé à lancer un avis de recherche sur cet homme de couleur mystérieux qui était soupçonné de meurtre, mais mon chef a refusé. On aurait été submergés d'informations sur des hommes à peau mate et bien habillés. Tous les employés originaires des colonies et gagnant honnêtement leur vie auraient été soupçonnés.

Un goéland est passé devant la fenêtre, j'ai capté le mouvement du coin de l'œil. Ils avaient au moins remarqué que Patrick s'habille bien.

— Patrick Cornwall, journaliste américain alors. Le commissaire a gratté quelque chose sur un papier. On a donc une identification possible.

— Il n'est plus suspect, alors ?

Je me suis de nouveau affaissée sur la chaise, fatiguée et la tête vide.

— Nous avons également un autre témoin.

Helder Ferreira s'est penché vers l'écran. L'ordinateur avait au moins dix ans et faisait un bruit sourd.

— Marlene Hirtberger, cinquante-deux ans, touriste allemande, qui venait juste d'arriver sur la terrasse pour admirer la vue. Elle dit que deux hommes blancs se sont approchés du belvédère et qu'il y a eu du tumulte. Ensuite, elle a entendu des cris.

— Ça devait être eux. Je me suis approchée pour tenter d'apercevoir

des parties du texte. Qu'est-ce qu'elle a dit d'autre ?

Ferreira a plissé les yeux. Il avait encore une fois oublié de mettre ses lunettes, et devait coller son nez à l'écran.

— Jorge Mauricio, treize ans, qui faisait du skate-board sur le muret juste à côté, a percuté un homme blanc qui courait vers les ruelles. Mauricio n'a pas vu Jetjenko tomber, mais il a entendu des cris au moment où il a commencé à faire rouler son skate-board. Il a perdu l'équilibre et il a dû se jeter sur sa droite pour ne pas tomber dix mètres plus bas de l'autre côté. Des gamins fous qui défient la mort. J'espère qu'il s'est pris une raclée et qu'il ne fera plus jamais ça. Jorge Mauricio a percuté notre homme de plein fouet. Il dit que l'homme, je cite, "l'a totalement ignoré" et est parti en courant, en traversant la rue en direction de Mouraria. Il était blanc et portait un costume, déclare le jeune Jorge dont les parents viennent d'Angola.

J'ai essayé de m'imaginer la scène, les gens qui se déplaçaient comme des acteurs avec des scénarios donnés, mais je ne pouvais pas visualiser comment était l'endroit et où s'était trouvé Patrick exactement.

— L'Allemande, Hirtberger, dit aussi qu'elle a vu un homme de couleur, il marchait vers la terrasse juste avant le tumulte. Il n'est jamais allé au bout de la terrasse, là où se trouvait Jetjenko. Elle en est sûre, parce qu'elle l'avait suivi du regard. Elle dit que, et je cite, "il était vraiment appétissant". Ferreira m'a fait un faible sourire. Est-ce que vous savez comment votre mari était habillé quand il a disparu ?

Je me suis passé les deux mains dans les cheveux. *Vraiment appétissant*, quelle morue.

— Il porte presque toujours une veste, ai-je répondu, avec une chemise en dessous, des couleurs foncées. De beaux pantalons, parfois des chinos, très rarement des jeans.

Ferreira m'a visée du doigt, en formant un pistolet avec la main.

— C'est exactement ce que dit Marlene Hirtberger. Veste grise et chemise grise, un pantalon dans un ton un peu plus foncé. Il portait aussi une cravate, mais il l'avait défaits et il avait déboutonné sa chemise, il faisait chaud ce jour-là.

— Mais alors, ai-je dit faiblement. Vous savez que ce n'était pas lui.

— Il est temps de faire une pause café, a dit Ferreira en soulevant le combiné du téléphone.

Il a appuyé sur un bouton et a dit quelque chose à la personne qui a répondu. Le portugais avait l'air d'une variante de l'espagnol, à la fois plus cool et plus hautaine.

— Les témoignages sont des sources de preuves incertaines, a-t-il dit en raccrochant. Les gens se souviennent mal, ils mélangent les jours. Certains sont incapables de différencier le noir du blanc.

— Est-ce que vous avez pu apprendre quelque chose sur les deux

autres hommes ?

Il a haussé les épaules.

— Nous n'avons pas assez d'effectifs pour passer les rues de Lisbonne au peigne fin à la recherche de deux hommes ordinaires en costume ordinaire, ils ont été décrits ainsi. Ce cas n'est pas une priorité ici et ça m'énerve. Je ne veux pas de tels règlements de comptes dans mon secteur. Il s'est levé et a marché vers la porte. Selon l'autopsie, ça aurait pu être un suicide. Les blessures qu'il s'est faites en heurtant les pavés vingt mètres plus bas auraient été les mêmes.

Il a ouvert la porte au moment où on a entendu une sonnerie et est revenu avec un petit plateau, du café et des gâteaux. Je n'ai même pas vu la personne qui le lui avait donné. Ferreira a fermé la porte d'un coup de talon et a placé le plateau devant moi.

— Vous avez dit que votre mari a disparu ?

J'ai mordu dans un gâteau, beaucoup trop sucré. Ensuite, j'ai raconté toute l'histoire alors que le commissaire Ferreira se goinfrait de biscuits à la confiture.

— En tout cas, il n'a pas été retrouvé, a-t-il conclu lorsque j'ai eu fini. Tous les districts savent que nous sommes à la recherche d'un homme de couleur qui a été vu sur la scène du crime. S'il était réapparu à Lisbonne, je l'aurais su.

— Vous en êtes sûr ?

Il a balayé un petit tas de miettes de son pantalon.

— Tous les décès suspects qui ne surviennent pas dans des habitations atterrissent sur mon bureau. S'il s'agit d'étrangers, c'est sans exception une affaire pour moi. Je suis le seul ici à parler anglais. Ferreira a jeté un œil à la photo de Patrick. Et après l'assassinat de Jetjenko, nous sommes aussi allés nous informer auprès des hôpitaux.

Je me suis adossée à la chaise en me laissant le temps d'intégrer ce qu'il avait dit, je ne me sentais pas soulagée pour autant. Le commissaire s'est essuyé les doigts sur son pantalon et a fait un geste vers le bloc-notes où il avait griffonné quelques bribes de ce que je lui avais raconté.

— Je vais essayer de vérifier tout ça, a-t-il continué, mais je doute que nous puissions aller plus loin. Sous réserve que la veuve de Jetjenko ne vienne pas nous voir avec de nouvelles informations. Un nom ou deux, par exemple.

— Sa veuve ? J'ai dévisagé Ferreira ; je n'avais jamais pensé que Josef K ait pu être marié, qu'il manquait à quelqu'un. Elle est ici à Lisbonne ?

Il a hoché la tête.

— Elle l'a identifié. Ils allaient faire un long voyage au Brésil. C'est pour cela qu'ils avaient fait escale ici. Son mari était sur la terrasse pour admirer la vue, c'est tout ce que nous avons pu tirer d'elle.

— Elle est toujours en ville ?
— Que je sache, oui. Ferreira a haussé les épaules : Elle veut l'enterrer, mais le bonhomme est toujours à la morgue.
— Vous savez où elle habite ?
— Je ne peux évidemment pas vous le dire.
— Je veux juste lui parler. Elle sait peut-être quelque chose sur Patrick.

Il a croisé les bras en secouant la tête.

J'ai repris mon souffle.

— Je suis enceinte, ai-je dit en regardant ailleurs.

C'était comme si l'idée d'un être dans mon ventre se concrétisait un peu plus. Il aura un nom, ai-je pensé. Un jour, il ne sera plus il.

Les yeux de l'homme se sont attendris et il m'a regardée avec une sorte d'affection paternelle qui m'a donné la chair de poule. Je me suis penchée pour saisir mon sac sur le sol, je l'ai jeté sur mon épaule en me levant pour partir. J'aurais dû me taire.

— Vous voulez peut-être voir l'endroit où Jetjenko est mort, a dit Helder Ferreira dans mon dos.

Je me suis arrêtée net et me suis retournée. Le commissaire a pointé son stylo vers le nord, enfin si j'avais bien compris la géographie de la ville.

— Prenez le tram n° 28 à Alfama et arrêtez-vous au largo das Portas do Sol. Si vous descendez l'escalier à côté du belvédère, vous allez passer devant l'endroit où Jetjenko a heurté le sol. Il a jeté un coup d'œil à ses papiers. Plus loin, dans cette ruelle, une entrée porte le numéro 62. C'est à peine si les rues ont des noms, et de toute façon ça compliquerait les choses de parler de rues à Alfama. Elles ne sont sur aucune carte.

— Merci, ai-je dit.

— Tout en haut. Il me montrait le ciel à l'aide de son stylo. Et si elle mentionne des noms...

— Je vous les transmets, ai-je dit.

— Dites à Vera Jetjenko qu'elle pourra bientôt s'occuper de l'enterrement.

— Patrick Cornwall ? Le directeur de l'hôtel s'est levé de sa chaise ; il était en train d'enregistrer les informations qui me concernaient. Vous voulez dire l'Américain ?

Il est ici, ai-je pensé, il doit être ici. Mon cœur faisait des bonds dans ma poitrine. En réalité, c'était tout à fait logique. Il s'était caché ici pendant tout ce temps, dans un hôtel minable de Lisbonne, où les maisons grimpent le long de la colline et les bars aguichent les passants à grands renforts de peep-shows.

— Oui, ai-je répondu en souriant. C'est mon mari.

Il a baissé la tête et s'est avancé lentement vers moi, comme un boxeur prêt au combat.

— Vous êtes venue pour payer la note ?

J'ai reculé instinctivement.

— Pardon ? Que voulez-vous dire ?

— Il est parti sans payer. L'homme a montré la clé que j'avais dans la main : Je ne peux pas vous donner de chambre si vous ne payez pas la note.

J'ai posé une main sur ma poitrine et j'ai tenté d'inspirer sans que l'air n'arrive jusqu'à mes poumons. Une sensation physique : comme le dernier espoir arraché. Restait le vide.

— On n'a pas compris tout de suite qu'il était parti, alors en tout et pour tout, ça fait quatre nuits.

Il a agité une feuille imprimée en me montrant les chiffres en bas : cent quarante-quatre euros. J'ai regardé fixement le nom qui y figurait. Patrick Cornwall. Ensuite notre adresse à New York. Des dates : du mardi 16 septembre au vendredi 19. Les jours se confondaient devant mes yeux.

— Ou sinon, on verra tout ça avec la police, a dit le réceptionniste en tapotant sur un comptoir en contreplaqué.

Je me suis retournée. De la réception, je voyais le bar. Une peinture recouvrait le mur : un navire dans le port de Lisbonne, des canons.

Il n'y avait personne : pas de clients ni de musique, juste un silence intemporel, lourd comme les meubles, comme les épais rideaux qui n'avaient jamais été changés. Des taches au plafond. Il y planait une sorte de lassitude, quelque chose de suranné.

Patrick n'aurait jamais quitté un hôtel sans payer. Il était trop le petit garçon à sa maman, bien élevé, et qui voulait toujours bien faire. Mais c'était le Patrick que je connaissais, qui était parti de New York plein d'espoir. Beaucoup de choses s'étaient passées avant qu'il ne descende dans cet hôtel pourri.

— Où sont ses affaires ? ai-je réussi à articuler. Il les a prises avec lui ou il les a laissées ici ?

Le directeur de l'hôtel n'a pas répondu. Il tapotait sans arrêt sur la feuille.

— Je vais payer la chambre. Je suis sûre qu'il allait le faire, mais...

J'ai sorti mon portefeuille et j'ai posé deux billets de cent euros sur le comptoir. A l'aéroport, j'avais retiré mille euros. Il me restait environ trois mille cinq cents euros.

Le réceptionniste a pris l'argent et mon passeport. J'ai pensé qu'il y avait des choses qu'on essaie d'emporter avec soi, où qu'on aille et quoi qu'on fasse.

— Vous avez gardé son passeport ?

— Non, on le lui a rendu. On ne les garde que le temps nécessaire

pour enregistrer et vérifier les informations.

— Et le reste de ses affaires ? Ses vêtements, son ordinateur ?

Il a sorti une clé d'un tiroir. Ensuite, il a soulevé une partie du comptoir pour passer de l'autre côté.

— Suivez-moi, a-t-il dit en faisant claquer le comptoir derrière lui.

Je l'ai suivi dans un couloir. On est passés devant un tas de casiers qui contenaient des bouteilles vides. Puis, on a descendu un escalier étroit qui menait devant une porte que le réceptionniste a déverrouillée.

— C'est ici que l'on conserve les bagages abandonnés.

Il a appuyé sur l'interrupteur et la lumière s'est allumée : une ampoule nue au plafond. C'était un débarras où était entreposé tout ce qui restait après le départ des clients ainsi que des chaises cassées et des pots de peinture. Dans un coin, il y avait un petit tas de valises abandonnées, un sac à dos et quelques sacs en plastique avec des vêtements qui en dépassaient. J'ai tout de suite reconnu la valise marron de Patrick avec sa garniture en métal. Ma gorge s'est nouée.

— Je dois surveiller la réception. Eteignez la lumière derrière vous.

J'ai entendu ses talons claquer dans l'escalier en pierre quand il est parti. Ses pas sont devenus plus sourds sur la moquette du couloir et ont fini par s'estomper complètement.

Je suis restée immobile en fixant la valise. Je me la suis rappelée alors qu'elle était ouverte dans notre appartement avec Patrick qui tournait autour pour y glisser ses habits soigneusement pliés. Puis, la serrure qui s'était refermée.

La valise n'était pas fermée à clé. Je l'ai posée par terre et je l'ai ouverte. Ses vêtements étaient là, en boule et froissés : son pantalon chino gris et un jean presque neuf, la chemise bleue et le pull de marque en cachemire rouge que je lui avais offert pour ses trente-sept ans. Tout était en désordre. J'ai porté le pull à mon visage et j'ai fourré mon nez dans le doux tissu. Son odeur. Le savon à l'huile d'olive, l'after-shave et aussi peut-être un petit peu de transpiration. Je ne sais pas ce que je percevais vraiment et ce qui n'était que des souvenirs de son odeur : j'ai respiré avec précaution afin que les traces ne disparaissent pas complètement. Une image de Patrick m'est apparue, une image du moment où il me quittait : son dos disparaissant dans un brouillard blanc où il n'y avait qu'oubli et solitude. Mes larmes coulaient et je n'essayais plus de les retenir.

Patrick n'aurait jamais laissé ses vêtements dans un tel désordre. C'était le genre d'homme qui triait ses chaussettes d'après leurs couleurs. Il n'était pas parti de son plein gré. Et il n'était pas revenu. Et je ne pouvais plus m'empêcher de penser au pire : qu'il était peut-être mort.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée accroupie sur le sol

froid, en pierre, en serrant son pull dans mes bras. Cinq minutes, dix minutes, une heure : toute une vie qui passe et s'achève. C'est un putain de mensonge de prétendre que notre vie est faite d'autre chose que de solitude.

Et dans chacune de mes inspirations, il y avait l'odeur de Patrick. Son pull doux contre mon visage.

Je voulais juste te dire bonne nuit... tu me manques tellement.

Finalement, je me suis levée. J'ai plié avec précaution le pull et j'ai sorti, un à un, tous les autres objets de la valise. Le guide de Paris. Le livre sur Rimbaud traînait au milieu des slips sales et des chaussettes qui sentaient l'humidité. J'ai soulevé vêtement après vêtement, les ai pliés et les ai remis dans la valise. Il n'y avait plus le chino noir qu'il portait presque tout le temps, ni la chemise et la veste grises. Les vêtements qu'il portait lorsqu'il a disparu. J'ai été frappé par le fait que l'ordinateur n'y soit plus non plus, ni le matériel de recherche. J'ai rabaisé le dessus de la valise et je l'ai verrouillée avec son code : personne d'autre n'avait le droit de fouiller dans ses affaires. Ensuite, je l'ai remise dans un coin, éteint la lumière et refermé la porte.

J'ai grimpé l'escalier jusqu'à ma chambre.

Une légère odeur de moisi m'a accueillie. La moquette semblait avoir été posée dans les années 1960. Les murs avaient la même couleur jaunâtre que le reste de l'hôtel. J'ai ouvert une porte vitrée et je suis sortie sur un petit balcon qui donnait sur la rue.

De l'autre côté de la balustrade pendait une rangée de drapeaux décolorés. Une valise à roulettes faisait du bruit sur le pavé.

Il y a une explication quelque part, ai-je pensé.

Et un salopard qui paiera, et qui brûlera en enfer.

— Où se trouve l'ordinateur ? ai-je demandé en descendant à la réception vingt minutes plus tard – je m'étais lavé le haut du corps et j'avais mis un pull presque propre. Il avait un ordinateur portable que je n'ai pas trouvé dans la cave.

Le réceptionniste m'a tendu un reçu que j'ai signé sans même vérifier la somme.

— Tout ce qui était dans sa chambre se trouve dans la valise, m'a-t-il dit en vérifiant ma signature d'un air soupçonneux. Il y avait un désordre incroyable, c'est la femme de ménage qui s'en est occupée.

— Je ne vous crois pas, qui vous l'a dit ?

Le réceptionniste a plissé les yeux.

— On peut faire confiance à tous ceux qui travaillent ici.

Quelqu'un avait dû déranger sa chambre, ai-je pensé.

— Je sais qu'il avait un ordinateur. Est-ce qu'il l'a emporté avec lui ?

— Non, je ne l'ai pas vu.

— Quand l’avez-vous vu pour la dernière fois ?
— Je ne me rappelle pas.
— Ecoutez-moi, ai-je dit en imitant sa propre expression – tête baissée et regard fixe, comme un taureau ou un boxeur prêt au combat. Vous êtes peut-être en colère parce que vous avez perdu, laissez-moi voir, c’était combien déjà ? J’ai ressorti le reçu pour vérifier. Cent quarante-quatre euros. J’ai mis le papier en boule dans ma main. Mais mon mari a disparu et son ordinateur n’est plus là. Demain matin, je vais voir la police. Si vous ne me racontez pas tout, je veillerai personnellement à ce qu’ils mettent votre hôtel sens dessus dessous et que toutes les chaînes américaines soient là quand ça arrivera.

Il a fait un geste des mains pour demander grâce.

— Il n’y avait pas d’ordinateur, je vous l’assure. J’étais moi-même présent quand on a décidé d’entrer dans la chambre pour la vider. Il a dû garder la clé avec lui pour pouvoir entrer et ressortir à sa guise.

— Qu’est-ce qui vous permet d’en être si sûr ?

C’est étrange comme une petite menace médiatique peut faire parler les gens. Comme dans les contes de mon enfance : “Fais attention, sinon le loup viendra te prendre.” Ou le Russe.

Le portier m’a expliqué longuement et avec minutie comment la femme de ménage avait fait la chambre le mardi, comme à son habitude.

Lorsque Patrick était sorti pour rencontrer Jetjenko, ai-je pensé.

Le lendemain, le mercredi, elle y avait tout trouvé pêle-mêle. Elle avait dû à nouveau faire le ménage. C’était tout. Et il n’y était pas revenu. La femme de ménage était sûre qu’il n’avait pas dormi dans le lit. Le vendredi, ils étaient entrés dans la chambre pour la vider.

— Est-ce que quelqu’un d’autre aurait pu entrer dans la chambre ?

— Il y a toujours quelqu’un à la réception.

— Vous m’avez accompagnée dans la cave tout à l’heure. Du coup, à ce moment-là, il n’y avait personne en haut.

— Je veux bien sûr dire qu’il y a toujours quelqu’un en service.

Il s’est pincé les lèvres en prenant le reçu. Il m’a tourné le dos et s’est assis devant l’ordinateur. Une pendule mécanique sur le mur indiquait deux heures moins dix. Mon ventre a gargouillé et j’ai réalisé, étonnée, que j’avais faim. Le monde continuait de tourner, comme si rien n’était arrivé.

Je me tenais à une poignée en cuir fixée au plafond. Le tram était une antiquité : il faisait un bruit sourd, toussotait et gémissait dans les virages comme un être vivant. Quand nous nous sommes approchés du sommet, la rue s’est aplanie et nous avons débouché sur une place. Je suis descendue en même temps que trois touristes scandinaves et une

jeune femme aux cheveux noirs qui portait un chevalet sous le bras.

La vue s'étendait sur des dizaines de kilomètres. La ville grimpait le long de la montagne dans un amas de petites maisons blanches aux murs cassés et aux toits bombés en tuiles rouges. J'ai vu des jardins verdoyants, des chats, du linge et, tout en bas, il y avait le port et le fleuve qui s'élargissait, immense, à la jonction avec l'Atlantique.

Un petit bar était installé dans un kiosque. J'ai commandé un café et je me suis assise sur une petite chaise branlante. Un couple d'une vingtaine d'années se pelotait au-dessus de leurs bières et la jeune femme était en train de déplier son chevalet. Quiconque aurait trouvé cette place très romantique, sauf moi à cet instant précis. Mikhaïl Jetjenko n'avait certainement pas dû la trouver très romantique non plus quand il était tombé là, la tête la première, dans une des ruelles pavées.

J'ai regardé ma montre, il était quatorze heures cinquante. Encore vingt minutes avant l'heure exacte. Les doubles hamburgers du *Hard Rock Café* de l'avenida da Liberdade étaient lourds dans mon estomac.

Je me suis dit : Ici se trouve Joana Rodrigues en train de lire son manuel de psychologie. Là-bas, de l'autre côté de la place, arrivera bientôt Marlene Hirtberger pour admirer la vue de la terrasse, mais sur son chemin son regard sera attiré par quelque chose d'autre. *Il était vraiment appétissant.*

J'ai vu Marlene Hirtberger. J'ai vu Joana Rodrigues. J'ai vu le skateur de treize ans qui était venu pour défier la mort. Je les ai tous replacés sur les lieux. C'était important d'être là à l'heure exacte, lorsque les ombres tombaient comme il le fallait. Une fois toutes les positions établies, je pourrais laisser entrer Patrick.

J'ai vidé ma tasse et je me suis levée. Je me suis approchée. Un pont de dix-huit mètres de long menait jusqu'au belvédère, bordé des deux côtés de petits murs blancs. C'était là où Jorge Mauricio, le téméraire, avait fait du skate. J'ai jeté un coup d'œil en bas du côté gauche : s'il était tombé de l'autre côté, il aurait soit atterri dans des orties dix mètres plus bas, soit trouvé la mort sur l'escalier en pierre.

La terrasse même faisait douze mètres de large et vingt-deux mètres de long et était entourée d'une clôture basse.

Il n'était pas difficile de jeter quelqu'un par-dessus le garde-fou, ai-je pensé en traversant la surface pavée jusqu'à l'angle sud où s'était trouvé Jetjenko. La rambarde faisait un mètre de haut : elle m'arrivait au nombril.

Je suis ici, ai-je pensé. Mikhaïl Jetjenko. J'attends un journaliste américain. Il est mon laissez-passer pour le Brésil, la liberté et ma nouvelle vie. J'ai hâte de le voir, mais je ne regarde pas de ce côté-là, car, ici, on est obligé de se tourner vers le fleuve, vers la vue incomparable sur le chenal qui part de Lisbonne. Là où les

conquistadores ont pris le bateau pour l'Amérique. Et si je respire profondément, je peux sentir l'Atlantique comme un parfum éternel de sel et de rêves.

Je me suis penchée au-dessus du garde-fou. La ruelle était là, vingt mètres plus bas. Des pavés. J'ai frissonné en reculant d'un pas.

Il n'avait même pas dû se rendre compte de leur arrivée. Ils ont dû s'arrêter ici, à un mètre de lui tout au plus. Jetjenko, ils appellent et il se retourne. Est-ce qu'ils lui transmettent le bonjour du chef ? Est-ce qu'ils lui glissent que M. Théry lui adresse ses salutations, avant de le pousser dans le vide ?

Que voit Patrick qui est au même moment en route pour retrouver l'homme qu'il appelle Josef K ?

Je me suis retournée rapidement vers le trottoir où se trouvait le café. Comment Patrick était-il venu jusque-là ? Probablement par le tram, pour se fondre dans la masse, mais il se montre prudent et descend à la station précédente. Il marche sur le dernier tronçon, un trottoir étroit qui longe le mur d'une maison blanchie à la chaux. Il est excité, les sens en éveil. Il hume l'air, écoute et s'approche. Le bruit du tram, et l'odeur du poisson grillé, la fraîcheur de l'ombre et la musique qui monte d'un bar quelque part. Il approche du but maintenant. Mais regarde-t-il derrière lui ? Se rend-il compte qu'il est suivi ?

S'ils avaient suivi Patrick, il serait arrivé sur la place avant les agresseurs.

Ils ont dû l'attendre.

Ils avaient dû apprendre, je ne sais comment, où Patrick avait rendez-vous avec Jetjenko. L'Ukrainien était coincé sur la terrasse comme un animal en cage, mais ils ne pouvaient pas attendre que Patrick arrive jusque-là. Jeter un homme au-dessus du garde-fou, c'était facile. Deux, c'était prendre trop de risques.

Je me suis placée à l'endroit où commençait le pont, là où Jorge avait grimpé sur son skate-board. C'était l'endroit où devait se trouver Patrick lorsque les hommes avaient jeté Jetjenko de l'autre côté. Patrick avait dû voir la scène. Je me suis imaginé l'onde de choc qu'il avait dû ressentir. Il avait dû s'immobiliser pendant les quelques secondes qu'il a fallu aux hommes pour se retourner et commencer à courir, entrer en collision avec le skateur et disparaître. Patrick les avait certainement suivis des yeux et c'est à ce moment-là qu'il a pu croiser le regard avide de Marlene Hirtberger.

Les hommes ont dû le voir aussi. Ils savaient qu'il se trouverait là. Ils savaient qu'il pouvait les identifier. Ils ne pouvaient pas le laisser s'échapper.

Ils avaient sûrement un plan.

Le jeune Jorge avait vu l'un d'eux disparaître vers Mouraria, le

quartier situé de l'autre côté de la colline.

Mais l'autre ?

Un homme ordinaire, dans un costume ordinaire.

Je me suis adossée au mur et j'ai vu que la jeune artiste était en train de croquer les toits de tuiles sur sa toile.

Que fait Patrick ? Les secondes qui suivent le tumulte sur la terrasse, tous les témoins sont occupés à essayer de comprendre ce qui s'est passé, pourquoi les gens crient et qui est mort ? Patrick le sait. Il n'a pas besoin de suivre le troupeau qui se déplace vers la terrasse. Il doit courir dans une autre direction, et il choisit le chemin de retraite le plus proche : le long escalier qui descend du largo das Portas do Sol vers les ruelles qui serpentent dans Alfama. A cet endroit précis, en haut de l'escalier, il rencontre un vieux monsieur avec un chien, un homme à la retraite qui est né et a grandi dans le quartier et qui pense qu'un homme de couleur qui court est toujours coupable.

Ce qu'Antonio Nery, soixante-douze ans, ne remarque pas, c'est qu'un homme blanc dans un costume tout à fait ordinaire le suit.

J'ai lentement descendu l'escalier raide. Qu'a pu penser Patrick lorsqu'il a vu Josef K qui gisait mort en bas de l'escalier ? A-t-il pris le temps de se pencher ? Il savait que ceux qui avaient tué Mikhaïl Jetjenko n'étaient pas loin, qu'ils pouvaient être plusieurs. Il a dû courir, droit dans le dédale des ruelles.

Je me suis affaissée sur la dernière marche. Il n'y avait plus aucune trace de sang. Je me suis imaginé Patrick perdu, errant entre les maisons, ne trouvant plus d'issue. Comme un esprit coincé entre la vie et la mort, une âme en peine. Je me suis levée et j'ai jeté un dernier coup d'œil à la terrasse tout là-haut.

Continuez tout droit dans la ruelle, avait dit le commissaire.

Le numéro 62 était à la hauteur d'une petite place, ou du moins à un endroit où la ruelle s'élargissait. Une petite fontaine était encastrée dans le mur et l'eau s'écoulait de la gueule d'un lion. Une femme était penchée à la fenêtre pour étendre son linge sur un fil. L'endroit aurait pu être idyllique si certaines des maisons n'étaient pas en train de s'effondrer. Le numéro 62 faisait partie de ces habitations en sursis.

Il y avait deux sonnettes à côté de la porte, et sur aucune d'entre elles n'était indiqué de nom de famille. J'ai appuyé sur les deux en même temps, et j'ai entendu la sonnerie au niveau des persiennes du deuxième étage. J'ai deviné un mouvement à travers les fentes. Quelques minutes se sont écoulées. Ensuite, il y a eu un bruit dans la serrure et la porte s'est entrouverte de quelques centimètres.

— Qui êtes-vous ? a lancé en anglais une femme avec un accent exotique. J'ai vu un œil et une partie de sa bouche aux lèvres charnues ; derrière elle, la cage d'escalier était plongée dans le noir.

Vous êtes venue me chercher ?

— Vous êtes Vera Jetjenko ?

— Pourquoi ?

— Je voudrais vous parler de votre mari.

— Il s'agit du loyer ?

Une forte odeur de parfum se diffusait dans l'air.

— Je m'appelle Ally Cornwall. C'était mon mari que Jetjenko allait rencontrer lorsqu'il est décédé.

— Mon mari, votre mari, a dit Vera Jetjenko. Et qui est votre mari ?

— Il s'appelle Patrick Cornwall. Il est journaliste américain.

— Bon d'accord. Si vous le dites.

— Je voudrais juste vous parler.

— Et moi, je ne veux pas vous parler. La femme à l'intérieur a toussé. Vous pouvez leur dire. Et partez d'ici avant que je ne demande à quelqu'un de venir vous chasser de là.

— Je sais que votre mari a été assassiné.

J'avais l'impression d'entendre sa respiration, ou c'était peut-être un ventilateur quelque part.

— Je pense savoir qui l'a fait, ai-je ajouté.

La porte s'est ouverte de quelques centimètres de plus. Elle portait une robe de chambre et des pantoufles géantes qui avaient dû appartenir à son mari.

— Je ne suis pas habillée, a-t-elle dit en se retournant.

La robe de chambre flottait derrière elle dans l'escalier étroit. Quand j'ai refermé la porte derrière moi, tout baignait dans le noir. Mes yeux se sont lentement habitués à l'obscurité. Nous sommes passées devant une porte sans serrure ni poignée et nous avons continué à grimper l'escalier vétuste. La porte de l'appartement de Vera Jetjenko était ouverte et la lumière éclairait le palier. Devant la porte, un frigo faisait comme de petits gargouillis.

— La police prétend que Micha s'est suicidé. Comme si je ne le connaissais pas.

Vera Jetjenko était debout dans l'entrée et se tenait les mains sur les hanches. Elle avait des bigoudis dans les cheveux. Je lui aurais donné une soixantaine d'années. La peau était tirée autour de ses lèvres épaisses. Elle avait dû faire un ou deux liftings.

— Alors, qui a envoyé l'Américain ? C'était le Slovaque ? Ou c'étaient les Russes ?

J'ai essayé de comprendre ce qu'elle voulait dire.

— Ce n'est pas Patrick qui a assassiné votre mari. Il allait l'interviewer. Ils avaient un accord.

— Un accord ! Vera Jetjenko a levé la main et a donné une claque dans le vide : Les affaires allaient être finalisées et les billets devaient arriver et maintenant, je suis coincée ici. Comme un oiseau en cage. Et

je m'envolerai où ? Vous avez une réponse à ça vous ? Elle m'a pointée avec sa main : Fermez la porte, a-t-elle ordonné.

Je suis entrée dans le hall. La femme était plus petite que moi, et assez ronde. Une petite bonne femme russe, ai-je pensé en visualisant ces poupées qui se cachent les unes dans les autres. Mais je me suis rappelé que Vera venait d'Ukraine, et qu'elle ne voulait certainement pas être prise pour une Russe.

— Je vais m'habiller, a-t-elle dit en croisant les bras, mais d'abord je voudrais savoir pourquoi vous traînez partout et parlez de Micha, mon mari.

— Je cherche uniquement à savoir ce qui est arrivé à mon propre mari, ai-je répondu en jetant un coup d'œil rapide autour de moi.

A gauche, il y avait une salle de bains où se trouvait une douche minuscule coincée derrière la cuvette des toilettes. En face une cuisine carrelée était disposée dans un angle. La porte de ce qui devait être la chambre était entrouverte. Il y faisait noir. J'ai écouté attentivement, mais je n'ai rien entendu qui puisse indiquer que quelqu'un d'autre était dans l'appartement. A côté de moi, une porte menait au salon. L'appartement n'était pas plus grand que notre chambre à Gramercy.

— Connaissez-vous un homme qui s'appelle Alain Théry ?

— Le Français, vous voulez dire, a dit Vera Jetjenko.

Elle a resserré la ceinture de sa robe de chambre. Elle n'était pas aussi grosse que je l'avais cru, mais elle avait une énorme poitrine sous sa robe de chambre.

— Je pense que c'est lui qui est derrière tout ça, ai-je poursuivi en lui racontant une version courte de ce que je pensais être le scénario.

Vera Jetjenko m'a interrompue au milieu d'une phrase.

— Ne lui ai-je pas dit que ça allait mal se finir. Pourquoi a-t-il commencé à saboter le business ? Ça se passait bien. On était bien. Elle est passée au salon et le rotin a grincé lorsqu'elle s'est assise dans un fauteuil : Où dois-je aller maintenant ? Répondez-moi si vous le pouvez.

Je l'ai suivie et je me suis postée dans l'embrasure de la porte du salon.

— Saviez-vous que c'était Patrick Cornwall qu'il allait rencontrer ?

— Il m'a juste parlé d'un journaliste américain. Vera Jetjenko a haussé les épaules : Ensuite, les billets et les passeports arriveraient et on partirait pour le Brésil. Qu'est-ce que j'aurais été foutre là-bas ? On avait une maison merveilleuse. Et après, il n'est pas revenu. Le soir, ce sont les policiers qui ont frappé à la porte. Elle a secoué la tête en regardant le plafond : Mon pauvre, pauvre Micha. Il avait noté l'adresse et l'avait mise dans sa poche. Il n'avait aucune mémoire pour les chiffres et se perdait facilement.

Elle a fait un geste vers l'autre fauteuil. Je me suis avancée et je me

suis assise. Sur la table, il y avait une pile de livres. Sinon, c'était une pièce très impersonnelle, meublée par quelqu'un qui n'y habitait pas. Une lampe diffusait une lumière jaune qui grisait les couleurs de la peau.

— Mon mari était poète, vous savez. Il était poète dans l'âme.

— D'accord, ai-je dit en m'empêchant de faire un commentaire : et moi qui pensais qu'il était marchand d'esclaves.

— Dostoïevski, Tchekhov, Gogol, il les lisait tous, même Pasternak et Kafka, bien qu'il ne soit pas russe. Elle a passé la main le long des piles de livres, sur les lettres cyrilliques, en riant toute seule. Il blaguait en disant que dans une prochaine vie il s'appellerait Pouchkine. Vous connaissez Pouchkine, non ?

J'ai hoché la tête. Un poète russe, une sorte de saint national. Je ne connaissais pas ses écrits, mais c'était quelque chose de mélancolique et grandiose.

— Nous sommes russes, vous comprenez, a-t-elle continué. Ce n'est pas facile pour nous. Les Ukrainiens veulent gérer les affaires tout seuls en se passant de nous. Rien n'est plus comme avant.

— Votre mari allait fournir des documents à Patrick, ai-je dit. Il les avait emportés avec lui quand il s'est rendu au rendez-vous sur la terrasse ?

Vera Jetjenko s'est brusquement levée.

— C'était ma faute, a-t-elle dit en tenant sa tête entre ses mains, c'était mon idée qu'ils se rencontrent là-bas. Elle s'est gratté le crâne si fort qu'un bigoudi s'est détaché et a atterri sur le vieux tapis sale et décoloré. Je lui ai dit de choisir un endroit facile. Pour qu'il ne se perde pas, mon pauvre Micha, il ne pouvait même pas retrouver son chemin à Kiev. Il n'avait pas ce sens, vous savez, comment on dit déjà ?

— Sens de l'orientation, lui ai-je soufflé.

Vera Jetjenko a secoué la tête en montrant du doigt la direction de la place.

— Tout ce que tu dois faire, c'est prendre à droite, en remontant la petite rue, c'est tout droit.

Elle a sangloté en se fourrant le visage dans les mains.

— Ça a dû être horrible pour vous.

Vera Jetjenko m'a jeté un coup d'œil.

— Qu'est-ce que vous en savez ? a-t-elle répondu en sortant de la pièce.

— Pas mal de choses, ai-je murmuré dans son dos.

Elle faisait du bruit dans la cuisine, et j'en ai profité pour m'approcher de la fenêtre. La lumière qui filtrait à travers les persiennes, les rayons par terre. Il était presque six heures. Je ne voyais pas d'escalier de secours à l'extérieur. Il n'y en avait

certainement pas dans cette partie médiévale de la ville.

— Ça vous dérange si j'ouvre celle-ci ? ai-je demandé lorsque Vera Jetjenko est revenue.

Elle portait une bouteille de porto et deux verres à eau à la main.

— Pas de problème, a-t-elle dit, je n'y pense plus. Je sors quand il fait nuit. Je dors la journée. C'est devenu une habitude depuis... Elle a posé les verres et a versé une goutte de la bouteille : Je reviens tout de suite, a-t-elle dit en disparaissant de nouveau.

J'ai poussé la persienne. Le bord de la fenêtre était noir de poussière et de pollution. La femme en face a crié quelque chose à un homme qui était en train de traverser la petite place. Il a hurlé une réponse. Une télé était allumée quelque part : le bruit d'un match de foot. Pourquoi reste-t-elle ici ? ai-je pensé. Pourquoi ne part-elle pas de cette place qui sera pour toujours liée à la ruelle où son mari s'est écrasé sur les pavés ?

— Je veux que l'accord soit finalisé, a dit Vera Jetjenko en revenant.

Elle est allée tout droit vers le verre de porto et l'a bu d'un coup sec. Habillée, elle s'était transformée en une petite dame chic : comme découpée dans un journal à sensation qui parle des gens riches et célèbres vivant dans de magnifiques propriétés ou des domaines anglais. Elle portait une tenue de couleur vive à petits carreaux avec veste et pantacourt et elle avait jeté un foulard sur ses épaules. J'aurais pu jurer que la barrette était en or.

— Je veux cent mille dollars. Ou euros. N'importe.

Elle a tendu la main pour prendre la bouteille et a rempli son verre une deuxième fois. La boisson ambrée allait avec sa tenue.

— Vous m'avez mal comprise... J'ai bu quelques petites gorgées, c'était comme une caresse rêche sur la langue, le goût des vieux tonneaux en chêne et du sucre : Je n'ai rien à voir avec tout ça, je ne fais que chercher mon mari.

Vera Jetjenko s'est penchée vers moi en baissant la voix.

— Ils pensent que nous sommes morts, a-t-elle dit. Je ne peux pas retourner à la maison. On ne doit pas jouer avec la mort, mon pauvre Micha l'a bien compris, mais je veux leur jouer un sale tour, vous entendez ce que je dis ? Elle a vidé son deuxième verre. Maintenant que Micha est parti, ils fouillent pour trouver ce qu'ils auraient sur lui, des mensonges dans leurs archives. Je vais vous dire : il ne faisait que son travail. C'était un homme dévoué. Vera Jetjenko a saisi le goulot et s'est resservie : Il a tout noté. Tous les chiffres. Les noms. Tout. Ils n'avaient pas pensé à ça. Ha ha. Elle a posé la bouteille par terre : Il savait comment se documenter mon Micha.

— Avait-il apporté les documents avec lui quand il s'est rendu au rendez-vous avec Patrick ? ai-je demandé une deuxième fois.

— Bien sûr qu'il les avait apportés. Vera Jetjenko m'a regardée comme si j'étais idiote : Le journaliste allait récupérer les papiers, Micha allait recevoir les billets et on aurait pu s'envoler. Elle a imité un oiseau en battant l'air de ses bras pour accentuer la dernière partie de sa phrase, puis elle s'est affaissée lourdement sur le dossier : Et maintenant, je vais voyager seule. Vous croyez au destin ?

— La police ne m'a pas parlé des documents. Ceux qui l'ont tué ont dû les prendre, sauf si...

Je me suis interrompue au milieu de ma phrase et j'ai regardé dehors une nouvelle fois. On entendait une chanson plaintive monter de la rue comme si quelqu'un essayait de forcer son cœur à sortir par sa gorge.

Sauf si Jetjenko avait refusé de les lâcher, ai-je pensé. Et j'ai tout revu au ralenti : l'homme qui tombe lentement dans l'air en pressant les documents sur sa poitrine, jusqu'à la mort. Et quelques secondes après, Patrick en bas de l'escalier, à côté du corps. Il aurait pu prendre les documents. Il était obsédé par son reportage. Assez obsédé pour arracher les papiers des mains d'un homme mort ?

Ensuite, il avait dû courir, ai-je pensé en regardant la petite place qui menait à la ruelle. Celle qui s'étendait encore sur une quinzaine de mètres puis qui devenait plus étroite et débouchait enfin sur un escalier qui disparaissait dans le décor, zigzaguant et se mélangeant avec un millier d'autres petites rues le long de la colline. Elles n'existaient sur aucun plan, avait dit le policier.

Ils avaient dû le suivre.

Faire d'une pierre deux coups.*

Mais Patrick les avait trompés. Il avait pris les documents et il s'était enfui.

— La police a appelé, a dit Vera Jetjenko. Ils disent que je peux enterrer Micha. Elle a appuyé une main contre sa poitrine : Trente-six ans ! Et ils veulent que je l'enterre en terre étrangère ?

Ce n'est que de la terre, ai-je pensé.

Puis une autre pensée a suivi : un homme ne disparaît pas.

S'ils avaient tué Patrick dans ce quartier, la police aurait retrouvé son corps.

Je suis allée prendre mon sac qui était posé à côté de la chaise.

— Patrick s'est enfui quand votre mari est... il a dû passer par ici, ai-je dit en sortant sa photo. L'avez-vous vu ? Est-ce que vous l'avez laissé entrer ?

— Qu'est-ce que vous dites ? Personne ne vient ici.

Vera Jetjenko s'est penchée en plissant les yeux pour regarder le visage de Patrick. Elle a éclaté de rire.

— Vous êtes mariée avec un nègre ?

Elle en a presque renversé l'alcool de son verre.

J'ai serré les dents et rangé la photo. Au moins, son étonnement semblait authentique. Il n'était pas venu jusqu'ici.

— Je veux mon billet, a dit Vera Jetjenko. Je veux partir d'ici.

Lorsqu'elle a fait tourner son verre, la lumière déclinante du soleil a étincelé sur une pierre précieuse hors de prix qu'elle portait à son doigt. Elle regardait le liquide comme si elle venait de comprendre ce qu'elle était en train de boire. Sur la bouteille, on pouvait lire Tawny, dix ans. Je ne connaissais rien aux vins liquoreux, sauf que normalement ils se boivent dans des verres beaucoup plus petits.

— Anna est morte et ensuite Micha. Je ne retournerai jamais à la maison.

— Anna, c'était sa filleule ?

Elle s'est levée et a marché vers la fenêtre puis s'est adossée au mur. Pour ne pas se faire voir, ai-je pensé.

— Notre filleule, a-t-elle dit en fermant les yeux.

Le chant se faisait plus ou moins fort, comme une vague entre les maisons, une voix de femme qui drapait le soir d'une douleur bleutée.

— Ecoutez, a-t-elle dit, c'est la musique de la nuit. C'est le fado. Ils chantent tout ce qu'ils ont perdu. Elle a laissé sa main voleter en rythme avec la mélodie, des notes mineures se succédant les unes après les autres. C'est la musique des esclaves libérés, des escrocs, des putes et des ruelles. Ça parle tellement à mon âme russe. Micha n'était pas d'accord avec moi. Des lamentations, disait-il. On dit que la mélodie vient des vagues de la mer, vous entendez ? Elle a fait tourner son foulard, un va-et-vient, qui balançait son énorme poitrine : Ça veut dire destin, vous savez, le destin qui sépare les amants.

Un destin, ai-je pensé, qui avait pris la forme d'anciens amis gangsters de son mari. Et j'ai réalisé à ce moment même que ce destin me liait à la triste Vera Jetjenko.

— On a été mariés pendant trente-six ans. Elle m'a donné un petit coup avec sa main et le porto a giclé : Comme si je ne savais pas ce qu'il y avait dans ces documents...

— Et de quoi parlent-ils alors ?

— Alors ça, je ne me le rappelle pas. Vous pouvez bien les lire vous-même.

Je l'ai dévisagée. Elle avait dû trop boire.

— Mais il les avait emportés avec lui, ai-je dit. Vous m'avez dit qu'il les avait apportés lorsqu'il est allé au rendez-vous avec Patrick.

— Mais oui, bien sûr. Elle a montré ses dents en souriant : Mais pas les copies. Ha ha.

— Vous voulez dire qu'il y a des copies ? Et vous les gardez ici ? Ici dans l'appartement ?

Soudain, j'ai compris pourquoi Vera Jetjenko ne voulait pas se faire

voir. J'ai rapidement fait quelques pas dans la pièce, pour m'éloigner de la fenêtre.

— Micha ne faisait pas confiance à cet Américain. Il m'a dit qu'il chercherait peut-être à s'enfuir avec les papiers, pour l'argent. Vera Jetjenko a fait un geste de la main. Les Américains, ils ne pensent qu'à l'argent.

Elle a disparu dans la chambre. Ne me dis pas que tu les gardes sous le matelas, ai-je pensé.

C'est ce qu'elle avait fait.

Dans une chemise marron. Vera Jetjenko la pressait contre sa poitrine.

— Cent mille, a-t-elle dit en plissant les yeux. Euros.

— Je n'ai pas autant d'argent.

— Alors, j'irai voir quelqu'un d'autre.

— Oui, faites, ai-je dit en me dirigeant vers l'entrée. Franchement, je m'en fiche de ces documents.

Ce n'était pas complètement vrai.

Vera Jetjenko m'a suivie dans l'entrée.

— Beaucoup de personnes paieraient pour les avoir.

— Ben alors, restez ici à pourrir dans le noir et attendez qu'ils viennent vous jeter dans un précipice comme ils l'ont fait avec votre mari.

— Cinquante mille, a dit Vera Jetjenko.

J'ai saisi la porte et tourné la poignée pour l'ouvrir.

— Je me moque de ce que disent ces documents, ai-je continué. Je veux retrouver mon mari et il n'est apparemment pas ici.

Elle a planté ses ongles dans mon bras.

— Prenez-les pour vingt. Je ne veux pas les garder ici. Je fais des cauchemars où ils viennent frapper à la porte pour m'exécuter comme ils ont exécuté Micha.

— Cinq cents, ai-je dit, et je vous promets que vous ne les verrez plus.

— Mille.

J'ai sorti dix billets qui étaient enroulés dans la poche avant de mon jean. Je gardais le reste dans mon portefeuille à l'hôtel.

— C'est tout ce que j'ai.

Vera Jetjenko a murmuré quelque chose en russe en tendant sa main qui s'est agrippée aux billets. J'ai pris la chemise dans le même mouvement et je l'ai entrouverte. Des chiffres alignés, une sorte de comptabilité. J'étais mauvaise en comptabilité, même si j'avais une société depuis huit ans. Années 2004, 2006, 2008. Des noms et des noms de lieux, des dates alignées. Des notes, type : Homme, Soudan, Femme, Kiev. Nombre : sept. Nombre : huit. De l'argent changeait de mains. Des centaines de milliers en une seule transaction. Le nom

d'Alain Théry me sautait au visage, il y était noir sur blanc. Il y avait plusieurs noms français ainsi que des noms anglais, allemands et polonais. J'ai refermé la chemise. Je l'ai serrée dans ma main, je sentais la chaleur qui en émanait.

Quoi qu'il ait fait à Patrick, il le paiera. Le salaud.

Vera Jetjenko a rangé les billets dans son portefeuille. Elle tenait un petit sac à main très élégant, un authentique Dior. Elle en a sorti une petite carte de visite et me l'a tendue. Bordure dorée et lettres moulées, du papier en lin.

— L'adresse n'est bien sûr plus la bonne mais j'ai gardé le même numéro de portable. Si vous voulez me joindre.

J'ai regardé la carte sans comprendre. L'adresse était celle d'une parfumerie à Kiev.

— Je pensais que vous vous faisiez passer pour morte.

Vera Jetjenko a eu un petit rire.

— Oui, figurez-vous ! Je me demande où ils vont envoyer la facture.

Un chien hirsute a traversé la rue. Le marchand de légumes rangeait ses cagettes dans un coin. J'ai serré fermement la chemise contre ma poitrine et j'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule. Il n'y avait personne. Au moment où je suis arrivée au belvédère, le soleil se couchait derrière les collines et les milliers de toits en tuiles brillaient.

Dans le tram, j'ai appelé Benji. Je me suis dit que je devais rester en ligne pendant tout le trajet. Comme ça, quelqu'un saura que c'est moi quand ils me retrouveront.

— Lisbonne, ce n'est pas vrai ? s'est-il écrié. Oh, comme c'est romantique, ne me dis pas que tu écoutes du fado. Amalia était une déesse.

Je pouvais presque sentir sa douleur quand il s'est mordu la langue.

— Pardon, a-t-il dit. J'ai oublié. Tu as... ?

— Non, ai-je dit, je ne l'ai pas retrouvé.

Un virage et j'ai failli tomber. J'ai tâtonné pour retrouver la lanterne au plafond. Entendre sa voix, c'était comme une injection de ma vie d'avant dans mon oreille. Je ne me souvenais plus quand on s'était parlé la dernière fois. Ça me semblait tellement loin. C'était il y a deux jours, trois ? Avant de quitter l'hôtel à Paris, il m'avait écrit une multitude de mails. Il y était question d'une réunion, du travail. Je ne m'en souvenais même pas.

Le tram a basculé vers l'avant et les freins ont commencé à grincer dans la descente.

— C'est quoi ce bruit ? a dit Benji.

Sa voix était si réelle, si lumineuse. Elle m'aidait à me retrouver : Ally, son employeur, une copine.

— Tu ne me croirais pas si tu le voyais, ai-je répondu, cette ville est

un musée où le service d'entretien a fermé.

— C'est pour ça qu'il n'y a pas Internet ? Je t'ai envoyé des milliers de mails.

— Tu aurais dû essayer de télégraphier, ai-je dit. Qu'est-ce que tu voulais ?

— Oh, ce ne sont que des bagatelles, comme par exemple le Cherry Lane Theatre qui veut que tu t'occupes de la prochaine saison de *Médée* et peut-être aussi d'un autre spectacle à l'automne. Ils veulent une réponse cette semaine.

— C'est tout ?

— Je dis oui ou tu les appelles toi-même ?

Le tram a pris un virage serré près d'une cathédrale et j'ai eu envie de retrouver des rues droites classées en ordre numérique. J'essayais de me souvenir de quoi avait l'air le directeur du Cherry Lane. Son nom. Je ne m'en souvenais plus.

— Ce sera pour plus tard. Est-ce que tu es à côté d'un ordinateur ?

— Bien sûr.

— Est-ce que tu peux faire une recherche sur les bureaux de poste à Lisbonne. J'ai besoin d'une adresse.

— Evidemment. Sinon à quoi ça sert un assistant décorateur ? Je l'ai entendu taper sur le clavier. D'ailleurs, au Joyce ils jouent à guichets fermés. Duncan menace de laisser tomber toutes les commandes. Il traverse une crise existentielle. Il n'avait jamais eu de succès public et, maintenant, il se sent obligé d'aller jusqu'en Inde pour comprendre le sens profond de tout ça. Et Leïa a signé un contrat avec l'American Ballet, les pauvres.

J'ai laissé son babillage vagabonder dans ma tête et j'ai regardé autour de moi dans le wagon. Des touristes avec des guides et des appareils photo numériques, quelques jeunes femmes qui faisaient du shopping, deux très vieux hommes, si vieux qu'ils auraient pu être là au moment de la construction du tram, et une femme de couleur avec des tresses. J'étais quasiment sûre que personne ne me suivait. Est-ce que Patrick avait eu la même certitude ?

La rue redevenait horizontale. J'étais arrivée dans la Baixa, le quartier plat niché entre les collines de Lisbonne où se trouvaient les administrations et les boutiques de fringues internationales.

— J'imagine que tu veux le bureau de poste le plus central, praça dos Restauradores, avenida da Liberdade, ça te parle ?

— Super. Le *Hard Rock Café* se trouve là-bas. Est-ce que tu vois les horaires d'ouverture ?

— Ils ferment à sept heures.

— Oups. Et ça ouvre ?

— Neuf heures.

Je sentais les documents sous ma poitrine. J'allais donc être obligée

de les garder à l'hôtel cette nuit.

Une sonnerie indiquait l'arrêt où je devais descendre. De là, il fallait marcher dix minutes pour arriver à l'hôtel. Des rues bondées. J'avais toujours Benji au téléphone lorsque j'ai tourné dans la via Augusta, l'artère marchande qui traversait la Baixa. Des panneaux rouges dans les vitrines indiquaient les soldes, *saldos*. J'ai pensé que j'exagérais. Personne ne me suivait, car personne ne savait qu'il existait des copies des documents. Personne ne savait où ils se trouvaient, sauf Vera Jetjenko.

— Je t'envie, a dit Benji.

— A cause du fado ? Ou parce que je suis une meilleure décoratrice ?

— A cause de Patrick. Parce que tu as quelqu'un.

— Il a disparu.

— Tu le retrouveras.

J'ai serré le téléphone dans ma main que j'ai baissée au niveau de ma poitrine. J'ai entendu Benji parler, et j'ai repris le téléphone au milieu d'une phrase.

— ... jamais eu quelqu'un à perdre, ai-je entendu.... oser aimer et être aimé, mais j'imagine que c'est une assez maigre consolation.

— Continue à me parler. Raconte-moi quelque chose même si c'est complètement inintéressant.

— Comme ma vie amoureuse par exemple ?

J'ai ri et j'ai senti les larmes brûler derrière mes paupières.

— Oui, par exemple.

LISBONNE

MERCREDI 1^{er} OCTOBRE

Je courais à travers un dédale de ruelles et d'escaliers sombres avec l'enfant dans les bras. D'un bar, venait un chant : une femme édentée qui se lamentait et me dévisageait en hurlant dans la nuit. Ce sont les esclaves libérés, a dit un homme dans le public, ce sont eux qui chantent. Puis, le bébé a disparu. Je courais et des ombres tiraient sur mes vêtements. Je suis arrivée au fleuve où les bateaux venaient d'accoster. Ils étaient bondés d'hommes et de femmes enchaînés qui se penchaient au-dessus du bastingage. Soudain, j'ai vu Patrick un peu plus loin sur le quai et je l'ai appelé, mais ma voix s'est noyée dans le brouhaha des chariots branlants et des sifflets à vapeur. Je l'ai vu s'éloigner. Il y avait une femme. Elle était petite et brune et portait un manteau bleu. Elle a rejoint Patrick et ils ont disparu dans la foule. J'ai couru derrière eux, en jouant des coudes, pour lui annoncer que notre enfant était né. J'ai vu le dos bleu de la femme et j'ai saisi son bras, mais lorsqu'elle s'est retournée, c'était la mère de Patrick. Elle a approché son visage du mien. Il n'a pas besoin de quelqu'un comme vous, a-t-elle dit alors que la maison derrière nous s'effondrait.

Je me suis extirpée des draps enroulés autour de mes jambes et j'ai compris que les bruits provenaient de l'extérieur, par les portes-fenêtres ouvertes qui donnaient sur la rue. Du verre qui se brisait. Le bruit sourd d'un camion poubelle. De la tôle contre le pavé.

J'ai remonté la couverture qui était tombée par terre et je me suis recroquevillée. La fraîcheur de la nuit entraînait dans la chambre éclairée par les réverbères.

J'avais laissé les portes-fenêtres ouvertes pour pouvoir m'enfuir rapidement si besoin était. Personne n'entrerait par là. C'était plus facile de passer par un couloir de l'hôtel.

En arrivant à l'hôtel, j'avais caché la chemise avec les documents dans la cave : j'avais demandé à voir la valise de Patrick encore une fois. Les documents de Mikhaïl Jetjenko se trouvaient maintenant sous un pull rouge en cachemire. Dès que la poste ouvrirait ses portes, je les mettrais dans une enveloppe et les expédierais de l'autre côté de l'Atlantique.

Les images de mon rêve me hantaient. Le port qui ressemblait à celui du tableau accroché dans le bar, avec les bateaux qui convoaient les esclaves d'autrefois. Je me suis redressée d'un coup en

fixant une maison plongée dans l'obscurité de l'autre côté de la rue. Un panneau délavé qui indiquait des chambres à louer. Mon cœur martelait dans ma poitrine.

Les bateaux ! La mer et les bateaux, des gens qui mouraient et qui s'échouaient sur les plages. Je l'avais lu en cherchant les articles sur l'esclavage et l'immigration illégale.

Une mer, une plage.

Je me suis levée sans prêter attention au fait que l'on pouvait me voir par la fenêtre. Je me suis habillée à toute vitesse avec les vêtements que j'ai trouvés en boule sur le sol et j'ai remarqué qu'il était quatre heures du matin. Le réceptionniste était en train de dormir au bar.

— Est-ce que vous avez une connexion Internet qui fonctionne ? ai-je demandé.

Il s'est assis d'un coup en se frottant les yeux.

— Un instant, a-t-il dit en disparaissant dans la réception.

Il est revenu avec une petite carte dans sa main.

— Il y a un code à l'intérieur. Trois euros pour une heure. Il a fait un geste vers un pupitre sombre en bois, dans un coin, au fond du bar : L'ordinateur, a-t-il dit en retournant à l'accueil.

— Excusez-moi, ai-je crié. Est-ce qu'on peut avoir un café à cette heure-ci ? Et un sandwich, si vous en avez.

J'ai défait la petite carte et j'ai entré le code dans une case dédiée au mot de passe. Ensuite, je me suis connectée à Google.

J'ai écrit "clandestin, bateaux, mort".

Je me suis adossée à la chaise et j'ai attendu.

C'était sous mes yeux depuis plusieurs jours et ça ne m'avait pas traversé l'esprit un instant. Pas une seconde, je ne m'étais permis d'y penser. Je m'étais trompée moi-même. L'espoir est un mensonge, un putain de mensonge.

Les premières rubriques étaient nouvelles : des événements datant des derniers jours. Un bateau avait fait naufrage près de Malte, quelques corps étaient remontés à la surface sur une des îles Canaries. J'ai fait défiler la page, mais je n'ai pas trouvé ce que je cherchais.

Le réceptionniste a posé une tasse de café sur la table à côté de l'ordinateur.

— *Obrigada*, ai-je dit, le seul mot en portugais que j'avais retenu.

J'ai tapé "homme, plage, mort, immigrant", en cliquant sur Rechercher encore une fois.

J'ai siroté le café amer pendant que l'ordinateur, une antiquité, cherchait avec un débit très lent. Excepté celle qui provenait de la porte entrouverte de la cuisine, l'écran était la seule source de lumière dans le bar fermé. Les fenêtres étaient cachées derrière des rideaux en velours de quatre mètres de haut, du sol au plafond.

J'ai tout de suite reconnu le troisième lien.

J'ai cliqué dessus et le bar autour de moi a disparu.

C'était une plage en Espagne, dans une ville qui s'appelait Tarifa sur la côte Atlantique. Une touriste suédoise avait trouvé un homme mort sur la plage. Il était écrit qu'il s'agissait d'un immigrant africain.

“C'était vraiment terrible, commentait Terese Wallner, vingt ans, en état de choc. Il avait presque l'air vivant sous l'eau. Il avait un tatouage, sinon, il était nu.”

Ma main s'est automatiquement déplacée vers mon épaule gauche, et l'a serrée très fort. Un tatouage. C'était cette information qui s'était imprégnée de façon inconsciente quelque part en moi.

J'ai vérifié la date. L'article avait été publié le mercredi 24 septembre. Il y avait une semaine. Sept jours après que quelqu'un avait vu Patrick pour la dernière fois sur la terrasse à Alfama.

J'ai lu le court article plusieurs fois. Comment savaient-ils qu'il s'agissait d'un immigrant originaire d'Afrique ? Le texte ne le disait pas. En revanche, les jours suivants, plusieurs corps s'étaient échoués dans les environs de Cadix. La police espagnole pensait qu'il s'agissait d'un canot pneumatique transportant des clandestins qui aurait chaviré.

J'ai fait des recherches sur Espagne, et j'ai trouvé une carte. Le cœur battant la chamade, j'ai zoomé sur la partie sud et j'ai repéré Tarifa, au bout d'un cap, juste à l'ouest de Gibraltar. La distance avec le continent africain n'est pas plus grande que mon ongle rongé, dix, vingt kilomètres à peu près. Et de Tarifa, l'Atlantique s'élargissait vers l'ouest, vers la frontière avec le Portugal. Là, l'écorce terrestre se courbait vers le haut puis la mer était aspirée dans le détroit où était coincée Lisbonne, à l'embouchure du Tage.

Cela pouvait correspondre.

J'avais du mal à respirer.

Mon Dieu dans le ciel, ai-je pensé. *Ça pouvait correspondre.*

Je sentais croître un mal de tête infernal alors que je cherchais davantage d'informations sur l'homme de la plage. Tout ce qui existait sur le sujet était ce court texte. Rien de plus sur son identité. Rien d'autre sur le tatouage. J'ai relu le texte encore une fois.

“Ça a été un choc terrible, disait Terese Wallner. Les gens se baignent et surfent sur cette plage-là tous les jours.”

J'ai consulté ma montre. Il me restait encore quatre minutes de connexion. J'ai lancé une recherche pour trouver une adresse en Suède, et j'ai tapé le nom de Terese Wallner. Il semblait n'y en avoir qu'une, un numéro de portable était enregistré rue Hemmansvägen, dans un endroit qui s'appelait Järfälla.

Il était cinq heures trois du matin. La Suède est plus à l'ouest que

Lisbonne, tout près de la Russie, un autre fuseau horaire. Là-bas, il devait être au moins six heures.

Je me suis déconnectée et je suis remontée dans ma chambre. Dans la douche, j'ai laissé l'eau brûlante couler sur mon corps jusqu'à ce que ma peau soit chaude et ridée. Pendant un long moment, j'ai observé l'eau former un petit tourbillon avant de disparaître dans le tuyau d'écoulement.

Lorsqu'il a été six heures à Lisbonne et qu'il était peut-être sept heures à Stockholm, j'ai composé le numéro de Terese Wallner. Il y a eu huit sonneries avant que quelqu'un ne réponde. Une voix endormie.

— Excusez-moi de vous appeler aussi tôt le matin, ai-je dit en espérant ardemment que la personne parle anglais.

— C'est qui ?

— Vous ne me connaissez pas. Je m'appelle Ally Cornwall et j'habite à New York, mais en ce moment, je suis à Lisbonne.

Je lui ai donné plus d'informations que nécessaire, mais je voulais lui laisser une chance de se réveiller.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous étiez en Espagne, il y a une semaine. Je l'ai lu sur Internet.

— Que voulez-vous dire, c'est à propos de mon passeport ou quoi ? Elle avait soudainement l'air intéressé et elle a baissé la voix jusqu'à chuchoter : Vous l'avez ?

— Non, mais je crois que vous avez trouvé un homme sur la plage. C'était bien vous, n'est-ce pas ?

— Oui. Je l'ai entendue renifler à l'autre bout de la ligne. Excusez-moi, je suis un peu enrhumée, a-t-elle expliqué. Papa dit que c'est le vent. Ou le choc peut-être. Je ne sais pas.

Son anglais était décent, avec une mélodie suédoise un peu chevrotante.

— Vous dites dans l'interview qu'il avait un tatouage. Est-ce vrai ?

— Vous avez dit que vous appeliez d'où ?

— De Lisbonne.

— Vous travaillez pour un journal là-bas ou quoi ?

La jeune femme s'est mouchée dans un vacarme qui a fait grésiller le combiné.

— Il était comment le tatouage ?

— Il était sur l'épaule.

— Quelle épaule ?

— Celle du mec qui était sous l'eau évidemment. Elle a rechigné. J'étais assise sur un rocher qui dépassait de l'eau et c'est quand j'allais grimper que... La jeune femme s'est interrompue : Vous ne connaissez quand même pas Alex ?

J'ai serré le téléphone.

Quel putain d'Alex ?

— Non, je ne connais pas Alex. J'ai dégluti. Mais peut-être que je connais l'homme que vous avez trouvé.

— Mais il venait d'Afrique.

— Comment le savez-vous ?

— C'était un Africain. J'ai rêvé de lui. Il sortait de l'eau pour m'agripper. C'était effrayant mais peut-être pas tant que ça. Il avait presque l'air vivant. Pour quel journal travaillez-vous ? Terese était tout à fait réveillée maintenant. Elle avait l'air plutôt contente de l'attention que je lui portais. Je ne comprends pas comment on peut se faire tatouer. Ça doit faire mal. Je me suis évanouie quand on m'a percé les oreilles, mais bon, je n'avais que treize ans.

J'ai fourré les ongles dans le couvre-lit.

— C'était quel genre de tatouage ?

— Il était beau. Vraiment. C'étaient deux fleurs entrecroisées. Pas des roses ou autre, plutôt des fleurs imaginaires. Un beau motif quoi.

Un beau motif quoi, ca résonnait dans la chambre. Le motif floral est apparu devant mes yeux : je pouvais le voir s'enrouler autour d'une épaule noire et descendre vers les muscles du haut du bras. Je me suis mordu la main, celle qui ne tenait pas le téléphone. J'ai mordu aussi fort que je le pouvais et la douleur m'aidait à tenir.

— Mais la police ne s'y est pas intéressée. Ils voulaient surtout savoir ce que je faisais sur la plage, etc. Terese s'est mouchée à nouveau. Pardon, a-t-elle dit, mais c'est difficile d'en parler, c'est comme si tout revenait. Papa pense que ça prendra du temps pour se remettre de tout ça.

— Y avait-il quelque chose d'écrit ? ai-je chuchoté.

Le téléphone a grésillé : la jeune femme changeait de position.

— Pardon ?

— Sur le tatouage, est-ce qu'il y avait quelque chose d'écrit ? ai-je presque crié.

— Ah, sur l'épaule vous voulez dire. Pardon, je n'entends pas très bien. Je ne sais pas ce que ça voulait dire. Je ne connais pas ces langues-là.

— Donc, il y avait quelque chose d'écrit. J'ai entendu ma propre voix faire écho dans le combiné, tout ce que je disais était répété avec une micro-seconde de retard. Un nom ?

Nom, nom, résonnait la ligne.

— Je ne sais pas si c'était un nom. Ils ont dit qu'il venait du Sud du Sahara, que beaucoup de gens étaient morts dans la mer à Tarifa. Imaginez que je m'étais baignée au même endroit la veille. Il y était peut-être déjà à ce moment-là, mais bon, j'avais trouvé qu'il faisait trop froid et que les vagues étaient trop hautes.

— Qu'est-ce qu'il y avait d'écrit, sur le tatouage ?

— Pourquoi avez-vous l'air en colère ?

— Pardon, je suis fatiguée.

Fatiguée, fatiguée.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai fixé autant ce tatouage. D'abord, j'ai pensé que c'était un animal qui s'était posé sur son épaule et ensuite, j'ai vu que c'était un tatouage. C'était comme si je ne voulais pas regarder son corps, il était tout nu quand même, et le visage, je n'osais pas trop...

— Qu'est-ce qu'il y avait d'écrit ?

Au loin, j'ai entendu la jeune femme répondre.

Mon épaule gauche me brûlait. Le tatouage qui y était gravé. Le nom de Patrick sur ma peau, un souvenir de cette folle nuit à Chinatown. La nuit des fiançailles où nous nous sommes tatoué nos noms : beaucoup mieux que des bagues ! C'était un acte éternel. Quelque chose que l'on ne perdrait jamais ou que l'on ne ferait jamais tomber. Une provocation insensée envers les parents de Patrick, une idée qui m'était venue lorsque j'avais vu de la lumière dans un salon de tatouage, une cave située dans une rue perpendiculaire à Mott Street. Je n'avais jamais cru qu'il oserait. Me vouloir si définitivement. Éternellement. Pour toujours.

La voix de la jeune femme m'est parvenue avec difficulté.

— C'était écrit *seul*, ce n'est pas étrange ça ? En suédois, c'est ce que ça veut dire : *Allena*. Mais c'était écrit Alena, avec un seul *l*. Presque comme *alone* en anglais. C'était assez effrayant, parce qu'il était véritablement seul là où il était. Et moi, j'étais un peu seule, parce que Alex... mais ça, je ne peux pas vous le raconter, ça me fait toujours trop mal quoi.

J'ai lâché le téléphone. Sa voix continuait quelque part dans le noir autour de moi. Je voulais lui crier d'arrêter et elle continuait encore et encore :

— Et après, j'ai pensé que ça devait vouloir dire complètement autre chose dans sa langue. Vous savez ce que ça veut dire ? J'ai beaucoup pensé à ça. Je pense que l'on ne se remet jamais d'une chose pareille. La vie ne redeviendra jamais comme avant. Allô ? Vous êtes toujours là ? C'est lui ? Celui que vous connaissez ?

TARIFA

JEUDI 2 OCTOBRE

Devant moi s'étendait le dernier bout de chemin avant la mer, comme une ligne tracée au crayon. Un panneau danger indiquant qu'on entrait dans une zone militaire est apparu et a disparu aussitôt. Dans une crevasse, il y avait une ruine, une cabane de berger.

Ça se termine ici, ai-je pensé. Il n'y a pas d'autre issue.

Je me suis étirée sur le siège, et j'ai changé de position. Ce n'était pas mieux. Ma nuque et mes lombaires étaient douloureuses et mes fesses engourdies après une nuit passée dans les cars. D'abord de Lisbonne jusqu'à la frontière espagnole, ensuite jusqu'à Séville où j'avais changé pour un car plus ancien, plus vétuste qui allait à Algésiras, et enfin ce car local, pour la dernière partie du voyage. Les sièges étaient très durs. J'avais mal partout, mais ça n'était pas important : à la limite, je préférais encore cette douleur.

Je n'avais pas prêté attention à la route. J'avais fermé les yeux, mais je n'avais presque pas dormi. J'avais refait défiler image après image mes souvenirs de Patrick. Je devais les garder, les retenir, parce que si je les perdais un jour – le sourire au coin de sa bouche, la chaleur de ses yeux et la sensation de ses mains, le ton de sa voix –, si je n'enregistrais pas chaque détail, je n'aurais plus rien.

J'avais la nausée. Je n'avais mangé que du pain blanc et du jambon depuis hier soir : je m'imaginais l'enfant dans mon ventre baignant dans les glucides, mais je m'en foutais. Je n'avais pas demandé à avoir cet intrus qui criait pour avoir à manger et qui me forçait à continuer de vivre.

Une vieille femme est descendue du car au milieu du paysage jaunissant de collines, aux herbes mortes et aux buissons brûlés. Il y avait une rangée d'éoliennes le long d'une crête. Elles tournaient désespérément, comme des hommes qui se noient et tentent de remonter à la surface.

J'ai fermé les yeux et j'ai de nouveau sombré dans les images de Patrick.

Vivant.

Lorsqu'il m'apportait un café quand j'étais dans le canapé du salon. La quantité exacte de lait dans ma tasse. La douceur de ses lèvres sur mon front. *American Idol* à la télé. Notre discussion animée sur celui ou celle qui allait être éliminé : Amanda Overmyer était en difficulté

et Patrick était pour Carly Smithson : il aimait tout ce qui était européen. Tandis que cette saison-là, moi, j'avais un faible pour le très mignon David Archuleta et Patrick me taquinait, parce que je commençais à vieillir et que je m'intéressais aux ados acidulés. On avait mangé chinois, acheté à emporter dans le restaurant de la Neuvième Avenue. Ensuite, on s'était assis, chacun dans un coin du canapé, moi avec le journal et Patrick avec un livre, pendant que l'émission passait à l'antenne, que les votes étaient comptabilisés et que le temps s'étirait à l'infini... *Il aurait fallu rester ainsi.*

Le car a tourné et tourné encore avant de s'arrêter enfin. Même si je ne le voulais pas, je devais ouvrir les yeux.

Tarifa.

Il y a d'abord eu le vent. Il m'a frappée de toute sa force lorsque je suis descendue du car. Il m'a presque fait tomber. Sec, chaud et implacable, il me tirait les cheveux et les ébouriffait, fouettait mon visage.

C'est le bout du monde ici, ai-je pensé.

L'arrêt de bus était une baraque de chantier en tôle ondulée, sur une lande balayée par le vent, au milieu de nulle part. Il y avait un excavateur abandonné et déformé, posé au milieu de cailloux et de broussailles. Un peu plus loin, se trouvaient des modules carrés, des appartements avec du linge qui séchait au vent sur les balcons. J'ai plissé les yeux pour me protéger du soleil. Derrière les maisons, on pouvait entrevoir la mer.

La Guardia Civil se trouvait dans un bloc d'immeubles marron en pierre qui occupait tout un quartier. Derrière le bâtiment, du barbelé courait au-dessus des murs.

En Espagne, il y a trois sortes de police. Je l'avais lu sur Internet la veille à Lisbonne. C'est la Guardia Civil qui s'occupait de la sécurité des zones frontalières : on les mentionnait dans les articles sur l'immigration illégale.

Dans la salle d'attente, une femme habillée en noir tenait un nourrisson gémissant, enveloppé dans une couverture, contre son épaule. A côté d'elle, deux hommes s'étaient endormis, affaissés sur leurs chaises. J'ai été appelée avant eux.

— Donc, vous êtes de nationalité américaine ? Le policier était assis derrière un bureau au milieu de la pièce nue. Nous n'avons pas beaucoup de touristes américains de ce côté-ci de Gibraltar.

— Je ne suis pas une touriste, ai-je précisé en m'asseyant sans être invitée à le faire.

— Bon.

Le policier s'est adossé à la chaise en me fixant d'un regard indiscret. Derrière lui, il y avait une image de la Vierge Marie.

— Lundi dernier, on a trouvé un homme mort sur la plage ici à Tarifa, ai-je dit.

— Vous êtes journaliste ? a-t-il demandé avec méfiance.

— Non, ai-je dit en inspirant. Je suis sa femme.

Le policier a ri, un rire fort et cordial. Il s'est tu aussitôt.

— Non, non, *señora*, vous êtes sur la mauvaise piste. Il s'agissait d'un clandestin, un Subsaharien. Ils essaient de traverser le détroit en bateau, vous comprenez, de petits bateaux pitoyables. On pensait avoir arrêté ce trafic, mais il y en a toujours quelques-uns qui essaient de passer.

J'ai sorti la photo de Patrick de mon sac et je l'ai posée devant lui sur le bureau.

— C'était lui ?

Le policier s'est penché sur l'image et a ensuite relevé les yeux vers moi. Un regard sceptique. Réprobateur. Il a pris la photo et l'a aussitôt rejetée sur la table.

— C'est qui ?

— Il s'appelle Patrick Cornwall. C'est un journaliste américain, domicilié à New York. Nous sommes mariés.

J'avais bien réfléchi aux mots espagnols que j'allais employer afin d'utiliser des mots du dictionnaire et pas uniquement le vocabulaire de la rue de Loisaïda.

Le policier m'a scrutée du regard, de la tête aux pieds.

— Vous n'avez pas l'air d'une Américaine.

— J'ai grandi dans un quartier portoricain à New York, ai-je répondu, et là, on apprend un peu de tout.

— Et lui, ce serait votre mari ?

— Il a disparu à Lisbonne, il y a deux semaines. Il a été assassiné.

— Calmons-nous un peu, a-t-il dit. Il s'est levé en faisant un signe vers la figure sacrée de la Vierge Marie, avant de se retourner de nouveau vers moi : Nous savons qu'un bateau a quitté les côtes marocaines la veille. Il a indiqué la direction de la mer. Nous savons qu'il a chaviré, ou qu'ils ont sauté à l'eau. Parfois, on leur dit de sauter, pour donner au capitaine le temps de retourner au Maroc et de se cacher avant qu'on ne lui mette la main dessus. Peut-être que cette fois-là ils ont sauté trop tôt. Il a contourné le bureau et s'est approché d'une carte accrochée au mur : Un corps est remonté sur la côte ici, a-t-il dit, en tapant fort avec le stylo à un endroit sur la carte où la terre rejoignait la mer. Et le lendemain, il y en avait deux à Cadix, un homme et une femme. Elle était enceinte, de six ou sept mois. Au total, les gardes côtes marocains ont repêché sept corps cette dernière semaine.

J'ai enlevé ma veste.

— Il avait un tatouage sur l'épaule, ai-je dit en dénudant mon

épaule gauche.

Les yeux de l'homme scrutaient ma peau lorsque j'ai montré le tatouage : les deux tiges grimpantes qui se rencontraient et s'enroulaient l'une autour de l'autre. Le nom qui était gravé pour toujours. Patrick.

— Sur son tatouage, c'est écrit Alena, ai-je dit. Je sais que l'homme sur la plage en avait un.

Le policier a fait quelques pas vers moi. S'est penché. A appuyé un doigt sur mon tatouage, l'a effleuré. Sa respiration à côté de mon oreille.

J'ai frissonné, mais je n'ai pas bougé. Il est retourné derrière le bureau et s'est assis.

— Votre mari se consacrait à un sport aquatique ? a-t-il enfin demandé.

— Pardon ?

— Tarifa est célèbre chez les surfeurs. Il s'est adossé, en se balançant sur sa chaise. Il y a des kitesurfeurs et des windsurfeurs qui viennent d'Angleterre, de Scandinavie, de toute l'Europe. Ils ne respectent pas les vents et la mer. Ils pensent que c'est un jeu. Il y a certainement quelques Américains parmi eux.

Patrick surfeur. L'idée était tellement absurde que, pendant un moment, j'ai été incapable de répondre. Si quelque chose lui faisait peur, c'étaient bien les eaux profondes. J'ai secoué la tête.

— Il sait à peine nager.

Le policier s'est penché vers l'avant et a appuyé sur un bouton à côté du bureau. La porte s'est ouverte et un jeune homme a passé la tête.

— Sortez le dossier du Subsaharien de lundi dernier.

Lorsque la porte s'est refermée, il s'est penché sur le bureau en rivant ses yeux de sangsue sur moi, me pénétrant.

— Je suis dans ce corps de police depuis quatorze ans. Je connais cette frontière. Je sais ce qui s'y passe. De nouvelles idées pour traverser se répandent comme une traînée de poudre de l'autre côté. Pendant un temps, des *pateras* surchargées franchissaient notre territoire chaque semaine. Ensuite, quand on a installé la surveillance radar, ils ont commencé à se cacher sous les voitures qui prennent le ferry depuis Tanger, et après ça a été les pétroliers. J'ai presque tout vu. Il a ri en croisant ses mains derrière la nuque. Mais c'est la première fois que quelqu'un prétend qu'un Américain aurait essayé de traverser le détroit.

— Je n'ai pas dit qu'il essayait de traverser le détroit, ai-je répondu. Il a été assassiné.

Le policier subordonné est entré avec une chemise qu'il a tendue à son chef. Il a jeté un coup d'œil vers moi. J'ai remonté le sweat-shirt

sur mon épaule toujours dénudée.

Le policier derrière le bureau a ouvert la chemise et a en sorti quelques photos. J'ai senti un frisson glacial me parcourir et je me suis à moitié redressée. Il m'a tendu trois photos.

Sur la première, on voyait Patrick en pied, allongé sur une plage. Il était nu. Il a crié, ai-je pensé, il a crié lorsqu'ils l'ont jeté à la mer. Ma tête tournait. J'ai fermé les yeux et je les ai rouverts. Je me suis forcée à regarder en touchant l'image. La surface était lisse. Sans vie.

La photo suivante était prise de plus près. Je l'ai retournée rapidement. Je savais déjà. Je ne voulais pas que ça soit ma dernière image de Patrick : qu'elle prime sur le souvenir de lui m'embrassant avant de courir jusqu'au taxi pour Newark avant son vol pour Paris. Je me suis essuyé le visage en me forçant à regarder la dernière photo.

Elle représentait le tatouage sur son épaule, les tiges qui s'enroulaient autour de mon nom, *comme quelque chose que Botticelli aurait pu peindre*. Il brillait en rouge et vert. Après la première visite chez le Chinois, Patrick avait dû trouver un autre tatoueur pour renforcer les couleurs : le Chinois ne savait pas faire correctement les tatouages sur les peaux mates. Les couleurs claires ne se voyaient pas mais le rouge foncé et le vert fonctionnaient bien. Alena en rouge et la tige grimpante en vert.

J'avais l'estomac retourné. J'ai murmuré quelque chose en mettant la main devant la bouche. J'ai couru en traversant la salle d'attente. J'y ai vu la femme et ses enfants bouger comme des ombres noires à la périphérie de mon champ de vision, et j'ai trébuché en entrant dans les toilettes.

Je me suis affaissée sur la cuvette et j'ai vomi : du pain blanc, du jambon et du jus d'orange. Mon corps a tremblé lorsque mon estomac s'est vidé en expirant aussi le dernier petit brin d'espoir qu'il me restait.

Je me suis rincée à l'eau glacée pendant un long moment, en frappant mes joues avec les mains. Je me suis enfin essuyé le visage avec du papier-toilette.

L'attitude du policier avait changé lorsque je suis revenue. Il était assis droit et sérieux sur sa chaise.

— Comment allez-vous ?

J'ai juste secoué la tête. Mes jambes tremblaient lorsque je me suis assise.

— Nous avons besoin de l'identifier, a-t-il dit en rassemblant les photos devant lui.

Je ne les ai pas regardées.

— C'est lui, ai-je répondu en tenant mes cuisses avec les mains pour arrêter le tremblement. C'est Patrick Cornwall. Trente-huit ans. Citoyen américain.

Il s'est gratté le cou.

— Evidemment ça ne suffit pas pour constater un décès. On est très stricts sur les procédures.

— Vous parlez de quoi là ?

J'avais retrouvé l'espagnol grossier de mon enfance.

— N'importe qui pourrait venir nous voir pour nous dire que c'est son mari et pour s'emparer de l'héritage. Je ne dis pas que c'est votre cas, mais d'autres personnes pourraient le faire.

— Mais je vous dis que c'est lui.

Le policier a froncé les sourcils qui se rejoignaient entre ses yeux.

— On a besoin d'une identification formelle, a-t-il dit en sortant quelques papiers du dossier.

— Que voulez-vous dire ?

J'ai resserré ma veste.

— S'il s'agit d'un immigrant marocain, nous prenons contact avec la police marocaine et ensuite, ils gèrent le dossier. Quand il s'agit d'un immigrant du Sud du Sahara, ce n'est plus aussi facile.

— Mais vous ne comprenez donc rien ? Ma voix est montée dans les aigus et ma gorge s'est nouée : Il n'est pas subsaharien, il est américain depuis sept générations.

Le policier a agité des papiers dans sa main avant de les poser devant lui.

— Nous ne pouvons pas identifier ceux qui remontent à la surface. Nous ne savons même pas de quel pays ils viennent : Nigeria, Ghana, Sierra Leone, Sénégal... On commencerait par où ?

J'ai croisé les bras et j'ai coincé mes mains sous mes aisselles pour les réchauffer.

— On prend les empreintes et on fait des analyses de sang. Ensuite, les corps sont conservés ailleurs. Je crois qu'on n'a jamais pu faire identifier quelqu'un.

Je l'ai regardé fixement, mais il ne faisait que continuer à parler de ses putains d'immigrants. Ici, on n'était plus dans la logique habituelle et j'ai réalisé que Patrick pourrait m'échapper encore une fois, otage d'une sorte de bureaucratie kafkaïenne qui gérait la mort. Mon regard est tombé sur la Vierge Marie qui tenait Jésus dans ses bras, et une pensée absurde m'a traversé l'esprit : si à cette époque-là l'ADN avait existé, ils auraient pu trouver qui était le père.

— Où se trouve le consulat américain le plus proche ?

— Séville.

Je ne veux pas le voir, ai-je pensé. Pas dans une chambre froide dépouillée, lorsqu'on soulève un drap qui cache le visage et que l'on doit affirmer que c'est lui en fondant en larmes. Je ne veux pas que la dernière fois que je le vois, il fasse aussi froid.

— Est-ce que vous pouvez envoyer les renseignements, les

empreintes et tout ça par e-mail au consulat américain ?

— Non, a dit le policier, on ne fait pas ça.

— Oui, mais... *cojones* !

J'ai frappé du poing sur la table et j'ai aussi failli l'appeler "fils de pute", lorsqu'il a ouvert la bouche en souriant et en montrant ses molaires en or.

— Mais on peut envoyer un fax.

En sortant du commissariat, j'ai composé le numéro du consulat à Séville.

Un homme a répondu, Tom McNerney, avec l'accent typique du Middle West.

— C'est un peu plus compliqué qu'une affaire de passeport, ai-je commencé.

— D'accord. Racontez-moi et on verra ce que je peux faire pour vous.

J'ai raconté l'histoire le plus rapidement et le plus objectivement possible, comme si cela ne me concernait plus, en fixant les murs du commissariat. Quelqu'un y avait gravé le sigle anarchiste.

— Ne vous inquiétez pas, a dit Tom McNerney lorsque j'ai eu fini. Je vous appellerai dès que je reçois le fax de Tarifa, et ensuite, on avancera pas à pas, d'accord ?

— D'accord.

Enfin quelqu'un qui avait l'air de s'intéresser à mon sort : ça me faisait chaud au cœur.

— Par ailleurs, à Tarifa, je peux vous conseiller le *Café Central* dans la vieille ville. C'est un endroit agréable pour un déjeuner basique. Centre historique, pas trop cher.

— Merci, ai-je dit, je m'en souviendrai.

J'ai passé le coin de la rue et le vent m'a frappée avec toute sa force. Lorsque le sable me fouettait le visage, j'avais l'impression d'être piquée par des milliers de petites aiguilles. Devant moi s'étendaient la plage et la mer : l'horizon comme une porte vers l'infini.

Là quelque part, ils l'avaient trouvé.

Je me suis laissée tomber sur un banc en béton. J'ai cherché le numéro parmi ceux que j'avais appelés récemment.

Elle a répondu à la deuxième sonnerie.

— C'est encore Ally Cornwall, ai-je dit.

— Ah, d'accord, c'est vous, a dit Terese. L'autre jour, vous avez disparu. Vous avez raccroché, non ?

Je me suis penchée en avant en mettant ma veste devant moi pour me protéger du vent.

— J'ai juste besoin de savoir une dernière chose.

— Papa me dit de ne pas parler aux journalistes. Ils ne font que déformer ce qu'on dit et donnent de fausses infos.

— Je ne suis pas journaliste.

— Il s'agit de quoi alors ?

— C'est assez difficile à expliquer, ai-je continué en grattant avec mes pieds le sable fin qui s'était répandu jusqu'aux pavés. Je vous avais dit que je connaissais peut-être l'homme que vous avez trouvé sur la plage et, maintenant, je suis sûre que c'est lui. J'ai vu les photos.

Terese a repris son souffle.

— C'est vrai ? a-t-elle dit en se taisant quelques secondes. Je n'avais pas vraiment pensé à lui de cette manière. Que quelqu'un pouvait le connaître, je veux dire.

— J'ai besoin de savoir où il était, l'ai-je coupé. Où exactement ?

— Pourquoi vous voulez le savoir ? a dit Terese.

— Racontez-moi seulement ça, s'il vous plaît.

Pendant quelques secondes, elle n'a rien dit. Des goélands tournaient au-dessus de ma tête.

— Je n'ai pu en parler à personne, a dit Terese en fondant en larmes.

Elle sanglotait et reniflait. Je marchais sur les dunes pendant qu'elle racontait comme elle s'était sentie mal ces derniers temps, après la nuit passée sur la plage en compagnie d'un homme qu'elle avait rencontré le soir même, un surfeur nommé Alex originaire d'une ville anglaise insignifiante et qui apparemment lui avait brisé le cœur.

J'ai réussi à lui soutirer quelques informations avant que sa voix ne soit submergée par des pleurs incontrôlables.

Une jetée sombre en pierre se prolongeait de quelques mètres dans la mer.

— Il était exactement à cet endroit-là, sanglotait Terese, vous vous rendez compte que je lui ai marché dessus ?

J'ai grimpé et je me suis assise. Les vagues montaient et descendaient sur la roche et cela donnait l'impression que la terre même tanguait : qu'il n'y avait rien de ferme et d'immuable. Un cerf-volant orange est passé au-dessus de ma tête, un surfeur en combinaison y était attaché à l'aide d'une corde. Il a rebondi sur sa planche et est tombé dans l'eau. L'air était chaud et salé.

— Je ne comprends pas comment il a pu me traiter de la sorte, a sangloté Terese.

J'ai regardé le téléphone dans ma main. J'avais presque oublié sa présence.

— Qui ? ai-je dit, confuse.

— Alex. Je veux dire, on avait quand même...

Une nouvelle vague est venue se briser sur les pierres. Elle est ensuite allée rouler sur la plage en formant de la mousse en surface. Il

avait été allongé quelque part à côté du rocher, coincé entre les pierres. Je n'étais pas capable de regarder vers le bas.

— Je n'aurais pas dû le faire, non ?

— Quoi ?

— Ben, faire l'amour avec lui.

— Qu'est-ce que ça a à voir avec ça ?

Le sable et la lumière perçante me brûlaient les yeux. Je les ai plissés en regardant l'horizon à l'ouest. Je n'arrivais pas à distinguer où s'arrêtait la mer et où commençait le ciel.

— Si j'avais dit non, a gémi Terese. Peut-être qu'il m'aurait aimée.

— Mais arrêtez un peu, ai-je répondu en repensant à ma première nuit avec Patrick, celle où je l'avais emmené chez moi à East Village ; sa main dans la mienne lorsque je l'avais poussé dans la cage d'escalier sombre où personne ne changeait jamais les ampoules. On doit parfois prendre des risques.

J'ai balayé les cheveux de mon visage, mais le vent les a tout de suite ramenés.

— Il a pris mon passeport, a gémi Terese. Vous comprenez, il l'a pris pour le revendre, juste pour gagner de l'argent. Et moi qui suis retournée au *Blue Heaven Bar* pour le voir.

— Il était de quel côté du rocher ?

— Mais je vous l'ai déjà dit. Sur le côté droit, à peu près à mi-chemin.

Et je me suis forcée à tourner la tête pour regarder en bas. J'avais oublié Terese. Seule la pensée du corps de Patrick m'occupait désormais. L'eau froide. Une vague s'est brisée dans un tourbillon de mousse en soulevant le sable du fond et en laissant quelques coquillages sur les rochers lorsque la mer s'est retirée. Et la vague suivante est arrivée pour effacer la trace de la précédente.

TARIFA

VENDREDI 3 OCTOBRE

— Comment est le temps sur la côte ?

C'était Tom McNerney du consulat qui m'appelait, il était dix heures du matin passées.

— J'imagine qu'il y a du vent.

Je venais d'avaler un double petit-déjeuner et j'étais assise devant un des ordinateurs derrière la réception. C'était une simple pension de famille située dans une petite rue à l'écart. Elle était construite à la manière arabe avec des chambres disposées autour d'un patio. Les murs étaient carrelés de bleu et de blanc, peints, avec de petits chérubins gras qui voletaient.

— J'ai reçu le fax avec les empreintes digitales.

— D'accord.

J'ai rapidement supprimé le mail de Benji et je me suis levée. Je l'entendais feuilleter des documents à l'autre bout de la ligne.

— Donc, la question est de savoir comment procéder. Pour commencer, j'aurais besoin d'une empreinte pour comparer.

J'ai mis quelques secondes avant de comprendre ce que cela signifiait. Bien sûr, je n'y avais pas réfléchi avant.

Tom McNerney a toussé.

— Une autre solution pourrait être de l'ADN, mais c'est un peu plus compliqué.

Pas d'ADN, ai-je pensé en m'asseyant dans un fauteuil en rotin. J'ai regardé un groupe de trois flamants roses en plastique grandeur nature, qui faisaient partie de la décoration.

Empreintes digitales, c'était moins... intime.

Il y en avait dans notre appartement bien sûr. Et sur ses affaires à Lisbonne. J'avais laissé sa valise dans la cave de l'hôtel et je leur avais donné vingt euros de pourboire pour conserver la possibilité de venir la chercher plus tard.

— Le plus simple serait bien sûr qu'il figure déjà dans les registres de la police, a continué Tom McNerney.

Les registres. Est-ce que Patrick pouvait être dans les registres de la police ?

Bien sûr ! Son père ne l'avait-il pas déjà réprimandé à ce sujet ? Patrick était répertorié, il détruisait son avenir juste pour un scoop.

— Il a été en détention une fois il y a quelques années, ai-je dit.

Dans un district de Washington DC.

— OK, a dit McNerney, et j'ai saisi un léger changement de ton dans sa voix, alors, on n'a qu'à contacter les nôtres...

— Ce n'est pas un criminel, ai-je ajouté rapidement. Il faisait des recherches et travaillait sous couverture. Il se faisait passer pour un délinquant pour écrire un reportage sur le racisme dans la police. Il voulait prouver que les suspects blancs sont mieux traités que les Noirs. Il avait entendu des rumeurs sur la maltraitance systématique et les aveux forcés.

— Ça me dit quelque chose, a dit McNerney.

— Il est passé à ça d'avoir le Pulitzer, ai-je ajouté. Et une côte cassée aussi.

— Washington DC, donc.

Je l'ai entendu taper sur un clavier. Je m'imaginais les empreintes digitales de Patrick se superposant parfaitement sur les lignes correspondantes.

— J'ai aussi appris autre chose.

— Quoi ?

— Ils ont toujours la même routine dans ces cas-là. Sa voix était enrouée, il s'est raclé la gorge : Oui, quand à première vue, ça semble être un immigrant subsaharien.

Il pesait chaque mot pour essayer de ne pas mettre les pieds dans le plat.

— Que voulez-vous dire ?

— Oui... ben, ils l'ont enterré.

— Pardon ?

— Votre mari, Patrick Cornwall, a été enterré il y a quelques jours. Lundi, plus exactement.

Ma main est tombée lourdement. J'ai fermé les yeux et j'ai pensé à la terre dense et à l'obscurité. La terre, couche après couche.

— Allô, vous êtes toujours là ? criait Tom McNerney.

J'ai collé le combiné à l'oreille.

— Ils n'ont pas le droit, ai-je dit. Ils ne savaient même pas de qui il s'agissait.

— D'après ce que j'ai compris, ils n'ont plus de place, a dit Tom McNerney. Ils ont eu pas mal de décès ces dernières semaines. Des immigrants, mais aussi... hm... des citoyens lambda, ils meurent aussi, des vieux. C'est une petite ville.

— Il a été assassiné.

Silence. Un nouveau raclement de gorge.

— Je suis désolé, a-t-il dit.

— C'est un citoyen américain, ai-je poursuivi.

Les paroles s'étranglaient dans ma gorge.

— Comme vous êtes de la famille, vous pouvez demander à faire

rapatrier la dépouille dès que les procédures administratives seront terminées. Nous allons vous aider pour la paperasse.

— Ce n'est pas la question, ai-je continué en me levant. Ils l'ont tué. Je ne sais pas qui l'a fait exactement, mais je sais qui est le responsable, un Français qui...

— Calmez-vous, une chose à la fois.

Je faisais des allers et retours dans l'entrée de la pension, avec dans l'oreille l'accent du Middle West si prononcé de Tom McNerney. Je ne parvenais à capter que certaines choses qu'il me disait.

Tout d'abord, il allait organiser l'identification. Il avait appris que Patrick n'avait pas été autopsié. Ce serait certainement la prochaine étape, mais la police espagnole devait gérer ça de A à Z.

— Nous n'intervenons pas sans qu'ils nous le demandent, a-t-il précisé. Je dois m'en tenir aux règles de la diplomatie.

— Vous ne pouvez pas juste leur proposer un peu d'aide ?

— Dans ce cas, je me mêlerais du travail de la police dans le pays où je suis placé. Et on ne voudrait pas de ça, n'est-ce pas.

— Non peut-être, ai-je dit en me frottant le front. J'imaginai que je devais retourner à la Guardia Civil pour mettre le bureau sens dessus dessous. Ou c'était peut-être un autre service de la police qui prenait les commandes à partir de maintenant ? La Policía nacional ?

Je me suis avachie dans un autre fauteuil, lourde de fatigue, à côté de quelques grands pots de fleurs en plastique.

— On va faire ça petit à petit, ça va aller, vous allez voir.

— C'est où ? ai-je demandé.

— Pardon ?

— Où est-il enterré ?

Le cimetière catholique se trouvait dans un champ derrière un magasin discount allemand. De l'autre côté du mur, il y avait trois chevaux en train de paître une herbe jaunie.

Le vent s'est arrêté au moment où j'y suis entrée. A l'intérieur, la verdure était luxuriante : c'était une oasis touffue au milieu de toute cette sécheresse, comme si la concentration de morts donnait vie à la terre et, au fond, c'était peut-être le cas... tu es poussière et à la poussière tu retourneras...

Un employé du cimetière était en train de ranger les outils de jardinage dans une réserve.

— Excusez-moi, ai-je dit avec mon espagnol le plus soigné. Je cherche une nouvelle tombe. Un homme qui a été enterré ici lundi dernier.

L'homme a haussé les épaules et secoué la tête.

— On pense que c'était un immigrant clandestin, ai-je ajouté et l'homme a posé sa bêche.

Son visage était ridé et il lui manquait la plupart de ses dents. Il a fait un geste de la main vers la partie sud du cimetière.

J'ai murmuré un remerciement et, en marchant, j'ai remarqué qu'il existait une hiérarchie parmi les morts. D'abord, il y avait des rangées de *nichos* catholiques soignés : des tombeaux avec des toits voûtés de quatre étages. Ils étaient fleuris, des noms y étaient gravés et ils étaient ornés de statues représentant Jésus ou la Sainte Vierge. Ensuite, des tombes ordinaires qui étaient plus simples au fur et à mesure que je m'approchais de la lisière du cimetière : les fleurs se faisaient de plus en plus rares et, à la fin, il n'y avait même plus de noms. L'emplacement de quelques tombes anonymes était indiqué avec des briques et l'herbe pénétrait dans les crevasses. Aucune d'entre elles n'avait l'air d'avoir été creusée ces dernières semaines.

Finalement, je suis arrivée devant un petit monument. Une plaque avec une inscription et un petit bouquet rose : *En memoria de los inmigrantes caídos en aguas del estrecho*, A la mémoire des immigrants tombés dans l'eau "étroite". L'eau étroite était le détroit entre le continent africain et l'Europe.

Le soleil me brûlait la nuque. Je me suis retournée. Derrière moi, le sol montait vers le mur. Un arbre jetait son ombre large sur le coin le plus éloigné. Autour d'une vieille tombe, une grille était tombée. Devant, il y avait un tas de terre, de la taille d'un cercueil. Je me suis lentement approchée. Je me suis penchée pour prendre une poignée de terre. Elle était mouillée, et sentait le terreau et l'automne. Je me suis agenouillée en posant une main sur la tombe.

Du vide, c'est ce que je ressentais. Un silence lourd et sourd, qu'aucun bruit ne pouvait perturber. Je n'avais jamais eu de Dieu à qui parler, qu'il soit catholique ou non. Et pour la première fois de ma vie, j'ai ressenti le manque de quelque chose de plus grand, une consolation que je ne savais où trouver.

Je me suis penchée un peu plus jusqu'à toucher la terre avec ma joue et j'ai chuchoté :

— Patrick. Je suis là et je dois juste te dire... Ma gorge s'est nouée et je ne trouvais pas les mots : Tu vas devenir papa.

L'ombre de l'arbre se déplaçait lentement sur le mur blanc, le temps passait.

Lorsque je me suis enfin levée, j'ai eu du mal à étirer mes jambes. Je me suis retournée une dernière fois pour regarder le cimetière sans noms. Et j'ai réalisé qu'il y avait une conversation que je ne pouvais plus retarder.

— Ce n'est pas vrai, a-t-elle hurlé.

J'ai éloigné le combiné de mon oreille. Ensuite, le père de Patrick a repris la conversation. J'ai entendu Eleonor Cornwall dans le fond :

— Mon fils n'est pas mort. Il n'est pas mort.

Robert Cornwall a exigé que je lui raconte exactement ce qui s'était passé.

— Un cimetière catholique ? a-t-il réussi à dire lorsque j'ai eu pratiquement tout raconté. Mais vous savez que nous sommes protestants.

— C'est un pays catholique, ai-je répondu. Ils ne savaient pas à qui ils avaient affaire.

Silence. Étais-je vraiment obligée de défendre ce pays, comme si ça avait été ma décision de l'enterrer ici ? J'étais assise sur le lit de ma chambre d'hôtel en regardant fixement par la porte ouverte du balcon.

Les parents de Patrick n'avaient jamais accepté qu'il se marie avec moi : il y avait tant de jeunes femmes de couleur sympathiques dans leur entourage.

— Il reposera dans notre cimetière, a dit Robert Cornwall sourdement. Sa mère doit avoir une tombe où se recueillir. L'avocat de la famille gèrera tous les détails.

Et la ligne a été coupée. Mon beau-père avait raccroché. Je me suis allongée et j'ai regardé le plafond. Il y avait deux taches d'humidité qui semblaient s'agrandir et fusionner. Je n'avais pas dit que j'étais enceinte de Patrick.

Le soir, j'ai eu la confirmation.

J'étais toujours allongée sur mon lit : j'avais dû dormir un peu. Je sentais mon corps froid et engourdi.

— Je viens de recevoir l'information de Washington DC, a dit Tom McNerney. L'identification est positive.

— D'accord, ai-je répondu.

C'était comme si plus rien ne pouvait m'atteindre. Les formalités autour de la mort étaient quelque chose d'abstrait qui ne concernait pas vraiment la mort même. Une procédure bureaucratique, comme un devoir qu'il fallait accomplir.

— Vous aviez raison, a dit McNerney. Il est dans les registres de police et ses empreintes digitales correspondent à celles du mort de Tarifa.

Je me suis assise.

— Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

— Je dois m'excuser. Je ne vous ai même pas présenté mes condoléances.

J'ai vu les rideaux flotter au vent. Dehors, la lumière était pâle et bleutée. Bientôt, le soleil allait se coucher.

— La première chose dont on doit s'occuper est l'acte de décès. Là, on pourra vous aider avec la paperasse, on vous facilitera le contact avec l'administration espagnole.

— Et l'enquête pour meurtre ? Comment cela va-t-il se passer ?

Tom McNerney a inspiré de l'air entre ses dents et il a fait un bruit avec sa langue.

— C'est un peu plus compliqué. Il s'agit des affaires internes du pays où nous sommes, et comme vous le savez, je ne peux m'en mêler.

— Mais que dit la police ?

— Si j'ai bien compris, ils considèrent qu'il s'agit d'une noyade.

— Mais ce n'est pas le cas. Je me suis levée, très raide, et j'ai fait un tour dans la petite chambre : Patrick ne se serait jamais aventuré sur une mer agitée comme ça. Il ne prend même pas le ferry pour Staten Island s'il peut l'éviter.

Prenait, ai-je pensé. On dit prenait, pas prend. A partir de maintenant, tout devait se conjuguer au passé.

— Je suppose que la police espagnole voudra des indices un peu plus tangibles, a dit Tom McNerney. S'il y en a, je suis sûr qu'elle ouvrira une enquête. Je fais entièrement confiance à la police de ce pays.

Je me suis frotté le front. Des indices ?

— Il faut qu'ils parlent avec la police à Lisbonne. Là-bas, il y a un commissaire qui s'appelle Ferreira. Il sait pas mal de choses.

— Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas celui qui peut dire à la police de ce pays ce qu'elle doit faire. On ne le verrait pas d'un bon œil, ce que vous comprendrez certainement.

J'ai baissé le combiné. Des indices solides.

— Je ne peux pas...

— ... vous mêler de leur travail, oui, je sais, ai-je dit en inspirant profondément.

— Je suis désolé, a dit Tom McNerney.

— Un certain Dr Robert Cornwall vous contactera certainement très bientôt, ai-je conclu. Son avocat exigera que le corps soit rapatrié aux Etats-Unis.

Je suis sortie sur le balcon qui donnait sur la petite rue et les bruits d'une autre réalité m'ont frappée. La pétarade d'une mobylette sans pot d'échappement. Deux femmes qui bavardaient bruyamment de l'autre côté de la rue.

Une noyade. Etait-ce possible de classer si rapidement la mort de Patrick ?

Je n'étais pas d'accord. Il avait sacrifié sa vie pour cet article. Sa mort n'avait rien de normal.

Je suis entrée dans la chambre, et me suis assise sur le lit pour composer le numéro de la rédaction du *Reporter* à New York.

J'ai mis à peine quatre minutes pour parler à Richard Evans.

— Ally Cornwall ! a crié le rédacteur à l'autre bout. Quelle coïncidence. Je suis justement assis à mon bureau avec une grosse

lettre en provenance de Lisbonne sur mes genoux.

TARIFA

SAMEDI 4 OCTOBRE

Les premiers articles du *Reporter* ont été publiés sur Internet le matin, heure espagnole.

UN JOURNALISTE AMÉRICAIN ASSASSINÉ ?

Le journaliste new-yorkais Patrick Cornwall a été retrouvé mort dans le Sud de l'Espagne. Tout porte à croire qu'il aurait été assassiné.

Patrick Cornwall, trente-huit ans, est connu des lecteurs du *Reporter* pour être un journaliste cultivé et courageux. Il y a deux ans, il a été nommé pour le Pulitzer pour ses révélations sur le racisme au sein de la police de Washington DC.

Pendant plus d'un mois, il a passé au crible l'esclavage moderne à Paris : le cœur de l'Europe et le berceau du modèle de la liberté. Il a découvert un monde sordide, où une vie humaine ne vaut pas grand-chose.

Patrick était sur le point de démasquer un réseau criminel avec des ramifications allant jusqu'au cœur du pouvoir politique, dit Alena Cornwall, sa veuve qui, ces dernières semaines, s'est mise à la recherche de son mari à travers l'Europe.

Elle l'a enfin retrouvé, sur une plage dans la ville côtière espagnole de Tarifa. La police locale pensait qu'il s'agissait d'un nouveau cas de réfugié noyé, d'un migrant qui serait venu de l'Afrique en bateau. Son corps a été enterré anonymement lundi dernier.

Alena Cornwall exige que la police examine la piste de l'assassinat.

“La mort de Patrick Cornwall n'est pas seulement un crime à l'encontre d'un individu, commente le sénateur John Whitford. C'est aussi un crime contre la liberté d'expression elle-même.”

Je me suis frotté les yeux en parcourant le reste du texte. Je n'arrivais pas à assimiler ce qui y était écrit. En noir sur l'écran grisâtre, comme n'importe quel texte d'actualité : comme si cela ne me concernait pas. Pourtant, ma tête tournait : une sensation d'euphorie, celle d'être au centre du monde. J'étais assise derrière la réception devant un ordinateur et j'allais d'un article à l'autre. Ils avaient bien travaillé.

Il y avait des chiffres sur l'esclavage dans le monde, des commentaires des organisations qui travaillent pour l'abolition de l'esclavage, de nombreux exemples d'esclavage moderne, un article sur l'incendie de l'hôtel où dix-sept personnes avaient péri, une carte représentant les chemins de l'immigration...

Tout était là, ou presque.

Il était écrit que Patrick Cornwall avait travaillé sur l'hypothèse de sociétés légales qui fonctionnent en utilisant de fausses raisons sociales pour fournir des esclaves, une main-d'œuvre abondante et bon marché à l'industrie du bâtiment, aux entreprises de nettoyage et à

l'agriculture en Europe de l'Ouest.

Une hypothèse ? Le nom d'Alain Théry n'était mentionné nulle part, mais Richard Evans m'avait assuré que ce n'était que le début.

— On ne peut pas encore donner les noms, avait-il expliqué. Ces gens peuvent nous réclamer des dommages et intérêts faramineux.

— Patrick est mort, ai-je dit. Je sais que c'est Alain Théry qui est derrière tout ça.

— Peut-être que toi tu le sais, a dit Richard Evans, mais c'est moi qui irais en prison.

Il avait tout organisé : il était resté en personne travailler tard dans la nuit et il avait engagé des intérimaires. Il avait lui-même rédigé l'article principal.

— Cornwall avait raison, merde, a-t-il dit en m'appelant pour vérifier quelques informations. C'était une putain de bonne histoire ça, une histoire à gagner des prix. Dommage qu'on n'ait pas son point de vue et son témoignage : la sensation qu'il a dû éprouver en éloignant ce pauvre réfugié de l'enfer en feu.

Dans la présentation de sa chronique, à la première page, il y avait sa photo et c'était comme s'il me fixait de ses yeux bleu clair, perçants.

“Que les immigrants soient exploités comme de la main-d'œuvre très peu chère ou gratuite est le revers de l'économie mondiale, écrivait Richard Evans en mettant en parallèle la traite des esclaves aujourd'hui et celle d'autrefois. A l'époque, l'esclave était un investissement, un bien que l'on gardait pendant des générations. Aujourd'hui, c'est une marchandise éphémère parmi d'autres. Difficile de dire ce qui est le pire. Essayons plutôt d'achever ce que les abolitionnistes ont commencé il y a bientôt deux cents ans : éradiquer l'esclavage de la surface de la terre une fois pour toutes.”

L'article se terminait par une exhortation aux politiques. “Les démocraties, écrivait-il, doivent pouvoir trouver des solutions plus humaines que celles qui consistent à bâtir des murs pour se protéger du reste du monde.”

Et il regrettait la mort de Patrick Cornwall, en notant qu'il était un des reporters free-lance les plus appréciés du journal et que sa mort allait laisser un grand vide.

Toutes les heures, je pouvais constater que l'information se propageait sur le Net.

CNN y faisait référence et les chaînes télé aussi, les unes après les autres. C'était la fin de matinée en Europe et de plus en plus de journaux en Espagne, en France ou en Angleterre en parlaient également.

La photo de Patrick du *Reporter* était diffusée en masse partout dans le monde.

Certains y avaient aussi ajouté une de mes photos provenant de la page Internet du Joyce Theatre. Une femme bien coiffée et légèrement maquillée qui me souriait : une femme d'une autre vie.

J'ai arrêté de lire et j'ai regardé la photo de Patrick. Elle avait été prise deux ans plus tôt. Il était sérieux et tiré à quatre épingles : comme quelqu'un qui m'était étranger. Figé dans un instant qui était si rapidement passé.

Tout ce qu'on avait à faire désormais, c'était attendre.

Richard Evans m'avait assurée que l'article allait commencer à vivre sa propre vie. La pression sur la police allait augmenter jusqu'à ce qu'elle soit obligée d'agir, d'ouvrir une enquête pour meurtre : la justice serait la gagnante de toute cette merde, comme il disait.

TARIFA

LUNDI 6 OCTOBRE

Lundi, ils sont venus exhumer le corps.

J'ai regardé tout ça de loin. De toute façon, ce n'était plus à moi de gérer ces affaires maintenant. Le petit excavateur a reculé, tourné et s'est ensuite dirigé vers la tombe. Les caméras ont filmé la levée de la première pelletée. Le brouhaha est devenu de plus en plus fort.

J'étais accroupie entre deux tombeaux, et j'avais mis ma capuche pour ne pas être reconnue.

La partie la plus éloignée du cimetière, déserte en temps normal, était maintenant pleine de monde : des reporters, des chaînes télé et des curieux. En deux jours, la mort de Patrick était devenue une nouvelle mondiale. Des journalistes et des réalisateurs télé avaient rapidement trouvé mon numéro de portable et ils avaient commencé à appeler dès le samedi. Je refusais toutes les interviews en les renvoyant vers Richard Evans. Tout ce que j'avais à dire, il le savait déjà. Quelques-uns avaient même fouiné sur Internet pour trouver mon adresse électronique. Ils voulaient avoir plus de détails sur notre vie de couple, savoir quel type d'homme et de compagnon il était. Ils voulaient m'arracher un à un chaque souvenir qui me restait de lui.

J'ai fait des marches de plusieurs dizaines de kilomètres sur la plage. Sur les longues distances, j'enlevais mes chaussures et je marchais pieds nus au bord de l'eau avec le jean retroussé. Il faisait trop froid pour se baigner, mais la mer m'attirait. J'aurais voulu pouvoir y aller et nager, comme je l'avais fait il y avait longtemps, pendant mes années scolaires : lorsque j'avancais dans l'eau, mon quotidien disparaissait.

De l'autre côté de la ville, à l'est, il y avait des plages désertes. Elles étaient caillouteuses et difficiles d'accès. Il y avait aussi une ruine pleine de débris de verre et de préservatifs usagés. Lorsque le vent devenait trop fatigant, je bifurquais dans la vieille ville cachée derrière un mur datant du Moyen Age. C'était une ville arabe comme le quartier d'Alfama à Lisbonne, il y avait les mêmes dédales. Je suis passée devant le *Blue Heaven Bar* où Terese avait rencontré le salaud qui lui avait volé ses affaires. Dans le restaurant que Tom McNerney m'avait indiqué, le *Café Central*, je mangeais midi et soir une salade marocaine au thon et à la menthe.

J'ai ensuite dormi d'un profond sommeil, un sommeil qui manquait

de couleurs et de rêves, jusqu'à ce que McNerney me réveille pour me raconter que la police espagnole avait décidé d'ouvrir la tombe de Patrick.

La pression des journaux américains et européens avait décidé les bureaucrates.

Ils allaient faire une autopsie. L'enquête autour du meurtre avait commencé.

Les images de l'exhumation n'ont pas mis beaucoup de temps à arriver sur Internet.

J'étais devant l'ordinateur, comme d'habitude, derrière la réception. J'avais payé trois euros pour une heure de connexion Internet. C'était plus concret de lire sur la mort de Patrick que de vivre la chose elle-même. Au fond de moi, je n'avais pas encore compris la portée de sa mort.

Plus jamais.

Réparation, ai-je pensé. Justice. C'est le plus important maintenant. L'exhumation était une première victoire et, bientôt, les salauds seraient arrêtés et le monde entier pourrait en témoigner.

J'ai parcouru quelques journaux espagnols, mais c'était fatigant : l'espagnol était pour moi une langue orale. Et j'ai repris les journaux new-yorkais.

Le *Reporter* décrivait l'exhumation du corps de Patrick comme une victoire pour la justice. Il y avait aussi plusieurs articles sur des cas d'esclavage dans le monde, mais rien de nouveau sur l'incendie à Paris, la mort de Mikhaïl Jetjenko ou Alain Théry. Son nom n'était toujours pas cité. Les renseignements que contenaient les documents de Jetjenko n'y figuraient pas non plus.

En revanche, on y trouvait des éloges à foison sur le travail de Patrick.

Vous auriez pu acheter ses articles de son vivant, ai-je pensé en me déconnectant et en m'adossant au siège. J'envisageais de m'en aller, de quitter cette ville perdue. Des cars se rendaient à Málaga et ensuite, il ne me restait qu'à prendre l'avion.

A la maison, ai-je pensé. Etait-ce possible ? Revenir, comme si rien n'était arrivé ? S'habiller avec les mêmes vieux vêtements, réintégrer ma vie d'avant ?

J'ai ignoré tous les messages des journalistes et j'ai ouvert les deux derniers mails de Benji.

Dans l'un d'eux, il écrivait qu'il était affreusement désolé. Que le monde était un endroit horrible où l'amour n'avait pas sa place.

Il avait recopié un poème d'Auden, *Arrêter les pendules* :

The stars are not wanted now : put out every one

Pack up the moon and dismantle the sun...

Il avait aussi envoyé trois essais de décor pour le Cherry Lane Theatre. Juste des idées comme ça, avait-il écrit, pour avoir quelque chose à montrer à la prochaine réunion. Je n'avais même pas la force de les regarder. Benji devait entretenir les relations avec les clients jusqu'à ce que je rentre.

"On part du premier, ai-je répondu. Si l'idée n'est pas la bonne dès le début, elle ne le sera jamais."

J'étais sur le point de fermer ma messagerie, lorsque j'ai vu un message de Caroline Kenney parmi ceux que j'avais jetés. Son apparition en violet m'est revenue, comme la réminiscence d'une autre époque. Paris était très lointain.

"*Oh, my darling, oh my dear*", écrivait-elle. Elle présentait ses condoléances sur plusieurs lignes et à la fin, elle avait mis un post-scriptum :

"Demain, je rencontre Guy de Barreau. J'ai cherché Alain Théry, mais il a quitté la ville. Des rumeurs disent qu'il est sur l'un de ses yachts, à Saint-Tropez ou Puerto Banús."

J'ai ouvert un e-mail pour répondre, mais je ne savais pas quoi écrire, et j'ai éteint l'ordinateur. Le poème était toujours dans ma tête lorsque l'écran est devenu noir.

... Pour away the ocean and sweep up the wood.

For nothing now can never come to any good.

Un show télévisé m'a réveillée. Dehors, il faisait encore jour et des klaxons retentissaient dans la rue. Je m'étais allongée sur le lit et j'avais zappé sur différentes chaînes. J'avais dû m'endormir. Je ne me souvenais pas d'avoir jamais été aussi fatiguée.

La télécommande était tombée par terre et je l'ai ramassée en quête d'une chaîne d'information.

Ils ont diffusé une séquence sur la politique espagnole d'immigration et ensuite, ils sont passés à Tarifa. La caméra a fait un panorama sur les bateaux de pêche puis sur la statue de Jésus qui bénit le chenal au bout de la jetée. J'ai augmenté le volume. On entendait la voix d'un présentateur espagnol : C'est ici à Tarifa que le corps d'un journaliste américain... Le visage de Patrick, la photo du *Reporter*... des soupçons d'assassinat...

Une image de la plage et un jeune homme de couleur.

— Je l'ai reconnu tout de suite, a dit l'homme dans un anglais étrange.

La légende disait seulement qu'il était immigrant et qu'il s'appelait James.

— Patrick Cornwall était avec nous sur le bateau cette nuit-là. Il a

dit qu'il allait faire un article sur le voyage de l'Afrique vers l'Espagne pour un journal américain.

Tous les bruits de la rue ont disparu : Quel putain de bateau ? De quoi parlait-il ? L'Afrique ?

— C'était une traversée terrible du détroit, a dit l'immigrant James. C'était quasiment la tempête. Le bateau tanguait, l'eau y entraînait et on est tous passés par-dessus bord. Je crois que presque tout le monde est mort.

— Mais vous avez survécu, a dit le reporter dans un anglais encore plus mauvais que celui de James.

— Je remercie Dieu d'être encore en vie, a dit James en levant les yeux au ciel.

Il parlait le *pidgin English* d'une ex-colonie anglaise. L'interview était sous-titrée en espagnol.

— Vous avez choisi de vous faire connaître, malgré le risque d'être renvoyé dans votre pays natal, a dit le reporter. Pourquoi voulez-vous en parler ?

— Je le dois à Dieu parce qu'il m'a sauvé de la mer.

— Et vous êtes sûr que c'était Patrick Cornwall, le journaliste américain, qui était sur votre bateau ?

— Il a dit qu'il allait parler de nous, a dit James. Je lui ai demandé s'il pouvait m'aider à aller aux Etats-Unis. Il avait bon cœur.

Puis, l'immigrant a disparu et la caméra a fait un travelling sur la plage, jusqu'à la ruine du fort où se trouvait le journaliste.

— La mort du journaliste américain Patrick Cornwall a donné lieu à de grands débats dans le monde entier et a attiré l'attention sur la côte sud de l'Espagne, a crié le reporter pour couvrir le bruit des vagues. Chaque mort est bien sûr une tragédie, mais il semble que, derrière celle-ci, il n'y ait pas d'autre crime que celui de la traite illégale d'êtres humains, qui a lieu ici, tous les jours, sur nos côtes.

Ils ont enchaîné avec un match de foot. J'ai dû me mettre debout et sortir sur le balcon, laisser le vent me fouetter pour retrouver la maîtrise de moi-même.

Ce n'était pas possible. J'ai essayé d'imaginer Patrick dans un canot pneumatique sur une mer en pleine tempête. Habillé en veste et chino, se cramponnant au bastingage. Je m'étais trompée à ce point ?

Il était vraiment devenu fou ? Avait-il traversé la frontière pour commettre de telles imprudences et terminer son article : *je fais un voyage en enfer...*

Dans la chambre, le téléphone portable sonnait en sautant sur place. C'était Richard Evans.

— C'est quoi ça, a-t-il crié au téléphone. J'ai ici un télégramme d'AP. Patrick faisait une sorte de reportage de voyage ou quoi ?

— Ça ne peut pas être vrai, ai-je dit en fermant la porte du balcon.

Il n'aurait jamais pris un bateau comme ça.

— Pourquoi ?

— Patrick ne prenait même pas le ferry à...

Richard Evans m'a interrompue.

— J'avoue que ça a l'air d'être une histoire incroyable, quel témoignage, avec les vagues et les gens qui se battent pour traverser une mer sans pitié. Mais ce n'est pas ce que nous avons écrit dans le *Reporter*. On ne s'est pas un peu plantés, là ? Les avocats appellent comme des fous furieux.

Je me suis affaissée sur le lit. Ma tête tournait.

— Ce James a dû se tromper, ai-je répondu. C'est peut-être simplement quelqu'un qui veut être vu à la télé.

— Ils le jugent crédible. C'est confirmé, un bateau a fait naufrage dans le détroit cette nuit-là. Apparemment, ils ont trouvé d'autres morts.

Richard Evans a mis sa main devant le combiné en murmurant quelque chose à une autre personne. J'ai entendu le bruit d'une télé et d'autres voix.

— On fait des vérifications bien sûr, mais en attendant, on doit retirer nos articles d'Internet.

— Que voulez-vous dire ?

— Les autres journaux ont déjà changé leur version. Nous ne pouvons pas être les seuls au monde à affirmer que Patrick Cornwall a été assassiné par une organisation criminelle. Ça détruit complètement notre crédibilité. On doit faire attention sur ce point, surtout qu'il travaillait pour nous.

— Mais c'est vrai, ai-je dit d'une voix faible. Je ne savais plus si j'y croyais moi-même.

— Il ne s'agit pas vraiment de ce qui est vrai ou pas, a dit Evans, mais de ce que nous pouvons prouver.

Il a fait du bruit avec son téléphone et le son est devenu plus sourd, les bruits de fond ont disparu. Il avait enlevé le haut-parleur.

— Je suis aussi motivé que vous, a-t-il dit avec une voix moins forte, mais la direction me met la pression, ils pensent que je m'engage trop personnellement.

— Mais tout ce qu'il allait écrire, tout son article, c'est quand même vrai, ai-je dit.

— On continue à le vérifier, a dit Evans, c'est tout ce qu'on peut faire. Vérifier et revérifier, du travail de journalisme de base. Vous me comprenez sûrement.

Lorsque, plus tard, je suis descendue dans l'entrée et que je me suis connectée à Internet, les articles avaient disparu de la page d'accueil du *Reporter*. Il ne restait qu'une référence très discrète à un court article, éclipsée par la nouvelle d'une conférence au sommet entre les

Etats-Unis, Israël et les deux leaders palestiniens.

TARIFA

MARDI 7 OCTOBRE

La femme m'attendait dans le hall de l'hôtel, juste derrière la famille de flamants roses. Elle avait une cinquantaine d'années. Et était vêtue d'un pantalon large en lin et portait beaucoup trop de colliers autour du cou.

Miguel, le réceptionniste, me l'a montrée en esquissant un geste d'excuse. A l'instar de son père, de sa femme, de son frère, de ses cousins et de tous ceux qui travaillaient à l'hôtel ou passaient leur temps au bar avec la famille, il savait que je ne voulais pas parler aux journalistes. Depuis que les nouvelles concernant Patrick avaient été diffusées à la télé, ils m'avaient protégée. Pas même leurs cousins germains n'avaient rapporté aux journalistes que je logeais ici.

Autour de la femme, flottait une odeur de musc, de fumée et d'huile de rose : c'était, sans l'ombre d'un doute, une hippie qui avait survécu à son époque.

J'ai stoppé net à deux mètres d'elle en croisant les bras.

— Je ne donne pas d'interviews, ai-je dit.

Elle s'est levée en me tendant la main, une main maigre et chaude ornée de nombreuses bagues. La femme mesurait quasiment deux mètres.

— Je m'appelle Jillian Dunne, a-t-elle annoncé dans un anglais très britannique, qui faisait penser aux internats lugubres. Toutes mes condoléances.

— Merci et au revoir, ai-je répondu.

Elle a souri doucement.

— Je ne suis pas journaliste. Je suis là parce que je connais une personne que vous souhaiteriez certainement rencontrer.

Je l'ai scrutée de haut en bas : des sandales en cuir qui montaient sur ses chevilles bronzées, des perles et des pierres sur des chaînes, des lanières enroulées autour des bras et du cou.

— Vous n'êtes pas thérapeute quand même ?

La femme a éclaté de rire.

— Non, pas vraiment. Il s'agit de votre mari.

— D'accord. Et alors ?

— Certains disent qu'il était sur un bateau qui a fait naufrage dans le détroit il y a bientôt deux semaines.

Je me suis tue en attendant la suite.

— Le hic, c'est que le bateau n'a pas du tout fait naufrage. Et votre mari n'y était pas.

Je l'ai dévisagée.

— Comment le savez-vous ?

Elle a enroulé son foulard autour de son cou d'un geste ample.

— Suivez-moi.

Elle a traversé la rue à grands pas, prenant ensuite à droite, en direction de la plage. La ville venait juste de se réveiller. Les voitures étaient garées à cheval sur les trottoirs. Un homme sortait les poubelles à l'arrière d'une boutique.

— Où allons-nous ?

Je me suis mise à marcher à côté de Jillian Dunne dont les habits fins flottaient furieusement dans le vent.

— Quelques amis ont un café par ici.

— Et qui vais-je rencontrer ?

Elle m'a gratifiée d'un sourire mystérieux. J'ai eu comme un mauvais pressentiment, l'impression qu'elle m'emmenait chez une voyante lire le destin dans des cartes de tarot. Ou qu'elle allait elle-même me les tirer.

— Vous habitez ici en ville ?

— Depuis vingt ans. Jillian Dunne a ralenti légèrement en faisant un geste qui englobait tout Tarifa : A cette époque-là, c'était très différent, il n'y avait pas de touristes. On était des bohémiens et on vivait au jour le jour, en vagabondant d'un endroit à l'autre. Certains d'entre nous se sont installés ici. Elle a ri en se passant la main dans les cheveux ; sa voix est devenue triste : Je ne pourrai plus jamais m'adapter à l'ordre anglais.

Nous sommes passées devant des arènes qui avaient l'air fermées. Autour, poussaient des buissons touffus et sauvages. J'ai dû presser le pas pour la suivre.

— Cornwall, a dit Jillian Dunne en me souriant, ça a l'air d'un nom anglais.

— Un nom d'esclave, l'ai-je coupée.

— Ah oui, c'est le nom de votre mari... je n'y avais pas pensé. Elle a tiré un peu sur ses colliers. Je ne savais pas que les esclaves avaient reçu des noms...

— A l'époque, ce n'était pas un nom de famille, ai-je répondu. Certains propriétaires ont donné aux esclaves les noms des lieux d'où ils étaient originaires, comme Londres ou Cornwall. Le but était de montrer à qui ils appartenaient. Quand l'arrière-arrière-grand-père de Patrick a été libéré, Cornwall a été enregistré comme nom de famille. Personne ne sait si c'était une erreur ou s'il l'a choisi, mais un homme libre doit toujours avoir un nom de famille.

Jillian Dunne s'est arrêtée là où une rangée de petites maisons descendait vers la mer. Elle a montré un point avec son doigt.

— Il y a bientôt deux semaines, un de mes amis a retrouvé une femme là-bas. C'était un lundi. Elle était allongée sous une petite passerelle à côté de la plage, vous ne pouvez pas vraiment la voir d'ici.

— Un lundi ? j'ai repris mon souffle.

Le jour où on avait trouvé Patrick.

— Je sais à quoi vous pensez, a-t-elle dit. Votre mari a été retrouvé à environ un kilomètre d'ici.

Elle n'avait pas besoin de me le dire. J'avais marché tant de fois sur la plage ces derniers jours que j'évaluais mieux les distances que Google Earth.

— Elle n'était pas morte, a dit Jillian Dunne, mais mal en point et elle avait beaucoup de fièvre. On s'estentraîdés pour la mettre à l'abri. Elle m'a regardée : Je crois en la responsabilité de chacun. La passivité est aussi une façon d'agir.

— C'est cette femme que nous allons rencontrer ?

J'ai pressé le pas.

— Je ne connais pas son nom, a dit Jillian Dunne. Depuis le début de son séjour ici, elle n'a pas dit un mot. J'en ai conclu qu'elle ne comprenait pas l'anglais ou qu'elle était en état de choc. Vous ne pouvez pas savoir ce qu'ils ont pu endurer pour arriver jusqu'ici.

Jillian Dunne s'est arrêtée devant une maison ocre dont une partie du rez-de-chaussée était peinte en turquoise avec des fleurs en train d'éclore sur la façade. Au-dessus de la porte, avait été écrit *Shangri-la* à grands coups de pinceau, suivi de la mention Café-bar-surfshop.

— C'est ici qu'elle se cache ?

— C'est mieux de l'ignorer.

Jillian Dunne a sorti un petit pot de son sac et s'est enduit les lèvres en regardant autour de nous.

— Je suis entrée ce matin avec le petit-déjeuner, comme d'habitude, a-t-elle dit très bas. Comme chaque matin, j'ai posé le plateau et versé du thé dans nos deux tasses.

Et ensuite, tu t'es assise sur le bord du lit pour la soûler avec ton bavardage, ai-je pensé. Et ta bienveillance infinie.

Jillian Dunne a mis une main sur sa poitrine.

— Soudain, elle a commencé à parler. Et vous savez quoi ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Elle parle un anglais parfait.

Un homme barbu avec un anneau dans l'oreille a ouvert la porte du *Shangri-la* et Jillian lui a fait la bise. Il a fermé la porte à clé derrière nous.

Le café était constitué d'une petite pièce avec des tables fabriquées à l'aide de vieilles planches de surf et des murs peints avec des motifs

psychédéliques. Jillian Dunne a disparu derrière un rideau de perles de l'autre côté du bar. Je l'ai suivie. On a traversé une cuisine et grimpé un petit escalier. Elle est entrée dans une chambre.

Une femme de couleur était assise sur une chaise, elle portait des vêtements en coton larges et verts. Une paire de ballerines dorées avaient l'air trop petites, cela semblait un peu étrange sur ces pieds. Je me suis avancée d'un pas dans la chambre en lui tendant la main.

— Je m'appelle Ally Cornwall. C'est vous qui avez souhaité me rencontrer ?

La femme a fait un petit sourire. Elle devait avoir un peu moins de la trentaine, peut-être même était-elle encore plus jeune.

— Je ne peux pas vous dire mon nom, a-t-elle commencé en me prenant la main.

Elle parlait en *pidgin English*, exactement comme James dans le reportage.

Je me suis assise sur l'autre chaise à barreaux. La chambre était étroite, un réduit sans fenêtre d'à peine huit mètres carrés. Quelques cartons étaient empilés les uns sur les autres contre le mur. Ça sentait le vieux cendrier.

— Elle risque d'être expulsée, si quelqu'un apprend qui elle est, a dit Jillian Dunne qui était toujours debout à la porte. C'est pour ça qu'elle reste prudente et qu'elle ne donne pas de détails.

La femme a pris une de mes mains dans les siennes.

— Ne croyez pas cet homme, a-t-elle dit. Il n'était pas avec nous sur le bateau.

— Qui ?

Je sentais mon cœur battre.

— L'homme à la télé. Celui qui disait s'appeler James.

— Un ami a fait en sorte qu'elle puisse regarder la télé dans sa chambre, a expliqué Jillian.

J'ai gardé les yeux rivés sur l'autre femme.

— Il dit qu'il était sur le bateau, a-t-elle chuchoté. Mais il ment.

— Vous en êtes sûre ? ai-je demandé sans respirer.

La femme s'est passé la main sur le front en hochant la tête.

— Pas ce bateau, a-t-elle dit avec force.

— Le canot pneumatique qui a fait naufrage ? Je me suis penchée en arrière en regardant la femme. Autour d'un œil, la peau avait une couleur légèrement différente, peut-être avait-elle pris un coup. Et vous le savez, parce que vous étiez vous-même sur ce bateau ? ai-je dit lentement. La nuit du samedi au dimanche il y a bientôt deux semaines. Vous avez essayé de traverser le détroit à ce moment-là ?

La femme a baissé la tête en fermant les yeux.

— Vous devez comprendre que c'est difficile pour elle... a dit Jillian Dunne en avançant d'un pas dans la chambre.

— Taisez-vous.

J'ai levé la main vers elle.

Un ventilateur faisait du bruit au rez-de-chaussée. Le barbu a entrechoqué des verres. Et le vent, le vent qui s'abattait furieusement sur les toits en tôle et les balcons. C'est tout ce qu'on entendait.

— Ils nous ont jetés à la mer, a dit la femme comme dans un souffle. Ils nous ont jetés à la mer pour nous tuer.

Elle avait toujours les yeux fermés et je pouvais imaginer ce qu'il y avait derrière les paupières closes : les vagues et la mer noire, et des gens qui se débattaient et donnaient des coups. Mon ventre s'est noué.

— Mais vous vous en êtes sortie, ai-je dit avec autant de conviction que possible. Vous avez réussi à gagner la terre.

La femme a rouvert les yeux, un gouffre noir.

— Un pêcheur m'a tirée de l'eau, comme un poisson. J'ai vu les muscles du visage se contracter sous la peau.

— Et Patrick Cornwall, ai-je demandé. Il n'était pas sur le bateau non plus ?

— Il n'y était pas.

Je me suis penchée sur la table et j'ai pris ses mains.

— Vous en êtes sûre ?

— Nous avons attendu dans une remise pendant trois nuits, a-t-elle dit en regardant vers le mur où était accrochée une affiche de concert avec des musiciens africains. Ils nous ont ordonné de nous taire, a-t-elle poursuivi. On n'avait pas le droit de parler, de dire qui on était, d'où on venait et où on allait. La première nuit, on a fait ce qu'ils nous ont dit de faire. On ne disait rien. La deuxième nuit, on n'a rien dit non plus. Une fille a commencé à pleurer, et une autre femme l'a frappée. J'ai entendu le coup. Tais-toi, a-t-elle dit, tes pleurs ne t'aideront pas à arriver en Europe. Quand la troisième nuit est arrivée, une nuit si épaisse qu'on pouvait à peine distinguer les visages, quelqu'un a commencé à chuchoter son nom. "Je m'appelle Peter, a-t-il dit. Peter Ohenhen." Les autres lui ont sifflé de se taire. Il allait attirer l'attention des contrebandiers qui allaient le frapper pour avoir enfreint les règles, et ils pouvaient tous nous frapper. Mais ensuite quelqu'un d'autre a chuchoté "Je m'appelle Wisdom, Wisdom Okitola", et les uns après les autres, nous avons chuchoté nos noms. D'abord si bas que seule la personne la plus proche pouvait l'entendre et ensuite, plus fort. Les noms sont passés comme des esprits à travers la pièce. Teyno, Zaynab, Catherine, Toyin... On ne s'est pas dit d'où on venait, ni où on allait, juste notre nom. Un garçon a commencé à parler de son voyage, "Tais-toi, lui ont dit les autres. On a tous voyagé et ton voyage ne vaut pas plus qu'un autre." Rien d'autre n'a été dit, mais lorsque la nuit s'est achevée, on connaissait tous le nom des uns et des autres. J'ai chuchoté "Je m'appelle Mary Kwara".

Elle s'est essuyé les yeux avec sa manche en tournant le regard vers moi et ensuite vers Jillian Dunne qui était toujours debout à côté du mur.

— Je m'appelle Mary Kwara.

— Vous étiez combien ? ai-je demandé à voix basse.

— Douze. On était douze dans le bateau, excepté les hommes fous. Ils étaient trois. J'y ai pensé tout le temps. Ils n'étaient que trois. Dans l'eau, ça aurait dû être eux.

La femme a tiré ses genoux vers son menton en les agrippant de ses bras. Une des deux jambes avait un bandage.

— On était assis comme ça, serrés.

J'ai regardé les chaussures dorées qu'elle portait aux pieds et qui n'avaient pas l'air d'aller avec le reste.

— Il s'appelait Taye, Taye Lawal, celui qui était devant moi. Ce n'était qu'un garçon. J'ai dit tous les noms à voix basse, l'un après l'autre, quand on tanguait sur la mer. Mary Kwara s'est tue en regardant le plafond et elle a déplié ses jambes. Pas de Patrick Cornwall, a-t-elle dit en croisant mon regard. Il n'y avait pas d'Américain.

— Mais il devait faire noir. Peut-être a-t-il donné un autre nom ?

— Les yeux s'habituent au noir, a dit la femme d'une voix ferme. J'ai vu sa photo à la télé. Il n'y était pas.

J'ai frappé du poing sur la table en me levant.

— Je le savais, ai-je dit en faisant un tour sur moi-même dans la chambre étroite. Puis, je me suis assise et j'ai fixé Mary Kwara du regard : Vous devez raconter cela à la police. Vous le comprenez n'est-ce pas ?

Elle a secoué la tête en reculant.

— Pas de police, a-t-elle dit.

Je me suis penchée vers elle.

— Mon mari a été assassiné, ai-je insisté. Il voulait faire arrêter des voyous comme ces hommes-là, ceux qui vous ont jetés à la mer. Vous ne voulez pas qu'ils soient arrêtés ?

— Pas de police, a-t-elle dit.

Jillian Dunne a avancé vers la femme et a mis une main sur son épaule.

— Ça suffit maintenant.

— Laissez-la parler pour elle-même, ai-je répondu d'une voix sifflante.

— Elle vient du Nigeria. Si elle se fait prendre, ils vont l'expulser. Elle n'a pas le droit de rester en Espagne, ni dans aucun pays d'Europe d'ailleurs.

J'ai à nouveau essayé de capter le regard de Mary Kwara.

— Vous êtes la seule à savoir, ai-je dit. Vous êtes probablement la

seule survivante parmi les passagers du bateau.

J'ai vu quelque chose s'éteindre, se fermer, au fond dans ses yeux sombres.

— Vous êtes la seule à pouvoir raconter. Ces bandits vont s'en sortir. Ils l'ont assassiné, vous ne comprenez pas ?

Mon regard a erré de la femme de couleur à la Blanche qui avait une main protectrice sur son épaule.

— Elle n'a pas besoin de dire d'où elle vient, ai-je dit d'une voix implorante à Jillian Dunne. Elle n'a qu'à raconter ce qu'elle vient de me dire.

— Et qui me croira ? a dit Mary Kwara en se levant. Si je mens... Comment quelqu'un saurait distinguer le vrai du faux ?

Les habits verts qui flottaient autour de son corps avaient l'air de provenir de l'armoire de Jillian Dunne. Ils sentaient la même odeur de musc et de rose que les siens.

— J'ai dit tout ce que j'avais à dire, a conclu la femme en baissant la tête. J'ai quitté la maison il y a sept mois. Je ne suis pas encore arrivée.

J'ai serré les poings le long de mon corps.

— Vous ne pouvez pas penser qu'à vous. Il s'agit du sort de milliers de personnes. Patrick allait l'écrire et maintenant il est mort.

La femme a regardé par terre.

— Je suis désolée.

— Arrêtez de lui mettre la pression, a dit Jillian Dunne en s'interposant entre nous. Elle a déjà pris un gros risque en venant jusqu'ici pour vous rencontrer.

Je me suis à nouveau affaissée sur la chaise.

— Pourquoi m'avez-vous raconté tout ça alors ? ai-je dit. Je ne peux rien en faire. Personne ne me croira.

— C'était votre mari, a dit Mary Kwara. Vous avez le droit de savoir.

Et Jillian Dune a mis ses bras protecteurs autour d'elle.

— Nico vous reconduira, a-t-elle dit à voix basse à la femme.

Au moment où mon passage avait fait bruisser le rideau de perles et que je m'engageais sur le chemin du retour, j'ai entendu Jillian Dunne crier :

— Je pars du principe que vous n'en parlerez à personne.

Dès qu'il fut une heure en Europe et donc huit heures du matin à New York, j'ai appelé le *Reporter*. Richard Evans n'était pas encore arrivé à la rédaction. En attendant, je me suis rongé les ongles en surfant d'un journal à l'autre sur Internet.

Les articles étaient maintenant plus courts et plutôt en marge. Le point de vue s'était déplacé. James, l'immigrant, était fréquemment

cité, le nom de Patrick était beaucoup moins présent. Ils avaient changé de version, l'homme qui avait probablement été assassiné était désormais mort en mission. Et les articles concernaient davantage le bateau qui avait fait naufrage et le trafic maritime entre l'Afrique et le vieux continent. La nuit précédente, deux cents immigrants avaient trouvé la mort dans le détroit entre la Somalie et le Yémen : des Ethiopiens et des Somaliens qui espéraient atteindre l'Arabie Saoudite pour y trouver du travail.

Les informations concernant Patrick étaient en train de tomber dans l'oubli.

J'ai emporté le petit-déjeuner dans ma chambre. La mère du réceptionniste, ou était-ce sa belle-mère ou sa tante, me caressait la main avec compassion et refusait catégoriquement que je paie quoi que ce soit.

A neuf heures et demie, Richard Evans était enfin arrivé au travail.

— C'est un mensonge, me suis-je écriée d'une voix triomphante au moment où il a décroché. Patrick n'était pas sur le bateau.

— Ally Cornwall, a-t-il dit avec une voix lasse. Je sais que vous êtes en deuil et tout ça, mais vous devez me laisser m'occuper de la partie journalistique.

— Mais j'ai rencontré un témoin, une survivante. Ni Patrick ni James n'étaient sur le bateau. Elle en est sûre.

Il a soupiré bruyamment.

— Est-ce qu'elle est prête à se faire connaître ? A divulguer son nom et à se montrer ?

— Bien sûr que non. Elle est arrivée dans le pays illégalement. Elle se cache.

— Ecoutez-moi. Une porte a claqué et le silence s'est fait autour de lui. J'ai envoyé des gens partout dans le monde pour étayer votre histoire et rien ne tient la route.

— Que voulez-vous dire ? Je me suis affalée sur le lit, un sifflement dans mon oreille, ou c'était peut-être ce maudit vent : Qu'est-ce qui ne tient pas la route ?

— Je ne peux pas accuser des gens d'être des trafiquants d'esclaves ou des assassins sans preuves, vous devez aussi le comprendre. Le journal ne peut pas participer à une sorte de vendetta personnelle.

— Mais Arnaud Rachid... ?

— Dirige une association qui souhaite mobiliser l'opinion en faveur de l'ouverture des frontières, mais il n'a jamais caché de clandestins.

— Oui, mais c'est ce qu'il dit.

— Et il ne connaît personne qui s'appelle Nedjma.

— Mais ils sont ensemble, merde.

J'ai senti le monde vaciller autour de moi. Pourquoi Arnaud avait-il menti ? Il voulait dévoiler cette histoire au grand jour. Nedjma, ai-je

pensé. Elle s'est terrée, elle est trop impliquée et il la protège. J'aurais fait la même chose pour Patrick. De plus, Nedjma avait toutes les raisons possibles d'être en colère : j'avais rompu notre prétendu accord. Je ne lui avais pas envoyé les documents à elle, mais au journal à New York. Mais ces documents faisaient partie de l'histoire de Patrick. Il était mort pour ces foutus papiers.

— Et l'avocat dont vous avez parlé, Sarah Rachid, elle se réfugie derrière le secret professionnel et ne veut pas nous dire un mot. Nous avons même parlé au commissaire qui dirigeait l'enquête de l'hôtel incendié. Il est prouvé qu'il a été causé par un problème électrique.

— La police est corrompue, ai-je dit faiblement.

J'ai moi-même senti que ça ne tenait pas debout.

— Et l'entrepreneur que vous avez accusé de meurtre, a continué Evans en faisant du bruit avec du papier, il vient juste d'être désigné "l'innovateur de la vie économique européenne" par un organisme à Bruxelles qui... Il a continué à feuilleter. C'est ici quelque part, mais laissons tomber. On peut s'estimer heureux que personne ne porte plainte contre nous avec ce qui a déjà été publié sur Internet.

Froussard, ai-je pensé. Tu as peur de ce que dira ta direction.

— Vous n'avez même pas mentionné de noms.

— Non, et on peut remercier Dieu pour ça. Ce monsieur du lobby, comment il s'appelle déjà...

— Guy de Barreau.

— Il nous a quand même montré le Code quand notre contact a commencé à lui dire qu'il était lié aux trafiquants d'esclaves.

— Que dit Alain Théry ? Vous avez réussi à le contacter ?

— Oui. Kenney a réussi à le joindre par téléphone. Il était à bord d'un yacht à Puerto Banús. Il ne voulait pas faire de commentaires. Il a rencontré Patrick Cornwall, mais l'a trouvé frivole et il lui a refusé plusieurs interviews. Il dit que Cornwall l'a harcelé et il a raison, si j'ai bien compris.

Je me suis lentement levée, saisie par une sorte de torpeur et j'ai ouvert les portes du balcon pour prendre de l'air.

Le vent s'est attaqué à l'enseigne de l'hôtel à quelques mètres de là et les attaches ont grincé. L'histoire de Patrick s'est écroulée comme une coulisse mal étayée. Une vérité s'effondrait et une autre apparaissait, qui, d'un coup, faisait de l'ancienne un mensonge.

— Mais Helder Ferreira, ai-je poursuivi, le commissaire que j'ai rencontré à Lisbonne, il sait que Mikhaïl Jetjenko a été assassiné.

— Ça n'a pas été prouvé, a répondu Evans. Jetjenko a été enterré. Et les documents que vous nous avez envoyés ne valent rien s'il n'y a personne pour les interpréter.

— Mais Vera Jetjenko, alors, sa veuve...

— Elle est morte.

— Quoi ? J'ai frissonné. Que voulez-vous dire ?

La nuit tombait tandis que Richard Evans parlait. Et soudain, j'ai pris conscience de tous les recoins de la rue, les portes qui menaient à des terrains vagues et, un peu plus loin, les ombres derrière les bennes à ordures. Quelqu'un était peut-être en train de m'observer. La prochaine fois, ça allait être mon tour.

Ils avaient envoyé un reporter de Londres à Lisbonne. Il a trouvé la maison à Alfama et il a sonné à la porte. Personne n'a ouvert. Et puis une voisine est sortie et a l'a laissé entrer. Elle avait l'habitude de s'occuper du courrier de l'autre locataire qui était en voyage.

La porte de Vera Jetjenko était ouverte.

Ils l'ont trouvée par terre dans le salon. Décès dû à l'absorption d'une dose excessive de somnifères combinée à une grande quantité d'alcool. Ça a été classé en tant que suicide.

J'ai reculé dans la chambre et je suis restée debout derrière le rideau, les yeux rivés sur la rue, les jambes flageolantes.

— Nous n'avons pas communiqué avec la police espagnole, a continué Richard Evans. Ils considèrent que les renseignements donnés par cet immigrant sont crédibles. Un bateau a fait naufrage cette nuit-là, comme dans le récit du gars, et beaucoup de gens sont morts.

— C'était dans les journaux, ai-je dit, n'importe qui aurait pu le savoir.

— Lui, il s'est fait connaître avec son nom et sa photo, contrairement à tous les autres dans cette histoire. Ecoutez-moi...

Evans a fait une pause en murmurant quelque chose à quelqu'un dans la pièce. J'ai juste saisi "deux minutes" et j'ai réalisé que la conversation allait bientôt se terminer.

— Nous avons vérifié, a-t-il continué. Ce James est un clandestin. Ils l'ont emmené en autocar jusqu'à un camp d'internement et il va être expulsé dans les vingt-quatre heures. Il avait tout à perdre en se faisant connaître.

— Ils l'ont acheté, ai-je répondu, vous ne comprenez pas. Ça se passe comme ça. Il a reçu plus d'argent qu'il ne gagnerait jamais en Europe pendant toute une vie. Ils ont acheté Luc le vendeur de sacs pour tromper Patrick et maintenant ce gars pour que la police arrête d'enquêter sur le meurtre. Mon Dieu ! Vous ne comprenez donc pas ? Vous avez été journaliste autrefois, merde.

Il s'est tu quelques secondes. Lorsque Richard Evans a repris la parole, sa voix était dure et tranchante comme la lame d'un couteau.

— En fait, c'est exactement ce à quoi on pouvait s'attendre d'un type en free-lance comme Cornwall. Faire n'importe quoi... c'est exactement son genre de s'aventurer à bord d'un bateau sur des eaux considérées comme très dangereuses.

— Mais puisque je vous dis qu'il ne l'a pas fait.

— Ils foirent leur carrière et, ensuite, ils s'en vont risquer leur vie dans une foutue guerre oubliée quelque part en pensant pouvoir gagner des prix.

J'avais donné rendez-vous à Tom McNerney à la terrasse du *Café Central*. Il était exactement comme je l'avais imaginé : rougeaud et obèse. Trop de cigarettes, beaucoup de bières, un bon vivant. Il m'a pressée contre sa poitrine, entre ses bras costauds.

Dis-moi que tu as quelque chose pour moi, ai-je pensé.

J'ai commandé une salade avec de l'eau minérale et lui, une omelette et un bifteck. La serveuse qui avait les cheveux coupés en brosse a posé la corbeille de pain et l'huile d'olive sur la table. Quand elle s'est éloignée et a disparu dans le bar, Tom McNerney s'est éclairci la voix.

— Alors, ce ne sont donc que les résultats préliminaires de l'autopsie, a-t-il dit en s'essuyant autour du nez avec la serviette. J'ai dû faire un peu de lèche pour les avoir.

Je l'ai regardé et j'ai attendu. Un chien galeux tournait autour des tables en cherchant des restes.

— Il est mort de noyade, ils pouvaient au moins me dire ça. McNerney s'est retourné en toussant dans le pli de son bras. Il avait une blessure, ici, derrière la tête, mais qui était cicatrisée bien avant qu'il ne soit dans l'eau.

Il a frotté ses doigts derrière sa propre tête à gauche.

— Ils l'ont tabassé à Paris pour qu'il cesse de fouiner dans leurs affaires. Ils l'ont frappé à la tête.

Le repas est arrivé. McNerney s'est attaché la serviette sous le col de sa chemise comme s'il s'agissait d'un bavoir.

J'ai fait tourner ma fourchette dans la semoule.

— Et ensuite ?

— Quelques écorchures, mais elles ont pu survenir une fois dans l'eau, en se cognant contre un bateau ou du bois flotté.

Il a essayé de saler la viande, mais le vent a emporté le sel au moment où il sortait de la salière puis le jet blanc a brusquement changé de direction et il s'est répandu sur la table.

— Maudite côte, a dit Tom McNerney en posant la salière bruyamment. Vous savez que le *levante* souffle en ce moment. Selon la légende, il rend les gens fous ici. Il enfournait son repas, ce qui ne l'empêchait pas de continuer à parler : Il y a deux semaines, quand le corps... je veux dire votre mari est remonté à la surface, le *poniente* soufflait, c'est un vent d'ouest qui vient de l'Atlantique. Il a essuyé un filet de sauce au coin de sa bouche. Mais la mer est imprévisible, on ne peut pas dire où il est tombé à l'eau.

— Il doit y avoir autre chose, ai-je dit. Quoi qu'ils en disent, je sais

que Patrick n'était pas sur le bateau.

Tom McNerney a secoué la tête en me regardant avec une mine désolée.

— Patrick Cornwall s'est noyé. C'est la seule chose qu'on puisse prouver.

J'ai traversé la ville et je suis passée devant le *Blue Heaven Bar* avant d'arriver au port. Je suis restée longuement à regarder le ferry Tarifa-Tanger qui cinglait vers le large.

Si Mary Kwara avait osé se faire connaître, alors... J'ai réalisé qu'on pouvait peut-être l'acheter aussi. Elle avait risqué sa vie pour venir en Europe, et pour gagner de l'argent.

Je me suis brusquement levée et je me suis mise en route. deux mille huit cent soixante-dix-huit dollars. J'avais fait mon calcul au centime près, comme si l'être dans mon ventre allait me demander des comptes. Ce ne serait pas assez, mais il me restait encore sept ou huit cents dollars de mon salaire et un peu au nom de ma société. Je pouvais vendre l'appartement. Dans le pire des cas, emprunter aux parents de Patrick. Après tout, ils désireraient certainement la même chose que moi, que l'assassin soit arrêté.

En m'approchant du *Shangri-la*, j'ai vu de la lumière éclairer les fenêtres, mais la porte était fermée à clé. J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur. Assis sur des poufs autour d'une table en forme de planche de surf, une bande de jeunes étaient en train de fumer.

J'ai cogné sur la porte. C'est le barbu, Nico, qui a ouvert la porte en grand. En me voyant, son visage s'est déformé, ses yeux étaient en feu.

— Vous ? Qu'est-ce que vous voulez ?

J'ai reculé d'un pas, surprise par son agressivité.

— Je dois trouver Jillian Dunne, ai-je dit, mais je ne sais pas où la chercher.

— Ecoutez, je ne crois pas qu'elle ait envie de vous parler.

Les autres surfeurs se sont levés pour se joindre à lui.

— Excusez-moi, mais qu'est-ce que... je ne comprends pas de quoi vous parlez.

Nico s'est penché vers moi en plissant les yeux.

— Ils l'ont prise. Elle a disparu, à cause de vous.

— Qui... Jillian... Mary Kwara...? Oh, mon Dieu !

Je me suis adossée au mur en tournant mon regard vers la mer. Le phare clignotait là-bas sur l'île en jetant des rayons de lumière dans l'obscurité. Personne ne pouvait s'échapper.

— Jillian est complètement bouleversée, a-t-il dit, elle a tout fait pour cette femme.

Je l'ai regardé.

— Alors elle est vivante ?

- Jillian ? Oui...
Je l'ai saisi par le poignet.
— Emmenez-moi la voir. S'il vous plaît.

Jillian habitait une coquette petite maison de lotissement recouverte de crépi blanc où poussait un bougainvillier aux fleurs rouge-violet. Elle était assise dans son canapé, effondrée et éplorée. Elle n'a même pas levé les yeux lorsque Nico a annoncé mon arrivée.

- Elle affirme qu'elle n'a rien révélé, lui a-t-il lâché avant de partir.
Jillian Dunne a regardé devant elle.

- Elle a disparu, a-t-elle dit. Vous lui avez fait peur.

Je me suis assise au bord du canapé et me suis forcée à rester calme même si je bouillonnais intérieurement : ils avaient retrouvé Mary Kwara, le dernier témoin. Elle avait survécu au voyage pour venir mourir ici et c'était ma faute. J'ai dû les mener jusqu'à sa cachette sans savoir moi-même où elle était. J'ai pensé à Patrick, Jetjenko, Salif : ils les retrouvaient tous.

- Racontez-moi ce qui s'est passé, ai-je demandé à voix basse.

Jillian Dunne s'est laissée tomber en arrière dans le canapé en fixant le plafond d'un regard vide.

— Elle n'était plus là quand je suis rentrée. Nico l'a conduite à la maison ce matin et ensuite, je suis allée faire les courses... Son visage a été déformé par une nouvelle crise de pleurs. Je suis allée faire les boutiques... je lui ai acheté ça. Elle a ouvert son poing et il y avait un bijou en argent : Je suis sortie trop longtemps, a-t-elle sangloté, pendant plusieurs heures, je me suis baladée en ville en discutant avec les gens, je connais beaucoup de monde ici...

- Qu'est-ce qui a pu arriver ?

Elle m'a regardée sans vraiment comprendre.

— Ils ont dû l'arrêter bien sûr. La police. Et maintenant elle est sans doute coincée sur l'isla de las Palomas, où ils ont dû la conduire au centre d'internement. Elle va être expulsée du pays.

Si au moins ce n'était que ça, ai-je pensé, sans rien dire.

Jillian Dunne s'est effondrée en larmes et, pendant quelques minutes, j'ai observé son dos qui tremblait de chagrin ou de culpabilité : je ne savais pas ce qui était le pire des deux. J'ai essayé de penser comme eux, Alain Théry et ses hommes. Froidement. J'ai passé en revue tous ceux qui étaient morts. Il y avait une logique. Ils ne tuaient pas au hasard. Ils étaient des hommes d'affaires, et pas des psychopathes. Ils se vengeaient, effaçaient les traces et les informations derrière eux. Ils s'étaient peut-être attaqués à Mary Kwara, mais ils n'avaient pas de raison de menacer Jillian Dunne.

Je lui ai caressé légèrement l'épaule. Ensuite, je me suis levée pour partir.

Quand je suis arrivée à proximité de l'hôtel, un homme a surgi derrière moi. Je n'avais pas besoin de me retourner pour savoir que c'était un homme : à cause du poids de ses pas et de ce petit quelque chose dans l'air. Des vibrations annonçant une menace ou un danger imminent, ce sont des signes que l'on apprend à interpréter en grandissant à New York.

J'ai pressé le pas en passant devant un terrain vague. J'entendais mes semelles en caoutchouc battre le goudron, et ma respiration. Autour, les maisons n'étaient que fenêtres sombres, grilles et jalousies baissées.

Il était à environ dix mètres derrière moi. Un chat noir est passé près de mes jambes. Je voyais l'enseigne de l'hôtel un peu plus loin et j'ai évalué la possibilité de courir sur les derniers mètres. Mais c'était prendre un risque, ça révélait la peur et c'était la meilleure façon de se faire attaquer.

Je devais marcher d'un pas décidé et rapide. Il ne restait que la rangée de bennes à ordures à dépasser pour arriver à l'intersection où la vue sur la rue principale était dégagée.

La seconde d'après, j'ai senti quelqu'un me saisir le bras par derrière. Un autre homme est apparu et m'a barré la route. Il devait être caché derrière les bennes. Une casquette lui cachait les yeux. L'homme derrière moi était si proche que je pouvais sentir sa respiration dans mes cheveux. Il avait une tête de plus que moi. J'ai crié, mais il a plaqué une main sur ma bouche : un gant en cuir qui sentait l'essence. Je me suis débattue et j'ai donné des coups de pied pour me dégager, mais il ne m'en serrait que plus fort. Lorsqu'on m'a tirée vers l'arrière, j'ai réalisé pendant un moment vertigineux que j'avais déjà senti cette même prise autour de mon bras. Pas une fois, mais deux. Quand on m'avait jetée hors du bureau de l'avenue Kléber et ensuite, quand on m'avait mise à la porte du *Plaza Athénée*. Ce n'est pas possible, ils ne sont pas ici. Ça doit juste être des fous du coin. Et j'ai serré les dents : réfléchis bien maintenant, frappe autant que tu peux, donne des coups de pied en visant leur entrejambe et cours.

Ils m'ont entraînée jusqu'aux herbes folles et aux buissons touffus du terrain vague. Il y avait des planches et du bric-à-brac. Un mur cachait la vue sur la rue. L'homme, que je n'avais toujours pas vu, m'a poussée contre le mur en pierre et a pressé sa bouche contre mon oreille.

— Alors, sale pute, tu n'abandonnes pas ?

Il parlait français et, dans un moment de lucidité, j'ai réalisé que j'étais la dernière personne à être au courant de tout. La seule qui pouvait encore déranger leurs affaires.

— Traduis pour que la pute ne rate rien.

Il m'a tordu le bras vers le haut, et il m'a pressé le visage contre le mortier et la pierre.

— Tu vas arrêter de fouiner. Encore un putain de mot et...

Il sifflait ses menaces tout en tenant ses mains autour de mon cou, mais j'avais arrêté d'écouter. C'est fini maintenant, ai-je pensé, ça finit de cette façon. Alors, on m'a tiré la nuque en arrière et on m'a donné un violent coup dans le dos. J'ai atterri dans un buisson épineux. Quelque chose de dur m'a coupé le genou. L'enfant, ai-je pensé. Mon Dieu, il sait que je suis enceinte.

— On va donner à cette pute américaine ce qu'elle nous a demandé ?

De petites branches se sont cassées, et puis j'ai senti la respiration de l'homme au-dessus de moi.

Il m'a saisi violemment le bras et m'a retournée sur le dos. Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai vu son visage. Un visage large avec un nez trop petit. C'était bien l'homme qui veillait sur le bureau d'Alain Théry à Paris, et qui l'avait accompagné au *Plaza Athénée*. Sa main a défait ma ceinture et il haletait lorsqu'il m'a enlevé mon jean, ou c'est peut-être l'autre qui l'a fait.

J'ai crié lorsqu'il m'a pénétrée, mais le cri a été étouffé par le gant qu'on a enfoncé dans ma bouche.

Maman, ai-je pensé pendant que mon corps cognait le sol, et dans ma tête c'était son cri à elle qui résonnait entre les murs de pierre de la maison : j'avais vu son compagnon la jeter sur le lit avant qu'il ne m'enferme dans ma chambre.

On survit, ai-je pensé en tournant la tête. J'ai fixé des chardons et des bouteilles vides. Vous ne pouvez pas m'atteindre, car je ne suis pas là.

Les mains de l'homme m'ont serré le cou. Regarde-moi, sale pute, a-t-il rugi en français et il a lâché sa prise autour de mon cou pour me frapper au visage. J'ai tourné les yeux vers lui. J'ai vu un bout de peau rougeaude avec des yeux exorbités, et une bouche ouverte qui faisait du bruit, sale pute, lorsqu'il m'a pénétrée encore et encore avant de tomber très lourdement sur moi en me comprimant la poitrine. J'ai pensé que c'était la fin.

Pourvu juste qu'ils ne me cassent pas les bras.

Mais l'homme s'est agenouillé pour reboutonner son pantalon en ricanant. Il a ri à l'intention de son collègue posté devant la porte qui donnait sur la rue. Je me suis mise en position fœtale.

— Je pense que la pute n'en peut plus, a dit l'un des deux en français.

L'autre a ri.

— Elle en veut peut-être aussi par-derrière.

Le vigile, ou ce qu'il était, s'est penché vers moi en me tirant par les

cheveux. Il m'a forcée à le regarder.

— Traduis ce que je dis maintenant pour que la pute capte bien tout, a-t-il dit à l'autre. Ensuite, il a respiré près de mon visage, une odeur de bière et de restes de nourriture pourrie. Barre-toi aux Etats-Unis, a-t-il dit, sinon, on te jettera aussi à la mer. Mais toi, personne ne te retrouvera. Il m'a soulevée par les cheveux à quelques centimètres du sol. Qu'est-ce que tu en dis, a-t-il demandé à l'autre, ou on la laissera se réveiller dans un bordel en Moldavie ? Là-bas, tu apprendrais des choses, petite pute de rien du tout. Il a enroulé sa main dans mes cheveux en me tirant la nuque en arrière. Le chef ne veut pas d'autres cadavres américains dans ce trou, a-t-il sifflé, en se raclant la gorge et en me crachant au visage. C'est la seule raison qui te tient encore en vie. Puis, il m'a de nouveau jetée à terre : Inutile de te cacher. On te retrouvera partout.

Il m'a donné un coup de pied entre les jambes et je me suis recroquevillée comme un chaton, en me tenant le ventre, en fermant les yeux et en attendant le coup de pied suivant. J'ai attendu encore. Mais rien.

Le bruit de petites branches qui se cassent et ensuite le silence.

Une voiture a démarré.

Le bruit de moteur qui s'estompe.

J'ai rouvert les yeux en tâtonnant sur le sol pour retrouver mon pantalon.

Les bruits s'évanouissaient tandis que je laissais la ville derrière moi. Une volée de goélands se sont mis à crier en prenant la fuite. Il n'y avait plus que moi et la mer. Le rythme des vagues. Il n'y avait que la nuit, le sable et les petites plantes qui me griffaient les chevilles. Les pierres noires reposaient comme des animaux sommeillant au bord de l'eau et, autour, c'était comme si la mer était en train de respirer, de monter et descendre son abdomen énorme.

Je me suis déshabillée. J'ai mis la veste, le sweat-shirt, le jean, les chaussures et les chaussettes en tas. Le vent me déposait du sable sur le corps. Je suis entrée dans l'eau en culotte et soutien-gorge. Les vagues ont roulé sur mes pieds, mes chevilles et mollets. L'eau était soudain tiède, presque chaude. J'ai cru entendre la mer chanter.

A côté de la jetée noire, à droite, à mi-chemin, je me suis assise en mettant les mains sous l'eau, en caressant le fond. Son corps avait été coincé ici. J'ai essayé d'attraper du sable, mais il a glissé entre mes doigts.

— Pardon, ai-je chuchoté, pardon de ne pas y être arrivée.

Et je me suis couchée dans l'eau. Le sable a pris la forme de mon corps. La vague suivante m'a submergée et l'eau salée a pénétré dans ma bouche et dans mon nez.

— Où es-tu ? ai-je chuchoté. Il y a quelque chose après ça ?

La vague s'est retirée et l'air m'a rafraîchi avant que la vague suivante n'arrive. J'ai senti ses mains, chaudes, sur ma peau et le sable qui était sous moi a disparu. J'ai fermé les yeux.

Tout pour toi, ai-je pensé. Dis-moi ce que je dois faire, car je ne sais plus. Dis-moi juste si tu seras là ou si tout disparaît.

Un bruissement dans les oreilles, un son sourd dont le volume augmentait. Je me suis levée si brusquement que ça m'a mise sens dessus dessous. J'ai grimpé sur la pierre, en sentant ma peau trempée dans le froid. Le chant était maintenant un grondement, un ouragan de voix. Ça aurait été si facile de se laisser aller avec les vagues.

Oublier.

Dans la lumière du phare, j'ai vu les vagues enragées se jeter vers les rochers un peu plus loin. Et j'ai pensé à Mary Kwara qui était peut-être en ce moment même dans la mer et qui remonterait, aujourd'hui ou demain ou quand la mer le voudrait bien.

Le vent a balayé mes dernières pensées. Mes sous-vêtements étaient mouillés, mais mon corps avait séché, maintenant glacé. J'ai marché jusqu'à la plage et je n'ai rien senti d'autre que l'eau tiède qui s'enroulait autour de mes chevilles, m'entraînant, me tirant vers elle.

MARBELLA

JEUDI 9 OCTOBRE

Il restait quinze minutes avant le départ.

Dans les toilettes pour femmes, j'ai attaché la clé de la consigne à ma culotte avec une épingle de nourrice. J'en ai profité pour vérifier la chaussette de droite. J'y avais coincé un rouleau de billets contre ma cheville. L'argent retiré aux différents distributeurs de Tarifa. Au total, deux mille quatre cents euros dans mon portefeuille, mes poches et ma chaussette. J'avais laissé mon passeport à la consigne. C'était risqué, mais c'était la seule possibilité.

Je me suis passé de l'eau sur la figure et j'ai pressé le bouton du séchoir. J'ai sursauté en voyant un visage étranger dans la glace. Familier, mais pourtant étranger. Comme une ancienne collègue que l'on croise dans la rue, dans un quartier inhabituel, et dont on ne sait plus si on la connaît ou non. Avec les cheveux décolorés, j'avais l'air d'une reproduction plus jeune de moi-même, les rides de mon visage comme atténuées. Je pouvais encore sentir l'odeur piquante du peroxyde.

De la gare routière de Marbella, les cars partaient dans toutes les directions. Séville, Málaga, Madrid et d'autres villes que je ne pouvais situer. J'avais choisi une gare assez grande, fréquentée par toutes sortes de gens. Là où personne ne ferait attention à moi. J'ai fait le tour de la gare pour trouver une boîte aux lettres. J'ai sorti l'enveloppe matelassée qui contenait une lettre pour Benji et les clés de l'appartement à Gramercy. Je l'ai serrée dans ma main pendant quelques secondes.

Je ne savais pas si c'était valable juridiquement, mais je me suis dit que ça pouvait passer. Je lui écrivais qu'il aurait ma société et l'appartement. C'est tout ce que je laissais derrière moi. Les parents de Patrick lui feraient peut-être des difficultés, mais dans ce cas, s'il pensait que c'était important pour lui, il se battrait. L'enveloppe est tombée dans la boîte avec un bruit sourd.

Derrière la gare, le car était déjà là. Les gaz d'échappement se mélangeaient à la fumée de cigarette des voyageurs qui tiraient quelques bouffées rapides avant de monter.

C'était mon troisième car de la journée. A huit heures, j'avais quitté Tarifa en allant vers l'est. J'avais changé de car à Algésiras et j'étais passée par Gibraltar, là où l'Atlantique devenait Méditerranée.

L'immense falaise s'était transformée en ombre derrière moi lorsque j'avais continué vers Marbella.

— Où ? a grommelé le chauffeur lorsque je suis montée.

Je lui ai montré mon billet.

— Puerto Banús, ai-je répondu.

Je me suis installée dans un canapé du *Sinatra Bar* avec vue sur les bateaux de luxe du port. Ils avaient l'air grotesque, comme des enfants qui grandissent trop vite. Des Ferrari et des Lamborghini passaient lentement dans la rue.

Machinalement, j'ai étudié le menu et j'ai commandé une tartine grillée. Deux hommes avec le nez brûlé par le soleil sommeillaient sur leurs bières et une femme avec des lunettes dorées se reposait entre deux achats, entourée de sacs Versace et Armani.

Pour patienter, j'ai sorti un bloc-notes et un stylo et j'ai esquissé un croquis du port : les coulisses d'un spectacle où l'on parlait de réussite et d'argent. La ville de Puerto Banús était construite comme un village de pêcheurs dans un esprit pittoresque avec des maisons blanches et des escaliers étroits qui grimpaient entre les rues. Mais plus aucun pêcheur n'avait l'argent nécessaire pour y vivre.

— Ah, je suis si fatiguée, quelle nuit, a dit une nana dans un anglais britannique lorsqu'elle s'est avachie dans le canapé le plus proche de la rue.

— Je ne sais pas quand on aura le temps de dormiiiiir, a dit sa copine en faisant un signe séducteur au serveur qui s'est précipité vers elles.

Il portait une boucle d'oreille en or et un tee-shirt noir avec les manches retroussées sur ses muscles.

— *A better tomorrow*, a dit la nana.

— Pour moi aussi, a dit l'autre en se glissant sur le siège en face.

Elles ont étiré leurs longues jambes vers la rue et l'une des deux a enlevé ses chaussures en bougeant ses orteils aux ongles vernis en argenté.

Le barman jonglait avec des briques de jus et des citrons en remplissant les verres de glace pilée. Sur le menu des cocktails, une alternative sans alcool s'appelait *A better tomorrow*.

— Ces chaussures vont me tuer, a lancé une des jeunes femmes.

Elles avaient toutes deux les cheveux dans des nuances de blond, blond platine avec les racines teintes en marron. Selon les chroniqueurs de mode de l'année, les cheveux devaient avoir l'air négligés et ébouriffés, comme si on ne s'en était pas du tout occupé.

— Regarde, mais ne te retourne pas, a chuchoté la blonde en jetant un coup d'œil vers la rue.

Une Maserati rouge est passée pour la septième fois.

— Elle est tellement merveilleuse.

La blonde platine a soupiré légèrement.

— Attention, c'est celui qui ramène les jeunettes, des filles de treize ans. Il a un appartement sous les toits ici dans le port, le jacuzzi est encore plus grand que le salon.

— Oui, mais la voiture. Elle est tellement cool.

— Et si tu voyais son yacht, c'est le plus grand du port.

— Tu y es déjà allée ou quoi ?

— Deux fois.

La blonde a hoché la tête en sirotant son cocktail de jus de fruits.

— Quoi, il est plus grand que le *Golden Star* ? Le yacht de Leeson ? *L'Athena* ? Mais arrête, tu mens. Tu n'as quand même pas été sur tous les yachts du port ?

— Non, mais sur pas mal.

La blonde a fait un geste avec la tête en tournant son regard vers les voitures.

J'ai caché le croquis en me penchant vers leur table.

— Bonjour, excusez-moi, je voulais vous demander, vous êtes des mannequins ?

Les jeunes femmes se sont regardées en riant et en arrangeant leurs coiffures.

— Pourquoi vous voulez savoir ça ?

— Je travaille pour un journal américain, ai-je dit en exagérant l'accent new-yorkais.

— Lequel ? Elles ont souri et leurs dents brillaient toutes plus intensément les unes que les autres. *Vogue* ?

J'ai fait un mouvement avec la tête, assez équivoque pour être interprété comme elles le souhaitent.

— Je dois faire un article sur la vie glamour de la Costa del Sol, la vie de la jet-set. Vous pouvez m'en parler ?

Je me suis approchée d'elles.

— Vous allez nous interviewer ?

La blonde platine a ouvert son sac à main clinquant et en a sorti un rouge à lèvres.

— Vous savez, on est un peu fatiguées. Hier, on est allées à une fête dans les montagnes. On en revient à peine.

— Ce sont des fêtes complètement dingues. Elles ne se terminent pas avant onze heures du matin.

La blonde platine s'est penchée vers sa copine.

— Il y aura des photos aussi ?

— Vous vous appelez comment ?

J'ai noté minutieusement leurs prénoms pour qu'elles me prennent au sérieux. La blonde s'appelait Emma et la blonde platine Mélanie.

— J'imagine que vous rencontrez de nombreuses célébrités à ces

fêtes, ai-je poursuivi.

— Qu'est-ce que vous croyez ? a dit Mélanie en écarquillant les yeux. On ne peut pas les compter, tellement il y en a.

— Sean Connery vit ici, a dit Emma. Mais on ne l'a pas encore croisé. Par contre, Antonio Banderas court régulièrement le long du Golden Mile.

— Hier, à la fête, j'ai rencontré un gars qui connaît quelqu'un qui joue avec Robbie Williams, a dit Mélanie. Elle a parlé un peu plus fort : Il dit que Robbie s'apprête à descendre ici.

— Mais arrête, a dit Emma. Tu ne m'en as pas parlé.

— Je viens juste de rentrer, a dit Mélanie.

Elle a sorti un petit miroir de son sac et a ouvert son rouge à lèvres.

— J'ai entendu qu'il y a aussi des fêtes sur les bateaux ici.

J'ai fait un geste vers les jetées du port.

— Mon Dieu, oui. Surtout maintenant à l'automne, quand les propriétaires descendent de Londres et de Paris.

— Est-ce que les bateaux restent ici dans le port ?

— Oui, bien sûr, s'ils ne vont pas à Nikki Beach, a dit Emma.

— Une fois, j'ai vu la princesse Madeleine de Suède là-bas, a dit Mélanie, et Harry bien sûr.

— Quel Harry ?

Je griffonnais pour la forme.

Emma a ri en se mettant la main sur le front. Le prince bien sûr ! Elles se sont regardées en secouant la tête, et en faisant danser leurs boucles blondes.

J'ai tourné la page de mon bloc-notes. Depuis que les filles étaient entrées dans le bar, les deux gars aux nez rouges s'étaient redressés. Ils ricanaient, trinquaient en essayant de capter leur attention.

— Il y a un riche Français qui a un yacht ici. Je me demande si vous le connaissez. Il s'appelle Alain Théry.

Mélanie a froncé son nez.

— Ben quoi, ce n'est pas une star.

— En France il est connu. Nous avons beaucoup de lecteurs à Paris.

Mélanie a penché la tête un peu de côté, pour qu'on voie mieux son long cou. Elle a remis sa boucle d'oreille qui se balançait.

— Mais lui, il ne va jamais à Nikki Beach, a-t-elle dit. Juste un peu plus loin dans le port.

— Vous savez quel est son bateau ? ai-je demandé.

Emma a fini son cocktail.

— Vous voulez autre chose à boire ? ai-je proposé en souriant. Le journal vous invite.

— Dans ce cas, je prends un Cosmopolitan, a répondu Mélanie rapidement.

— Une Vodka Red.

J'ai fait signe au barman qui a pris la commande.

— Il y avait une fête là-bas hier, a dit Emma.

— Où ça ? a demandé Mélanie.

— Sur son bateau. Celui de cet Alain.

— Comment tu le sais ?

Mélanie a tout de suite saisi son Cosmopolitan sur le plateau et en a bu une gorgée.

— Suz connaît le capitaine. Je te l'ai déjà dit.

Emma s'est tournée vers moi.

— Il y a beaucoup de filles qui sortent avec les capitaines pour pouvoir rester sur les bateaux. On doit arriver en yacht à Nikki Beach, sinon, c'est embarrassant. Mais une fois que les propriétaires reviennent, ces filles-là doivent s'éclipser.

— Une de mes copines, a dit Mélanie, elle s'est rendue une fois à une fête là-bas, au printemps dernier. Il y avait du champagne à gogo. Tout ce que tu pouvais désirer était à disposition sur les tables. Vous savez...

Elle s'est passé la langue sur les lèvres et le doigt sous le nez.

— De la cocaïne ? ai-je chuchoté.

Mélanie a avancé les lèvres en mettant un doigt dessus.

— Où se trouve ce bateau ? ai-je demandé en regardant vers les embarcations blanches et fuselées.

Emma a pointé vers l'ouest, vers la partie du port au bout des jetées, là où le village artificiel s'ouvre sur la mer, avec ses boutiques, ses restaurants et ses appartements : deux millions d'euros pour un studio selon les annonces des agences immobilières devant lesquelles j'étais passée en descendant du car.

— La jetée n° 0, a-t-elle dit avec recueillement.

— Là où sont les plus grands bateaux. Mélanie a fait du bruit avec sa langue. Certains paient jusqu'à dix mille euros par mois pour pouvoir accoster à la jetée n° 0.

— Vous connaissez le nom du bateau ? ai-je demandé. Je voudrais le prendre en photo.

— Vous avez apporté un appareil photo ? a demandé Mélanie en écarquillant les yeux. Je ne me suis pas arrangée.

— Vous savez, Suz m'a raconté quelque chose d'effrayant. Emma nous a regardées toutes les deux pour être sûre de capter notre attention. Il y avait une fille qui sortait avec lui, le propriétaire je veux dire, le riche, là. Elle a été violée.

Mélanie s'est rebiffée.

— Mais ce ne sont que des on-dit.

— Oui, elle était sûrement d'accord. Emma a détaché la tranche de citron de son verre pour la lécher. Je veux dire, elle est allée avec lui sur le bateau, alors...

— Certaines nanas sont tellement naïves, a dit Mélanie, elles pensent qu'on peut juste faire un tour en bateau et boire du champagne. Bien sûr que ça le met de mauvaise humeur. C'est quand même son bateau.

— Qu'est-ce qui s'est passé avec cette nana ? ai-je demandé.

Emma s'est saisi le poignet en le soulevant en l'air.

— Des menottes. Et tout ça. Il l'a attachée aux lampes de chevet, vous pigez, non, tout est fixé quand on est sur un bateau.

— Elles sont nombreuses à être d'accord pour ça aussi, a ajouté Mélanie.

Emma a siroté son cocktail.

— Mais après, elle voulait descendre, et elle n'a pas pu. Il s'est un peu éloigné en mer, derrière les jetées. Il est connu pour ça.

Je me rappelais la rumeur que Caroline Kenney m'avait rapportée.

— C'est parce qu'il ne sait pas nager ?

Mélanie et Emma ont ri sous cape en s'échangeant des regards. Il était clair pour elles que cette journaliste n'était pas très intelligente et pas très au courant des pratiques.

— C'est évident. Il quitte le port quand il y a des nanas à bord, pour qu'elles ne puissent plus changer d'avis.

— Et pour qu'on n'entende pas quand elles crient.

— Elle ne pouvait presque pas marcher le lendemain, a dit Emma à voix basse. On a attendu au moins trois jours ou peut-être une semaine, enfin quelque chose comme ça avant de la revoir sur le port.

J'ai regardé vers la jetée n° 0 où les grands yachts couvaient sur l'eau calme, avec leurs bouts pointus et leurs hublots étroits, comme des yeux noirs. Ça leur conférait un air assez méchant.

— Elle est toujours ici maintenant, cette jeune femme ? ai-je demandé. Ce serait intéressant de lui parler.

— Elle est rentrée, a dit Emma.

— Eh oui, mais bon Dieu, ce n'est quand même pas si étonnant que ça soit un peu rude. Si c'est la fête, c'est la fête. Si tu m'avais vue ce matin. Mélanie a baissé la tête et s'est passé les mains dans les cheveux pour les ébouriffer et arranger sa coiffure : Ce n'était pas vraiment le matin, d'ailleurs, ça a duré jusqu'à une heure.

— Avec ce Phil ? a dit Emma.

Elle s'est redressée alors que trois jeunes hommes espagnols s'asseyaient à côté du bar. Ils arboraient chaînes en or et grandes montres brillantes.

— Non, tu es folle, c'était Liam, tu sais, celui qui connaît le gars qui joue avec Robbie Williams. Je te l'ai déjà dit.

— Il est vieux.

Emma a fait une grimace de dégoût.

— Nooon, Robbie a juste un peu plus de la trentaine.

— Non, je parle de Liam. Il a quarante, au moins.
— Oui, mais tu as vu sa maison ? Sur la route de Ronda ?
— Ce n'est même pas sa maison. Suz m'a raconté une fois qu'il est genre gardien. Il s'occupe de la maison quand les propriétaires ne sont pas là.

Mélanie a mis sa main devant la bouche en détournant son regard. Elle a arrangé ses cheveux et a de nouveau plongé sa main dans son sac pour sortir son rouge à lèvres. Il était brillant et de couleur rouge sang, elle a pointé la direction de la jetée n° 0 avec.

— D'ailleurs, il s'appelle *L'Epona*, si vous voulez savoir.

— Le bateau d'Alain Théry ?

— C'est la déesse des chevaux, a ajouté Emma.

Mélanie et moi l'avons toutes deux regardée avec étonnement.

— Comment tu le sais ?

Emma a haussé les épaules en regardant ailleurs et son regard s'est rivi à une Porsche noire qui passait à faible allure.

J'ai remercié les jeunes femmes en prenant leur numéro de téléphone. J'ai dit que le photographe leur ferait signe dans une semaine au plus tard. Ensuite, je me suis levée pour payer au bar et je suis sortie. J'ai flâné le long du quai en allant vers la jetée n° 0.

Comparée à la violence de la mer à Tarifa, la Méditerranée était calme comme un lac. Et l'Afrique n'était plus si proche : le continent était à peine visible, un mince coup de pinceau bleu foncé à l'horizon.

L'Epona était le cinquième yacht sur le quai. Je suis lentement passée devant sans m'arrêter. J'ai regardé tous les bateaux, en ayant l'air un peu admiratif. La passerelle était levée. Sur un panneau accroché à la poupe à l'endroit où il y avait une ouverture dans le bastingage et où montait un petit escalier, il était indiqué *No entry, no pasar, ne pas monter à bord*. Le pont était d'un bois rare et clair, genre forêt tropicale en voie d'extinction. Des portes aux vitres teintées menaient vers l'intérieur du bateau.

Je me suis arrêtée trois bateaux plus loin où un homme en jean et coupe-vent bleu marine était en train de charger des sacs sur le pont.

— Quel beau bateau, me suis-je exclamée. Combien coûte un yacht comme celui-ci ?

Il a jeté un coup d'œil vers moi.

— Plus que vous pouvez payer, a-t-il dit en jetant sa cigarette dans la mer.

— Je sais, ai-je répondu. C'est pour cette raison que je m'intéresse à celui-là. J'ai montré le yacht d'Alain Théry : Vous connaissez la marque ?

— *L'Epona* ? L'homme a fait un pas sur la passerelle en étirant son cou : C'est un Marquis.

Il m'a regardée de haut en bas plusieurs fois sans gêne.

— Il y a quelqu'un ici qui en vend ? ai-je demandé.

L'homme a pointé une direction derrière lui, au-dessus des autres jetées qui s'étaient comme des doigts à partir du quai.

— Essayez à la marina Banús, a-t-il dit.

— Merci, ai-je répondu en traversant la rue.

Je me suis postée près d'un petit kiosque à glaces, avec vue sur *L'Epona*. Pas un mouvement dans le bateau. Lorsque j'ai acheté une petite bouteille d'eau, j'ai découvert qu'on ne m'avait pas rendu toute la monnaie au *Sinatra Bar* : il manquait trente euros dans la liasse de billets à droite. Soudain, ma colère s'est cristallisée sur le barman avec la boucle d'oreille en or. J'ai à peine eu le temps de faire un pas dans la rue vers le bar qu'une Jaguar vert-gris a tourné sur le quai et s'est garée devant *L'Epona*.

Je me suis repliée rapidement dans une boutique de vêtements en me cachant derrière une rangée de tee-shirts.

La portière du conducteur s'est ouverte et un homme en est sorti. Il était habillé d'un costume seyant bleu-gris. Il avait des lunettes de soleil modèle pilote et ses cheveux étaient châains et coupés court. J'ai senti un frisson dans le bas de mon dos qui a glissé le long de ma colonne vertébrale et s'est déchargé comme une flamme dans ma nuque.

C'était lui.

Alain Théry a bougé mollement, au même rythme que le reste du port. Tout le monde y avançait sans but, la plupart ayant déjà tout ce qu'ils pouvaient désirer. Il s'est retourné et a jeté un œil vers les bars, là où je m'étais installée plus tôt. Il a ensuite suivi du regard une voiture de sport qui passait dans la rue. Puis il a fermé la portière de la voiture derrière lui et a appuyé sur une télécommande. Au même moment, j'ai observé un mouvement sur le pont supérieur du bateau. Une minute plus tard, les portes se sont ouvertes et un homme est sorti. Il était habillé décontracté, tout en blanc. Il avait des cheveux foncés et il a levé la main pour esquisser un petit signe.

Quand Alain Théry est monté à bord, j'ai pu distinguer une autre passerelle qui n'y était pas avant. Les deux hommes ont échangé quelques mots et Alain Théry a disparu derrière les portes.

L'autre homme, ça devait être le capitaine, est resté sur le pont pendant que la passerelle se retirait comme une langue dans un trou de la poupe.

— Vous voulez acheter quelque chose, a dit quelqu'un derrière moi.

Je me suis retournée. Le marchand, pas très avenant, s'était posté à côté d'un présentoir de lunettes de soleil. Je me suis approchée et j'ai choisi la copie d'une paire de Ray-Ban. Quand il m'a annoncé le prix, j'ai compris que c'étaient des vraies.

En rentrant par les quais, j'ai résisté à l'envie de passer par le *Sinatra Bar* pour réclamer mes trente euros. Je n'aurais pas manqué de provoquer une dispute et je me serais fait remarquer par bien trop de gens.

Je me suis arrêtée devant une boutique Armani et j'y suis entrée.

— Je voudrais une robe et une veste assortie, si vous avez.

La vendeuse, très apprêtée, m'a dévisagée d'un œil hautain et méprisant, comme si je sortais du caniveau.

— De quelle couleur ? Et à quel genre de robe pensez-vous ?

— Courte, ai-je dit. Rouge, ce serait bien.

Elle m'a conseillé trois robes et je me suis dirigée vers les cabines d'essayage. La deuxième m'allait parfaitement. Elle descendait à mi-cuisse et me moulait tellement que j'avais du mal à bouger. J'ai essayé de la monter au-dessus des fesses et c'est passé. La robe coûtait huit cents euros.

— Je la prends, ai-je dit en sortant de la cabine avec la robe sur moi.

J'ai vu une veste sur un mannequin et je l'ai essayée tout de suite, dans la boutique. Elle m'allait et je l'ai aussi gardée sur moi. J'ai fourré mon vieil anorak en boule dans mon sac : peut-être ferait-il froid ce soir. J'ai ensuite glissé la main dans mon sac pour trouver de l'argent et j'ai réalisé qu'il me faudrait aussi en acheter un nouveau.

La vendeuse m'a invitée à me retourner afin qu'elle puisse enlever les étiquettes. J'ai saisi une grande barrette sur le comptoir. Je prends celle-là aussi, ai-je ajouté.

En m'éloignant de la boutique, je me suis regardée dans une vitrine pour fixer la barrette. C'était toujours un choc de me voir en blonde. Les baskets n'allaient pas avec la robe, tout comme ce vieux sac en bandoulière, mais je pourrais m'en occuper plus tard. J'ai jeté le sac Armani qui contenait mes vieux vêtements dans une poubelle.

Derrière la grille de la marina Banús, le vigile, affalé, semblait lutter contre le sommeil en dodelinant de la tête.

— Bonjour, ai-je lancé.

Il n'a pas bougé d'un pouce. J'ai tapé sur la vitre. Il a tourné la tête vers moi en enlevant rapidement ses écouteurs.

— J'ai besoin de voir un bateau, ai-je dit. Pour mon employeur, ai-je ajouté.

— D'accord.

Le vigile s'est assis sur son siège. Je commençais à m'habituer à être dévisagée comme une bête de foire. Je me suis avancée d'un pas en espérant que la guérite cacherait mes baskets usées. Je les avais payées quinze dollars six mois plus tôt dans un magasin d'usine à côté de Ground Zero.

Le vigile s'est emparé du téléphone. J'ai tourné le regard vers les jetées où se trouvaient les bateaux à vendre, gros comme des mini-porte-avions, acérés et clinquants. Je me suis demandé combien de millions j'étais censée proposer.

— Un vendeur va venir, a dit le vigile en remettant les écouteurs sur ses oreilles.

J'ai regardé l'heure. Il était cinq heures moins le quart. Je devais aussi changer de montre. On peut tout changer, teindre, transformer, ai-je pensé. Et il y a pourtant des gens qui pensent savoir des choses sur vous simplement en vous regardant.

— Bonjour. J'ai salué d'un sourire le vendeur qui venait vers moi à pas rapides : Je m'excuse d'être venue sans prévenir mais je dois prendre des renseignements sur un yacht pour mon patron.

J'ai remonté mes lunettes sur le front en exagérant au maximum l'accent de la côte est.

— Pas de problème, est-il déjà client chez nous ?

Le vendeur m'a gratifiée d'un sourire très convenu. C'était un homme d'une trentaine d'années avec des dents blanches et une poignée de main très molle.

— Non, mais il est en train d'emménager ici, ai-je répondu. Richard Evans, un journaliste de renom à New York, vous en avez sûrement entendu parler ?

Le vendeur a hoché ostensiblement la tête pendant qu'il m'invitait à passer la barrière.

— Que lui faut-il ?

— Un Marquis, ai-je répondu. Ce n'est pas la peine de me montrer autre chose. M. Evans est fan de Marquis.

— Un bon choix. Un excellent choix. On vend beaucoup de bateaux américains quand le dollar est bas. Et on parle de quelle taille ?

J'ai posé la main sur son bras.

— Montrez-moi ce que vous avez, ai-je répondu.

Je l'ai reconnu tout de suite. Deux Marquis étaient à quai l'un à côté de l'autre et tanguaient mollement. Ils avaient l'air d'être le grand et le petit frère Marquis : aussi hautains et suffisants l'un que l'autre, le même regard sournois dans les hublots noirs.

— Le grand, ai-je dit. C'est celui-là.

— La reine, a dit le vendeur avec tendresse. Il a caressé la rampe de la passerelle, comme si c'était sa future femme. Un Marquis de soixante-neuf pieds, a-t-il ajouté. Excellent choix. S'il paie en euros, en ce moment cela ne lui coûtera qu'un million huit. Cinq cent mille euros de moins qu'un bateau européen équivalent.

— Je peux l'examiner de plus près ?

— Bien sûr. Le vendeur est monté sur la passerelle en me tendant la main pour m'escorter à bord : C'est une vraie beauté, une grâce et une

élégance uniques. Vous allez découvrir que les espaces intérieurs offrent davantage que ce que l'on voit d'habitude, même sur des yachts plus grands que celui-ci.

— Mon patron veut tout savoir, ai-je dit en grim pant à bord. Peut-on commencer par la chambre ?

La musique tapait fort dans le centre de Puerto Banús, là où les discothèques resteraient ouvertes encore un bon moment tandis que la jetée n° 0 commençait à se préparer pour la nuit. Les restaurants le long du trottoir avaient fermé. Un groupe de jeunes femmes aux talons hauts sont descendues en titubant d'un yacht baptisé *Ma Petite*. J'entendais leurs commentaires sur la fête, manifestement nulle, s'estomper à mesure qu'elles s'éloignaient lentement vers les discothèques.

Je m'étais assise par terre, adossée à une petite tour au bout de la jetée n° 0, fatiguée d'aller de bar en bar, de boire des boissons sans alcool en déclinant les invitations des touristes et des golfeurs soûls.

La Jaguar vert-gris n'avait pas bougé de toute la soirée. Par deux fois, j'avais vu le capitaine descendre du pont supérieur pour fumer une cigarette en louchant vers les lumières attirantes du port. J'ai supposé qu'il avait hâte de voir le propriétaire quitter le bateau en fin de saison pour enfin pouvoir utiliser les trois chambres du pont inférieur à son gré.

Alain Théry ne s'était pas montré de toute la soirée.

J'ai décidé d'attendre encore une demi-heure et j'ai fermé les yeux. Le sommeil m'a attirée dans un vide obscur. J'ai soudain tressailli et j'ai rouvert les yeux. La Jaguar était toujours au même endroit. Il n'y avait plus de lumière. S'il ne dormait pas maintenant, il ne dormirait jamais.

J'ai ouvert le grand sac doré que j'avais trouvé à un prix imbattable et j'ai enfilé mes nouvelles chaussures. J'ai fourré mes vieilles baskets sous un buisson avec l'anorak, les derniers restes de mon ancien moi. J'avais jeté l'autre sac dans la poubelle des toilettes d'un grand magasin, celui où j'avais peaufiné mon déguisement avec beaucoup trop de maquillage. En me promenant sur la jetée n° 1 pour inspecter *L'Epona* sous un autre angle, j'avais jeté mon téléphone portable à la mer.

Les nouvelles chaussures avaient des talons aiguilles et une boucle en or sur le côté. Elles étaient trop petites d'une demi-pointure. J'avais fait ce choix exprès, afin qu'elles me maintiennent bien le pied et qu'elles ne bâillent pas dans les escaliers. Je n'aurais, de toutes les façons, pas le temps d'avoir des ampoules.

J'ai vérifié une dernière fois le contenu du sac. J'ai senti le métal dur entre mes doigts. Les bouteilles en plastique et le drap. Ensuite, je

me suis levée en agitant mes jambes pour les dégourdir, en étirant mes muscles avant de commencer à marcher.

Il n'y avait pas de panneaux sur la jetée n° 0 pour interdire aux étrangers d'y accéder, comme sur les autres jetées. Les plus grands bateaux avaient leur propre vigile, mais il était aussi très courant que le capitaine serve de gardien. C'était le vendeur du port de plaisance qui me l'avait expliqué quand je lui avais exprimé mon inquiétude de devoir employer trop de personnel pour entretenir le bateau : mon patron ne voulait pas être dérangé quand il venait se reposer.

Je me suis postée devant *L'Epona* en appelant tout bas "Hé ho". Ensuite, j'ai essayé un sifflement et encore une fois "Hé ho". J'ai fini par jeter un caillou sur la porte basse au centre de la poupe. Une minute plus tard, la porte s'est ouverte et le capitaine a sorti sa tête brune et ébouriffée de la cabine. Derrière, il y avait la salle des machines. Un câble orange et épais descendait dans un trou à ses pieds, c'était celui qui alimentait le bateau en électricité lorsqu'il était à quai. J'ai répété mécaniquement tous les détails du plan que j'avais mémorisé.

— Que se passe-t-il ? a dit le capitaine en espagnol, en sortant de la cabine. Il m'a regardée avec des yeux plissés, j'avais dû le réveiller : Vous vous êtes perdue ?

J'ai mis un doigt sur la bouche, en avançant les lèvres et en lui faisant signe de s'approcher. Il a fait quelques pas sur la plate-forme à hauteur réglable, bien pratique quand on voulait se baigner en pleine mer.

— Je suis un cadeau pour Alain Théry, ai-je chuchoté en anglais. Je me suis caressée de la main pour mettre en valeur ma robe chic et la rondeur de mes hanches – je n'étais pas bon marché. Un cadeau, ai-je répété en espagnol pour être sûre qu'il comprenne.

— Je n'étais pas au courant.

Il parlait maintenant anglais avec un fort accent.

— Evidemment, sinon ce n'est plus une surprise, ai-je répondu en posant le pied sur la corde qui reliait le bateau au quai afin que ma robe remonte de quelques décimètres et donne à voir ma culotte : blanche, en dentelle, du rayon sous-vêtements du grand magasin.

Entre moi et le bateau, il n'y avait qu'un mètre et demi d'eau. De chaque côté de la cabine, montait un escalier jusqu'au cockpit. Quatre marches. Je pouvais entrevoir le bouchon chromé du réservoir diesel sur le côté droit de la coque. La passerelle se trouvait sur la gauche, cachée dans la dernière marche. J'espérais que le capitaine avait la télécommande sur lui.

— Allez. Que dira Alain Théry quand il saura que vous l'avez fait attendre toute la nuit pour avoir ses friandises ?

Le capitaine a réussi à détacher son regard du point blanc entre mes

jambes. Il m'a tourné le dos pour grimper l'escalier gauche. La passerelle hydraulique est sortie avec un petit bruit coulissant.

Je suis montée à bord. Le capitaine était adossé à la petite grille tout en haut de l'escalier. Il ne s'est pas écarté lorsque j'ai atteint la dernière marche. La fibre de verre était glissante sous mes talons. Son visage était proche du mien.

J'ai mis la main dans mon sac et j'ai saisi le métal arrondi. J'ai sorti les menottes et les lui ai balancées sous le nez.

— On va faire du bruit. Alors, ne venez pas nous déranger quand on sera en train de s'amuser comme des petits fous. J'ai effleuré le métal de la main : Quand j'aurai fini avec Alain, je monterai vous voir. Mais il faut d'abord ouvrir cette grille.

Le capitaine a ricané et la grille s'est ouverte avec un petit bruit.

— C'est ça, mon chéri, ai-je poursuivi en montrant le pont supérieur. Quand vous aurez largué les amarres, vous monterez là-haut et vous quitterez le port. Tout droit. Vous connaissez déjà le chemin. J'ai pressé ma cuisse contre son entrejambe. Et quand vous m'entendrez crier, alors pensez que ce sera bientôt votre tour.

Je l'ai dépassé sur le pont arrière, là où le bois est déteint pour éviter qu'il n'absorbe trop la chaleur. L'endroit parfait pour prendre un petit-déjeuner au soleil. J'ai attendu qu'il m'ouvre devant les verrières teintées. Il m'a collé une main aux fesses lorsque je suis entrée.

Le rôle le plus élémentaire, ai-je pensé. Et ils se font avoir à tous les coups.

Mes talons se sont enfoncés dans la moquette et j'ai dû prendre appui sur le mur pour retrouver l'équilibre. Une faible lumière venait des spots encastrés dans le sol, et qui se reflétait dans les glaces au plafond. Je suis allée tout droit, dépassant des tabourets de bar arrondis et des fauteuils en cuir italiens. Il y avait un écran plat quarante-deux pouces qu'on pouvait sortir du mur. Les rideaux en lin n'étaient pas tirés. J'ai vu les lumières des bars scintiller et se refléter dans la surface sombre de l'eau. Le ciel était étoilé, la nuit était calme.

Droit devant moi, je voyais la cabine du capitaine, le tableau de bord avec le radar, le GPS, le gouvernail et tout ce qu'il fallait pour voler au-dessus de l'eau. Un escalier en plexiglas menait au second gouvernail, sur le pont supérieur. J'ai senti la présence du capitaine à deux mètres derrière moi et je me suis retournée. Son regard s'est fixé sur ma poitrine.

— Attendez un peu avant de démarrer le moteur, ai-je soufflé en baissant la voix, pour ne pas gâcher la surprise.

Il s'est gratté la nuque en ricanant.

— On veut être un peu tranquilles maintenant, alors grimpez là-haut pour faire les manœuvres. J'ai montré l'escalier qui menait au

pont supérieur : On se verra dans quelques heures, d'accord.

— Je crois bien ! a répondu le capitaine en faisant tourner la langue dans sa bouche ouverte.

J'ai attendu qu'il disparaisse avant de m'engager dans l'étroit escalier en bois qui menait vers les chambres.

J'ai retenu mon souffle en ouvrant doucement la porte de la chambre VIP. La lumière du hall s'est reflétée dans la glace à l'autre bout de la chambre. Le lit était vide. J'ai continué vers les deux chambres plus petites du milieu, normalement les chambres pour enfants. Une d'elles avait été transformée en bureau : il y avait une table et un PC avec un grand écran. Dans l'autre, il y avait un lit pour les invités. Alain Théry n'avait apparemment pas d'enfants, en tout cas pas d'enfants qui venaient lui rendre visite ici.

J'ai pris une grande inspiration avant de descendre les deux marches qui menaient à la *master bedroom*, à la proue. Je me suis remémoré l'aménagement de la chambre en espérant que rien n'avait été modifié par rapport au modèle original.

J'ai senti une légère secousse. Le bateau venait de se détacher du quai.

J'ai tourné lentement la poignée en bois massif de la porte. Elle s'est ouverte en silence : à peine un changement de pression dans l'air comme si le bateau avait respiré.

Un lit double, large, occupait presque tout l'espace de la chambre. J'ai vu la forme de son corps sous la couverture. Une respiration régulière. Il dormait.

J'étais agréablement surprise de sentir de la moquette sous mes pieds : je pouvais entrer sans faire de bruit dans la chambre et observer les détails à la faible lumière du couloir. Les placards et les armoires en bois de cerisier fixés au mur. La première porte à ma gauche donnait sur une penderie, l'autre menait à la salle de bains avec le jacuzzi. Il y avait un miroir au plafond et, près de la tête du lit, deux lampes de chevet fixées au mur par des attaches courbées en métal inoxydable.

— Il est l'heure de se réveiller, Alain.

Au même moment, le bateau a vibré : j'ai entendu le moteur démarrer et j'ai senti le bateau avancer. Vitesse maximum trente-deux nœuds.

Alain Théry a levé la tête et a ouvert deux petits yeux plissés vers la lumière. J'espérais qu'il ne verrait que mon ombre. Il a mis sa main au-dessus des yeux pour se protéger de la trop forte luminosité.

— Salut, Alain, ai-je dit doucement.

J'ai choisi de parler un anglais avec un léger accent.

— Qu'est-ce qu'il y a ? a-t-il dit. C'est qui ?

— Je suis un cadeau, ai-je poursuivi en attrapant les menottes et en

les laissant se balancer pour qu'il en distingue la forme.

— Qu'est-ce qui se passe, nom de Dieu ? Il a frappé sur le mur derrière lui et les lampes de chevet se sont allumées. Vous êtes qui ? On s'est déjà rencontrés ?

Une seule fois mais sous un éclairage tamisé, ai-je pensé, en espérant de tout mon cœur que j'avais été suffisamment insignifiante pour qu'il ne se rappelle pas de moi, que mon travestissement suffirait à me rendre méconnaissable.

— On parle ou on joue, ai-je poursuivi en levant ma main libre : j'ai arraché ma barrette et secoué la tête pour libérer mes cheveux blonds.

Il s'est assis en tendant sa main vers moi avec la paume vers le haut.

— Donne-les-moi alors, a-t-il commandé.

Ses cheveux étaient épars et son front dégarni. Il était pâle et il avait l'air plus empâté que lorsqu'il portait son costume seyant. Ses yeux clairs me fixaient et je pouvais m'imaginer comment ça s'agitait sous la couette.

— Vous d'abord, ai-je répliqué.

Je me suis approchée de lui en roulant les hanches et je me suis avancée jusqu'à la tête du lit. Il a ramené les genoux sous la couette en les écartant. J'entendais sa respiration devenir sourde et rauque.

— C'est une idée de qui ça ? a-t-il dit. De Vincent ?

Je me suis penchée vers l'avant en saisissant très fort son poignet. Je ne le quittais pas des yeux : son regard était blanc presque transparent. Il s'est décalé vers le centre du lit en ricanant et m'a glissé une main entre les jambes. J'ai serré les dents et j'ai tiré son bras vers la lampe un peu plus haut. Un clic et il était attaché.

L'autre main avançait sous ma culotte : je me suis tortillée et je lui ai donné un petit coup sur le bras. Il ne fallait pas qu'il découvre le sac en plastique en dessous, avec les derniers billets roulés en boule. Je lui ai donné une claque sur la main.

— Attention, ai-je averti. Ce n'est pas encore à vous.

Ensuite, j'ai sorti la deuxième paire de menottes du sac. Alain Théry a poussé un petit gémissement.

— Je vais vous faire mal, ai-je dit en contournant le lit et en prenant sa main gauche de l'autre côté. Je vais vous faire très, très mal.

Clic.

— Un cadeau de qui ? a-t-il dit en riant.

Je me suis éloignée du lit de quelques pas afin qu'il ne puisse pas m'atteindre avec ses pieds.

— De Patrick Cornwall, ai-je lancé.

Ça a pris plusieurs secondes avant que l'information n'arrive au cerveau d'Alain Théry et ne traverse son système nerveux. Il a écarquillé les yeux, son menton s'est affaissé et il a commencé à tirer sur ses bras.

— Nom de Dieu.

J'ai souri. Et j'ai pu déceler le moment précis où il a tout compris.

— C'est encore toi, sale pute. Tu n'en as pas eu assez à Tarifa ? Hein ? Je leur ai pourtant bien dit ce qu'ils devaient faire de toi.

Il a tiré et a essayé de se détacher, mais les lampes de chevet étaient bien accrochées au mur. Excellent standard, top qualité.

— Qu'est-ce que tu veux ? C'est criminel ce que tu fais. Ouvre ça avant que...

— Avant que quoi, Alain ? Avant que tu appelles tes gars et qu'ils me jettent à la mer ?

Je me suis assise sur un petit tabouret en cuir en posant le sac doré sur mes genoux.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles, a répondu Alain Théry. Tu es folle. Enlève ça avant que je devienne désagréable.

— Comme avec Patrick Cornwall ?

— Il n'aurait pas dû sortir en mer.

Alain Théry a essayé de faire de petits mouvements avec ses mains pour les faire glisser des menottes, mais elles étaient trop larges. Des mains d'ouvrier du Pas-de-Calais.

— Mauvaise piste, Alain, ai-je dit. Il n'est jamais sorti en mer.

Il s'est arrêté au milieu d'un mouvement et je l'ai vu essayer de prendre un air digne, celui de quelqu'un d'important.

— Je suis un homme d'affaires et je connais des gens du gouvernement français, du Parlement européen, et aussi ici sur la Costa del Sol. Des gens influents.

— Je te crois, mais ils ne sont pas là maintenant, n'est-ce pas ? J'ai regardé autour de moi : Il n'y a que toi et moi, donc tu peux continuer à parler. Ils l'ont emmené en mer, n'est-ce pas ? Après avoir jeté Mikhaïl Jetjenko de la terrasse à Alfama, ils ont poursuivi Patrick dans les ruelles. Ils l'ont rattrapé dans ce quartier ou ils l'ont attendu à l'hôtel ? D'ailleurs, comment vous avez su où ils s'étaient donné rendez-vous ?

— Tu es malade.

Il tirait sur ses bras et donnait tellement de coups de pied que la couette est tombée, révélant sa nudité. J'ai laissé mon regard glisser sur son corps nu, mais tout ce que je voyais, c'était le corps nu de Patrick au bord de l'eau. J'ai extirpé une des deux grandes bouteilles de mon sac. J'ai enlevé le bouchon et j'ai fait exprès d'en humer longuement le contenu.

— Je pense à l'incendie de l'hôtel à Saint-Ouen. Dix-sept personnes sont mortes, Alain. Il y avait un petit garçon qui rêvait de devenir Zidane, mais il ne joue plus au ballon, parce que tu as voulu en faire un exemple. C'est la raison pour laquelle tu as envoyé tes gars mettre le feu et veiller à ce que personne ne puisse en réchapper, n'est-ce

pas ? Afin que tout le monde sache ce qui arrive si on essaie d'échapper à tes camps d'internement ?

— Ouvre-les maintenant. Passe-moi les clés et je te laisserai peut-être partir.

— Et comment je ferai ? On est assez loin du port.

— Quoi ?

Il a tourné la tête de tous les côtés et son regard s'est arrêté sur un des hublots. Dehors, il faisait nuit. Aucun yacht dans le voisinage, pas de discothèques scintillant au loin.

— On pourrait essayer de nager, ai-je poursuivi, mais on m'a dit que vous ne nagez pas très bien.

Le bateau s'est arrêté doucement et la légère vibration du moteur a cessé. Je me suis levée. J'ai agité un peu la bouteille pour que le contenu gicle sur la moquette. L'odeur chimique, très forte, a immédiatement empli la chambre.

— Mais merde, qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que tu vas faire ? Ce n'est pas moi. La voix est montée dans les aigus : Ces gars-là, ils sont fous. Ils n'étaient pas censés le tuer. Je leur ai dit de lui parler, de le payer pour qu'il renonce à ses putains d'articles. Mais arrête nom de Dieu. Tu es complètement cinglée.

Alain Théry s'est tortillé et s'est jeté de long en large sur le lit. Il s'est mis à donner des coups de pied et s'est décalé vers la gauche du lit en essayant de s'éloigner le plus possible de la ligne d'essence que j'étais en train de tracer lentement le long du lit, sur le côté droit.

J'avais acheté un bidon de secours dans une station-service près de la gare routière à Tarifa et j'avais trouvé un terrain vague près de la mer. C'était la dernière chose que j'avais faite avant de quitter la ville, vider deux bouteilles d'eau et les remplir d'essence. Ensuite, j'avais jeté le bidon dans un buisson et j'étais repartie vers la gare routière pour arriver pile au moment où le car pour Algésiras démarrait.

— Ramón, nom de Dieu, Ramón, viens ici ! Alain Théry a crié aussi fort qu'il le pouvait : Je vais te tuer, sale pute. Ramón !

J'ai rempli mes poumons d'air.

— Oui, ouiiii, ai-je crié encore plus fort. Tue-moi, Alain, frappe-moi plus fort, tue-moi maintenant !

Alain Théry m'a regardée.

— Qu'est-ce que tu fous ?

J'ai souri.

— Je veux juste rassurer ton copain, qu'il sache que nous nous amusons bien ensemble.

Ses yeux sont devenus de petits traits.

— Tu n'as pas eu ta dose à Tarifa ? a-t-il dit. Tu veux savoir ce que feraient mes amis s'ils me trouvaient comme ça ?

— Quand ils vont te retrouver, ai-je répondu, ils ne te reconnaîtront

pas.

J'ai versé de l'essence sur le lit et Alain Théry a crié quand des gouttes lui sont tombées sur les jambes.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? J'ai de l'argent, qu'est-ce que tu veux ?

— Ça vaut combien ? ai-je demandé. James, l'immigrant, il a coûté combien ?

Alain Théry a ri, un rire de malade, qui a résonné fort, sonné creux avant de retomber sur la moquette et de s'estomper.

— Tu auras plus que ça, merde. Il m'a regardée, implorant : Tout le monde sait qu'ils mentent.

J'ai levé la bouteille pour que l'essence brille à la lumière des lampes de chevet. Je l'ai fait rouler contre ma joue et j'ai senti l'ivresse qui venait avec la forte odeur, la folie lorsqu'on en respire trop intensément les vapeurs.

— Et Mary Kwara ? Qu'avez-vous fait d'elle ? Vous l'avez larguée en mer aussi ?

— C'est qui ça ? a répondu Alain Théry. Je ne connais pas de putain de Mary.

J'ai marché le long du lit en faisant couler de l'essence sur la moquette puis je l'ai contourné pour faire la même chose sur le côté gauche. Alain Théry a gémi. Je me suis adossée au mur en fixant son visage qui cherchait maintenant à inspirer la pitié.

— Tu aurais pu te contenter de démentir les informations, ai-je dit, tu aurais pu acheter des témoins, offrir des pots-devin à la police, porter plainte contre le journal et flanquer une peur bleue à ses avocats. Mais tu l'as tué, tu n'as pas voulu le laisser partir. Pourquoi ? Parce qu'il t'a dérangé au milieu d'un déjeuner ?

— Je suis un homme d'affaires, a gémi Alain Théry. Je dois penser au commerce.

— Tu n'as pas assez d'argent déjà ? Mais il ne s'agit pas uniquement de ça, n'est-ce pas, c'est le pouvoir ? Ça t'excite.

J'ai visé pour balancer un jet entre ses jambes. Alain Théry a crié en essayant de se protéger et en gesticulant désespérément.

— Oui, fouette-moi, tue-moi, ai-je hurlé vers le plafond.

Alain Théry a craché mais il m'a ratée d'au moins un mètre.

— La pute d'un nègre, a-t-il sifflé. Il se pensait malin, mais quel crétin, il n'a pas compris à qui il avait affaire. Il n'a même pas compris qu'on le suivait, pas même quand son portable a été volé en pleine rue à Lisbonne. Américain va. Un reporter qui laisse n'importe qui lire ses sms. Il pensait être quelqu'un, qu'il était plus intelligent que moi.

Il a levé le menton en me fixant de ses petits yeux congestionnés. De la salive sortait de sa bouche. Il ressemblait à un chien, un animal enchaîné. Il n'était plus humain. J'ai serré le briquet dans ma main.

— Je leur ai dit de l’emmener au large, a-t-il sifflé. Reconduisez-le près de chez lui, en Afrique, et jetez-le là-bas. Ils m’ont raconté qu’il a crié comme un cochon quand ils l’ont largué en mer.

Je me suis lentement penchée pour ramasser un boxer en soie rouge qu’il avait jeté par terre. Je l’ai mis en boule et je le lui ai enfoncé dans la bouche.

— Tais-toi, salopard.

Il a secoué la tête et a soulevé son corps pour essayer de me donner un coup de pied, mais il ne pouvait pas m’atteindre. J’ai fixé cet homme qui se débattait sur le lit, sa peau blanche et ses yeux écarquillés, le ventre qui tombait sur un pénis ratatiné. Et j’ai observé la montre à son bras, les bois précieux dans la cabine, le luxe dans lequel il se vautrait.

— Quelle vermine, quelle putain de petite merde, ai-je lancé. Qu’est-ce qui te fait croire que tu vaux mieux que Patrick, que tous ceux qui sont morts pour ça.

— Uuuuh.

J’ai de nouveau soulevé la bouteille.

— Pour Salif, ai-je dit en arrosant son visage. Pour Checkna, Sambala et le petit garçon qui jouait au foot, pour Mary Kwara...

J’ai tendu le bras et le jet est tombé pile sur la soie rouge dans sa bouche.

— Pour Patrick.

Pendant une seconde, je me suis arrêtée pour regarder la soie s’imbiber de liquide. La mort dans son regard. Je ne sentais rien. Même pas l’ombre d’un doute.

J’ai allumé le briquet et j’ai levé la flamme vers lui.

— Brûle en enfer, ai-je lancé en me penchant.

Le feu s’est propagé à l’essence sur la moquette qui s’est enflammée. Alain Théry a poussé de petits cris étouffés lorsque le feu s’est répandu sur le sol. J’ai reculé rapidement. La dernière chose que j’ai vue avant de claquer la porte a été son visage tordu collé au mur, ses jambes qui bougeaient furieusement dans le lit lorsque le feu l’a atteint.

J’ai jeté les talons aiguilles et j’ai couru pieds nus dans le couloir et dans l’escalier. J’ai jeté un œil vers les marches en plexiglas qui montaient vers le pont supérieur où se trouvait le capitaine. La porte allait bloquer la fumée un petit moment encore mais l’alarme incendie pouvait se mettre en route n’importe quand maintenant.

J’ai contourné la cuisine et j’ai couru à travers le bar pour ouvrir en grand les portes vitrées sur la nuit noire. Au loin, j’ai aperçu les lumières de la plage et j’ai essayé de m’orienter en glissant dans l’escalier de droite. Tribord, la voix enjouée du vendeur résonnait en moi, c’est ce qu’on dit en mer.

L’Europe, ça devait être le continent en fait, me suis-je dit en me

penchant pour empoigner le bouchon du réservoir. J'ai tourné de toutes mes forces. Là-bas, des milliers de lumières scintillaient les unes à côté des autres le long du rivage. Un phare clignotait dans ma direction. Impossible d'estimer exactement la distance, environ un kilomètre, peut-être moins. A l'arrière, on distinguait les lumières de l'Afrique, plus lointaines, des yeux de chats brillants éparpillés dans la nuit. Le fanal d'un autre navire a frémi tout près avant de disparaître. Le bouchon était bien fixé. J'ai essayé avec les deux mains. C'est à ce moment-là que l'alarme s'est mise à hurler, un signal strident, qui m'a traversé le corps et a empli tout l'espace entre la mer et le ciel.

Le capitaine va arriver. Je ne pouvais rien voir à l'intérieur du bateau au-delà des portes vitrées teintées. Peut-être voit-il la fumée épaisse qui passe sous la porte. Il essaiera probablement d'éteindre l'incendie. Le Marquis est équipé d'extincteurs, un dans chaque pièce, mais cela prendra un peu de temps. Deux minutes, au moins, peut-être plus. Peut-être moins. Ensuite, Ramón viendrait, ou les deux hommes, s'il avait été assez rapide avec l'extincteur et s'il avait eu le temps d'aller jusqu'à la salle des machines chercher un outil pour libérer son chef. Peut-être iraient-ils directement vers le pont supérieur pour mettre à l'eau le petit bateau qui servait à accoster à Nikki Beach ou pour le ski nautique. Sans doute un canot pneumatique avec un *jet drive*. Si c'était le cas, ils arriveraient à rejoindre la plage et, bientôt, Alain Théry déjeunerait de nouveau au *Taillevent*.

Maudit bouchon. Mes mains étaient glacées par le froid. J'ai tourné et tiré, mais le bouchon de métal n'a pas cédé. J'avais craint que quelque chose comme ça ne se produise lorsque j'avais étudié le bateau d'exposition au port de plaisance. Le vendeur n'avait pas trouvé l'outil qu'il fallait insérer dans les deux petits trous afin de manœuvrer plus facilement le bouchon.

L'alarme a empli la nuit de son hurlement. Les étoiles tombaient sur moi.

Je me suis jetée de toutes mes forces sur le bouchon et, enfin, je l'ai senti céder et tourner. Je l'avais dans les mains. Le réservoir diesel était ouvert devant moi. J'ai jeté le bouchon à la mer. J'ai sorti à toute vitesse le drap et l'autre bouteille de mon sac. J'ai également jeté le sac à l'eau. J'ai ouvert le bouchon de la bouteille avec les dents. Mon bras tremblait et je devais le tenir pour ne pas perdre trop d'essence lorsque j'en ai imbibé le tissu. J'ai tendu l'oreille vers l'intérieur du bateau et j'ai cru entendre des voix d'hommes malgré l'alarme. Cela pouvait tout aussi bien être les cris d'Alain Théry qui me revenaient en tête. Avec les doigts gelés et mes mains tremblantes, j'ai introduit le bout du drap dans le réservoir. Le vendeur m'avait assuré qu'il ne suffisait pas de jeter une allumette dans un réservoir de diesel. Le diesel n'était pas aussi inflammable que l'essence. Mon patron n'avait

pas à s'inquiéter des incendies. On verra, avais-je pensé, en scrutant les réservoirs d'une contenance de deux mille cinq cents litres. L'image d'un cocktail Molotov s'était formée dans ma tête : un torchon en feu dans une bouteille d'essence.

J'ai allumé le briquet et je l'ai approché de l'extrémité du drap. Le carburant s'est enflammé et le tissu a pris feu, une flamme qui s'enroulait autour du tissu en s'approchant du réservoir.

J'ai sauté la dernière marche et j'ai couru sur la plate-forme si utile quand on voulait se baigner en mer. J'étais certaine d'entendre des cris pendant que j'ai soulevé ma robe jusqu'à la taille avant de plonger dans la mer.

L'eau gelée et sombre m'a engloutie, et j'ai glissé dans un néant satiné. Le silence qui m'a libérée de l'alarme et des hurlements. Je suis remontée à contrecœur à la surface, uniquement parce que mes poumons avaient besoin d'air. Là-haut, les bruits sont revenus avec d'autant plus de puissance. Tout ce que je voulais, c'était m'éloigner le plus possible de ce hurlement avant que l'onde de choc ne m'atteigne. Mon corps retrouvait des mouvements rythmiques et j'avais un sentiment de force, celui de mes jambes qui poussaient dans l'eau. J'ai nagé vers les lumières lointaines comme je ne l'avais jamais plus fait depuis l'époque des championnats scolaires. Des mouvements efficaces : il ne fallait rien lâcher, ne pas donner une seule chance à l'adversaire de combler son retard, se concentrer sur le but et gérer son énergie. Mon corps se souvenait bien de la longueur de la piscine : je devais être à trente mètres du bateau lorsque j'ai entendu la détonation et l'eau a explosé, jaune et orange. J'ai plongé pour amortir l'onde de choc. J'ai senti le souffle derrière moi et j'ai été projetée vers le fond comme un projectile. J'ai roulé dans un tourbillon sans fin. Quand je n'ai plus eu d'air dans les poumons, je suis remontée vers la surface. En me retournant, j'ai vu l'eau en feu. La chaleur parvenait jusqu'à moi comme un vent chaud au-dessus de la surface.

La seule chose qu'on pouvait encore voir du Marquis, soixante-neuf pieds, d'Alain Théry, était le bout du bateau, des flammes et de la fumée épaisse et noire. L'alarme avait cessé. J'ai entendu un bruit de moteur qui venait de l'ouest, de là où je pouvais distinguer le rocher de Gibraltar, au loin. Un bateau à moteur s'est approché à grande vitesse, mais le plus important était qu'il n'y avait pas de petit canot pneumatique en train de s'éloigner du yacht en feu.

J'ai fait du sur-place dans l'eau et j'ai observé un léger changement dans le ciel noir à l'est. Dans quelques heures, le soleil allait se lever. De la cendre se répandrait à la surface de l'eau, des morceaux tordus de fibre de verre remonteraient et peut-être même les corps de ceux qui étaient morts en mer.

Je me suis orientée vers le nord, et j'ai nagé avec des mouvements réguliers vers la plage.

LE DÉTROIT DE SUND

DEUX SEMAINES PLUS TARD

— Taisez-vous.

Il lui a donné un coup de coude.

Elle a baissé les yeux. Il n'avait pas besoin de le lui rappeler. Elle n'avait pas prononcé un mot depuis qu'ils avaient franchi la première frontière, dans les montagnes. Des nuits et des jours, dans le car. C'était un car bien chauffé, avec des sièges confortables. Elle pouvait s'adosser et dormir ou penser à ce qui l'attendait.

— Ne répondez pas, s'ils vous posent des questions, a-t-il sifflé dans son oreille. Vous êtes une femme, vous vous taisez. Ils le comprennent. Ils savent comment ça marche. Il s'est frappé la poitrine : C'est moi qui parle.

Puis, il s'est enfoncé les écouteurs dans les oreilles et elle pouvait entendre le rythme de la musique. Elle a tourné son regard vers la fenêtre. Jamais avant, elle n'avait vu autant de nuances de gris. Le ciel était gris pâle avec des nuages gris foncé qui passaient au-dessus de leurs têtes. Le goudron était d'un gris métallique sous les pneus du car. La fumée grise épaisse qui s'échappait de plusieurs énormes cheminées montait vers les nuages pour se mélanger avec le gris du ciel. L'herbe qui flottait à côté de la chaussée était gris-jaune.

Elle pensait à son nouveau nom. Celui qui était sur le passeport.

La photo ne lui ressemblait pas tellement et ce nom la gênait comme une ampoule au pied.

Un être humain, ce n'est pas uniquement un nom, a-t-elle pensé. Et pourtant, quand les derniers m'auront oublié, il n'y aura plus aucune trace de moi.

Et elle a pensé à Sefi qui allait bientôt se marier. Sefi aurait papoté tout au long du voyage. C'est bien que ce ne soit pas elle qui soit partie. Sefi se serait contentée d'un lit chaud et confortable pour dormir, une chambre à elle avec une vue à travers la fente d'une fenêtre. Elle ne se serait jamais rendue à Cadix et la famille n'aurait jamais pu rembourser la dette. Si Sefi était allée en Europe, leur mère n'aurait plus de maison.

Mary Kwara a prudemment tendu le cou lorsqu'elle a vu le panneau se rapprocher. Il ne fallait pas que l'homme voie qu'elle était curieuse. Ils l'ont dépassé très rapidement et ce qui y était inscrit ne lui disait

rien, mais elle voulait quand même retenir les noms. Elle oublierait ensuite certains d'entre eux, comme elle avait oublié Barcelone, Perpignan et Stuttgart une fois disparus derrière elle. Elle se demandait jusqu'où on pouvait aller au nord avant que la terre ne vire de nouveau vers le bas.

Malmö, a-t-elle pensé. Suède. Copenhague. Un avion est passé tout près au-dessus d'eux.

Elle allait faire ce qui avait été décidé. Sa mère avait conclu un accord avec les hommes qui avaient prêté l'argent pour le voyage, des cousins de quelqu'un qu'elle connaissait. Ils te trouveront un travail. Ils te procureront des papiers. Grand-mère avait voulu lui passer une amulette autour du cou pour la protéger des mauvais esprits et des maladies. Quelles superstitions, a sifflé sa mère. Ça n'existe pas en Europe. Elle avait échappé à l'amulette, mais elle avait appris par cœur l'adresse de l'homme à Cadix.

Elle ne parlerait à personne du voyage. Sa mère ne voudrait pas savoir. Sefi se mettrait à pleurer. Ses frères étaient à South-South où ils n'arrivaient pas à trouver du travail. Ils achetaient du *burukutu* pour se soûler avec le peu d'argent qu'ils possédaient.

Avec l'homme de Cadix, elle avait parlé des salopards qui jetaient les gens à la mer. Ils n'ont rien à faire de nous, avait-il répondu. Ce sont des voyous. Ce n'est pas du commerce.

Last exit in Denmark, disait un nouveau panneau.

L'homme de Cadix l'avait enfermée à clé dans l'attente de son *trolley*. Il lui avait montré le passeport. Apprenez votre nom, lui avait-il sans cesse répété. Il parlait comme ça, comme une casserole qui débordait d'eau bouillante. Mary Kwara avait regardé la photo d'une femme en lui demandant de qui il s'agissait. Ne posez pas de questions, avait-il encore fulminé. Ensuite, son *trolley* était arrivé et il avait confisqué le passeport.

Le car est entré dans un tunnel. Impossible d'en voir la fin, on n'apercevait que les murs blancs et les rayons de lumière au plafond. Le tunnel semblait long comme l'éternité. Elle a jeté un coup d'œil à l'homme sur le siège à côté. Il avait l'air de dormir, mais elle ne pouvait pas en être sûre. Elle ferait ce qu'il lui dirait. L'homme de Cadix connaissait ses parents.

Lorsqu'ils sont sortis du tunnel, elle a vu la mer. Elle s'est enfoncée encore un peu plus profondément dans le siège. Je ne veux pas prendre le bateau, a-t-elle pensé, et mille lumières se sont mises à danser devant ses yeux. Elle ne pouvait plus respirer. La route s'est inclinée devant elle et elle a vu le pont. Un énorme pont qui s'incurvait sur d'immenses colonnes. Et devant, au loin, là où le pont prenait fin, elle a aperçu une ville. Elle s'est cramponnée aux

accoudoirs. C'est là-bas que je vais, a-t-elle pensé, tout droit au-dessus de la mer.

Elle a fermé les yeux. Sefi serait certainement restée chez la femme avec les nombreux colliers. Elle se serait contentée de la nourriture et de la télé. Sefi est paresseuse. Elle n'aurait pas fait le tour de la maison sur la pointe des pieds en quête d'argent, profitant que la femme se soit absentée : elle n'aurait pas volé pour pouvoir acheter le ticket de car.

Dieu ne se préoccupe pas de telles petites choses, avait-elle pensé, mais elle lui avait quand même demandé pardon, pour se rassurer. Si elle n'était pas allée jusqu'à Cadix, ses parents auraient dû payer la dette. Et ensuite Sefi et ses enfants. Et si ses frères avaient réussi à envoyer de l'argent de South-South, cet argent aurait également servi au remboursement.

Son cœur s'était mis à battre la chamade lorsqu'elle s'était éloignée de la maison où elle avait logé de si nombreuses nuits. Elle avait mis plusieurs heures pour atteindre la gare routière de Tarifa. C'était une petite gare. Elle avait acheté le ticket dans le car. Lorsqu'ils sont arrivés dans les montagnes, elle a pu voir la ville en contrebas : on aurait dit des morceaux de sucre que quelqu'un avait fait tomber à côté de la plage. Puis, le car avait bifurqué et il n'y avait plus que de la terre autour. Après des kilomètres et des kilomètres de montagnes, de champs, de forêts, de villages, de villes et de stations-services, elle avait pensé que, au moins, elle s'éloignait de la mer. Et elle avait nourri l'espoir de ne plus jamais la revoir.

Mais la nuit dernière, l'espace d'un instant, elle s'était doutée que la mer était proche. Elle avait fermé les yeux en pensant que c'était la nuit qui lui faisait voir des choses qu'elle ne voulait pas. Des esprits et des vagues.

Mais maintenant, en pleine journée, elle voyait bien la surface de l'eau vert-gris se balançant des deux côtés du pont. Il n'y avait qu'une petite barrière et la voie ferrée entre elle et les profondeurs.

Elle allait devoir travailler dur pour payer sa dette. Cinq ans, peut-être dix. Ensuite, elle serait libre.

Alors, elle aurait une maison blanche et des fleurs rouges qui pousseraient dans le jardin. La maison aurait plusieurs pièces et une télévision et elle aurait son propre lit.

Et un jour, elle retournerait chez elle. C'était la première fois depuis le début du voyage qu'elle osait y penser. Si je rentre, y aura-t-il toujours quelqu'un pour se souvenir de moi ?

Le pont se soulevait et tournait sur des colonnes hautes comme des tours. Un panneau bleu et jaune est passé à toute vitesse dans tout ce

gris. Elle sentait l'autocar trembler dans le vent.

— Je m'appelle Promise, a-t-elle murmuré à voix basse. Je m'appelle Promise Makinwa-Keizer.

PRAGUE

DEUX MOIS PLUS TARD

Le petit bâton blanc glissait sur le ventre enduit d'un gel doux. Quelque chose bougeait en bas de l'écran : les contours d'un petit corps en position fœtale flottaient, comme au ralenti. Une pulsation lente.

— Le cœur, a dit le médecin en montrant une forme avec son stylo. Vous voyez ces beaux battements réguliers.

J'ai souri, c'est ce qu'on attendait de moi, mais je ne voyais qu'une image sur un écran. Une figure abstraite.

— Vous voulez peut-être entendre les battements du cœur ?

J'ai hoché la tête. Il a posé le stéthoscope sur mon ventre gonflé et m'a tendu les écouteurs. J'ai entendu un bruissement, un écoulement sourd, un rythme régulier. Comme lorsqu'on essaie de régler une vieille radio, ça me rappelait l'intervalle entre les chaînes où il n'y a pas d'émission. Il a déplacé le métal froid sur ma peau. Et soudain, c'était là. Une palpitation rapide et insistante. Les larmes me sont montées aux yeux et ma cage thoracique s'est comprimée. J'ai arraché les écouteurs et je les ai rendus au médecin. J'ai détourné le visage en m'essuyant les yeux.

Il était vivant. Il était vraiment vivant là-dedans.

— Un petit moineau très éveillé, a-t-il continué en arrachant un morceau de papier d'un rouleau qu'il m'a ensuite tendu. Vous voulez savoir ce que c'est ?

J'ai nettoyé mon ventre collant. Moineau ?

— Je veux dire, si c'est une fille ou un garçon ?

J'ai secoué la tête. Fille ou garçon, ça n'avait pas d'importance. Les deux avaient besoin de nourriture et d'un toit. Des soins médicaux dans le pire des cas. Les mois avant l'accouchement allaient être une course contre la montre avec de multiples problèmes à résoudre.

Je me suis hissée hors du siège, raide et lourde.

— Alors, je note le 4 mai, a-t-il dit. Ce qui veut dire que vous êtes dans votre vingtième semaine de grossesse.

Je me suis rhabillée, une jupe à élastique et un collant robuste.

— Alors, il n'est pas... malade ? ai-je demandé en jetant un coup d'œil sur l'écran.

Il avait figé l'image quelques instants auparavant afin que l'on puisse voir le fœtus immobile. L'image sortirait bientôt de

l'imprimante.

— Vous vous inquiétez ? Il a froncé les sourcils : Vous avez eu un problème ?

— Je dois juste être nerveuse.

J'ai revu les images défiler dans ma tête : le ciment et la pierre contre mon visage, l'homme qui se jette sur moi au milieu des plantes épineuses. Je ne ressentais plus rien. Comme si c'était arrivé à quelqu'un d'autre.

— Vous êtes un peu pâle, a-t-il observé et il a ajouté quelque chose sur mon alimentation, que je devais manger ceci et cela, je n'ai pas tout compris.

J'ai enregistré les mots pour pouvoir les chercher dans le dictionnaire que je trimbalais dans mon sac. Je commençais à me rappeler la langue, mais j'avais à peu près le niveau linguistique d'un enfant de six ans.

— Laissez ça à l'infirmière et elle vous notera un prochain rendez-vous, a-t-il dit en me donnant l'image en noir et blanc.

Je suis allée directement aux toilettes et j'ai sorti mon dictionnaire. *Bílkoviny* voulait dire "protéines" et *žehlička* "fer".

Vrabec voulait vraiment dire "moineau". Un oiseau qui avait envie de sortir. Un battement de cœur impatient.

A l'accueil, l'infirmière m'a tendu un formulaire.

— J'ai entendu dire qu'on peut être... invisible ici, ai-je dit.

Anonyme, c'était le mot que je cherchais, mais je ne me le rappelais plus en tchèque. Le médecin avait essayé de me parler en allemand quand il avait entendu mon fort accent, mais c'était encore pire.

L'infirmière m'a regardée par-dessus ses lunettes.

— J'ai quand même besoin d'un nom et d'une date de naissance. Ce serait bien aussi d'avoir un numéro de téléphone, où on peut vous joindre. Nous ne transmettons aucune information si c'est votre souhait.

J'ai regardé le formulaire. Il y avait une case pour le nom, une pour la date de naissance, une pour l'adresse, pour la nationalité et une case qui resterait vide : Père.

J'ai rapidement griffonné les renseignements qu'elle m'avait demandés.

— Le numéro de téléphone... il est temporaire.

L'infirmière a déchiffré ce que j'avais écrit, avec une minutie inquiétante.

— Terese Wallner, a-t-elle lu. Et vous êtes née en 1978 ?

— Mm, ai-je marmonné, en espérant qu'elle ne me demande pas de lui montrer mon passeport.

Sur le passeport, j'étais née en 1988 et j'avais fêté mes vingt ans l'année dernière. Ally Cornwall venait d'avoir trente-quatre ans

lorsqu'elle avait disparu. J'étais petite, d'une apparence dont on ne se souvenait pas, et que l'on pouvait modifier facilement. Avec un bon maquillage, je pouvais avoir entre vingt et quarante-cinq ans.

Ça avait marché avec la propriétaire de la chambre et lorsque j'avais cherché un travail, tout le monde s'en foutait finalement. Un passeport de l'UE était suffisant. Cependant, quelqu'un avec une formation médicale ne s'en contenterait pas. Il fallait donc m'en procurer un autre pour l'accouchement. Je devais commencer à me renseigner.

L'avantage de changer serait de ne plus avoir à décolorer mes cheveux en un "blond d'été nordique", comme indiquait le texte sur l'emballage. Des dépenses inutiles.

J'ai sorti mon portefeuille et j'ai payé les soins. Pendant que l'infirmière encaissait l'argent, j'ai regardé le formulaire de plus près.

Le nom du père.

Tôt ou tard, il faudrait remplir cette case. J'allais écrire "Inconnu" et soutenir que je ne savais pas. Au fond d'un sac dans ma chambre, dans une pochette, j'avais conservé quelques petits objets. L'alliance. La photo qui avait voyagé avec moi à travers l'Europe. Un jour je parlerai à l'enfant de son père. Lorsqu'il sera assez grand pour être capable de se taire.

Une autre pensée m'a traversé l'esprit.

— Vous enregistrez ces informations quelque part ? ai-je demandé.

J'avais au moins le mot "enregistrer" dans mon vocabulaire : c'était un mot que même un enfant de trois ans connaissait dans un régime communiste.

— Non, c'est juste pour nous ici au cabinet, a répondu l'infirmière, pour ne pas vous confondre avec quelqu'un d'autre.

Elle m'a lancé un regard qui signifiait que nous étions toutes pareilles avec nos ventres gonflés.

— Mais je veux dire... ensuite, à l'hôpital et tout ça.

— Si l'enfant naît ici en République tchèque, la naissance est bien sûr enregistrée.

— La paternité aussi ?

— Evidemment. La femme a agrafé le formulaire à l'image en noir et blanc. Si vous savez qui c'est bien sûr, a-t-elle ajouté.

— C'était comment avant ? ai-je demandé en feignant de ne pas avoir entendu le commentaire. Sous le régime communiste, Husák... pendant les années 1970 ? On enregistrait ces choses-là aussi ?

L'infirmière a éclaté de rire.

— Vous rigolez ? Ils notaient qui vous fréquentiez, ce que vous mangiez au petit-déjeuner, les livres que vous lisiez. Bien sûr qu'ils enregistraient le nom du père de l'enfant.

Au même moment, quelqu'un a sonné à la porte et une femme est entrée. Elle avait un gros ventre, la tête baissée et un foulard sur la

tête.

Terese Wallner a pu reprendre rendez-vous pour le mois suivant.

Je suis sortie de la clinique qui était dissimulée dans un immeuble du côté de Malá Strana. Le mois de décembre était rude à Prague, il faisait un froid de canard. J'ai essayé de me réchauffer les mains en soufflant dessus et j'ai serré mon manteau un peu plus fort contre moi : un manteau d'homme informe, en laine, que j'avais acheté d'occasion et que j'allais conserver jusqu'à la fin de ma grossesse. J'ai mis les mains dans les poches en marchant à pas rapides vers le fleuve.

Ça avait encore marché aujourd'hui. J'étais Terese. Une jeune femme suédoise, en visite à Prague pour un temps indéterminé.

J'avais pris un accent guttural suédois et je m'étais habituée à parler comme une marionnette du *Muppet Show*. Si on me le demandait, j'avais appris le tchèque avec ma grand-mère née en Bohême, je ne savais plus trop où exactement. C'était une des raisons pour laquelle j'étais à Prague, pour apprendre la langue.

Jusque-là, j'avais eu la chance de ne pas rencontrer de Suédois. Mais un homme pour lequel je travaillais m'avait agressée l'autre jour alors qu'il était encore plus soûl que d'habitude. Il m'accusait d'avoir volé le [Codex Argenteus](#)¹. Je m'étais enfuie avant qu'il exige que je ne la rende.

Alena Cornwall était censée être morte.

Juridiquement, il n'y avait pas de constat de décès, le corps n'avait pas été retrouvé, mais on avait beaucoup parlé de cette histoire tragique.

De temps en temps, j'allais dans un cybercafé, jamais deux fois le même de suite, pour lire les journaux sur Internet.

Le lendemain de l'enterrement de Patrick Cornwall, Richard Evans avait publié une chronique dans la version numérique du *Reporter* où il rendait hommage aux actions de Patrick Cornwall. Il avait aussi évoqué le courage de sa femme, Alena Cornwall, qui avait disparu quelques semaines après la mort de son mari. Une lettre qu'elle avait envoyée à son assistant tendait à prouver qu'elle s'était probablement suicidée dans les eaux turbulentes du chagrin – celles où Patrick Cornwall avait péri.

Il avait réussi à se procurer notre photo de mariage et Benji avait apparemment accepté de coopérer, car ma dernière lettre était citée : *Je n'ai plus la force de vivre. Benji, j'espère que tu trouveras l'amour, et si c'est le cas, retiens-en chaque instant.*

Environ un mois plus tard, le nom de Patrick apparaissait dans un entrefilet de la rubrique divertissements. George Clooney affirmait qu'il était en train de réaliser un film, il avait été touché par l'engagement de Patrick Cornwall pour la justice et voulait raconter

son histoire. Ensuite, plus rien.

Alain Théry avait disparu petit à petit du flux des nouvelles. Les premières semaines, l'attentat à Puerto Banús avait secoué une grande partie de l'Europe et l'information avait fait leur une. Un des corps brûlés était menotté ce qui signifiait qu'il s'agissait d'un meurtre. Ou d'un attentat terroriste visant la jet-set, symbole de la vie méprisable qu'on menait en Occident.

Alain Théry avait rapidement été identifié, un homme d'affaire à succès et une figure connue de la jet-set parisienne et de la Costa del Sol. Ils étaient nombreux à regretter sa mort. Même le président français s'était exprimé et avait affirmé que cet attentat encourageait l'Europe à travailler avec détermination contre la criminalité et le terrorisme.

Mais on n'avait pas retrouvé le coupable. La piste terroriste avait été écartée quelques semaines plus tard puisque personne n'avait revendiqué l'attentat. Parmi les derniers éléments que j'avais pu lire, il était question d'un homme qui avait très probablement agi seul.

Je ne pensais pas la police capable de faire le lien entre les meurtres et Alena Cornwall. En revanche, d'autres personnes étaient en mesure de le faire : les hommes qui m'avaient agressée à Tarifa et ce réseau qui s'étendait dans toute l'Europe et plus loin encore.

J'entendais la voix dans le terrain vague, lorsque j'étais allongée par terre, le visage contre les plantes épineuses, recroquevillée en attendant la mort :

— ... *inutile de te cacher. On te retrouvera partout.*

Je l'ai donc laissée mourir au large.

J'avais abandonné les profondeurs de la mer et j'avais senti la terre ferme sous mes pieds, sable et cailloux tranchants, c'était comme de naître une deuxième fois. Je me suis traînée sur les derniers mètres, gelée et épuisée, j'étais sur la plage déserte d'un club de tennis situé quelques kilomètres à l'ouest de Puerto Banús.

Les flammes étaient toujours visibles au loin, quelques bateaux équipés de projecteurs tournaient à bonne distance autour du yacht en feu.

Je suis restée accroupie dans les buissons jusqu'à l'aube et, lorsque le club de tennis a ouvert, je suis allée me réchauffer sous un sèche-mains dans les toilettes.

J'ai sorti le sac avec l'argent de sa cachette et j'y ai pris deux petits billets de dix euros que j'ai gardés dans la main. J'ai remis le reste dans ma culotte. J'ai ensuite essayé de retrouver la route. Je suis allée pieds nus jusqu'à la première station de bus.

A la gare routière de Marbella, j'ai ouvert la consigne, et j'ai récupéré un jean, un pull et une autre paire de baskets. J'ai sorti le passeport de Terese Wallner. J'ai fourré la robe Armani dans un sac en

plastique que j'ai jeté dans une poubelle. Ensuite, j'ai pris un car pour Madrid et je ne me suis pas réveillée avant que l'on soit en pleine campagne espagnole.

Ce n'est qu'à ce moment-là que je me suis mise à réfléchir à ma destination. Surtout pas vers le nord, là-haut où il y avait la France. Vers le sud non plus, il y aurait une frontière où je serais obligée de montrer mon passeport. Je me suis dit que si j'avais commencé à me souvenir de la langue française, je devais aussi pouvoir retrouver le tchèque qui était enfoui quelque part dans ma mémoire. Connaître la langue m'aiderait à me cacher dans la foule. Et puis la République tchèque est membre de l'Union européenne et signataire des accords de Schengen.

— Ils ne regardent même pas le passeport, avait assuré l'homme qui s'appelait Alex.

J'avais demandé à le rencontrer au *Blue Heaven Bar* et, une heure plus tard, il était là. Sûr de lui et plutôt bel homme avec son côté négligé. Bien sûr qu'il avait un passeport à me vendre. L'âge ne correspondait évidemment pas et il n'y avait pas tellement de ressemblance non plus.

— Ce n'est pas grave, disait-il. Blonde, suédoise et citoyenne européenne, ça suffit. Il faut seulement vous teindre les cheveux et, ensuite, vous pouvez entrer dans n'importe quel pays.

A chaque passage de frontière, j'avais senti mon pouls s'accélérer, mais personne n'avait demandé à contrôler mon passeport.

En sortant de la gare à Prague, j'ai eu comme le sentiment d'un retour à la maison. J'avais besoin d'un travail et d'un logement. Rien d'autre ne m'importait.

J'ai dormi sept nuits dans une auberge près de l'Ecole supérieure de commerce avant d'entendre parler d'une chambre à louer. La dame avait plus de soixante-dix ans et vivait seule dans un sept-pièces. Je partageais la cuisine et la salle de bains avec deux étudiants de Dresde avec qui je n'échangeais que des "bonjour" et des "bonne nuit" quand on se croisait. Bientôt, il faudrait que je cherche autre chose, de préférence un appartement pour moi toute seule, mais il était difficile de trouver quelque chose d'économique. La propriétaire m'avait bien fait comprendre qu'elle ne voulait pas de cris d'enfants dans l'appartement. Elle disait que Husák lui manquait, le bon vieux temps, l'ordre régnait encore. A cette époque-là, elle n'avait pas besoin de prendre des colocataires pour s'en sortir.

Je ne parlais jamais plus longtemps que nécessaire avec quelqu'un, pas même au supermarché. Il y avait toujours le risque d'être démasquée. La solitude était la solution.

Parfois, j'étais prise par l'envie d'appeler Benji, uniquement pour avoir la joie de lui dire : Bonjour, c'est moi.

Mais on pouvait tracer les appels, retrouver des gens que je connaissais. Sous aucun prétexte, je ne devais prendre contact avec quelqu'un de ma vie passée.

Il m'arrivait pourtant de penser qu'il n'y avait qu'une personne, si elle était toujours en vie, qui ne pourrait jamais être reliée à Alena Cornwall : même moi, je ne connaissais pas son nom.

Mais son nom était dans les registres quelque part.

Pas maintenant, mais peut-être une autre fois. Lorsque j'aurais le temps de fouiller dans les archives poussiéreuses. Lorsque j'aurais assez d'argent pour penser à moi-même.

J'ai pressé le pas tant que je le pouvais en descendant les rues en pente de Malá Strana. C'était un quartier où je n'avais jamais mis les pieds auparavant. Dans un petit bar miteux, j'ai acheté un hamburger à emporter. *Bilkoviny* et *žehlička*. Des protéines et du fer.

En arrivant au bord du fleuve, je me suis arrêtée net. De l'autre côté brillait le quartier de Nové Město avec ses décorations de Noël. L'air semblait figé dans le froid et l'eau coulait lentement comme du pétrole visqueux.

Les maisons sur l'autre rive. Je les reconnaissais si bien. L'eau sombre. Et un bateau qui glissait le long du quai.

C'était différent, mais j'étais toutefois certaine qu'il s'agissait de l'endroit de mon unique souvenir. Il y avait trente ans, lorsqu'il m'avait prise par la taille avec ses mains fortes et m'avait soulevée pour que je voie mieux les bateaux.

J'ai fait quelques pas sur le côté. Ici précisément. J'ai regardé la surface sombre : les bruits du trafic se sont estompés et j'ai entendu un son dans ma tête, une voix grave derrière moi, comme une caresse dans la nuque :

A l'école, ils vont te dire que c'est la Vltava...

Sa voix ! Chaude contre mon oreille lorsqu'il me tenait pour que je puisse la voir. Et le bateau en bas était tout petit, avec seulement un bonhomme, un bonnet sur la tête.

... mais c'est le fleuve de tous les fleuves du monde. Il coule en Autriche où il devient le Danube et ensuite il continue vers l'ouest, et se transforme en petits fleuves qui rejoignent d'autres fleuves et qui deviennent ensuite le Rhin qui rejoint la mer. Toutes les mers du monde et tous les fleuves sont liés les uns aux autres, ils ont tous une seule et même eau.

Et je vois de la fumée au-dessus de mon oreille, c'est la buée qui sort de sa bouche, il fait si froid, et je respire aussi et je ris lorsque la buée de ma bouche se mélange avec la sienne.

Nous sommes aussi de l'eau, dit-il. Plus qu'autre chose, nous sommes de l'eau.

Noon, dis-je. *Nijak ne.*

Et je rigole aux bêtises qu'il me raconte, parce que je ne suis pas que

de l'eau, et je me retourne pour le lui dire et alors, je le vois.

Je le vois.

Des dents un peu de travers et des lèvres minces. Il me fait pivoter afin que je puisse le regarder dans les yeux, ils sont marron, et l'écharpe qui s'enroule autour de son cou est bleue. Mon visage tout proche du sien. Un peu de gravité, quelque chose de noir, dans son regard.

Ne crois pas ce que les gens te disent... Alena milenka...

Puis, il rit de nouveau et me met sur ses épaules. Je crie parce que je veux descendre et comprendre ce qu'il vient de dire. Mais je ne comprendrai pas.

Il marche vers le pont à grands pas et il chante si fort que les gens se retournent.

People are strange, when you're a stranger

Faces look ugly when you're alone...

Et je reconnais bien le texte, mais ce n'est pas Jim Morrison que j'entends mais la voix de papa. Avec un mauvais accent tchèque.

When you're strange

Faces come out of the rain

When you're strange

No one remembers your name

When you're strange, when you're strange, when you're strange...

Le théâtre se trouvait dans une petite rue insignifiante perpendiculaire à la rue Vaclav-Namesti. J'ai constaté que les photos du spectacle étaient maintenant exposées dans les vitrines à côté de l'entrée, reproduites avec des nuances brunâtres que l'on retrouvait dans le décor et qui devaient rappeler le temps du communisme. La première aurait lieu dans une semaine.

La jeune femme à la caisse m'a à peine remarquée : elle était absorbée par la lecture d'un manuel scolaire. La salle était vide, une pause entre les répétitions. Je me suis arrêtée devant la scène. J'ai murmuré quelques répliques toute seule, tout bas, en tchèque tout en observant la scène.

— [Un rouvre vert au bord de l'onde, Ce rouvre a une chaîne d'or²...](#)

J'assistais autant que je le pouvais aux répétitions, pour m'imprégner du rythme et de la poésie. Mon langage était si pauvre que j'avais parfois le sentiment d'être une gamine.

Quelque chose n'allait pas. J'ai incliné la tête d'un côté puis de l'autre, pour essayer de voir ce qui me dérangeait. Il y avait une asymétrie dans le décor qui n'avait pas été délibérément choisie.

L'espace de la scène était dépouillé et sombre. Le réalisateur avait déplacé l'action des *Trois Sœurs* de Tchekhov dans le contexte de la

guerre froide, dans un Etat communiste anonyme où l'on rêvait d'aller aux Etats-Unis. L'interprétation n'était pas vraiment fidèle, mais l'intérêt du public était intense avant la première.

Cela m'a pris quelques minutes avant de voir où ça clochait. J'ai rapidement grimpé le petit escalier qui menait à la scène et j'ai enlevé un portrait de James Dean accroché au mur : il symbolisait le désir des trois sœurs d'aller à l'ouest. Le crochet a cédé sans trop d'efforts. Je me suis léché le pouce et je l'ai frotté sur le papier peint pour effacer les marques.

J'ai ensuite déplacé le crochet d'un mètre vers la gauche, je l'ai enfoncé dans la paroi et j'ai raccroché le tableau. J'ai reculé jusqu'au bord de la scène pour apprécier le résultat.

— Qu'est-ce que vous faites ? Vous êtes folle ?

J'ai sursauté et je me suis retournée. C'était un des machinistes, un gars blond.

— Vous ne pouvez pas toucher au décor. C'est évident, non.

— Excusez-moi.

Je suis descendue maladroitement de la scène : maudit ventre. Le gars tenait un tournevis dans la main et portait aussi un escabeau. Il était en train de régler la lumière. Je ne pouvais pas m'empêcher de regarder la scène. Les proportions étaient maintenant bonnes.

— Qu'est-ce que vous faisiez sur la scène ? Il a pointé James Dean avec le tournevis : Vous vouliez piquer le tableau ou quoi ?

— Non, je voulais juste... pardon, rien en fait. Inutile d'en parler.

Il a secoué la tête en montant sur l'escabeau. Je suis sortie par une porte latérale, celle qui menait vers l'arrière de la scène. J'ai baissé le regard en croisant un des acteurs dans le couloir. Plus d'erreur à partir de maintenant.

Je devais à nouveau devenir invisible.

Le regard rivé au sol, je suis allée jusqu'au réduit à côté des loges où se trouvaient les produits d'entretien et j'ai enfilé ma blouse. Elle dissimulait mes rondeurs et j'avais plutôt l'air d'être grosse qu'enceinte. J'ai fixé les balais et j'ai reculé pour sortir du réduit. J'ai fait pivoter le chariot que j'ai poussé devant moi. Et je me suis éloignée dans le couloir.

¹ Le Codex Argenteus ou la Bible d'argent contient les Evangiles de Matthieu, Jean, Luc et Marc écrits en gothique. On pense que ce codex a été rédigé dans le scriptorium de Ravenne, au début du VI^e siècle. Le nom Codex Argenteus signifie "Livre d'argent", car l'encre utilisée était d'argent et d'or. En 1648, à la fin de la guerre de Trente Ans, les Suédois ont emporté le Codex Argenteus et il est conservé à la bibliothèque de l'université d'Uppsala, en Suède.

² Anton Tchekhov, *Les Trois Sœurs*, op. cit., p. 123.

REMERCIEMENTS

à Julien et Sarah Bobroff pour leur aide précieuse et leurs recherches sur Paris. A Ulla Kassel pour les conseils scénographiques, à Richard Reiss pour la promenade à travers East Village et à Anna Ehrman pour sa connaissance de la législation française. A Elizabeth L. Fort, au Joyce Theatre de New York, à Juan Triviño Domínguez de la Cruz Roja à Tarifa et à Johanna Eriksson-Strand du service de médecine légale d'Umeå.

Egalement un remerciement particulier à Boel Forssell, Claes Forssell Andersson, Kina Alsterdal, Olivia Taghioff, Kicki Linna, Nikolaj Alsterdal et à tous ceux qui m'ont soutenue, qui ont répondu à mes questions et m'ont aidée d'une manière ou d'une autre. A Kristoffer Lind, parce que tu as cru en cette histoire et à tous les autres collaborateurs extraordinaires de ma maison d'édition.

A Liza Marklund – comme toujours ! Pour lecture et relecture, encouragements et critique éclairée. Sans toi, je n'y serais jamais arrivée.

Enfin, mes éternels remerciements à Elsa Bolin, pour tout.

Sommaire

Couverture

Le point de vue des éditeurs

Tove Alsterdal

Femmes sur la plage

TARIFA - LUNDI 22 SEPTEMBRE - 3H34

NEW YORK - LUNDI 22 SEPTEMBRE

TARIFA - MERCREDI 24 SEPTEMBRE

PARIS - MERCREDI 24 SEPTEMBRE

PARIS - JEUDI 25 SEPTEMBRE

PARIS - VENDREDI 26 SEPTEMBRE

TARIFA - SAMEDI 27 SEPTEMBRE

PARIS - SAMEDI 27 SEPTEMBRE

PARIS - DIMANCHE 28 SEPTEMBRE

PARIS - LUNDI 29 SEPTEMBRE

TARIFA - LUNDI 29 SEPTEMBRE

LISBONNE - MARDI 30 SEPTEMBRE

LISBONNE - MERCREDI 1^{er} OCTOBRE

TARIFA - JEUDI 2 OCTOBRE

TARIFA - VENDREDI 3 OCTOBRE

TARIFA - SAMEDI 4 OCTOBRE

TARIFA - LUNDI 6 OCTOBRE

TARIFA - MARDI 7 OCTOBRE

MARBELLA - JEUDI 9 OCTOBRE

LE DÉTROIT DE SUND - DEUX SEMAINES PLUS TARD

PRAGUE - DEUX MOIS PLUS TARD

Remerciements

Sommaire

Ouvrage réalisé
par l'atelier graphique Actes Sud

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par
Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage